

MÉMOIRES
D'OUTRE-TOMBE

PAR

CHATEAUBRIAND.

TOME IV.



BRUXELLES
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE

M DCCC L

6. 10. 56

MÉMOIRES

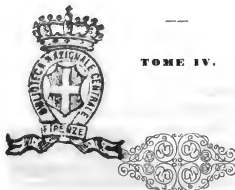
D'OUTRE-TOMBE.

MÉMOIRES

D'OUTRE-TOMBE

PAR

CHATEAUBRIAND.



TOME IV.

BRUXELLES

SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE

M DCCC XLIX

LIVRE QUATRIÈME.



RÉSOLUTION A VIENNE. — MOUVEMENT A PARIS.

Napoléon n'avait trouvé de fidèles que les fantômes de sa gloire passée; ils l'escortèrent, ainsi que je vous l'ai dit, du lieu de son débarquement jusqu'à la capitale de la France. Mais les aigles, qui avaient *volé de clocher en clocher* de Cannes à Paris, s'abattirent fatiguées sur les cheminées des Tuileries, sans pouvoir aller plus loin.

Napoléon ne se précipite point, avec les populations émues, sur la Belgique, avant qu'une armée anglo-prussienne s'y fût rassemblée; il s'arrête; il essaie de négocier avec l'Europe et de maintenir humblement les traités de la légitimité. Le congrès de Vienne oppose à M. le duc de Vicence l'abdication du 11 avril 1814: par cette abdication Bonaparte *reconnaissait qu'il était le seul obstacle au rétablissement de la paix en Europe*, et en conséquence *renonçait, pour lui et ses héritiers, aux trônes de France et d'Italie*. Or, puisqu'il vient rétablir son

pouvoir, il viole manifestement le traité de Paris, et se replace dans la situation politique antérieure au 31 mars 1814 : donc c'est lui Bonaparte qui déclare la guerre à l'Europe, et non l'Europe à Bonaparte. Ces arguties logiques de procureurs diplomates, comme je l'ai fait remarquer à propos de la lettre de M. de Talleyrand, valaient ce qu'elles pouvaient avant le combat.

La nouvelle du débarquement de Bonaparte à Cannes était arrivée à Vienne le 3 mars[1], au milieu d'une fête où l'on représentait l'assemblée des divinités de l'Olympe et du Parnasse. Alexandre venait de recevoir le projet d'alliance entre la France, l'Autriche et l'Angleterre: il hésita un moment entre les deux nouvelles, puis il dit: « Il ne s'agit pas de moi, mais du salut du monde. » Et une estafette porte à Saint-Pétersbourg l'ordre de faire partir la garde. Les armées qui se retiraient s'arrêtent; leur longue file fait volte-face, et huit cent mille ennemis tournent le visage vers la France. Bonaparte se prépare à la guerre, il est attendu à de nouveaux champs catalauniques: Dieu l'a ajourné à la bataille qui doit mettre fin au règne des batailles.

Il avait suffi de la chaleur des ailes de la renommée de Marengo et d'Austerlitz pour faire éclore des armées dans cette France qui n'est qu'un grand nid de soldats. Bonaparte avait rendu à ses légions leurs surnoms d'*invincible*, de *terrible*, d'*incomparable*; sept armées reprenaient le titre d'armées des Pyrénées, des Alpes, du Jura, de la Moselle, du Rhin: grands souvenirs qui servaient de cadre à des troupes supposées, à des triomphes en espérance. Une armée véritable était réunie à Paris et à Laon; cent cinquante batteries attelées, dix mille soldats d'élite entrés dans la garde; dix-huit mille marins illustrés à Lutzen et à Bautzen; trente mille vétérans, officiers et sous-officiers, en garnison dans les

places fortes; sept départements du nord et de l'est prêts à se lever en masse; cent quatre-vingt mille hommes de la garde nationale rendus mobiles; des corps francs dans la Lorraine, l'Alsace et la Franche-Comté; des fédérés offrant leurs piques et leurs bras; Paris fabriquant par jour trois mille fusils: telles étaient les ressources de l'empereur. Peut-être aurait-il encore une fois bouleversé le monde, s'il avait pu se résoudre, en affranchissant la patrie, à appeler les nations étrangères à l'indépendance. Le moment était propice: les rois qui promirent à leurs sujets des gouvernements constitutionnels venaient de manquer honteusement à leur parole. Mais la liberté était antipathique à Napoléon depuis qu'il avait bu à la coupe du pouvoir; il aimait mieux être vaincu avec des soldats que de vaincre avec des peuples. Les corps qu'il poussa successivement vers les Pays-Bas se montaient à soixante-dix mille hommes.

CE QUE NOUS FAISIONS A GAND. — M. DE BLACAS.

Nous autres émigrés, nous étions dans la ville de Charles-Quint comme les femmes de cette ville: assises derrière leurs fenêtres, elles voient dans un petit miroir incliné les soldats passer dans la rue. Louis XVIII était là dans un coin, complètement oublié; à peine recevait-il de temps en temps un billet du prince de Talleyrand revenant de Vienne, quelques lignes des membres du corps diplomatique résidant auprès du duc de Wellington en qualité de commissaires, MM. Pozzo di Borgo, de Vincent, etc., etc. On avait bien autre chose à faire qu'à songer à nous! Un homme étranger à la politique n'aurait jamais cru qu'un impotent caché au bord de la Lys serait rejeté sur le trône par le choc des milliers de

soldats prêts à s'égorger: soldats dont il n'était ni le roi ni le général, qui ne pensaient pas à lui, qui ne connaissaient ni son nom ni son existence. De deux points si rapprochés, Gand et Waterloo, jamais l'un ne parut si obscur, l'autre si éclatant: la légitimité gisait au dépôt comme un vieux fourgon brisé.

Nous savions que les troupes de Bonaparte s'approchaient; nous n'avions pour nous couvrir que nos deux petites compagnies sous les ordres du duc de Berry, prince dont le sang ne pouvait nous servir, car il était déjà demandé ailleurs. Mille chevaux, détachés de l'armée française, nous auraient enlevés en quelques heures. Les fortifications de Gand étaient démolies; l'enceinte qui reste eût été d'autant plus facilement forcée que la population belge ne nous était pas favorable. La scène dont j'avais été témoin aux Tuileries se renouvela: on préparait secrètement les voitures de S. M.; les chevaux étaient commandés. Nous, fidèles ministres, nous aurions pataugé derrière, à la grâce de Dieu. Monsieur partit pour Bruxelles, chargé de surveiller de plus près les mouvements.

M. de Blacas était devenu soucieux et triste; moi, pauvre homme, je le solaciais. A Vienne on ne lui était pas favorable; M. de Talleyrand s'en moquait; les royalistes l'accusaient d'être la cause du retour de Napoléon. Ainsi, dans l'une ou l'autre chance, plus d'exil honoré pour lui en Angleterre, plus de premières places possibles en France: j'étais son unique appui. Je le rencontrais assez souvent au Marché aux chevaux, où il trottait seul; m'attelant à son côté, je me conformais *à sa triste pensée.* Cet homme que j'ai défendu à Gand et en Angleterre, que je défendis en France après les Cent-Jours, et jusque dans la préface de la *Monarchie selon la Charte,* cet homme m'a toujours été contraire: cela ne serait rien, s'il n'eût

été un mal pour la monarchie. Je ne me repens pas de ma niaiserie passée; mais je dois redresser dans ces *Mémoires* les surprises faites à mon jugement ou à mon bon cœur.

BATAILLE DE WATERLOO.

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles; j'allai seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté les *Commentaires de César* et je cheminais lentement plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd: je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant en moi-même si je continuerais d'aller en avant ou si je me rapprocherais de Gand dans la crainte d'un orage. Je prêtai l'oreille; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans des joncs et le son d'un horloge de village. Je poursuivis ma route: je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença, tantôt bref, tantôt long et à intervalles inégaux; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon. Je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo!

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait: Quel était ce combat? Était-il définitif? Napoléon était-il là en personne? Le monde comme la robe du Christ, était-il jeté au sort? Succès ou revers de l'une ou l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage? Mais quel sang coulait! chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français? Était-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue? Si Napoléon l'emportait, que devenait notre liberté? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrît un exil éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon cœur; mes vœux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

Wellington triomphait-il? La légitimité rentrerait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient de reteindre leur pourpre au sang des Français! La royauté aurait donc pour carrosse de son sacre les chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés! Que sera-ce qu'une restauration accomplie sous de tels auspices?.... Ce n'est là qu'une bien petite partie des idées qui me tourmentaient. Chaque coup de canon me donnait une secousse et doublait le battement de mon cœur. A quelques lieues d'une catastrophe immense, je ne la voyais pas; je ne pouvais toucher le vaste monument funèbre croissant de minute en minute à Wa-

terloo, comme du rivage de Boulaq, au bord du Nil, j'étendais vainement mes mains vers les Pyramides.

Aucun voyageur ne paraissait; quelques femmes dans les champs, sarclant paisiblement des sillons de légumes, n'avaient pas l'air d'entendre le bruit que j'écoutais. Mais voici venir un courrier; je quitte le pied de mon arbre et je me place au milieu de la chaussée; j'arrête le courrier et l'interroge. Il appartenait au duc de Berry et venait d'Alost. Il me dit: « Bonaparte est entré hier (17 « juin) dans Bruxelles, après un combat sanglant. La « bataille a dû recommencer aujourd'hui (18 juin). On « croit à la défaite définitive des alliés, et l'ordre de la « retraite est donné. » Le courrier continua sa route.

Je le suivis en me hâtant: je fus dépassé par la voiture d'un négociant qui fuyait en poste avec sa famille; il me confirma le récit du courrier.

CONFUSION A GAND. — QUELLE FUT LA BATAILLE DE WATERLOO.

Tout était dans la confusion quand je rentrai à Gand: on fermait les portes de la ville; les guichets seuls demeuraient entre-bâillés; des bourgeois mal armés et quelques soldats de dépôt faisaient sentinelle. Je me rendis chez le Roi.

Monsieur venait d'arriver par une route détournée: il avait quitté Bruxelles sur la fausse nouvelle que Bonaparte y allait entrer, et qu'une première bataille perdue ne laissait aucune espérance du gain d'une seconde. On racontait que les Prussiens ne s'étant pas trouvés en ligne, les Anglais avaient été écrasés.

Sur ces bulletins, le *sauve qui peut* devint général: les possesseurs de quelques ressources partirent; moi, qui ai la coutume de n'avoir jamais rien, j'étais toujours prêt

et dispos. Je voulais faire déménager avant moi madame de Chateaubriand, grande bonapartiste, mais qui n'aime pas les coups de canon: elle ne me voulut pas quitter.

Le soir, conseil auprès de S. M.: nous entendîmes de nouveau les rapports de Monsieur et les *on-dit* recueillis chez le commandant de la place ou chez le baron d'Eckstein. Le fourgon des diamants de la couronne était attelé: je n'avais pas besoin de fourgon pour emporter mon trésor. J'enfermai le mouchoir de soie noire dont j'entortille ma tête la nuit dans mon flasque portefeuille de ministre de l'intérieur, et je me mis à la disposition du prince, avec ce document important des affaires de la légitimité. J'étais plus riche dans ma première émigration, quand mon havresac me tenait lieu d'oreiller et servait de maillot à *Atala:* mais en 1815 *Atala* était une grande petite fille dégingandée de 13 à 14 ans, qui courait le monde toute seule, et qui, pour l'honneur de son père, avait fait trop parler d'elle.

Le 19 juin, à une heure du matin, une lettre de M. Pozzo, transmise au roi par estafette, rétablit la vérité des faits. Bonaparte n'était point entré dans Bruxelles; il avait décidément perdu la bataille de Waterloo. Parti de Paris le 12 juin, il rejoignit son armée le 14. Le 15 il force les lignes de l'ennemi sur la Sambre. Le 16, il bat les Prussiens dans ces champs de Fleurus où la victoire semble à jamais fidèle aux Français. Les villages de Ligny et de Saint-Amand sont emportés. Aux Quatre-Bras, nouveau succès: le duc de Brunswick reste parmi les morts. Blücher en pleine retraite se rabat sur une réserve de 30,000 hommes, aux ordres du général de Bulow; le duc de Wellington, avec les Anglais et les Hollandais, s'adosse à Bruxelles.

Le 18 au matin, avant les premiers coups de canon, le duc de Wellington déclara qu'il pourrait tenir jusqu'à

trois heures; mais qu'à cette heure, si les Prussiens ne paraissaient pas, il serait nécessairement écrasé: acculé sur Planchenois et Bruxelles, toute retraite lui était interdite. Surpris par Napoléon, sa position militaire était détestable; il l'avait acceptée et ne l'avait pas choisie.

Les Français emportèrent d'abord, à l'aile gauche de l'ennemi, les hauteurs qui dominent le château d'Hougoumont jusqu'aux fermes de la Haie-Sainte et de Papelotte; à l'aile droite ils attaquèrent le village de Mont-Saint-Jean; la ferme de la Haie-Sainte est enlevée au centre par le prince Jérôme. Mais la réserve prussienne paraît vers Saint-Lambert à six heures du soir: une nouvelle et furieuse attaque est donnée au village de la Haie-Sainte; Blücher survient avec des troupes fraîches et isole du reste de nos troupes déjà rompues les carrés de la garde impériale. Autour de cette phalange immortelle, le débordement des fuyards entraîne tout parmi des flots de poussière, de fumée ardente et de mitraille, dans des ténèbres sillonnées de fusées à la congrève, au milieu des rugissements de trois cents pièces d'artillerie et du galop précipité de vingt-cinq mille chevaux: c'était comme le sommaire de toutes les batailles de l'Empire. Deux fois les Français ont crié: Victoire! deux fois leurs cris sont étouffés sous la pression des colonnes ennemies. Le feu de nos lignes s'éteint; les cartouches sont épuisées; quelques grenadiers blessés, au milieu de trente mille morts, de cent mille boulets sanglants, refroidis et conglobés à leurs pieds, restent debout appuyés sur leur mousquet, baïonnette brisée, canon sans charge. Non loin d'eux l'homme des batailles écoutait, l'œil fixe, le dernier coup de canon qu'il devait entendre de sa vie. Dans ces champs de carnage, son frère Jérôme combattait encore avec ses bataillons expirants

accablés par le nombre, mais son courage ne put ramener la victoire.

Le nombre des morts du côté des alliés était estimé à dix-huit mille hommes, du côté des Français à vingt-cinq mille; douze cents officiers anglais avaient péri; presque tous les aides de camp du duc de Wellington étaient tués ou blessés; il n'y eut pas en Angleterre une famille qui ne prît le deuil. Le prince d'Orange avait été atteint d'une balle à l'épaule, le baron de Vincent, ambassadeur d'Autriche, avait eu la main percée. Les Anglais furent redevables du succès aux Irlandais et à la brigade des montagnards écossais que les charges de notre cavalerie ne purent rompre. Le corps du général Grouchy, ne s'étant pas avancé, ne se trouva point à l'affaire. Les deux armées croisèrent le fer et le feu avec une bravoure et un acharnement qu'animait une inimitié nationale de dix siècles. Lord Castlereagh, rendant compte de la bataille à la Chambre des lords, disait: « Les soldats anglais et les soldats français, après « l'affaire, lavaient leurs mains sanglantes dans un même « ruisseau, et d'un bord à l'autre se congratulaient « mutuellement sur leur courage. » Wellington avait toujours été funeste à Bonaparte, ou plutôt le génie rival de la France, le génie anglais, barrait le chemin à la victoire. Aujourd'hui les Prussiens réclament contre les Anglais l'honneur de cette affaire décisive; mais à la guerre, ce n'est pas l'action accomplie, c'est le nom qui fait le triomphateur: ce n'est pas Bonaparte qui a gagné la véritable bataille d'Iena.

Les fautes des Français furent considérables: ils se trompèrent sur des corps ennemis ou amis; ils occupèrent trop tard la position des Quatre-Bras; le maréchal Grouchy, qui était chargé de contenir les Prussiens avec ses trente-six mille hommes, les laissa passer sans les

voir: de là des reproches que nos généraux se sont adressés. Bonaparte attaqua de front selon sa coutume, au lieu de tourner les Anglais, et s'occupa, avec la présomption du maître, de couper la retraite à un ennemi qui n'était pas vaincu.

Beaucoup de menteries et quelques vérités assez curieuses ont été débitées sur cette catastrophe. Le mot: *La garde meurt et ne se rend pas,* est une invention qu'on n'ose plus défendre. Il paraît certain qu'au commencement de l'action, Soult fit quelques observations stratégiques à l'empereur: « Parce que Wellington vous « a battu, lui répondit sèchement Napoléon, vous croyez « toujours que c'est un grand général. » A la fin du combat, M. de Turenne pressa Bonaparte de se retirer pour éviter de tomber entres les mains de l'ennemi: Bonaparte, sorti de ses pensées comme d'un rêve, s'emporta d'abord; puis tout à coup, au milieu de sa colère, il s'élance sur son cheval et fuit.

RETOUR DE L'EMPEREUR. — RÉAPPARITION DE LA FAYETTE. — NOUVELLE ABDICATION DE BONAPARTE. — SÉANCES ORAGEUSES A LA CHAMBRE DES PAIRS. — PRÉSAGES MENAÇANTS POUR LA SECONDE RESTAURATION.

Le 19 juin, cent coups de canon des Invalides avaient annoncé les succès de Ligny, de Charleroi, des Quatre-Bras; on célébrait des victoires mortes la veille à Waterloo. Le premier courrier qui transmit à Paris la nouvelle de cette défaite, une des plus grandes de l'histoire par ses résultats, fut Napoléon lui-même: il rentra dans les barrières la nuit du 21; on eût dit de ses mânes revenant pour apprendre à ses amis qu'il n'était plus. Il descendit à l'Élysée-Bourbon: lorsqu'il arriva de l'île

d'Elbe, il était descendu aux Tuileries; ces deux asiles, instinctivement choisis, révélaient le changement de sa destinée.

Tombé à l'étranger dans un noble combat, Napoléon eut à supporter à Paris les assauts des avocats qui voulaient mettre à sac ses malheurs: il regrettait de n'avoir pas dissous la Chambre avant sont départ pour l'armée; il s'est souvent aussi repenti de n'avoir pas fait fusiller Fouché et Talleyrand. Mais il est certain que Bonaparte, après Waterloo, s'interdit toute violence, soit qu'il obéit au calme habituel de son tempérament, soit qu'il fût dompté par la destinée; il ne dit plus comme avant sa première abdication: « On verra ce que c'est « que la *mort d'un grand homme.* » Cette verve était passée. Antipathique à la liberté, il songea à casser cette Chambre des représentants que présidait Lanjuinais, de citoyen devenu sénateur, de sénateur devenu pair, depuis redevenu citoyen, de citoyen allant redevenir pair. Le général La Fayette, député, lut à la tribune une proposition qui déclarait: « la Chambre en « permanence, crime de haute trahison toute tentative « pour la dissoudre, traître à la patrie, et jugé comme « tel, quiconque s'en rendrait coupable. » (21 juin 1815.)

Le discours du général commençait par ces mots:

« Messieurs, lorsque pour la première fois depuis bien « des années j'élève une voix que les vieux amis de la « liberté reconnaîtront encore, je me sens appelé à vous « parler du danger de la patrie. . . . .
« . . . Voici l'instant de nous rallier autour du drapeau tricolore, de celui de 89, celui de la liberté, de « l'égalité et de l'ordre public. »

L'anachronisme de ce discours causa un moment d'illusion; on crut voir la Révolution, personnifiée dans La Fayette, sortir du tombeau et se présenter pâle et ridée

à la tribune. Mais ces motions d'ordre, renouvelées de Mirabeau, n'étaient plus que des armes hors d'usage, tirées d'un vieil arsenal. Si La Fayette rejoignait noblement la fin et le commencement de sa vie, il n'était pas en son pouvoir de souder les deux bouts de la chaîne rompue du temps. Benjamin Constant se rendit auprès de l'empereur à l'Élysée-Bourbon; il le trouva dans son jardin. La foule remplissait l'avenue de Marigny et criait: *Vive l'empereur!* cri touchant échappé des entrailles populaires; il s'adressait au vaincu! Bonaparte dit à Benjamin Constant: « Que me doivent ceux-ci? je les ai « trouvés, je les ai laissés pauvres. » C'est peut-être le seul mot qui lui soit sorti du cœur, si toutefois l'émotion du député n'a pas trompé son oreille. Bonaparte, prévoyant l'événement, vint au-devant de la sommation qu'on se préparait à lui faire; il abdiqua pour n'être pas contraint d'abdiquer: « Ma vie politique est finie, « dit-il: je déclare mon fils, sous le nom de Napoléon II, « empereur des Français. » Inutile disposition, telle que celle de Charles X en faveur de Henri V: on ne donne des couronnes que lorsqu'on les possède, et les hommes cassent le testament de l'adversité. D'ailleurs l'empereur n'était pas plus sincère en descendant du trône une seconde fois qu'il ne l'avait été dans sa première retraite; aussi, lorsque les commissaires français allèrent apprendre au duc de Wellington que Napoléon avait abdiqué, il leur répondit: « Je le savais depuis un an. »

La Chambre des représentants, après quelques débats où Manuel prit la parole, accepta la nouvelle abdication de son souverain, mais vaguement et sans nommer de régence.

Une commission exécutive est créée: le duc d'Otrante la préside; trois ministres, un conseiller d'État et un général de l'empereur la composent et dépouillent de nou-

veau leur maître: c'étaient Fouché, Caulaincourt, Carnot, Quinette et Grenier.

Pendant ces transactions, Bonaparte retournait ses idées dans sa tête: « Je n'ai plus d'armée, disait-il, je « n'ai plus que des fuyards. La majorité de la Chambre « des députés est bonne; je n'ai contre moi que La « Fayette, Lanjuinais et quelques autres. Si la nation se « lève, l'ennemi sera écrasé; si, au lieu d'une levée, « on dispute, tout sera perdu. La nation n'a pas en- « voyé les députés pour me renverser, mais pour me « soutenir. Je ne les crains point, quelque chose qu'ils « fassent; je serai toujours l'idole du peuple et de l'ar- « mée: si je disais un mot ils seraient assommés. Mais si « nous nous querellons au lieu de nous entendre, nous « aurons le sort du Bas-Empire. »

Une députation de la Chambre des représentants étant venue le féliciter sur sa nouvelle abdication, il répondit: « Je vous remercie: je désire que mon abdication puisse « faire le bonheur de la France; mais je ne l'espère pas. »

Il se repentit bientôt après, lorsqu'il apprit que la Chambre des représentants avait nommé une commission de gouvernement composée de cinq membres. Il dit aux ministres: « Je n'ai point abdiqué en faveur d'un « nouveau Directoire, j'ai abdiqué en faveur de mon « fils: si on ne le proclame point, mon abdication est « nulle et non avenue. Ce n'est point en se présentant « devant les alliés l'oreille basse et le genou en terre « que les Chambres les forceront à reconnaître l'indé- « pendance nationale. »

Il se plaignait que La Fayette, Sébastiani, Pontécoulant, Benjamin Constant, avaient conspiré contre lui, que d'ailleurs les Chambres n'avaient pas assez d'énergie. Il disait que lui seul pouvait tout réparer, mais que les meneurs n'y consentiraient jamais, qu'ils aimeraient

mieux s'engloutir dans l'abîme que de s'unir avec lui, Napoléon, pour le fermer.

Le 27 juin, à la Malmaison, il écrivit cette sublime lettre: « En abdiquant le pouvoir, je n'ai point re- « noncé au plus noble droit du citoyen, au droit de dé- « fendre mon pays. Dans ces graves circonstances, j'of- « fre mes services comme général, me regardant encore « comme le premier soldat de la patrie. »

Le duc de Bassano lui ayant représenté que les Cham- bres ne seraient pas pour lui: « Alors je le vois bien, « dit-il, il faut toujours céder. Cet infâme Fouché vous « trompe; il n'y a que Caulaincourt et Carnot qui va- « lent quelque chose; mais que peuvent-ils faire, avec « un traître, Fouché, et deux niais, Quinette et Grenier, « et deux Chambres qui ne savent ce qu'elles veulent? « Vous croyez tous comme des imbéciles aux belles pro- « messes des étrangers; vous croyez qu'ils vous met- « tront la poule au pot, et qu'ils vous donneront un « prince de leur façon, n'est-ce pas? Vous vous trompez[1] ».

Des plénipotentiaires furent envoyés aux alliés. Napo- léon requit le 29 juin deux frégates, stationnées à Ro- chefort, pour le transporter hors de France; en atten- dant il s'était retiré à la Malmaison.

Les discussions étaient vives à la Chambre des pairs. Longtemps ennemi de Bonaparte, Carnot, qui signait l'ordre des égorgements d'Avignon sans avoir le temps de le lire, avait eu le temps, pendant les Cent-Jours, d'immoler son républicanisme au titre de comte. Le 22 juin, il avait lu au Luxembourg une lettre du ministre de la guerre, contenant un rapport exagéré sur les res- sources militaires de la France. Ney, nouvellement ar- rivé, ne put entendre ce rapport sans colère. Napoléon, dans ses bulletins, avait parlé du maréchal avec un mé-

[1] Voyez les *OEuvres de Napoléon*, tome Ier, dernières pages.

contentement mal déguisé, et Gourgaud accusa Ney d'avoir été la principale cause de la perte de la bataille de Waterloo. Ney se leva et dit: « Ce rapport est faux, « faux de tous points: Grouchy ne peut avoir sous ses « ordres que vingt à vingt-cinq mille hommes tout au « plus. Il n'y a plus un seul soldat de la garde à rallier; je la commandais; je l'ai vu massacrer tout entière avant de quitter le champ de bataille. L'ennemi « est à Nivelle avec quatre-vingt mille hommes; il peut « être à Paris dans six jours: vous n'avez d'autre moyen « de sauver la patrie que d'ouvrir des négociations. »

L'aide de camp Flahaut voulut soutenir le rapport du ministre de la guerre; Ney répliqua avec une nouvelle véhémence: « Je le répète, vous n'avez d'autre voie de « salut que la négociation. Il faut que vous rappeliez « les Bourbons. Quant à moi, je me retirerai aux États-« Unis. »

A ces mots, Lavalette et Carnot accablèrent le maréchal de reproches; Ney leur répondit avec dédain: « Je « ne suis pas de ces hommes pour qui leur intérêt est « tout: que gagnerai-je au retour de Louis XVIII? d'être fusillé pour crime de désertion; mais je dois la « vérité à mon pays. »

Dans la séance des pairs du 23, le général Drouot, rappelant cette scène, dit: « J'ai vu avec chagrin ce qui « fut dit hier pour diminuer la gloire de nos armes, « exagérer nos désastres et diminuer nos ressources. « Mon étonnement a été d'autant plus grand que ces « discours étaient prononcés par un général distingué « (Ney), qui, par sa grande valeur et ses connaissances « militaires, a tant de fois mérité la reconnaissance de « la nation. »

Dans la séance du 22, un second orage avait éclaté à la suite du premier: il s'agissait de l'abdication de

Bonaparte; Lucien insistait pour qu'on reconnût son neveu empereur. M. de Pontécoulant interrompit l'orateur, et demanda de quel droit Lucien, étranger et prince romain, se permettait de donner un souverain à la France. « Comment, ajouta-t-il, reconnaître un enfant « qui réside en pays étranger? » A cette question, La Bédoyère s'agitant devant son siége:

« J'ai entendu des voix autour du trône du souverain » heureux; elles s'en éloignent aujourd'hui qu'il est « dans le malheur. Il y a des gens qui ne veulent pas « reconnaître Napoléon II, parce qu'ils veulent recevoir « la loi de l'étranger, à qui ils donnent le nom d'*alliés*.

« L'abdication de Napoléon est indivisible. Si l'on ne « veut pas reconnaître son fils, il doit tenir l'épée, en- « vironné de Français qui ont versé leur sang pour lui, « et qui sont encore tout couverts de blessures.

« Il sera abandonné par de vils généraux qui l'ont « déjà trahi.

« Mais si l'on déclare que tout Français qui quittera « son drapeau sera couvert d'infamie, sa maison rasée, « sa famille proscrite, alors plus de traîtres, plus de « manœuvres qui ont occasionné les dernières catastro- « phes et dont peut-être quelques auteurs siégent ici. »

La Chambre se lève en tumulte: « A l'ordre! à l'or- « dre! à l'ordre! » mugit-on blessé du coup: « Jeune « homme, vous vous oubliez! s'écria Masséna. — Vous « vous croyez encore au corps de garde? » disait Lameth.

Tous les présages de la seconde restauration furent menaçants: Bonaparte était revenu à la tête de quatre cents Français, Louis XVIII revenait derrière quatre cent mille étrangers; il passa près de la mare de sang de Waterloo, pour aller à Saint-Denis comme à sa sépulture.

C'était pendant que la légitimité s'avançait ainsi que retentissaient les interpellations de la Chambre des pairs; il y avait là je ne sais quoi de ces terribles scènes révolutionnaires aux grands jours de nos malheurs, quand le poignard circulait au tribunal entre les mains des victimes. Quelques militaires dont la funeste fascination avait amené la ruine de la France, en déterminant la seconde invasion de l'étranger, se débattaient sur le seuil du palais; leur désespoir prophétique, leurs gestes, leurs paroles de la tombe, semblaient annoncer une triple mort: mort à eux-mêmes, mort à l'homme qu'ils avaient béni, mort à la race qu'ils avaient proscrite.

DÉPART DE GAND. — ARRIVÉE A MONS. — JE MANQUE MA PREMIÈRE OCCASION DE FORTUNE DANS MA CARRIÈRE POLITIQUE. — M. DE TALLEYRAND A MONS. — SCÈNE AVEC LE ROI. — JE M'INTÉRESSE BÊTEMENT A M. DE TALLEYRAND.

Tandis que Bonaparte se retirait à la Malmaison avec l'Empire fini, nous, nous partions de Gand avec la monarchie recommençante. Pozzo, qui savait combien il s'agissait peu de la légitimité en haut lieu, se hâta d'écrire à Louis XVIII de partir et d'arriver vite, s'il voulait régner avant que la place fût prise: c'est à ce billet que Louis XVIII dut sa couronne en 1815.

A Mons, je manquai la première occasion de fortune de ma carrière politique; j'étais mon propre obstacle et je me trouvais sans cesse sur mon chemin. Cette fois, mes *qualités* me jouèrent le mauvais tour que m'auraient pu faire mes défauts.

M. de Talleyrand, dans tout l'orgueil d'une négociation qui l'avait enrichi, prétendait avoir rendu à la lé-

gitimité les plus grands services et il revenait en maître. Étonné que déjà on n'eût point suivi pour le retour à Paris la route qu'il avait tracée, il fut bien plus mécontent de retrouver M. de Blacas avec le Roi. Il regardait M. de Blacas comme le fléau de la monarchie: mais ce n'était pas là le vrai motif de son aversion: il considérait dans M. de Blacas le favori, par conséquent le rival; il craignait aussi Monsieur et s'était emporté lorsque, quinze jours auparavant, Monsieur lui avait fait offrir son hôtel sur la Lys. Demander l'éloignement de M. de Blacas, rien de plus naturel; l'exiger c'était trop se souvenir de Bonaparte.

M. de Talleyrand entra dans Mons vers les six heures du soir, accompagné de l'abbé Louis; M. de Ricé, M. de Jaucourt et quelques autres commensaux, volèrent à lui. Plein d'une humeur qu'on ne lui avait jamais vue, l'humeur d'un roi qui croit son autorité méconnue, il refusa de prime abord d'aller chez Louis XVIII, répondant à ceux qui l'en pressaient par sa phrase ostentatrice: « Je ne suis jamais pressé; il sera temps demain. » Je l'allai voir; il me fit toutes ces cajoleries avec lesquelles il séduisait les petits ambitieux et les niais importants. Il me prit par le bras, s'appuya sur moi en me parlant: familiarités de haute faveur, calculées pour me tourner la tête, et qui étaient, avec moi, tout à fait perdues; je ne comprenais même pas. Je l'invitai à venir chez le Roi où je me rendais.

Louis XVIII était dans ses grandes douleurs; il s'agissait de se séparer de M. de Blacas; celui-ci ne pouvait rentrer en France; l'opinion était soulevée contre lui; bien que j'eusse eu à me plaindre du favori à Paris, je ne lui en avais témoigné à Gand aucun ressentiment. Le Roi m'avait su gré de ma conduite; dans son attendrissement, il me traita à merveille. On lui avait déjà rap-

porté les propos de M. de Talleyrand: « Il se vante, me « dit-il, de m'avoir remis une seconde fois la couronne « sur la tête et il me menace de reprendre le chemin « de l'Allemagne: qu'en pensez-vous, M. de Chateau- « briand? » Je répondis: « On aura mal instruit Votre « Majesté; M. de Talleyrand est seulement fatigué. Si le « Roi y consent, je retournerai chez le ministre. » Le Roi parut bien aise; ce qu'il aimait le moins, c'étaient les tracasseries; il désirait son repos aux dépens même de ses affections.

M. de Talleyrand au milieu de ses flatteurs était plus monté que jamais. Je lui représentai qu'en un moment aussi critique, il ne pouvait songer à s'éloigner. Pozzo le prêcha dans ce sens: bien qu'il n'eût pas la moindre inclination pour lui, il aimait dans ce moment à le voir aux affaires comme une ancienne connaissance; de plus il le supposait en faveur près du czar. Je ne gagnai rien sur l'esprit de M. de Talleyrand, les habitués du prince me combattaient; M. Mounier même pensait que M. de Talleyrand devait se retirer. L'abbé Louis, qui mordait tout le monde, me dit en secouant trois fois sa mâchoire: « Si j'étais le prince, je ne resterais pas un quart « d'heure à Mons. » Je lui répondis: « Monsieur l'abbé, « vous et moi nous pouvons nous en aller où nous vou- « lons; personne ne s'en apercevra; il n'en est pas de « même de M. de Talleyrand. » J'insistai encore et je dis au prince: « Savez-vous que le Roi continue son « voyage? » M. de Talleyrand parut surpris, puis il me dit superbement, comme le Balafré à ceux qui le voulaient mettre en garde contre les desseins d'Henri III: « Il n'osera! »

Je revins chez le Roi où je trouvai M. de Blacas. Je dis à S. M., pour excuser son ministre, qu'il était malade, mais qu'il aurait très-certainement l'honneur de

faire sa cour au Roi le lendemain. « Comme il voudra, « répliqua Louis XVIII: je pars à trois heures; et puis il ajouta affectueusement ces paroles: « Je vais me sépa- « rer de M. de Blacas; la place sera vide, monsieur de « Chateaubriand. »

C'était la maison du roi mise à mes pieds. Sans s'embarrasser davantage de M. de Talleyrand, un politique avisé aurait fait attacher ses chevaux à sa voiture pour suivre ou précéder le Roi: je demeurai sottement dans mon auberge.

M. de Talleyrand, ne pouvant se persuader que le roi s'en irait, s'était couché: à trois heures on le réveille pour lui dire que le Roi part; il n'en croit pas ses oreilles: « Joué! trahi! » s'écria-t-il. On le lève, et le voilà, pour la première fois de sa vie, à trois heures du matin dans la rue, appuyé sur le bras de M. de Ricé. Il arrive devant l'hôtel du Roi; les deux premiers chevaux de l'attelage avaient déjà la moitié du corps hors de la porte cochère. On fait signe au postillon de s'arrêter; le Roi demande ce que c'est; on lui crie: « Sire, c'est « M. Talleyrand. » — « Il dort, dit Louis XVIII. — Le « voilà, sire. — Allons! répondit le Roi. » Les chevaux reculent avec la voiture; on ouvre la portière, le Roi descend, rentre en se traînant dans son appartement, suivi du ministre boiteux. Là M. de Talleyrand commence en colère une explication; S. M. l'écoute et lui répond: « Prince de Bénévent, vous nous quittez? Les « eaux vous feront du bien: vous nous donnerez de vos « nouvelles. » Le Roi laisse le prince ébahi, se fait reconduire à sa berline et part.

M. de Talleyrand bavait de colère; le sang-froid de Louis XVIII l'avait démonté: lui, M. de Talleyrand, qui se piquait de tant de sang-froid, être battu sur son propre terrain, planté là, sur une place à Mons, comme

l'homme le plus insignifiant : il n'en revenait pas ! Il demeure muet, regarde s'éloigner le carrosse, puis saisissant le duc de Lévis par un bouton de son spencer : « Allez, monsieur le duc, allez dire comme on me traite ! « J'ai remis la couronne sur la tête du Roi (il en revenait toujours à cette couronne), et je m'en vais en « Allemagne commencer la nouvelle émigration. »

M. de Lévis écoutant en distraction, haussant sur la pointe du pied, dit : « Prince, je pars, il faut qu'il y ait au moins un grand seigneur avec le Roi. »

M. de Lévis se jeta dans une carriole de louage qui portait le chancelier de France : les deux grandeurs de la monarchie capétienne s'en allèrent côte à côte la rejoindre, à moitié frais, dans une *benne* mérovingienne.

J'avais prié M. de Duras de travailler à la réconciliation et de m'en donner les premières nouvelles. « Quoi ! m'avait dit M. de Duras, vous restez après ce que vous a dit le Roi ? » M. de Blacas, en partant de Mons de son côté, me remercia de l'intérêt que je lui avais montré.

Je retrouvai M. de Talleyrand embarrassé ; il en était au regret de n'avoir pas suivi mon conseil, et d'avoir, comme un sous-lieutenant mauvaise tête, refusé d'aller le soir chez le Roi ; il craignait que des arrangements eussent lieu sans lui, qu'il ne pût participer à la puissance politique et profiter des tripotages d'argent qui se préparaient. Je lui dis que, bien que je différasse de son opinion, je ne lui en restais pas moins attaché, comme un ambassadeur à son ministre ; qu'au surplus j'avais des amis auprès du Roi, et que j'esperais bientôt apprendre quelque chose de bon. M. de Talleyrand était une vraie tendresse, il se penchait sur mon épaule ; certainement il me croyait dans ce moment un très-grand homme.

Je ne tardai point à recevoir un billet de M. de Duras ; il m'écrivait de Cambrai que l'affaire était arrangée, et que M. de Talleyrand allait recevoir l'ordre de se mettre en route : cette fois le prince ne manqua pas d'obéir.

Quel diable me poussait? je n'avais point suivi le Roi qui m'avait pour ainsi dire offert ou plutôt donné le ministère de sa maison et qui fut blessé de mon obstination à rester à Mons : je me cassais le cou pour M. de Talleyrand que je connaissais à peine, que je n'estimais point, que je n'admirais point; pour M. de Talleyrand qui allait entrer dans des combinaisons nullement les miennes, qui vivait dans une atmosphère de corruption dans laquelle je ne pouvais respirer!

Ce fut de Mons même, au milieu de tous ses embarras, que le prince de Bénévent envoya M. Duperey toucher à Naples les millions d'un de ses marchés de Vienne. M. de Blacas cheminait en même temps avec l'ambassade de Naples dans sa poche, et d'autres millions que le généreux exilé de Gand lui avait donnés à Mons. Je m'étais tenu dans de bons rapports avec M. de Blacas, précisément parce que tout le monde le détestait ; j'avais encouru l'amitié de M. de Talleyrand pour ma fidélité à un caprice de son humeur; Louis XVIII m'avait positivement appelé auprès de sa personne, et je préférai la turpitude d'un homme sans foi à la faveur du Roi: il était trop juste que je reçusse la récompense de ma stupidité, que je fusse abandonné de tous, pour les avoir voulu servir tous. Je rentrai en France n'ayant pas de quoi payer ma route, tandis que les trésors pleuvaient sur les disgraciés: je méritais cette correction. C'est fort bien de s'escrimer en pauvre chevalier quand tout le monde est cuirassé d'or; mais encore ne faut-il pas faire des fautes énormes: moi demeuré auprès du

Roi, la combinaison du ministère Talleyrand et Fouché devenait presque impossible; la Restauration commençait par un ministère moral et honorable, toutes les combinaisons de l'avenir pouvaient changer. L'insouciance que j'avais de ma personne me trompa sur l'importance des faits: la plupart des hommes ont le défaut de se trop compter; j'ai le défaut de ne me pas compter assez: je m'enveloppai dans le dédain habituel de ma fortune; j'aurais dû voir que la fortune de la France se trouvait liée dans ce moment à celle de mes petites destinées; ce sont de ces enchevêtrements historiques fort communs.



DE MONS A GONESSE. — JE M'OPPOSE AVEC M. LE COMTE BEUGNOT A LA NOMINATION DE FOUCHÉ COMME MINISTRE : MES RAISONS. — LE DUC DE WELLINGTON L'EMPORTE. — ARNOUILLE. — SAINT-DENIS. — DERNIÈRE CONVERSATION AVEC LE ROI.

Sorti enfin de Mons, j'arrivai au Cateau-Cambresis; M. de Talleyrand m'y rejoignit: nous avions l'air de venir refaire le traité de paix de 1559 entre Henri II de France et Philippe II d'Espagne.

À Cambrai, il se trouva que le marquis de La Suze, maréchal des logis du temps de Fénélon, avait disposé des billets de logement de madame de Lévis, de madame de Chateaubriand et du mien: nous demeurâmes dans la rue, au milieu des feux de joie, de la foule circulant autour de nous et des habitants qui criaient: *Vive le Roi :* Un étudiant, ayant appris que j'étais là, nous conduisit à la maison de sa mère.

Les amis des diverses monarchies de France commençaient à paraître; ils ne venaient pas à Cambrai pour la ligue contre Venise, mais pour s'associer contre les nou-

velles constitutions; ils accouraient mettre aux pieds du Roi leurs fidélités successives et leur haine pour la Charte: passe-port qu'ils jugeaient nécessaire auprès de Monsieur; moi et deux ou trois raisonnables Gilles, nous sentions déjà la jacobinerie.

Le 23 juin, parut la déclaration de Cambrai. Le Roi y disait: « Je ne veux éloigner de ma personne que ces « hommes dont la renommée est un sujet de douleur « pour la France et d'effroi pour l'Europe. » Or voyez, le nom de Fouché était prononcé avec gratitude par le pavillon Marsan! Le Roi riait de la nouvelle passion de son frère et disait: « Elle ne lui est pas venue de l'ins« piration divine. » Je vous ai déjà raconté qu'en traversant Cambrai après les Cent-Jours, je cherchai vainement mon logis du temps du régiment de Navarre et le café que je fréquentais avec La Martinière: tout avait disparu avec ma jeunesse.

De Cambrai, nous allâmes coucher à Roye: la maitresse de l'auberge prit madame de Chateaubriand pour madame la Dauphine; elle fut portée en triomphe dans une salle où il y avait une table mise de trente couverts: la salle, éclairée de bougies, de chandelles et d'un large feu, était suffocante. L'hôtesse ne voulait pas recevoir de payement, et elle disait: « Je me regarde de travers pour « n'avoir pas su me faire guillotiner pour nos Rois. » Dernière étincelle d'un feu qui avait animé les Français pendant tant de siècles.

Le général Lamothe, beau-frère de M. Laborie, vint, envoyé par les autorités de la capitale, nous instruire qu'il nous serait impossible de nous présenter à Paris sans la cocarde tricolore. M. de La Fayette et d'autres commissaires, d'ailleurs fort mal reçus des alliés, valetaient d'état-major en état major, mendiant près des étrangers un maître quelconque pour la France: tout

roi, au choix des cosaques, serait excellent, pourvu qu'il ne descendît pas de saint Louis et de Louis XIV.

A Roye, on tint conseil: M. de Talleyrand fit attacher deux haridelles à sa voiture et se rendit chez S. M. Son équipage occupait la largeur de la place, à partir de l'auberge du ministre jusqu'à la porte du Roi. Il descendit de son char avec un mémoire qu'il nous lut: il examinait le parti qu'on aurait à suivre en arrivant; il hasardait quelques mots sur la nécessité d'admettre indistinctement tout le monde au partage des places; il faisait entendre qu'on pourrait aller généreusement jusqu'aux juges de Louis XVI. S. M. rougit et s'écria en frappant des deux mains les deux bras de son fauteuil: « Jamais! » Jamais de vingt-quatre heures.

A Senlis, nous nous présentâmes chez un chanoine: sa servante nous reçut comme des chiens; quant au chanoine, qui n'était pas saint Rieul, patron de la ville, il ne voulut seulement pas nous regarder. Sa bonne avait ordre de ne nous rendre d'autre service que de nous acheter de quoi manger, pour notre argent: le *Génie du Christianisme* me fut néant. Pourtant Senlis aurait dû nous être de bon augure, puisque ce fut dans cette ville que Henri IV se déroba aux mains de ses geôliers en 1576: « Je n'ai de regret, s'écriait en s'échap-« pant le Roi, compatriote de Montaigne, que pour « deux choses que j'ai laissées à Paris, la messe et ma « femme. »

De Senlis nous nous rendîmes au berceau de Philippe-Auguste, autrement Gonesse. En approchant du village, nous aperçûmes deux personnes qui s'avançaient vers nous: c'étaient le maréchal Macdonald et mon fidèle ami Hyde de Neuville. Ils arrêtèrent notre voiture et nous demandèrent où était M. de Talleyrand; ils ne firent aucune difficulté de m'apprendre qu'ils le cher-

chaient afin d'informer le Roi que S. M. ne devait pas songer à franchir la barrière avant d'avoir pris Fouché pour ministre. L'inquiétude me gagna, car, malgré la manière dont Louis XVIII s'était prononcé à Roye, je n'étais pas très-rassuré. Je questionnai le maréchal: « Quoi, monsieur le maréchal, lui dis-je, est-il certain « que nous ne pouvons rentrer qu'à des conditions si « dures? — Ma foi, monsieur le vicomte, me répondit le « maréchal, je n'en suis pas bien convaincu. »

Le Roi s'arrêta deux heures à Gonesse. Je laissai madame de Chateaubriand au milieu du grand chemin dans sa voiture, et j'allai au conseil à la mairie. Là fut mise en délibération une mesure d'où devait dépendre le sort futur de la monarchie. La discussion s'entama: je soutins, seul avec M. Beugnot, qu'en aucun cas Louis XVIII ne devait admettre dans ses conseils M. Fouché. Le Roi écoutait: je voyais qu'il eût tenu volontiers la parole de Roye; mais il était absorbé par Monsieur et pressé par le duc de Wellington.

Dans un chapitre de *la Monarchie selon la Charte*, j'ai résumé les raisons que je fis valoir à Gonesse. J'étais animé; la parole parlée a une puissance qui s'affaiblit dans la parole écrite: « Partout où il y a une tribune ouverte, « dis-je dans ce chapitre, quiconque peut être exposé « à des reproches d'une certaine nature ne peut être « placé à la tête du gouvernement. Il y a tel discours, « tel mot, qui obligerait un pareil ministre à donner sa « démission en sortant de la Chambre. C'est cette im- « possibilité résultante du principe libre des gouverne- « ments représentatifs que l'on ne sentit pas lorsque tou- « tes les illusions se réunirent pour porter un homme « fameux au ministère, malgré la répugnance trop fon- « dée de la couronne. L'élévation de cet homme devait « produire l'une de ces deux choses: ou l'abolition de

« la Charte, ou la chute du ministère à l'ouverture de « la session. Se représente-t-on le ministre dont je veux « parler, écoutant à la Chambre des députés la discus- « sion sur le 21 janvier, pouvant être apostrophé à cha- « que instant par quelque député de Lyon, et toujours « menacé du terrible *Tu es ille vir!* Les hommes de « cette sorte ne peuvent être employés ostensiblement « qu'avec les muets du sérail de Bajazet, ou les muets « du Corps législatif de Bonaparte. Que deviendra le mi- « nistre si un député, montant à la tribune un *Moniteur* « à la main, lit le rapport de la Convention du 9 août 1795; « s'il demande l'expulsion de Fouché comme indigne en « vertu de ce rapport qui le *chassait*, lui Fouché (je cite « textuellement) *comme un voleur et un terroriste, dont « la conduite atroce et criminelle communiquait le dés- « honneur et l'opprobre à toute assemblée quelconque « dont il deviendrait membre?* »

Voilà les choses que l'on a oubliées!

Après tout, avait-on le malheur de croire qu'un homme de cette espèce pouvait jamais être utile? Il fallait le laisser derrière le rideau, consulter sa triste expérience; mais faire violence à la couronne et à l'opinion, appeler à visage découvert un pareil ministre aux affaires, un homme que Bonaparte, dans ce moment même, traitait d'infâme, n'était-ce pas déclarer qu'on renonçait à la liberté et à la vertu? Une couronne vaut-elle un pareil sacrifice? On n'était plus maître d'éloigner personne: qui pouvait-on exclure après avoir pris Fouché?

Les partis agissaient sans songer à la forme du gouvernement qu'ils avaient adoptée; tout le monde parlait de constitution, de liberté, d'égalité, de droit des peuples, et personne n'en voulait; verbiage à la mode: on demandait, sans y penser, des nouvelles de la Charte;

tout en espérant qu'elle crèverait bientôt. Libéraux et royalistes inclinaient au gouvernement absolu, amendé par les mœurs: c'est le tempérament et le train de la France. Les intérêts matériels dominaient; on ne voulait point renoncer à ce qu'on avait, dit-on, fait pendant la Révolution; chacun était chargé de sa propre vie et prétendait en onérer le voisin: le mal, assurait-on, était devenu un élément public, lequel devait désormais se combiner avec les gouvernements, et entrer comme principe vital dans la société.

Ma lubie relative à une Charte, mise en mouvement par l'action religieuse et morale, a été la cause du mauvais vouloir que certains partis m'ont porté: pour les royalistes, j'aimais trop la liberté; pour les révolutionnaires, je méprisais trop les crimes. Si je ne m'étais trouvé là, à mon grand détriment, pour me faire maître d'école de constitutionnalité, dès les premiers jours les ultra et les jacobins auraient mis la Charte dans la poche de leur frac à fleurs de lis, ou de leur carmagnole à la Cassius.

M. de Talleyrand n'aimait pas M. Fouché; M. Fouché détestait et, ce qu'il y a de plus étrange, méprisait M. de Talleyrand: il était difficile d'arriver à ce succès. M. de Talleyrand, qui d'abord eût été content de n'être pas accouplé à M. Fouché, sentant que celui-ci était inévitable, donna les mains au projet; il ne s'aperçut pas qu'avec la Charte (lui surtout uni au mitrailleur de Lyon) il n'était guère plus possible que Fouché.

Promptement se vérifia ce que j'avais annoncé: on n'eut pas le profit de l'admission du duc d'Otrante, on n'en eut que l'opprobre; l'ombre des Chambres approchant suffit pour faire disparaître des ministres trop exposés à la franchise de la tribune.

Mon opposition fut inutile: selon l'usage des caractères faibles, le Roi leva la séance sans rien déterminer;

l'ordonnance ne devait être arrêtée qu'au château d'Arnouville.

On ne tint point conseil en règle dans cette dernière résidence; les intimes et les affiliés au secret furent seuls assemblés. M. de Talleyrand, nous ayant devancés, prit langue avec ses amis. Le duc de Wellington arriva: je le vis passer en calèche; les plumes de son chapeau flottaient en l'air; il venait octroyer à la France M. Fouché et M. de Talleyrand, comme le double présent que la victoire de Waterloo faisait à notre patrie. Lorsqu'on lui représentait que le régicide de M. le duc d'Otrante était peut-être un inconvénient, il répondait: « C'est une *fri-* « *volité.* » Un Irlandais protestant, un général anglais étranger à nos mœurs et à notre histoire, un esprit ne voyant dans l'année française de 1793 que l'antécédent anglais de l'année 1649, était chargé de régler nos destinées! L'ambition de Bonaparte nous avait réduits à cette misère.

Je rôdais à l'écart dans les jardins d'où le contrôleur général Machault, à l'âge de quatre-vingt-treize ans, était allé s'éteindre aux Madelonnettes; car la mort dans sa grande revue n'oubliait alors personne. Je n'étais plus appelé; les familiarités de l'infortune commune avaient cessé entre le souverain et le sujet: le Roi se préparait à rentrer dans son palais, moi dans ma retraite. Le vide se reforme autour des monarques sitôt qu'ils retrouvent le pouvoir. J'ai rarement traversé sans faire des réflexions sérieuses les salons silencieux et déshabités des Tuileries, qui me conduisaient au cabinet du Roi: à moi, déserts d'une autre sorte, solitudes infinies où les mondes mêmes s'évanouissent devant Dieu, seul être réel.

On manquait de pain à Arnouville; sans un officier du nom de Dubourg et qui dénichait de Gand comme nous,

nous eussions jeuné. M. Dubourg alla à la picorée [1]; il nous rapporta la moitié d'un mouton au logis du maire en fuite. Si la servante de ce maire, héroïne de Beauvais demeurée seule, avait eu des armes, elle nous aurait reçus comme Jeanne Hachette.

Nous nous rendîmes à Saint-Denis: sur les deux bords de la chaussée s'étendaient les bivouacs des Prussiens et des Anglais; les yeux rencontraient au loin les flèches de l'abbaye: dans ses fondements Dagobert jeta ses joyaux, dans ses souterrains les races successives ensevelirent leurs rois et leurs grands hommes; quatre mois passés, nous avions déposé là les os de Louis XVI pour tenir lieu des autres poussières. Lorsque je revins de mon premier exil en 1800, j'avais traversé cette même plaine de Saint-Denis; il n'y campait encore que les soldats de Napoléon; des Français remplaçaient encore les vieilles bandes du connétable de Montmorency.

Un boulanger nous hébergea. Le soir, vers les neuf heures, j'allai faire ma cour au Roi. Sa Majesté était logée dans les bâtiments de l'abbaye: on avait toutes les peines du monde à empêcher les petites filles de la Légion-d'Honneur de crier: Vive Napoléon! J'entrai d'abord dans l'église; un pan de mur attenant au cloître était tombé; l'antique abbatial n'était éclairé que d'une lampe. Je fis ma prière à l'entrée du caveau où j'avais vu descendre Louis XVI: plein de crainte sur l'avenir, je ne sais si j'ai jamais eu le cœur noyé d'une tristesse plus profonde et plus religieuse. Ensuite je me rendis chez Sa Majesté: introduit dans une des chambres qui précédaient celle du Roi, je ne trouvai personne; je m'assis dans un coin et j'attendis. Tout à coup une porte s'ouvre: entre silencieusement le vice appuyé sur le bras

[1] Nous retrouverons mon ami, le général Dubourg, dans les journées de juillet.

du crime, M. de Talleyrand marchant soutenu par M. Fouché; la vision infernale passe lentement devant moi, pénètre dans le cabinet du Roi et disparaît. Fouché venait jurer foi et hommage à son seigneur; le féal régicide, à genoux, mit les mains qui firent tomber la tête de Louis XVI entre les mains du frère du roi martyr; l'évêque apostat fut caution du serment.

Le lendemain, le faubourg Saint-Germain arriva : tout se mêlait de la nomination de Fouché déjà obtenue, la religion comme l'impiété, la vertu comme le vice, le royaliste comme le révolutionnaire, l'étranger comme le Français; on criait de toute part: « Sans Fouché point « de sûreté pour le Roi, sans Fouché point de salut pour « la France; lui seul a déjà sauvé la patrie, lui seul « peut achever son ouvrage. » La vieille duchesse de Duras était une des nobles dames les plus animées à l'hymne; le bailli de Crussol, survivant de Malte, faisait chorus; il déclarait que si sa tête était encore sur ses épaules, c'est que M. Fouché l'avait permis. Les peureux avaient eu tant de frayeur de Bonaparte, qu'ils avaient pris le massacreur de Lyon pour un Titus. Pendant plus de trois mois les salons du faubourg Saint-Germain me regardèrent comme un mécréant parce que je désapprouvais la nomination de leurs ministres. Ces pauvres gens, ils s'étaient prosternés aux pieds des *parvenus*; ils n'en faisaient pas moins grand bruit de leur noblesse, de leur haine contre les révolutionnaires, de leur fidélité à toute épreuve, de l'inflexibilité de leurs principes, et ils adoraient Fouché.

Fouché avait senti l'incompatibilité de son existence ministérielle avec le jeu de la monarchie représentative: comme il ne pouvait s'amalgamer avec des éléments d'un gouvernement légal, il essaya de rendre les éléments politiques homogènes à sa propre nature. Il avait

créé une terreur factice; supposant des dangers imaginaires, il prétendait forcer la couronne à reconnaître les deux Chambres de Bonaparte et à recevoir la déclaration des droits qu'on s'était hâté de parachever; on murmurait même quelques mots sur la nécessité d'exiler Monsieur et ses fils: le chef-d'œuvre eût été d'isoler le Roi.

On continuait à être dupe: en vain la garde nationale passait par-dessus les murs de Paris et venait protester de son dévouement; on assurait que cette garde était mal disposée. La faction avait fait fermer les barrières afin d'empêcher le peuple, resté royaliste pendant les Cent-Jours, d'accourir, et l'on disait que ce peuple menaçait d'égorger Louis XVIII à son passage. L'aveuglement était miraculeux, car l'armée française se retirait sur la Loire, cent cinquante mille alliés occupaient les postes extérieurs de la capitale, et l'on prétendait toujours que le Roi n'était pas assez fort pour pénétrer dans une ville où il ne restait pas un soldat, où il n'y avait plus que des bourgeois, très-capables de contenir une poignée de fédérés, s'ils s'étaient avisés de remuer. Malheureusement le Roi, par une suite de coïncidences fatales, semblait le chef des Anglais et des Prussiens; il croyait être environné de libérateurs, et il était accompagné d'ennemis; il paraissait entouré d'une escorte d'honneur, et cette escorte n'était en réalité que les gendarmes qui le menaient hors de son royaume: il traversait seulement Paris en compagnie des étrangers dont le souvenir servirait un jour de prétexte au bannissement de sa race.

Le gouvernement provisoire formé depuis l'abdication de Bonaparte fut dissous par une espèce d'acte d'accusation contre la couronne: pierre d'attente sur laquelle on espérait bâtir un jour une nouvelle révolution.

A la première Restauration j'étais d'avis que l'on gardât la cocarde tricolore: elle brillait de toute sa gloire; la cocarde blanche était oubliée; en conservant des couleurs qu'avaient légitimées tant de triomphes, on ne préparait point à une révolution prévoyable un signe de ralliement. Ne pas prendre la cocarde blanche eût été sage; l'abandonner après qu'elle avait été portée par les grenadiers mêmes de Bonaparte était une lâcheté: on ne passe point impunément sous les fourches caudines; ce qui déshonore est funeste: un soufflet ne vous fait physiquement aucun mal, et cependant il vous tue.

Avant de quitter Saint-Denis je fus reçu par le Roi et j'eus avec lui cette conversation:

— « Eh bien? » me dit Louis XVIII, ouvrant le dialogue par cette exclamation.

— « Eh bien, sire: vous prenez le duc d'Otrante.

— « Il l'a bien fallu: depuis mon frère jusqu'au bailli de Crussol (et celui-là n'est pas suspect), tous disaient que nous ne pouvions pas faire autrement: qu'en pensez-vous?

— « Sire, la chose est faite: je demande à Votre Majesté la permission de me taire.

— « Non, non, dites: vous savez comme j'ai résisté depuis Gand.

— « Sire, je ne fais qu'obéir à vos ordres; pardonnez à ma fidélité: je crois la monarchie finie. »

Le Roi garda le silence; je commençais à trembler de ma hardiesse, quand S. M. reprit:

— « Eh bien, monsieur de Chateaubriand, je suis de votre avis. »

Cette conversation termine mon récit des *Cent-Jours*.

Revu en décembre 1846.

BONAPARTE A LA MALMAISON. — ABANDON GÉNÉRAL.

Si un homme était soudain transporté des scènes les plus bruyantes de la vie au rivage silencieux de l'océan glacé, il éprouverait ce que j'éprouve auprès du tombeau de Napoléon, car nous voici tout à coup au bord de ce tombeau.

Sorti de Paris le 29 juin, Napoléon attendait à la Malmaison l'instant de son départ de France. Je retourne à lui: revenant sur les jours écoulés, anticipant sur les temps futurs, je ne le quitterai plus qu'après sa mort.

La Malmaison, où l'empereur se reposa, était vide. Joséphine était morte; Bonaparte dans cette retraite se trouvait seul. Là il avait commencé sa fortune; là il avait été heureux; là il s'était enivré de l'encens du monde; là, du sein de son tombeau, partaient les ordres qui troublaient la terre. Dans ces jardins où naguère les pieds de la foule râtelaient les allées sablées, l'herbe et les ronces verdissaient; je m'en étais assuré en m'y promenant. Déjà, faute de soins, dépérissaient les arbres étrangers; sur les canaux ne voguaient plus les cygnes noirs de l'Océanie; la cage n'emprisonnait plus les oiseaux du tropique: ils s'étaient envolés pour aller attendre leur hôte dans leur patrie.

Bonaparte aurait pu cependant trouver un sujet de consolation en tournant les yeux vers ses premiers jours: les rois tombés s'affligent surtout, parce qu'ils n'aperçoivent en amont de leur chute qu'une splendeur héréditaire et les pompes de leur berceau: mais que découvrait Napoléon antérieurement à ses prospérités? la crèche de sa naissance dans un village de Corse. Plus ma-

gnanime en jetant le manteau de pourpre, il aurait repris avec orgueil le sayon du chevrier; mais les hommes ne se replacent point à leur origine quand elle fut humble; il semble que l'injuste ciel les prive de leur patrimoine lorsqu'à la loterie du sort ils ne font que perdre ce qu'ils avaient gagné, et néanmoins la grandeur de Napoléon vient de ce qu'il était parti de lui-même: rien de son sang ne l'avait précédé et n'avait préparé sa puissance.

A l'aspect de ces jardins abandonnés, de ces chambres déshabitées, de ces galeries fanées par les fêtes, de ces salles où les chants et la musique avaient cessé, Napoléon pouvait repasser sur sa carrière: il se pouvait demander si avec un peu plus de modération il n'aurait pas conservé ses félicités. Des étrangers, des ennemis, ne le bannissaient pas maintenant; il ne s'en allait pas quasi vainqueur, laissant les nations dans l'admiration de son passage, après la prodigieuse campagne de 1814; il se retirait battu. Des Français, des amis, exigeaient son abdication immédiate, pressaient son départ, ne le voulaient plus même pour général, lui dépêchaient courriers sur courriers, pour l'obliger à quitter le sol sur lequel il avait versé autant de gloire que de fléaux.

A cette leçon si dure se joignaient d'autres avertissements: les Prussiens rôdaient dans le voisinage de la Malmaison; Blücher, aviné, ordonnait en trébuchant de saisir, de *pendre* le conquérant qui avait mis *le pied sur le cou des rois*. La rapidité des fortunes, la vulgarité des mœurs, la promptitude de l'élévation et de l'abaissement des personnages modernes, ôtera, je le crains, à notre temps, une partie de la noblesse de l'histoire: Rome et la Grèce n'ont point parlé de *pendre* Alexandre et César.

Les scènes qui avaient eu lieu en 1814 se renouvelèrent en 1815, mais avec quelque chose de plus choquant,

parce que les ingrats étaient stimulés par la peur: il se fallait débarrasser de Napoléon vite; les alliés arrivaient; Alexandre n'était pas là, au premier moment, pour tempérer le triomphe et contenir l'insolence de la fortune; Paris avait cessé d'être orné de sa lustrale inviolabilité; une première invasion avait souillé le sanctuaire; ce n'était plus la colère de Dieu qui tombait sur nous, c'était le mépris du ciel: le foudre s'était éteint.

Toutes les lâchetés avaient acquis par les Cent-Jours un nouveau degré de malignité: affectant de s'élever, par amour de la patrie, au-dessus des attachements personnels, elles s'écriaient que Bonaparte était aussi trop criminel d'avoir violé les traités de 1814. Mais les vrais coupables n'étaient-ils pas ceux qui favorisèrent ses desseins? Si en 1815, au lieu de lui refaire des armées, après l'avoir délaissé une première fois pour le délaisser encore, ils lui avaient dit, lorsqu'il vint coucher aux Tuileries: « Votre génie vous a trompé; l'opinion n'est « plus à vous; prenez pitié de la France. Retirez-vous « après cette dernière visite à la terre; allez vivre dans « la patrie de Washington. Qui sait si les Bourbons ne « commettront point de fautes? qui sait si un jour la « France ne tournera pas les yeux vers vous, lorsque, « à l'école de la liberté, vous aurez appris le respect « des lois? Vous reviendrez alors, non en ravisseur qui « fond sur sa proie, mais en grand citoyen pacificateur « de son pays. »

Ils ne lui tinrent point ce langage: ils se prêtèrent aux passions de leur chef revenu; ils contribuèrent à l'aveugler, sûrs qu'ils étaient de profiter de sa victoire ou de sa défaite. Le soldat seul mourut pour Napoléon avec une sincérité admirable; le reste ne fut qu'un troupeau paissant, s'engraissant à droite et à gauche. Encore si les visirs du calife dépouillé s'étaient contentés

de lui tourner le dos! mais non: ils profitaient de ses derniers instants: ils l'accablaient de leurs sordides demandes; tous voulaient tirer de l'argent de sa pauvreté.

Oncques ne fut plus complet abandon; Bonaparte y avait donné lieu: insensible aux peines d'autrui, le monde lui rendit indifférence pour indifférence. Ainsi que la plupart des despotes, il était bien avec sa domesticité; au fond il ne tenait à rien: homme solitaire, il se suffisait; le malheur ne fit que le rendre au désert de sa vie.

Quand je recueille mes souvenirs, quand je me rappelle avoir vu Washington dans sa petite maison de Philadelphie, et Bonaparte dans ses palais, il me semble que Washington, retiré dans son champ de la Virginie, ne devait pas éprouver les syndérèses de Bonaparte attendant l'exil dans ses jardins de la Malmaison. Rien n'était changé dans la vie du premier; il retombait sur ses habitudes modestes; il ne s'était point élevé au-dessus de la félicité des laboureurs qu'il avait affranchis; tout était bouleversé dans la vie du second.



DÉPART DE LA MALMAISON. — RAMBOUILLET. — ROCHEFORT.

Napoléon quitta la Malmaison accompagné des généraux Bertrand, Rovigo et Becker, ce dernier en qualité de surveillant ou de commissaire. Chemin faisant, il lui prit envie de s'arrêter à Rambouillet. Il en partit pour s'embarquer à Rochefort, comme Charles X pour s'embarquer à Cherbourg; Rambouillet, retraite inglorieuse où s'éclipsa ce qu'il y eut de plus grand, en race et en homme; lieu fatal où mourut François Ier; où Henri III, échappé des barricades, coucha tout botté en passant; où Louis XVI a laissé son ombre! Heureux Louis, Na-

poléon et Charles, s'ils n'eussent été que les obscurs gardiens des troupeaux de Rambouillet!

Arrivé à Rochefort, Napoléon hésitait: la commission exécutive envoyait des ordres impératifs: « Les garni-« sons de Rochefort et de La Rochelle doivent, disaient « le dépêches, prêter main-forte pour faire embarquer « Napoléon... Employez la force... faites-le partir... ses « services ne peuvent être acceptés. »

Les services de Napoléon ne pouvaient être acceptés! Et n'aviez-vous pas accepté ses bienfaits et ses chaînes? Napoléon ne s'en allait point; il était chassé: et par qui?

Bonaparte n'avait cru qu'à la fortune; il n'accordait au malheur ni le feu ni l'eau; il avait d'avance innocenté les ingrats: un juste talion le faisait comparaître devant son système. Quand le succès cessant d'animer sa personne s'incarna dans un autre individu, les disciples abandonnèrent le maître pour l'école. Moi qui crois à la légitimité des bienfaits et à la souveraineté du malheur, si j'avais servi Bonaparte, je ne l'aurais pas quitté; je lui aurais prouvé, par ma fidélité, la fausseté de ses principes politiques; en partageant ses disgrâces, je serais resté auprès de lui, comme un démenti vivant de ses stériles doctrines et du peu de valeur du droit de la prospérité.

Depuis le 1er juillet, des frégates l'attendaient dans la rade de Rochefort: des espérances qui ne meurent jamais, des souvenirs inséparables d'un dernier adieu, l'arrêtèrent. Qu'il devait regretter les jours de son enfance, alors que ses yeux sereins n'avaient point encore vu tomber la première pluie! Il laissa le temps à la flotte anglaise d'approcher. Il pouvait encore s'embarquer sur deux lougres qui devaient joindre en mer un navire danois (c'est le parti que prit son frère Joseph), mais la

résolution lui faillit en regardant le rivage de France. Il avait aversion d'une république; l'égalité et la liberté des États-Unis lui répugnaient. Il penchait à demander un asile aux Anglais: « Quel inconvénient trouvez-vous « à ce parti? disait-il à ceux qu'il consultait. — L'in« convénient de vous déshonorer, lui répondit un offi« cier de marine: vous ne devez pas même tomber mort « entre les mains des Anglais. Ils vous feront empailler « pour vous montrer à un schelling par tête. »

BONAPARTE SE RÉFUGIE SUR LA FLOTTE ANGLAISE. — IL ÉCRIT AU PRINCE RÉGENT.

Malgré ces observations, l'empereur résolut de se livrer à ses vainqueurs. Le 13 juillet, Louis XVIII étant déjà à Paris depuis cinq jours, Napoléon envoya au capitaine du vaisseau anglais *le Bellérophon* cette lettre pour le Prince régent:

« Altesse Royale, en butte aux factions qui divisent « mon pays et à l'inimitié des plus grandes puissances « de l'Europe, j'ai terminé ma carrière politique, et je « viens, comme Thémistocle, m'asseoir au foyer du peu« ple bitannique. Je me mets sous la protection de ses « lois, que je réclame de Votre Altesse Royale comme « du plus puissant, du plus constant et du plus géné« reux de mes ennemis.

« Rochefort, 13 juillet 1815. »

Si Bonaparte n'avait pendant vingt ans accablé d'outrages le peuple anglais, son gouvernement, son roi et l'héritier de ce roi, on aurait pu trouver quelque convenance de ton dans cette lettre; mais comment cette *Altesse Royale* tant méprisée, tant insultée par Napo-

léon, est-elle devenue tout à coup le plus *puissant*, le plus *constant,* le plus *généreux* des ennemis, par la seule raison qu'elle est victorieuse? Il ne pouvait pas être persuadé de ce qu'il disait; or ce qui n'est pas vrai n'est pas éloquent. La phrase exposant le fait d'une grandeur tombée qui s'adresse à un ennemi est belle; l'exemple banal de Thémistocle est de trop.

Il y a quelque chose de pire qu'un défaut de sincérité dans la démarche de Bonaparte; il y a oubli de la France: l'empereur ne s'occupa que de sa catastrophe individuelle; la chute arrivée, nous ne comptâmes plus pour rien à ses yeux. Sans penser qu'en donnant la préférence à l'Angleterre sur l'Amérique, son choix devenait un outrage au deuil de la patrie. Il sollicita un asile du gouvernement qui depuis vingt ans soudoyait l'Europe contre nous, de ce gouvernement dont le commissaire à l'armée russe, le général Wilson, pressait Kutuzoff, dans la retraite de Moscou, d'achever de nous exterminer: les Anglais, heureux à la bataille finale, campaient dans le bois de Boulogne. Allez donc, ô Thémistocle, vous asseoir tranquillement au foyer britannique, tandis que la terre n'a pas encore achevé de boire le sang français versé pour vous à Waterloo! Quel rôle le fugitif, fêté peut-être, eût-il joué au bord de la Tamise, en face de la France, envahie, de Wellington devenu dictateur au Louvre! La haute fortune de Napoléon le servit mieux: les Anglais, se laissant emporter à une politique étroite et rancunière, manquèrent leur dernier triomphe; au lieu de perdre leur suppliant en l'admettant à leurs bastilles ou à leurs festins, ils lui rendirent plus brillante pour la postérité la couronne qu'ils croyaient lui avoir ravie. Il s'accrut dans sa captivité de l'énorme frayeur des puissances: en vain l'Océan l'enchaînait, l'Europe armée campait au rivage, les yeux attachés sur la mer.

BONAPARTE SUR *le Bellérophon.* — TORBAY. — ACTE QUI CONFINE BONAPARTE A SAINTE-HÉLÈNE. — IL PASSE SUR LE *Northumberland* ET FAIT VOILE.

Le 16, juillet, *l'Épervier* transporta Bonaparte au *Bellérophon.* L'embarcation française était si petite, que du bord du vaisseau anglais on n'apercevait pas le géant sur les vagues. L'empereur, en abordant le capitaine Maitland, lui dit: « Je viens me mettre sous la protec« tion des lois de l'Angleterre. » Une fois du moins le contempteur des lois en confessait l'autorité.

La flotte fit voile pour Torbay: une foule de barques se croisaient autour du *Bellérophon;* même empressement à Plymouth. Le 30 juillet, lord Keith délivra au requérant l'acte qui le confinait à Sainte-Hélène: « C'est « pis que la cage de Tamerlan, » dit Napoléon.

Cette violation du droit des gens et du respect de l'hospitalité était révoltante: si vous recevez le jour dans un navire *quelconque,* pourvu qu'il soit *sous voile,* vous êtes *Anglais de naissance;* en vertu des vieilles coutumes de Londres, les *flots* sont réputés *terre d'Albion.* Et un navire anglais n'était point pour un suppliant un autel inviolable, il ne plaçait point le grand homme qui embrassait la poupe du *Bellérophon* sous la protection du trident britannique! Bonaparte protesta; il argumenta de lois, parla de trahison et de perfidie, en appela à l'avenir: cela lui allait-il bien? ne s'était-il pas ri de la justice? n'avait-il pas dans sa force foulé aux pieds les choses saintes dont il invoquait la garantie? n'avait-il pas enlevé Toussaint-Louverture et le roi d'Espagne? n'avait-il pas fait arrêter et détenir prisonniers pendant des années les voyageurs anglais qui se trouvaient en France au moment de la rupture du traité d'Amiens?

Permis donc à la marchande Angleterre d'imiter ce qu'il avait fait lui-même, et d'user d'ignobles représailles; mais on pouvait agir autrement.

Chez Napoléon, la grandeur du cœur ne répondait pas à la largeur de la tête: ses querelles avec les Anglais sont déplorables; elles révoltent lord Byron. Comment daigna-t-il honorer d'un mot ses geôliers? On souffre de le voir s'abaisser à des conflits de paroles avec lord Keith à Torbay, avec sir Hudson Lowe à Sainte-Hélène, publier des factum parce qu'on lui manque de foi, chicaner sur un titre, sur un peu plus, sur un peu moins d'or ou d'honneurs. Bonaparte, réduit à lui-même, était réduit à sa gloire, et cela lui devait suffire: il n'avait rien à demander aux hommes; il ne traitait pas assez despotiquement l'adversité; on lui aurait pardonné d'avoir fait du malheur son dernier esclave. Je ne trouve de remarquable dans sa protestation contre la violation de l'hospitalité que la date et la signature de cette protestation: « *A bord du Bellérophon, à la mer. Napoléon.* » Ce sont là des harmonies d'immensité.

Du *Bellérophon*, Bonaparte passa sur *le Northumberland.* Deux frégates chargées de la garnison future de Sainte-Hélène l'escortaient. Quelques officiers de cette garnison avaient combattu à Waterloo. On permit à cet explorateur du globe de garder auprès de lui M. et madame Bertrand, MM. de Montholon, Gourgaud et de Las Cases, volontaires et généreux passagers sur la planche submergée. Par un article des instructions du capitaine, *Bonaparte devait être désarmé:* Napoléon seul, prisonnier dans un vaisseau, au milieu de l'Océan, *désarmé!* quelle magnifique terreur de sa puissance! Mais quelle leçon du ciel donnée aux hommes qui abusent du glaive! La stupide amirauté traitait en sentencié de Botany-Bay le grand *convict* de la race humaine: le prince Noir fit-il *désarmer* le roi Jean?

L'escadre leva l'ancre. Depuis la barque qui porta César, aucun vaisseau ne fut chargé d'une pareille destinée. Bonaparte se rapprochait de cette mer des miracles, où l'Arabe du Sinaï l'avait vu passer. La dernière terre de France que découvrit Napoléon fut le cap la Hogue; autre trophée des Anglais.

L'empereur s'était trompé dans l'intérêt de sa mémoire, lorsqu'il avait désiré rester en Europe: il n'aurait bientôt été qu'un prisonnier vulgaire ou flétri: son vieux rôle était terminé. Mais au de là de ce rôle une nouvelle position le rajeunit d'une renommée nouvelle. Aucun homme de bruit universel n'a eu une fin pareille à celle de Napoléon. On ne le proclama point, comme à sa première chute, autocrate de quelques carrières de fer et de marbre, les unes pour lui fournir une épée, les autres une statue; aigle, on lui donna un rocher à la pointe duquel il est demeuré au soleil jusqu'à sa mort, et d'où il était vu de toute la terre.

———

JUGEMENT SUR BONAPARTE.

Au moment où Bonaparte quitte l'Europe, où il abandonne sa vie pour aller chercher les destinées de sa mort, il convient d'examiner cet homme à deux existences, de peindre le faux et le vrai Napoléon: ils se confondent et forment un tout, du mélange de leur réalité et de leur mensonge.

De la réunion de ces remarques il résulte que Bonaparte était un poëte en action, un génie immense dans la guerre, un esprit infatigable, habile et sensé dans l'administration, un législateur laborieux et raisonnable. C'est pourquoi il a tant de prise sur l'imagination des peuples, et tant d'autorité sur le jugement des hommes po-

sitifs. Mais comme politique ce sera toujours un homme défectueux aux yeux des hommes d'État. Cette observation, échappée à la plupart de ses panégyristes, deviendra, j'en suis convaincu, l'opinion définitive qui restera de lui; elle expliquera le contraste de ses actions prodigieuses et de leurs misérables résultats. A Sainte-Hélène, il a condamné lui-même avec sévérité sa conduite politique sur deux points, la guerre d'Espagne et la guerre de Russie; il aurait pu étendre sa confession à d'autres coulpes. Ses enthousiastes ne soutiendront peut-être pas qu'en se blâmant il s'est trompé sur lui-même. Récapitulons:

Bonaparte agit contre toute prudence, sans parler de nouveau de ce qu'il y eut d'odieux dans l'action, en tuant le duc d'Enghien: il attacha un poids à sa vie. Malgré les puérils apologistes, cette mort, ainsi que nous l'avons vu, fut le levain secret des discordes qui éclatèrent dans la suite entre Alexandre et Napoléon, comme entre la Prusse et la France.

L'entreprise sur l'Espagne fut complètement abusive: la Péninsule était à l'empereur; il en pouvait tirer le parti le plus avantageux: au lieu de cela, il en fit une école pour les soldats anglais, et le principe de sa propre destruction par le soulèvement d'un peuple.

La détention du pape et la réunion des États de l'Église à la France n'était que le caprice de la tyrannie par lequel il perdit l'avantage de passer pour le restaurateur de la religion.

Bonaparte ne s'arrêta pas lorsqu'il eut épousé la fille des Césars, ainsi qu'il aurait dû faire; la Russie et l'Angleterre lui criant merci.

Il ne ressuscita pas la Pologne quand du rétablissement de ce royaume dépendait le salut de l'Europe.

Il se précipita sur la Russie malgré les représentations de ses généraux et de ses conseillers.

La folie commencée, il dépassa Smolensk; tout lui disait qu'il ne devait pas aller plus loin à son premier pas, que sa première campagne du Nord était finie, et que la seconde (il le sentait lui-même) le rendrait maître de l'empire des czars.

Il ne sut ni computer les jours, ni prévoir l'effet des climats, que tout le monde à Moscou computait et prévoyait. Voyez en son lieu ce que j'ai dit du *blocus continental* et de la *Confédération du Rhin;* le premier, conception gigantesque, mais acte douteux, la seconde, ouvrage considérable, mais gâté dans l'exécution par l'instinct de camp et l'esprit de fiscalité. Napoléon reçut en don la vieille monarchie française telle que l'avaient faite les siècles et une succession ininterrompue de grands hommes, telle que l'avaient laissée la majesté de Louis XIV et les alliances de Louis XV, telle que l'avait agrandie la République. Il s'assit sur ce magnifique piédestal, étendit les bras, se saisit des peuples et les ramassa autour de lui; mais il perdit l'Europe avec autant de promptitude qu'il l'avait prise; il amena deux fois les alliés à Paris, malgré les miracles de son intelligence militaire. Il avait le monde sous ses pieds et il n'en a tiré qu'une prison pour lui, un exil pour sa famille, la perte de toutes ses conquêtes et d'une portion du vieux sol français.

C'est là l'histoire prouvée par les faits et que personne ne saurait nier. D'où naissaient les fautes que je viens d'indiquer, suivies d'un dénoûment si prompt et si funeste? Elles naissaient de l'imperfection de Bonaparte en politique.

Dans ses alliances il n'enchaînait les gouvernements que par des concessions de territoire, dont il changeait bientôt les limites; montrant sans cesse l'arrière-pensée de reprendre ce qu'il avait donné, faisant toujours sen-

tir l'oppresseur; dans ses envahissements, il ne réorganisait rien, l'Italie exceptée. Au lieu de s'arrêter après chaque pas pour relever sous une autre forme derrière lui ce qu'il avait abattu, il ne discontinuait pas son mouvement de progression parmi des ruines: il allait si vite, qu'à peine avait-il le temps de respirer où il passait. S'il eût, par une espèce de traité de Westphalie, réglé et assuré l'existence des États en Allemagne, en Prusse, en Pologne, à sa première marche rétrograde il se fut adossé à des populations satisfaites et il eût trouvé des abris. Mais son poétique édifice de victoires, manquant de base et n'étant suspendu en l'air que par son génie, tomba quand ce génie vint à se retirer. Le Macédonien fondait des empires en courant, Bonaparte en courant ne les savait que détruire; son unique but était d'être personnellement le maître du globe, sans s'embarrasser des moyens de le conserver.

On a voulu faire de Bonaparte un être parfait, un type de sentiment, de délicatesse, de morale et de justice, un écrivain comme César et Thucydide, un orateur et un historien comme Démosthène et Tacite. Les discours publics de Napoléon, ses phrases de tente ou de conseil, sont d'autant moins inspirées du souffle prophétique que ce qu'elles annonçaient de catastrophes ne s'est pas accompli, tandis que l'Isaïe du glaive a lui-même disparu: des paroles niniviennes qui courent après des États sans les joindre et les détruire restent puériles au lieu d'être sublimes. Bonaparte a été véritablement le Destin pendant seize années: le Destin est muet, et Bonaparte aurait dû l'être. Bonaparte n'était point César: son éducation n'était ni savante ni choisie; demi-étranger, il ignorait les premières règles de notre langue: qu'importe, après tout, que sa parole fût fautive? il donnait le mot d'ordre à l'univers. Ses bulletins ont l'élo-

quence de la victoire. Quelquefois, dans l'ivresse du succès, on affectait de les brocher sur un tambour; du milieu des plus lugubres accents, partaient de fatals éclats de rire. J'ai lu avec attention ce qu'a écrit Bonaparte, les premiers manuscrits de son enfance, ses romans, ensuite ses brochures à Buttafuoco, *le Souper de Beaucaire*, ses lettres privées à Joséphine, les cinq volumes de ses discours, de ses ordres et de ses bulletins, ses dépêches restées inédites et gâtées par la rédaction des bureaux de M. de Talleyrand. Je m'y connais: je n'ai guère trouvé que dans un méchant autographe laissé à l'île d'Elbe des pensées qui ressemblent à la nature du grand insulaire:

« Mon cœur se refuse aux joies communes comme à « la douleur ordinaire. »

———

« Ne m'étant pas donné la vie, je ne me l'ôterai pas « non plus, tant qu'elle voudra bien de moi. »

———

« Mon mauvais génie m'apparut et m'annonça ma fin « que j'ai trouvée à Leipsick. »

———

« J'ai conjuré le terrible esprit de nouveauté qui par- « courait le monde. »

———

C'est là très-certainement du vrai Bonaparte.

Si les bulletins, les discours, les allocutions, les proclamations de Bonaparte se distinguent par l'énergie, cette énergie ne lui appartenait point en propre; elle était de son temps, elle venait de l'inspiration révolutionnaire qui s'affaiblit dans Bonaparte, parce qu'il marchait à l'inverse de cette inspiration. Danton disait: « Le « métal bouillonne; si vous ne surveillez la fournaise,

« vous serez tous brûlés. » Saint-Just disait: « *Osez!* » Ce mot renferme toute la politique de notre révolution; ceux qui font des révolutions à moitié ne font que se creuser un tombeau.

Les bulletins de Bonaparte s'élèvent-ils au-dessus de cette fierté de parole?

Quant aux nombreux volumes publiés sous le titre de: *Mémoires de Sainte-Hélène*, *Napoléon dans l'exil*, etc., etc., etc., ces documents, recueillis de la bouche de Bonaparte, ou dictés par lui à différentes personnes, ont quelques beaux passages sur des actions de guerre, quelques appréciations remarquables de certains hommes; mais en définitive Napoléon n'est occupé qu'à faire son apologie, qu'à justifier son passé, qu'à bâtir sur des idées nées, des événements accomplis, des choses auxquelles il n'avait jamais songé pendant le cours de ces événements. Dans cette compilation, où le pour et le contre se succèdent, où chaque opinion trouve une autorité favorable et une réfutation péremptoire, il est difficile de démêler ce qui appartient à Napoléon de ce qui appartient à ses secrétaires. Il est probable qu'il avait une version différente pour chacun d'eux, afin que les lecteurs choisissent selon leur goût et se créassent dans l'avenir des Napoléons à leur guise. Il dictait son histoire telle qu'il la voulait laisser; c'était un auteur faisant des articles sur son propre ouvrage. Rien donc de plus absurde que de s'extasier sur des répertoires de toutes mains, qui ne sont pas comme les *Commentaires de César* un ouvrage court, sorti d'une grande tête, rédigé par un écrivain supérieur; et pourtant ces brefs commentaires, Asinius Pollion le pensait, n'étaient ni exacts ni fidèles. Le *Mémorial de Sainte-Hélène* est bon, toute part faite à la candeur et à la simplicité de l'admiration.

Une des choses qui a le plus contribué à rendre de son vivant Napoléon haïssable, était son penchant à tout ravaler: dans une ville embrasée, il accouplait des décrets sur le rétablissement de quelques comédiens à des arrêts qui supprimaient des monarques; parodie de l'omnipotence de Dieu, qui règle le sort du monde et d'une fourmi. A la chute des empires il mêlait des insultes à des femmes; il se complaisait dans l'humiliation de ce qu'il avait abattu; il calomniait et blessait particulièrement ce qui avait osé lui résister. Son arrogance égalait son bonheur; il croyait paraître d'autant plus grand qu'il abaissait les autres. Jaloux de ses généraux, il les accusait de ses propres fautes, car pour lui il ne pouvait jamais avoir failli. Contempteur de tous les mérites, il leur reprochait durement leurs erreurs. Après le désastre de Ramillies, il n'aurait jamais dit, comme Louis XIV au maréchal de Villeroi: « Monsieur le maréchal, à notre âge on n'est pas heureux. » Touchante magnanimité qu'ignorait Napoléon. Le siècle de Louis XIV a été fait par Louis le Grand: Bonaparte a fait son siècle.

L'histoire de l'empereur, changée par de fausses traditions, sera faussée encore par l'état de la société à l'époque impériale. Toute révolution écrite en présence de la liberté de la presse peut laisser arriver l'œil au fond des faits, parce que chacun les rapporte comme il les a vus: le règne de Cromwell est connu, car on disait au Protecteur ce qu'on pensait de ses actes et de sa personne. En France, même sous la République, malgré l'inexorable censure du bourreau, la vérité perçait; la faction triomphante n'était pas toujours la même; elle succombait vite, et la faction qui lui succédait vous apprenait ce que vous avait caché sa devancière: il y avait liberté d'un échafaud à l'autre, entre deux têtes abattues. Mais lorsque Bonaparte saisit le pouvoir, que la

pensée fut bâillonnée, qu'on n'entendit plus que la voix d'un despotisme qui ne parlait que pour se louer et ne permettait pas de parler d'autre chose que de lui, la vérité disparut.

Les pièces soi-disant authentiques de ce temps sont corrompues; rien ne se publiait, livres et journaux, que par l'ordre du maître: Bonaparte veillait aux articles du *Moniteur;* ses préfets renvoyaient des divers départements les récitations, les congratulations, les félicitations, telles que les autorités de Paris les avaient dictées et transmises, telles qu'elles exprimaient une opinion publique convenue, entièrement différente de l'opinion réelle. Écrivez l'histoire d'après de pareils documents! En preuve de vos impartiales études, cotez les authentiques où vous avez puisé: vous ne citerez qu'un mensonge à l'appui d'un mensonge.

Si l'on pouvait révoquer en doute cette imposture universelle, si des hommes qui n'ont point vu les jours de l'Empire s'obstinaient à tenir pour sincère ce qu'ils rencontrent dans les documents imprimés, ou même ce qu'ils pourraient déterrer dans certains cartons des ministères, il suffirait d'en appeler à un temoignage irrécusable, au sénat *conservateur:* là, dans le décret que j'ai cité plus haut, vous avez vu ces propres paroles: « Considérant « que la liberté de la presse a été constamment soumise « à la censure arbitraire de sa police, et qu'en même « temps *il s'est toujours servi de la presse pour remplir* « *la France et l'Europe de faits controuvés, de maxi-* « *mes fausses;* que des *actes* et *rapports* entendus par « le sénat ont subi des *altérations* dans la publication « qui a été faite, etc. » Y a-t-il quelque chose à répondre à cette déclaration?

La vie de Bonaparte était une vérité incontestable, que l'imposture s'était chargée d'écrire.

CARACTÈRE DE BONAPARTE.

Un orgueil monstrueux et une affectation incessante gâtent le caractère de Napoléon. Au temps de sa domination, qu'avait-il besoin d'exagérer sa stature, lorsque le Dieu des armées lui avait fourni ce char dont *les roues sont vivantes?*

Il tenait du sang italien; sa nature était complexe: les grands hommes, très-petite famille sur la terre, ne trouvent malheureusement qu'eux-mêmes pour s'imiter. A la fois modèle et copie, personnage réel et acteur représentant ce personnage, Napoléon était son propre mime; il ne se serait pas cru un héros s'il ne se fût affublé du costume d'un héros. Cette étrange faiblesse donne à ses étonnantes réalités quelque chose de faux et d'équivoque; on craint de prendre le Roi des rois pour Roscius, ou Roscius pour le Roi des rois.

Les qualités de Napoléon sont si adultérées dans les gazettes, les brochures, les vers, et jusque dans les chansons envahies de l'impérialisme, que ces qualités sont complétement méconnaissables. Tout ce qu'on prête de touchant à Bonaparte dans les *Ana* sur les *prisonniers*, les *morts*, les *soldats*, sont des billevesées que démentent les actions de sa vie [1].

La Grand'mère de mon illustre ami Béranger n'est qu'un admirable Pont-Neuf: Bonaparte n'avait rien du bonhomme. Domination personnifiée, il était sec; cette frigidité faisait antidote à son imagination ardente; il ne trouvait point en lui de parole, il n'y trouvait qu'un fait, et un fait prêt à s'irriter de la plus petite indépendance: un moucheron qui volait sans son ordre était à ses yeux un insecte révolté.

[1] Voyez plus haut dans leur ordre chronologique les actions de Bonaparte.

Ce n'était pas tout que de mentir aux oreilles, il fallait mentir aux yeux: ici, dans une gravure, c'est Bonaparte qui se découvre devant les blessés autrichiens, là c'est un petit *tourlourou* qui empêche l'empereur de passer, plus loin Napoléon touche les pestiférés de Jaffa, et il ne les a jamais touchés; il traverse le Saint-Bernard sur un cheval fougueux dans des tourbillons de neige, et il faisait le plus beau temps du monde.

Ne veut-on pas transformer l'empereur aujourd'hui en un Romain des premiers jours du mont Aventin, en un missionnaire de liberté, en un citoyen qui n'instituait l'esclavage que par amour de la vertu contraire? Jugez à deux traits du grand fondateur de l'égalité: il ordonna de casser le mariage de son frère Jérôme avec mademoiselle Paterson, parce que le frère de Napoléon ne se pouvait allier qu'au sang des princes; plus tard revenu de l'île d'Elbe, il revêt la nouvelle constitution *démocratique* d'une pairie et la couronne de l'*acte additionnel.*

Que Bonaparte, continuateur des succès de la République, semât partout des principes d'indépendance, que ses victoires aidassent au relâchement des liens entre les peuples et les rois, arrachassent ces peuples à la puissance des vieilles mœurs et des anciennes idées; que, dans ce sens, il ait contribué à l'affranchissement social, je ne le prétends point contester: mais que de sa propre volonté il ait travaillé sciemment à la délivrance politique et civile des nations; qu'il ait établi le despotisme le plus étroit dans l'idée de donner à l'Europe et particulièrement à la France la constitution la plus large; qu'il n'ait été qu'un tribun déguisé en tyran, c'est une supposition qu'il m'est impossible d'adopter.

Bonaparte, comme la race des princes, n'a voulu et n'a cherché que la puissance, en y arrivant toutefois à

travers la liberté, parce qu'il débuta sur la scène du monde en 1793. La Révolution, qui était la nourrice de Napoléon, ne tarda pas à lui apparaître comme une ennemie; il ne cessa de la battre. L'empereur, du reste, connaissait très-bien le mal, quand le mal ne venait pas directement de l'empereur; car il n'était pas dépourvu du sens moral. Le sophisme mis en avant touchant l'amour de Bonaparte pour la liberté ne prouve qu'une chose, l'abus que l'on peut faire de la raison; aujourd'hui elle se prête à tout. N'est-il pas établi que la Terreur était un temps d'humanité? En effet, ne demandait-on pas l'abolition de la peine de mort lorsqu'on tuait tant de monde? Les grands civilisateurs, comme on les *appelle*, n'ont-ils pas toujours immolé les hommes, et n'est-ce pas par-là, comme on le *prouve*, que Robespierre était le continuateur de Jésus-Christ?

L'empereur se mêlait de toutes choses; son intellect ne se reposait jamais; il avait une espèce d'agitation perpétuelle d'idées. Dans l'impétuosité de sa nature, au lieu d'un train franc et continu, il s'avançait par bonds et haut-le-corps, il se jetait sur l'univers et lui donnait des saccades; il n'en voulait point, de cet univers, s'il était obligé de l'attendre: être incompréhensible, qui trouvait le secret d'abaisser, en les dédaignant, ses plus dominantes actions, et qui élevait jusqu'à sa hauteur ses actions les moins élevées. Impatient de volonté, patient de caractère, incomplet et comme inachevé, Napoléon avait des lacunes dans le génie: son entendement ressemblait au ciel de cet autre hémisphère sous lequel il devait aller mourir, à ce ciel dont les étoiles sont séparées par des espaces vides.

On se demande par quel prestige Bonaparte, si aristocrate, si ennemi du peuple, a pu arriver à la popularité dont il jouit : car ce forgeur de jougs est très-certaine-

ment resté populaire chez une nation dont la prétention a été d'élever des autels à l'indépendance et à l'égalité; voici le mot de l'énigme:

Une expérience journalière fait reconnaître que les Français vont instinctivement au pouvoir; ils n'aiment point la liberté; l'égalité seule est leur idole. Or, l'égalité et le despotisme ont des liaisons secrètes. Sous ces deux rapports, Napoléon avait sa source au cœur des Français, militairement inclinés vers la puissance, démocratiquement amoureux du niveau. Monté au trône, il y fit asseoir le peuple avec lui; Roi prolétaire, il humilia les Rois et les nobles dans ses antichambres; il nivela les rangs, non en les abaissant, mais en les élevant: le niveau descendant aurait charmé davantage l'envie plébéienne, le niveau ascendant a plus flatté son orgueil. La vanité française se bouffit aussi de la supériorité que Bonaparte nous donna sur le reste de l'Europe; une autre cause de la popularité de Napoléon tient à l'affliction de ses derniers jours. Après sa mort, à mesure que l'on connut mieux ce qu'il avait souffert à Sainte-Hélène, on commença à s'attendrir; on oublia sa tyrannie pour se souvenir qu'après avoir d'abord vaincu nos ennemis, qu'après les avoir ensuite attirés en France, il nous avait défendu contre eux; nous nous figurons qu'il nous sauverait aujourd'hui de la honte où nous sommes: sa renommée nous fut ramenée par son infortune; sa gloire a profité de son malheur.

Enfin les miracles de ses armes ont ensorcelé la jeunesse, en nous apprenant à adorer la force brutale. Sa fortune inouïe a laissé à l'outrecuidance de chaque ambition l'espoir d'arriver où il était parvenu.

Et pourtant cet homme, si populaire par le cylindre qu'il avait roulé sur la France, était l'ennemi mortel de l'égalité et le plus grand organisateur de l'aristocratie dans la démocratie.

Je ne puis acquiescer aux faux éloges dont on insulte Bonaparte, en voulant tout justifier dans sa conduite ; je ne puis renoncer à ma raison, m'extasier devant ce qui me fait horreur ou pitié.

Si j'ai réussi à rendre ce que j'ai senti, il restera de mon portrait une des premières figures de l'histoire, mais je n'ai rien adopté de cette créature fantastique composée de mensonges ; mensonges que j'ai vus naître, qui, pris d'abord pour ce qu'ils étaient, ont passé avec le temps à l'état de vérité par l'infatuation et l'imbécile crédulité humaine. Je ne veux pas être une sotte grue et tomber du haut mal d'admiration. Je m'attache à peindre les personnages en conscience, sans leur ôter ce qu'ils ont, sans leur donner ce qu'ils n'ont pas. Si le succès était réputé l'innocence, si, débauchant jusqu'à la postérité, il la chargeait de ses chaînes ; si, esclave future, engendrée d'un passé esclave, cette postérité subornée devenait la complice de quiconque aurait triomphé, où serait le droit, où serait le prix des sacrifices ? Le bien et le mal n'étant plus que relatifs, toute moralité s'effacerait des actions humaines.

Tel est l'embarras que cause à l'écrivain impartial une éclatante renommée ; il l'écarte autant qu'il peut, afin de mettre le vrai à nu ; mais la gloire revient comme une vapeur radieuse et couvre à l'instant le tableau.

SI BONAPARTE NOUS A LAISSÉ EN RENOMMÉE CE QU'IL NOUS A ÔTÉ EN FORCE.

Pour ne pas avouer l'amoindrissement de territoire et de puissance que nous devons à Bonaparte, la génération actuelle se console en se figurant que ce qu'il nous a retranché en force, il nous l'a rendu en illustration :

« Désormais ne sommes-nous pas, dit-elle, renommés « aux quatre coins de la terre? un Français n'est-il « pas craint, remarqué, recherché, connu à tous les ri- « vages? »

Mais étions-nous placés entre ces deux conditions, ou l'immortalité sans puissance, ou la puissance sans immortalité? Alexandre fit connaître à l'univers le nom des Grecs; il ne leur en laissa pas moins quatre empires en Asie; la langue et la civilisation des Hellènes s'étendirent du Nil à Babylone et de Babylone à l'Indus. A sa mort, son royaume patrimonial de Macédoine, loin d'être diminué, avait centuplé de force. Bonaparte nous a fait connaître à tous les rivages; commandés par lui, les Français jetèrent l'Europe si bas à leurs pieds que la France prévaut encore par son nom, et que l'arc de l'Étoile peut s'élever sans paraître un puéril trophée: mais avant nos revers ce monument eût été un témoin au lieu de n'être qu'une chronique. Cependant Dumouriez avec des réquisitionnaires n'avait-il pas donné à l'étranger les premières leçons, Jourdan gagné la bataille de Fleurus, Pichegru conquis la Belgique et la Hollande, Hoche passé le Rhin, Masséna triomphé à Zurich, Moreau à Hohenlinden; tous exploits les plus difficiles à obtenir et qui préparaient les autres? Bonaparte a donné un corps à ces succès épars; il les a continués, il a fait rayonner ces victoires: mais sans ces premières merveilles eût-il obtenu les dernières? Il n'était au-dessus de tout que quand la raison chez lui exécutait les inspirations du poëte.

L'illustration de notre suzerain ne nous a coûté que deux ou trois cent mille hommes par an; nous ne l'avons payée que de trois millions de nos soldats; nos concitoyens ne l'ont achetée qu'au prix de leurs souffrances et de leurs libertés pendant quinze années: ces baga-

telles peuvent-elles compter? Les générations venues après ne sont-elles pas resplendissantes? Tant pis pour ceux qui ont disparu! Les calamités sous la République servirent au salut de tous; nos malheurs sous l'Empire ont bien plus fait: ils ont déifié Bonaparte! cela nous suffit.

Cela ne me suffit pas à moi, je ne m'abaisserai point à cacher ma nation derrière Bonaparte; il n'a pas fait la France, la France l'a fait. Jamais aucun talent, aucune supériorité ne m'amènera à consentir au pouvoir qui peut d'un mot me priver de mon indépendance, de mes foyers, de mes amis, si je ne dis pas de ma fortune et de mon honneur, c'est que la fortune ne me paraît pas valoir la peine qu'on la défende; quant à l'honneur, il échappe à la tyrannie; c'est l'âme des martyrs; les liens l'entourent et ne l'enchaînent pas; il perce la voûte des prisons et emporte avec soi tout l'homme.

Le tort que la vraie philosophie ne pardonnera pas à Bonaparte, c'est d'avoir façonné la société à l'obéissance passive, repoussé l'humanité vers le temps de dégradation morale, et peut-être abâtardi les caractères de manière qu'il serait impossible de dire quand les cœurs commenceront à palpiter de sentiments généreux. La faiblesse où nous sommes plongés vis-à-vis de nous-mêmes et vis à-vis de l'Europe, notre abaissement actuel, sont la conséquence de l'esclavage napoléonien: il ne nous est resté que les facultés du joug. Bonaparte a dérangé jusqu'à l'avenir; point ne m'étonnerais si l'on nous voyait dans le malaise de notre impuissance nous amoindrir, nous barricader contre l'Europe au lieu de l'aller chercher, livrer nos franchises au dedans pour nous délivrer au dehors d'une frayeur chimérique, nous égarer dans d'ignobles prévoyances, contraires à notre génie et aux quatorze siècles dont se composent nos mœurs.

nationales. Le despotisme que Bonaparte a laissé dans l'air descendra sur nous en forteresses.

La mode est aujourd'hui d'accueillir la liberté d'un rire sardonique, de la regarder comme vieillerie tombée en désuétude avec l'honneur. Je ne suis point à la mode, je pense que sans la liberté il n'y a rien dans le monde; elle donne du prix à la vie; dussé-je rester le dernier à la défendre, je ne cesserai de proclamer ses droits. Attaquer Napoléon au nom de choses passées, l'assaillir avec des idées mortes, c'est lui préparer de nouveaux triomphes. On ne le peut combattre qu'avec quelque chose de plus grand que lui, la liberté: il s'est rendu coupable envers elle et par conséquent envers le genre humain.

INUTILITÉ DES VÉRITÉS CI-DESSUS EXPOSÉES.

Vaines paroles! mieux que personne j'en sens l'inutilité. Désormais toute observation, si modérée qu'elle soit, est réputée profanatrice; il faut du courage pour oser braver les cris du vulgaire, pour ne pas craindre de se faire traiter d'intelligence bornée, incapable de comprendre et de sentir le génie de Napoléon, par la seule raison qu'au milieu de l'admiration vive et vraie que l'on professe pour lui, on ne peut néanmoins encenser toutes ses imperfections. Le monde appartient à Bonaparte; ce que le ravageur n'avait pu achever de conquérir, sa renommée l'usurpe; vivant, il a manqué le monde, mort il le possède. Vous avez beau réclamer, les générations passent sans vous écouter. L'antiquité fait dire à l'ombre du fils de Priam: « Ne juge pas Hec-« tor d'après sa petite tombe: l'Iliade, Homère, les Grecs « en fuite, voilà mon sépulcre: je suis enterré sous tou-« tes ces grandes actions. »

Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte, c'est une figure légendaire composée des lubies du poëte, des devis du soldat et des contes du peuple; c'est le Charlemagne et l'Alexandre des épopées du moyen âge que nous voyons aujourd'hui. Ce héros fantastique restera le personnage réel; les autres portraits disparaîtront. Bonaparte appartenait si fort à la domination absolue, qu'après avoir subi le despotisme de sa personne, il nous faut subir le despotisme de sa mémoire. Ce dernier despotisme est plus dominateur que le premier, car si l'on combattit quelquefois Napoléon alors qu'il était sur le trône, il y a consentement universel à accepter les fers que mort il nous jette. Il est un obstacle aux événements futurs: comment une puissance sortie des camps pourrait-elle s'établir après lui? n'a-t-il pas tué en la surpassant toute gloire militaire? Comment un gouvernement libre pourrait-il naître, lorsqu'il a corrompu dans les cœurs le principe de toute liberté? Aucune puissance légitime ne peut plus chasser de l'esprit de l'homme le spectre usurpateur: le soldat et le citoyen, le républicain et le monarchiste, le riche et le pauvre, placent également les bustes et les portraits de Napoléon à leurs foyers, dans leurs palais ou dans leurs chaumières; les anciens vaincus sont d'accord avec les anciens vainqueurs; on ne peut faire un pas en Italie qu'on ne le retrouve; on ne pénètre pas en Allemagne qu'on ne le rencontre, car dans ce pays la jeune génération qui le repoussa est passée. Les siècles s'asseyent d'ordinaire devant le portrait d'un grand homme, ils l'achèvent par un travail long et successif. Le genre humain cette fois n'a pas voulu attendre; peut-être s'est-il trop hâté d'estomper un pastel. Il est temps de placer en regard de la partie défectueuse de l'idole la partie achevée.

Bonaparte n'est point grand par ses paroles, ses discours, ses écrits, par l'amour des libertés qu'il n'a jamais eu et n'a jamais prétendu établir; il est grand pour avoir créé un gouvernement régulier et puissant, un code de lois adopté en divers pays, des cours de justice, des écoles, une administration forte, active, intelligente, et sur laquelle nous vivons encore; il est grand pour avoir ressuscité, éclairé et géré supérieurement l'Italie; il est grand pour avoir fait renaître en France l'ordre du sein du chaos, pour avoir relevé les autels, pour avoir réduit de furieux démagogues, d'orgueilleux savants, des littérateurs anarchiques, des athées voltairiens, des orateurs de carrefours, des égorgeurs de prisons et de rues, des claque-dents de tribune, de clubs et d'échafauds, pour les avoir réduits à servir sous lui; il est grand pour avoir enchaîné une tourbe anarchique; il est grand pour avoir fait cesser les familiarités d'une commune fortune, pour avoir forcé des soldats ses égaux, des capitaines ses chefs ou ses rivaux, à fléchir sous sa volonté; il est grand surtout pour être né de lui seul, pour avoir su, sans autre autorité que celle de son génie, pour avoir su, lui, se faire obéir par trente-six millions de sujets à l'époque où aucune illusion n'environne les trônes; il est grand pour avoir abattu tous les rois ses opposants, pour avoir défait toutes les armées quelle qu'ait été la différence de leur discipline et de leur valeur, pour avoir appris son nom aux peuples sauvages comme aux peuples civilisés, pour avoir surpassé tous les vainqueurs qui le précédèrent, pour avoir rempli dix années de tels prodiges qu'on a peine aujourd'hui à les comprendre.

Le fameux délinquant en matière triomphale n'est plus; le peu d'hommes qui comprennent encore les sentiments nobles peuvent rendre hommage à la gloire sans la craindre, mais sans se repentir d'avoir proclamé ce que

cette gloire eut de funeste, sans reconnaître le destructeur des indépendances pour le père des émancipations : Napoléon n'a nul besoin qu'on lui prête des mérites ; il fut assez doué en naissant.

Or donc que, détaché de son temps, son histoire est finie et que son épopée commence, allons le voir mourir : quittons l'Europe ; suivons-le sous le ciel de son apothéose ! Le frémissement des mers, là où ses vaisseaux caleront la voile, nous indiquera le lieu de sa disparition : « A l'extrémité de notre hémisphère, on entend, « dit Tacite, le bruit que fait le soleil en s'immergeant, « *sonum insuper immergentis audiri.* »

ILE DE SAINTE-HÉLÈNE. — BONAPARTE TRAVERSE L'ATLANTIQUE.

Jean de Noya, navigateur portugais, s'était égaré dans les eaux qui séparent l'Afrique de l'Amérique. En 1502, le 18 août, fête de sainte Hélène, mère du premier empereur chrétien, il rencontra une île par le 16ᵉ degré de latitude méridionale et le 11ᵉ de longitude ; il y toucha et lui donna le nom du jour de la découverte.

Après avoir fréquenté cette île quelques années, les Portugais la délaissèrent ; les Hollandais s'y établirent, et l'abandonnèrent ensuite pour le cap de Bonne-Espérance ; la Compagnie des Indes d'Angleterre s'en saisit ; les Hollandais la reprirent en 1672 ; les Anglais l'occupèrent de nouveau et s'y fixèrent.

Lorsque Jean de Noya surgit à Sainte-Hélène, l'intérieur du pays inhabité n'était qu'une forêt. Fernand Lopez, renégat portugais, déporté à cette oasis, la peupla de vaches, de chèvres, de poules, de pintades et d'oiseaux des quatre parties de la terre. On y fit monter successivement, comme à bord de l'arche, des animaux de toute la création.

Cinq cents blancs, quinze cents nègres, mêlés de mulâtres, de Javanais et de Chinois, composent la population de l'île. Jamestown en est la ville et le port. Avant que les Anglais fussent maîtres du cap de Bonne-Espérance, les flottes de la Compagnie, au retour des Indes, relâchaient à Jamestown. Les matelots étalaient leurs pacotilles au pied des palmistes: une forêt muette et solitaire se changeait, une fois l'an, en un marché bruyant et peuplé.

Le climat de l'île est sain, mais pluvieux: ce donjon de Neptune, qui n'a que sept à huit lieues de tour, attire les vapeurs de l'Océan. Le soleil de l'équateur chasse à midi tout ce qui respire, force au silence et au repos jusqu'aux moucherons, oblige les hommes et les animaux à se cacher. Les vagues sont éclairées la nuit de ce qu'on appelle la *lumière de mer*, lumière produite par des myriades d'insectes dont les amours, électrisés par les tempêtes, allument à la surface de l'abîme les illuminations d'une noce universelle. L'ombre de l'île, obscure et fixe, repose au milieu d'une plaine mobile de diamants. Le spectacle du ciel est semblablement magnifique selon mon savant et célèbre ami M. de Humboldt[1]: « On éprouve, « dit-il, je ne sais quel sentiment inconnu, lorsqu'en ap- « prochant de l'équateur, et surtout en passant d'un hé- « misphère à l'autre, on voit s'abaisser progressivement « et enfin disparaître les étoiles que l'on connut dès sa « première enfance. On sent qu'on n'est point en Euro- « pe, lorsqu'on voit s'élever sur l'horizon l'immense cons- « tellation du *Navire*, ou les nuées phosphorescentes de « *Magellan*.

« Nous ne vîmes pour la première fois distinctement, « continue-t-il, la croix du Sud que dans la nuit du 4 « au 5 juillet, par les 16 degrés de latitude.

[1] *Voyage aux régions équinoxiales.*

« Je me rappelais le passage sublime de Dante que
« les commentateurs les plus célèbres ont appliqué à
« cette constellation:

« Io mi volsi a man destra, etc.

« Chez les Portugais et les Espagnols, un sentiment re-
« ligieux les attache à une constellation dont la forme
« leur rappelle ce signe de la foi, planté par leurs ancê-
« tres dans les déserts du nouveau monde. »

Les poëtes de la France et de la Lusitanie ont placé des scènes de l'Élégie aux rivages du Mélinde et des îles avoisinantes. Il y a loin de ces douleurs fictives aux tourments réels de Napoléon sous ces astres prédits par le chantre de Beatrice et dans ces mers d'Éléonore et de Virginie. Les grands de Rome, relégués aux îles de la Grèce, se souciaient-ils des charmes de ces rives et des divinités de la Crète et de Naxos? Ce qui ravissait Vasco de Gama et Camoens ne pouvait émouvoir Bonaparte: couché à la poupe du vaisseau, il ne s'apercevait pas qu'au-dessus de sa tête étincelaient des constellations inconnues dont les rayons rencontraient pour la première fois ses regards. Que lui faisaient ces astres qu'il ne vit jamais de ses bivouacs, qui n'avaient pas brillé sur son empire? Et cependant aucune étoile n'a manqué à sa destinée: la moitié du firmament éclaira son berceau, l'autre était réservée à la pompe de sa tombe.

La mer que Napoléon franchissait n'était point cette mer amie qui l'apporta des havres de la Corse, des sables d'Aboukir, des rochers de l'île d'Elbe, aux rives de la Provence; c'était cet Océan ennemi qui, après l'avoir enfermé dans l'Allemagne, la France, le Portugal et l'Espagne, ne s'ouvrait devant sa course que pour se refermer derrière lui. Il est probable qu'en voyant les vagues pousser son navire, les vents alizés l'éloigner d'un souffle

constant, il ne faisait pas sur sa catastrophe les réflexions qu'elle m'inspire: chaque homme sent sa vie à sa manière; celui qui donne au monde un grand spectacle est moins touché et moins enseigné que le spectateur. Occupé du passé comme s'il pouvait renaître, espérant encore dans ses souvenirs, Bonaparte s'aperçut à peine qu'il franchissait la ligne, et il ne demanda point quelle main traça ces cercles dans lesquels les globes sont contraints d'emprisonner leur marche éternelle.

Le 15 août, la colonie errante célébra la Saint-Napoléon à bord du vaisseau qui conduisait Napoléon à sa dernière halte. Le 15 octobre, le *Northumberland* était à la hauteur de Sainte-Hélène. Le passager monta sur le pont; il eut peine à découvrir un point noir imperceptible dans l'immensité bleuâtre; il prit une lunette; il observa ce grain de terre ainsi qu'il eût autrefois observé une forteresse au milieu d'un lac. Il aperçut la bourgade de Saint-James enchassée dans des rochers escarpés; pas une ride de cette façade stérile à laquelle ne fût suspendu un canon: on semblait avoir voulu recevoir le captif selon son génie.

Le 16 octobre 1815, Bonaparte aborda l'écueil, son mausolée, de même que le 12 octobre 1492 Christophe Colomb aborda le nouveau monde, son monument: « Là, « dit Walter Scott, à l'entrée de l'Océan indien, Bona- « parte était privé des moyens de faire un second *ava-* « *tar* ou incarnation sur la terre. »

NAPOLÉON PREND TERRE A SAINTE-HÉLÈNE. — SON ÉTABLISSEMENT A LONGWOOD. — PRÉCAUTIONS. — VIE A LONGWOOD. — VISITES.

Avant d'être transporté à la résidence de Longwood, Bonaparte occupa une case à *Briars* près de *Balcomb's*

cottage. Le 9 décembre, Longwood, augmenté à la hâte par les charpentiers de la flotte anglaise, reçut son hôte. La maison, située sur un plateau de montagnes, se composait d'un salon, d'une salle à manger, d'une bibliothèque, d'un cabinet d'étude et d'une chambre à coucher. C'était peu: ceux qui habitèrent la tour du Temple et le donjon de Vincennes furent encore moins bien logés; il est vrai qu'on eut l'attention d'abréger leur séjour. Le général Gourgaud, M. et madame de Montholon avec leurs enfants, M. de Las Cases et son fils, campèrent provisoirement sous des tentes; M. et madame Bertrand s'établirent à *Hut's gate*, cabine placée à la limite du terrain de Longwood.

Bonaparte avait pour promenoir une arène de douze milles; des sentinelles entouraient cet espace, et des vigies étaient placées sur les plus hauts pitons. Le lion pouvait étendre ses courses au-delà, mais il fallait alors qu'il consentît à se laisser garder par un bestiaire anglais. Deux camps défendaient l'enceinte excommuniée: le soir, le cercle des factionnaires se resserrait sur Longwood. A neuf heures, Napoléon consigné ne pouvait plus sortir; les patrouilles faisaient la ronde; des cavaliers en vedette, des fantassins plantés çà et là, veillaient dans les criques et dans les ravins qui descendaient à la grève. Deux bricks armés croisaient, l'un sous le vent, l'autre au vent de l'île. Que de précautions pour garder un seul homme au milieu des mers! Après le coucher du soleil, aucune chaloupe ne pouvait mettre à la mer; les bateaux pêcheurs étaient comptés, et la nuit ils restaient au port sous la responsabilité d'un lieutenant de marine. Le souverain généralissime qui avait cité le monde à son étrier était appelé à comparaître deux fois le jour devant un hausse-col. Bonaparte ne se soumettait point à cet appel; quand, par fortune, il ne pouvait éviter les

regards de l'officier de service, cet officier n'aurait osé dire où et comment il avait vu celui dont il était plus difficile de constater l'absence que de prouver la présence à l'univers.

Sir Georges Cockburn, auteur de ces règlements sévères, fut remplacé par sir Hudson Lowe. Alors commencèrent les pointilleries dont tous les *Mémoires* nous ont entretenus. Si l'on en croyait ces *Mémoires*, le nouveau gouverneur aurait été de la famille des énormes araignées de Sainte-Hélène, et le reptile de ces bois où les serpents sont inconnus. L'Angleterre manqua d'élévation, Napoléon de dignité. Pour mettre un terme à ses exigences d'étiquette, Bonaparte semblait quelquefois décidé à se voiler sous un pseudonyme, comme un monarque en pays étranger; il eut l'idée touchante de prendre le nom d'un de ses aides de camp tué à la bataille d'Arcole. La France, l'Autriche, la Russie, désignèrent des commissaires à la résidence de Sainte-Hélène: le captif était accoutumé à recevoir les ambassadeurs des deux dernières puissances; la légitimité, qui n'avait pas reconnu Napoléon empereur, aurait agi plus noblement en ne reconnaissant pas Napoléon prisonnier.

Une grande maison de bois, construite à Londres, fut envoyée à Sainte-Hélène; mais Napoléon ne se trouva plus assez bien portant pour l'habiter. Sa vie à Longwood était ainsi réglée: il se levait à des heures incertaines; M. Marchand, son valet de chambre, lui faisait la lecture lorsqu'il était au lit; quand il s'était levé matin, il dictait aux généraux Montholon et Gourgand, et au fils de M. de Las Cases. Il déjeunait à dix heures, se promenait à cheval ou en voiture jusque vers les trois heures, rentrait à six et se couchait à onze. Il affectait de s'habiller comme il est peint dans le portrait d'Isabey: le matin il s'enveloppait d'un cafetan et entortillait sa tête d'un mouchoir des Indes.

Sainte-Hélène est située entre les deux pôles. Les navigateurs qui passent d'un lieu à l'autre saluent cette première station, où la terre délasse les regards fatigués du spectacle de l'Océan et offre des fruits et la fraîcheur de l'eau douce à des bouches échauffées par le sel. La présence de Bonaparte avait changé cette île de promission en un roc pestiféré: les vaisseaux étrangers n'y abordaient plus; aussitôt qu'on les signalait à vingt lieues de distance, une croisière les allait reconnaître et leur enjoignait de passer au large; on n'admettait en relâche, à moins d'une tourmente, que les seuls navires de la marine britannique.

Quelques-uns des voyageurs anglais qui venaient d'admirer ou qui allaient voir les merveilles du Gange visitaient sur leur chemin une autre merveille: l'Inde accoutumée aux conquérants, en avait un enchaîné à ses portes.

Napoléon admettait ces visites avec peine. Il consentit à recevoir lord Amherst à son retour de son ambassade de la Chine. L'amiral sir Pultney Malcolm lui plut: « Votre gouvernement, lui dit-il un jour, a-t-il l'intention « de me retenir sur ce rocher jusqu'à ma mort? » L'amiral répondit qu'il le craignait. « — Alors ma mort arrivera bientôt. — J'espère que non, *Monsieur;* vous « vivrez assez de temps pour écrire vos grandes actions; « elles sont si nombreuses, que cette tâche vous assure « une longue vie. »

Napoléon ne se choqua point de cette simple appellation, *monsieur;* il se reconnut en ce moment par sa véritable grandeur. Heureusement pour lui, il n'a point écrit sa vie; il l'eût rapetissée: les hommes de cette nature doivent laisser leurs mémoires à raconter par cette voix inconnue qui n'appartient à personne et qui sort des peuples et des siècles. A nous seuls vulgaire il est

permis de parler de nous, parce que personne n'en parlerait.

Le capitaine Basil Hall se présenta à Longwood: Bonaparte se souvint d'avoir vu le père du capitaine à Brienne: « Votre père, dit-il, était le premier Anglais que « j'eusse jamais vu; c'est pourquoi j'en ai gardé le sou- « venir toute ma vie. » Il s'entretint avec le capitaine de la récente découverte de l'île de Lou-Tchou: « Les « habitants n'ont point d'armes, dit le capitaine. — Point « d'armes! s'écria Bonaparte. — Ni canons ni fusils. — « Des lances au moins, des arcs et des flèches? — Rien « de tout cela. — Ni poignards? — Ni poignards. — « Mais comment se bat-on? — Ils ignorent tout ce qui « se passe dans le monde; ils ne savent pas que la « France et l'Angleterre existent; ils n'ont jamais en- « tendu parler de Votre Majesté. » Bonaparte sourit d'une manière qui frappa le capitaine: plus le visage est sérieux, plus le sourire est beau.

Ces différents voyageurs remarquèrent qu'aucune trace de couleur ne paraissait sur le visage de Bonaparte: sa tête ressemblait à un buste de marbre dont la blancheur était légèrement jaunie par le temps. Rien de sillonné sur son front, ni de creusé dans ses joues; son ame semblait sereine. Ce calme apparent fit croire que la flamme de son génie s'était envolée. Il parlait avec lenteur; son expression était affectueuse et presque tendre; quelquefois il lançait des regards éblouissants, mais cet état passait vite: ses yeux se voilaient et devenaient tristes.

Ah! sur ces rivages avaient jadis comparu d'autres voyageurs connus de Napoléon.

Après l'explosion de la machine infernale, un sénatus-consulte du 5 janvier 1801 prononça sans jugement, par simple mesure de police, l'exil outre-mer de cent trente

républicains: embarqués sur la frégate *la Chiffonne* et sur la corvette *la Flèche,* ils furent conduits aux îles Séchelles et dispersés peu après dans l'archipel des Comores, entre l'Afrique et Madagascar; ils y moururent presque tous. Deux des déportés, Lefranc et Saunois, parvenus à se sauver sur un vaisseau américain, touchèrent en 1803 à Sainte-Hélène: c'était là que douze ans plus tard la Providence devait enfermer leur grand oppresseur.

Le trop fameux général Rossignol, leur compagnon d'infortune, un quart d'heure avant son dernier soupir, s'écria: « Je meurs accablé des plus horribles douleurs; « mais je mourrais content si je pouvais apprendre que « le tyran de ma patrie endurât les mêmes souffrances. » Ainsi jusque dans l'autre hémisphère les imprécations de la liberté attendaient celui qui la trahit.

MANZONI. — MALADIE DE BONAPARTE. — OSSIAN. — RÊVERIES DE NAPOLÉON A LA VUE DE LA MER. — PROJETS D'ENLÈVEMENT. — DERNIÈRE OCCUPATION DE BONAPARTE. — IL SE COUCHE ET NE SE RELÈVE PLUS. — IL DICTE SON TESTAMENT. — SENTIMENTS RELIGIEUX DE NAPOLÉON. — L'AUMONIER VIGNALI. — NAPOLÉON APOSTROPHE ANTOMARCHI, SON MÉDECIN. — IL REÇOIT LES DERNIERS SACREMENTS. — IL EXPIRE.

L'Italie, arrachée à son long sommeil par Napoléon, tourna les yeux vers l'illustre enfant qui la voulut rendre à sa gloire et avec lequel elle était retombée sous le joug. Les fils des Muses, les plus nobles et les plus reconnaissants des hommes, quand ils n'en sont pas les plus vils et les plus ingrats, regardaient Sainte-Hélène.

Le dernier poëte de la patrie de Virgile chantait le dernier guerrier de la patrie de César:

Tutto ei provò, la gloria
Maggior dopo il periglio,
La fuga e la vittoria,
La reggia e il triste esiglio;
Due volte nella polvere,
Due volte in sull' altar.

Ei si nomò: due secoli,
L'un contro l'altro armato,
Sommessi a lui si volsero,
Come aspettando il fato:
Ei fe' silenzio ed arbitro
S'assise in mezzo a lor.

« Il éprouva tout, dit Manzoni, la gloire plus grande « après le péril, la fuite et la victoire, la royauté et le « triste exil, deux fois dans la poudre, deux fois sur « l'autel.

« Il se nomma: deux siècles l'un contre l'autre armés « se tournèrent vers lui, comme attendant leur sort: il « fit silence, et s'assit arbitre entre eux. »

Bonaparte approchait de sa fin; rongé d'une plaie intérieure, envenimée par le chagrin, il l'avait portée, cette plaie, au sein de la prospérité: c'était le seul héritage qu'il eût reçu de son père; le reste lui venait des munificences de Dieu.

Déjà il comptait six années d'exil; il lui avait fallu moins de temps pour conquérir l'Europe. Il restait presque toujours renfermé, et lisait Ossian de la traduction italienne de Cesarotti. Tout l'attristait sous un ciel où la vie semblait plus courte, le soleil restant trois jours de moins dans cet hémisphère que dans le nôtre. Quand Bonaparte sortait, il parcourait des sentiers scabreux que

bordaient des aloès et des genêts odoriférants. Il se promenait parmi les gommiers à fleurs rares que les vents généraux faisaient pencher du même côté, ou il se cachait dans les gros nuages qui roulaient à terre. On le voyait assis sur les bases du *pic de Diane*, du *Flay Staff*, du *Leader Hill*, contemplant la mer par les brèches des montagnes. Devant lui se déroulait cet Océan qui d'une part baigne les côtes de l'Afrique, de l'autre les rives américaines, et qui va, comme un fleuve sans bords, se perdre dans les mers australes. Point de terre civilisée plus voisine que le cap des Tempêtes. Qui dira les pensées de ce Prométhée déchiré vivant par la mort, lorsque, la main appuyée sur sa poitrine douloureuse, il promenait ses regards sur les flots? Le Christ fut transporté au sommet d'une montagne d'où il aperçut les royaumes du monde; mais pour le Christ il était écrit au séducteur de l'homme: « Tu ne tenteras point le Fils « de Dieu. »

Bonaparte, oubliant une pensée de lui, que j'ai citée (*Ne m'étant pas donné le vie, je ne me l'ôterai pas*), parlait de se tuer; il ne se souvenait plus aussi de son *ordre du jour* à propos du suicide d'un de ses soldats. Il espérait assez dans l'attachement de ses compagnons de captivité pour croire qu'ils consentiraient à s'étouffer avec lui à la vapeur d'un brasier: l'illusion était grande. Tels sont les enivrements d'une longue domination; mais il ne faut considérer, dans les impatiences de Napoléon, que le degré de souffrances auquel il était parvenu. M. de Las Cases ayant écrit à Lucien sur un morceau de soie blanche, en contravention avec les règlements, reçut l'ordre de quitter Sainte-Hélène: son absence augmenta le vide autour du banni.

Le 18 mai 1817, lord Holland, dans la Chambre des pairs, fit une proposition au sujet des plaintes transmi-

ses en Angleterre par le général Montholon : « La pos-« térité n'examinera pas, dit-il, *si Napoléon a été juste-« ment puni de ses crimes*, mais si l'Angleterre a mon-« tré la générosité qui convenait à une grande nation. » Lord Bathurst combattit la motion.

Le cardinal Fesch dépêcha d'Italie deux prêtres à son neveu. La princesse Borghèse sollicitait la faveur de rejoindre son frère : « Non, dit Napoléon, je ne veux pas « qu'elle soit témoin de mon humiliation et des insultes « auxquelles je suis exposé. » Cette sœur aimée, *germana Jovis*, ne traversa pas les mers ; elle mourut aux lieux où Napoléon avait laissé sa renommée.

Des projets d'enlèvement se formèrent : un colonel Latapie, à la tête d'une bande d'aventuriers américains, méditait une descente à Sainte-Hélène. Johnston, hardi contrebandier, prétendit dérober Bonaparte au moyen d'un bateau sous-marin. De jeunes lords entraient dans ces projets ; on conspirait pour rompre les chaînes de l'oppresseur ; on aurait laissé périr dans les fers, sans y penser, le libérateur du genre humain. Bonaparte espérait sa délivrance des mouvements politiques de l'Europe. S'il eût vécu jusqu'en 1830, peut-être nous serait-il revenu ; mais qu'eût-il fait parmi nous ? il eût semblé caduc et arriéré au milieu des idées nouvelles. Jadis sa tyrannie paraissait liberté à notre servitude ; maintenant sa grandeur paraîtrait despotisme à notre petitesse. A l'époque actuelle tout est décrépit dans un jour ; qui vit trop, meurt vivant. En avançant dans la vie, nous laissons trois ou quatre images de nous, différentes les unes des autres ; nous les revoyons ensuite dans la vapeur du passé comme des portraits de nos différents âges.

Bonaparte affaibli ne s'occupait plus que comme un enfant : il s'amusait à creuser dans son jardin un petit bassin ; il y mit quelques poissons : le mastic du bassin

se trouvant mêlé de cuivre, les poissons moururent. Bonaparte dit: « Tout ce qui m'attache est frappé. »

Vers la fin de février 1821, Napoléon fut obligé de se coucher et ne se leva plus. « Suis-je assez tombé! murmurait-il: je remuais le monde et je ne puis soulever « ma paupière! » Il ne croyait pas à la médecine et s'opposait à une consultation d'Antomarchi avec des médecins de Jamestown. Il admit cependant à son lit de mort le docteur Arnold. Du 15 au 25 avril, il dicta son testament; le 28, il ordonna d'envoyer son cœur à Marie-Louise; il défendit à tout chirurgien anglais de porter la main sur lui après son décès. Persuadé qu'il succombait à la maladie dont avait été atteint son père, il recommanda de faire passer au duc de Reichstadt le procès-verbal de l'autopsie: le renseignement paternel est devenu inutile; Napoléon II a rejoint Napoléon I[er].

A cette dernière heure, le sentiment religieux dont Bonaparte avait toujours été pénétré se réveilla. Thibaudeau, dans ses *Mémoires sur le Consulat,* raconte, à propos du rétablissement du culte, que le premier consul lui avait dit: « Dimanche dernier, au milieu du si-« lence de la nature, je me promenais dans ces jardins « (la Malmaison); le son de la cloche de Ruel vint tout « à coup frapper mon oreille, et renouvela toutes les « impressions de ma jeunesse; je fus ému, tant est « forte la puissance des premières habitudes, et je me « dis: S'il en est ainsi pour moi, quel effet de pareils « souvenirs ne doivent-ils pas produire sur les hommes « simples et crédules? Que vos philosophes répondent « à cela! . . . .
« et, levant les mains vers le ciel: Quel est celui qui a « fait tout cela? »

En 1797, par sa proclamation de Macerata, Bonaparte autorise le séjour des prêtres français réfugiés dans les

États du pape, défend de les inquiéter, ordonne aux couvents de les nourrir, et leur assigne un traitement en argent.

Ses variations en Égypte, ses colères contre l'Église dont il était le restaurateur, montrent qu'un instinct de spiritualisme le dominait au milieu même de ses égarements, car ses chutes et ses irritations ne sont point d'une nature philosophique et portent l'empreinte du caractère religieux.

Bonaparte, donnant à Vignali les détails de la chapelle ardente dont il voulait qu'on environnât sa dépouille, crut s'apercevoir que sa recommandation déplaisait à Antomarchi; il s'en expliqua avec le docteur et lui dit: « Vous êtes au-dessus de ces faiblesses: mais que « voulez-vous, je ne suis ni philosophe ni médecin; je « crois à Dieu; je suis de la religion de mon père. N'est « pas athée qui veut. . . . . . Pouvez-vous ne pas « croire à Dieu? car enfin tout proclame son existence, « et les plus grands génies l'ont cru. . . . . . . « Vous êtes médecin. . . . . ces gens-là « ne brassent que de la matière: ils ne croient jamais « rien. »

Fortes têtes du jour, quittez votre admiration pour Napoléon; vous n'avez rien à faire de ce pauvre homme: ne se figurait-il pas qu'une comète était venue le chercher, comme jadis elle emporta César? De plus, *il croyait à Dieu; il était de la religion de son père;* il n'était pas *philosophe;* il n'était pas *athée;* il n'avait pas, comme vous, livré de bataille à l'Éternel, bien qu'il eût vaincu bon nombre de rois; il trouvait que *tout proclamait l'existence* de l'Être suprême; il déclarait que les *plus grands génies avaient cru à cette existence,* et il voulait croire comme ses pères. Enfin, chose monstrueuse! ce premier homme des temps modernes, cet homme de tous les siè-

cles, était chrétien dans le dix-neuvième siècle! Son testament commence par cet article :

« JE MEURS DANS LA RELIGION APOSTOLIQUE ET ROMAINE, « DANS LE SEIN DE LAQUELLE JE SUIS NÉ IL Y A PLUS DE CIN- « QUANTE ANS. »

Au troisième paragraphe du testament de Louis XVI on lit:

« JE MEURS DANS L'UNION DE NOTRE SAINTE MÈRE L'ÉGLISE « CATHOLIQUE, APOSTOLIQUE ET ROMAINE. »

La Révolution nous a donné bien des enseignements; mais en est-il un seul comparable à celui-ci? Napoléon et Louis XVI faisant la même profession de foi! Voulez-vous savoir le prix de la croix? Cherchez dans le monde entier ce qui convient le mieux à la vertu malheureuse, ou à l'homme de génie mourant.

Le 3 mai, Napoléon se fit administrer l'extrême-onction et reçut le saint viatique. Le silence de la chambre n'était interrompu que par le hoquet de la mort mêlé au bruit régulier du balancier d'une pendule : l'ombre, avant de s'arrêter sur le cadran, fit encore quelques tours ; l'astre qui la dessinait avait de la peine à s'éteindre. Le 4, la tempête de l'agonie de Cromwell s'éleva : presque tous les arbres de Longwood furent déracinés. Enfin, le 5, à six heures moins onze minutes du soir, au milieu des vents, de la pluie et du fracas des flots, Bonaparte rendit à Dieu le plus puissant souffle de vie qui jamais anima l'argile humaine. Les derniers mots saisis sur les lèvres du conquérant furent : « *Tête... armée*, ou *tête d'armée*. » Sa pensée errait encore au milieu des combats. Quand il ferma pour jamais les yeux, son épée, expirée avec lui, était couchée à sa gauche, un crucifix

reposait sur sa poitrine: le symbole pacifique appliqué au cœur de Napoléon calma les palpitations de ce cœur, comme un rayon du ciel fait tomber la vague.

——

FUNÉRAILLES.

Bonaparte désira d'abord être enseveli dans la cathédrale d'Ajaccio, puis, par un codicille daté du 16 avril 1821, il légua ses os à la France: le ciel l'avait mieux servi; son véritable mausolée est le rocher où il expira: revoyez mon récit de la mort du duc d'Enghien. Napoléon, prévoyant à ses dernières volontés l'opposition du gouvernement britannique, fit choix éventuellement d'une sépulture à Sainte Hélène.

Dans une étroite vallée appelée la vallée de *Slane* ou du *Géranium*, maintenant du *Tombeau*, coule une source; les domestiques chinois de Napoléon, fidèles comme le Javanais de Camoens, avaient accoutumé d'y remplir des amphores: deux saules pleureurs pendent sur la fontaine; une herbe fraîche, parsemée de *tchampas*, croît autour. « Le tchampas, malgré son éclat et son par« fum, n'est pas une plante qu'on recherche parce qu'elle « fleurit sur les tombeaux, » disent les poésies sanscrites. Dans les déclivités des roches déboisées, végètent mal des citronniers amers, des cocotiers porte-noix, des mélèzes et des conises dont on recueille la gomme attachée à la barbe des chèvres.

Napoléon se plaisait aux saules de la fontaine; il demandait la paix à la vallée de Slane, comme Dante banni demandait la paix au cloître de Corvo. En reconnaissance du repos passager qu'il y goûta les derniers jours de sa vie, il indiqua cette vallée pour l'abri de son repos éternel. Il disait en parlant de la source. « S

« Dieu voulait que je me rétablisse, j'élèverais un mo-« nument dans le lieu où elle jaillit. » Ce monument fut son tombeau. Du temps de Plutarque, dans un endroit consacré aux nymphes aux bords du Strymon, on voyait encore un siége de pierre sur lequel s'était assis Alexandre.

Napoléon, botté, éperonné, habillé en uniforme de colonel de la garde, décoré de la Légion-d'Honneur, fut exposé mort dans sa couchette de fer; sur ce visage qui ne s'étonna jamais, l'ame, en se retirant, avait laissé une stupeur sublime. Les planeurs et les menuisiers soudèrent et clouèrent Bonaparte en une quadruple bière d'acajou, de plomb, d'acajou encore et de ferblanc; on semblait craindre qu'il ne fût jamais assez emprisonné. Le manteau que le vainqueur d'autrefois portait aux vastes funérailles de Marengo servit de drap mortuaire au cercueil.

Les obsèques se firent le 28 mai. Le temps était beau; quatre chevaux, conduits par des palefreniers à pied, tiraient le corbillard; vingt-quatre grenadiers anglais, sans armes, l'environnaient; suivait le cheval de Napoléon. La garnison de l'île bordait les précipices du chemin. Trois escadrons de dragons précédaient le cortége; le 20e régiment d'infanterie, les soldats de marine, les volontaires de Sainte-Hélène, l'artillerie royale avec quinze pièces de canon, fermaient la marche. Des groupes de musiciens, placés de distance en distance sur les rochers, se renvoyaient des airs lugubres. A un défilé, le corbillard s'arrêta; les vingt-quatre grenadiers sans armes enlevèrent le corps et eurent l'honneur de le porter sur leurs épaules jusqu'à la sépulture. Trois salves d'artillerie saluèrent les restes de Napoléon au moment où il descendit dans la terre: tout le bruit qu'il avait fait sur cette terre ne pénétrait pas à deux lignes au-dessous.

Une pierre, qui devait être employée à la construction d'une nouvelle maison pour l'exilé, est abaissée sur son cercueil comme la trappe de son dernier cachot.

On récita les versets du psaume 87: « J'ai été pauvre et plein de travail dans ma jeunesse; j'ai été élevé, « puis humilié... j'ai été percé de vos colères. » De minute en minute le vaisseau amiral tirait. Cette harmonie de la guerre, perdue dans l'immensité de l'Océan, répondait au *requiescat in pace*. L'empereur, enterré par ses vainqueurs de Waterloo, avait ouï le dernier coup de canon de cette bataille; il n'entendit point la dernière détonation dont l'Angleterre troublait et honorait son sommeil à Sainte-Hélène. Chacun se retira, tenant en main une branche de saule comme en revenant de la fête des Palmes.

Lord Byron crut que le dictateur des rois avait abdiqué sa renommée avec son glaive, qu'il allait s'éteindre oublié. Le poëte aurait dû savoir que la destinée de Napoléon était une muse, comme toutes les hautes destinées. Cette muse sut changer un dénoûment avorté en une péripétie qui renouvelait son héros. La solitude de l'exil et de la tombe de Napoléon a répandu sur une mémoire éclatante une autre sorte de prestige. Alexandre ne mourut point sous les yeux de la Grèce; il disparut dans les lointains superbes de Babylone. Bonaparte n'est point mort sous les yeux de la France; il s'est perdu dans les fastueux horizons des zones torrides. Il dort comme un ermite ou comme un paria dans un vallon, au bout d'un sentier désert. La grandeur du silence qui le presse égale l'immensité du bruit qui l'environna. Les nations sont absentes, leur foule s'est retirée; l'oiseau des tropiques *attelé*, dit Buffon, *au char du soleil*, se précipite de l'astre de la lumière; où se repose-t-il aujourd'hui? Il se repose sur des cendres dont le poids a fait pencher le globe.

DESTRUCTION DU MONDE NAPOLÉONIEN.

Imposuerunt omnes sibi diademata, post mortem ejus, ... et multiplicata sunt mala in terra (MACHAB.).

« Ils prirent tous le diadème après sa mort, . . .
« . . . . et les maux se multiplièrent sur la
« terre. »

Ce résumé des Machabées sur Alexandre semble être fait pour Napoléon: « Les diadèmes ont été *pris* et les « maux se sont multipliés sur la terre. » Vingt années se sont à peine écoulées depuis la mort de Bonaparte, et dejà la monarchie française et la monarchie espagnole ne sont plus. La carte du monde a changé; il a fallu apprendre une géographie nouvelle; séparés de leurs légitimes souverains, des peuples ont été jetés à des souverains de rencontre; des acteurs renommés sont descendus de la scène où sont montés des acteurs sans nom; les aigles se sont envolés de la cime du haut pin tombé dans la mer, tandis que de frêles coquillages se sont attachés aux flancs du tronc encore protecteur.

Comme en dernier résultat tout marche à ses fins, *le terrible esprit de nouveauté qui parcourait le monde*, disait l'empereur, et auquel il avait opposé la barre de son génie, reprend son cours; les institutions du conquérant défaillent; il sera la dernière des grandes existences individuelles; rien ne dominera désormais dans les sociétés infimes et nivelées; l'ombre de Napoléon s'élèvera seule à l'extrémité du vieux monde détruit, comme le fantôme du déluge au bord de son abîme: la postérité lointaine découvrira cette ombre par-dessus le gouffre où tomberont des siècles inconnus, jusqu'au jour marqué de la renaissance sociale.

MES DERNIERS RAPPORTS AVEC BONAPARTE.

Puisque c'est ma propre vie que j'écris en m'occupant de celles des autres, grandes ou petites, je suis forcé de mêler cette vie aux choses et aux hommes, quand par hasard elle est rappelée. Ai-je traversé d'une traite, sans m'y arrêter jamais, le souvenir du déporté qui, dans sa prison de l'Océan, attendait l'exécution de l'arrêt de Dieu? Non.

La paix que Napoléon n'avait pas conclue avec les rois ses geôliers, il l'avait faite avec moi: j'étais fils de la mer comme lui; ma nativité était du rocher comme la sienne. Je me flatte d'avoir mieux connu Napoléon que ceux qui l'ont vu plus souvent et approché de plus près.

Napoléon à Sainte-Hélène, cessant d'avoir à garder contre moi sa colère, avait renoncé à ses inimitiés; devenu plus juste à mon tour, j'écrivis dans le *Conservateur* cet article:

« Les peuples ont appelé Bonaparte un fléau; mais les « fléaux de Dieu conservent quelque chose de l'éternité « et de la grandeur du courroux divin dont ils émanent: « *Ossa arida... dabo vobis spiritum et viveris.* Ossements « arides, je vous donnerai mon souffle et vous vivrez. « Né dans une île pour aller mourir dans une île, aux « limites de trois continents; jeté au milieu des mers où « Camoens sembla le prophétiser en y plaçant le génie « des tempêtes, Bonaparte ne se peut remuer sur son « rocher que nous n'en soyons avertis par une secousse; « un pas du nouvel Adamastor à l'autre pôle se fait sentir « à celui-ci. Si Napoléon, échappé aux mains de ses geô- « liers, se retirait aux États-Unis, ses regards attachés « sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de « l'ancien monde; sa seule présence sur le rivage amé-

« ricain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur « le rivage opposé. »

Cet article parvint à Bonaparte à Sainte-Hélène; une main qu'il croyait ennemie versa le dernier baume sur ses blessures; il dit à M. de Montholon:

« Si, en 1814 et en 1815, la confiance royale n'avait « point été placée dans des hommes dont l'ame était dé- « trempée par des circonstances trop fortes, ou qui, re- « négats à leur patrie, ne voient de salut et de gloire « pour le trône de leur maître que dans le joug de la « Sainte Alliance; si le duc de Richelieu, dont l'ambition « fut de délivrer son pays de la présence des baïonnet- « tes étrangères, si Chateaubriand, qui venait de rendre « à Gand d'éminents services, avaient eu la direction « des affaires, la France serait sortie puissante et redou- « tée de ces deux grandes crises nationales. Chateau- « briand a reçu de la nature le feu sacré: ses ouvrages « l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est « celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des af- « faires, il est possible que Chateaubriand s'égare: tant « d'autres y ont trouvé leur perte! Mais ce qui est cer- « tain, c'est que tout ce qui est grand et national doit « convenir à son génie, et qu'il eût repoussé avec indi- « gnation ces actes infamants de l'administration d'a- « lors [1]. »

Telles ont été mes dernières relations avec Bonaparte. — Pourquoi ne conviendrais-je pas que ce jugement *chatouille de mon cœur l'orgueilleuse faiblesse?* Bien de petits hommes à qui j'ai rendu de grands services ne m'ont pas jugé si favorablement que le géant dont j'avais osé attaquer la puissance.

[1] *Mémoires pour servir à l'Histoire de France sous Napoléon*, par M. de Montholon. Tom. IV, p. 243.

SAINTE-HÉLÈNE DEPUIS LA MORT DE NAPOLÉON.

Tandis que le monde napoléonien s'effaçait, je m'enquérais des lieux où Napoléon lui-même s'était évanoui. Le tombeau de Sainte-Hélène a déjà usé un des saules ses contemporains: l'arbre décrépit et tombé est mutilé chaque jour par les pèlerins. La sépulture est entourée d'un grillage en fonte; trois dalles sont posées transversalement sur la fosse; quelques iris croissent aux pieds et à la tête; la fontaine de la vallée coule encore là où des jours prodigieux se sont taris. Des voyageurs apportés par la tempête croient devoir consigner leur obscurité à la sépulture éclatante. Une vieille s'est établie auprès et vit de l'ombre d'un souvenir; un invalide fait sentinelle dans une guérite.

Le vieux Longwood, à deux cents pas du nouveau, est abandonné. A travers un enclos rempli de fumier, on arrive à une écurie; elle servait de chambre à coucher à Bonaparte. Un nègre vous montre une espèce de couloir occupé par un moulin à bras et vous dit: « *Here* « *he dead*, ici il mourut. » La chambre où Napoléon reçut le jour n'était vraisemblablement ni plus grande ni plus riche.

Au nouveau Longwood, *Plantation house*, chez le gouverneur, on voit le duc de Wellington en peinture et les tableaux de ses batailles. Une armoire vitrée renferme un morceau de l'arbre près duquel se trouvait le général anglais à Waterloo; cette relique est placée entre une branche d'olivier cueillie au jardin des Olives et des ornements de sauvages de la mer du Sud: bizarre association des abuseurs des vagues. Inutilement le vainqueur veut ici se substituer au vaincu, sous la protection d'un rameau de la Terre-Sainte et du souvenir de

Cook ; il suffit qu'on retrouve à Sainte-Hélène la solitude, l'Océan et Napoléon.

Si l'on recherchait l'histoire de la transformation des bords illustrés par des tombeaux, des berceaux, des palais, quelle variété de choses et de destinées ne verrait-on pas, puisque de si étranges métamorphoses s'opèrent jusque dans les habitations obscures auxquelles sont attachées nos chétives vies! Dans quelle hutte naquit Clovis? Dans quel chariot Attila reçut-il le jour? Quel torrent couvre la sépulture d'Alaric? Quel chacal occupe la place du cercueil en or ou en cristal d'Alexandre? Combien de fois ces poussières ont-elles changé de place? Et tous ces mausolées de l'Égypte et des Indes, à qui appartiennent-ils? Dieu seul connait la cause de ces mutations liées à des mystères de l'avenir: il est pour les hommes des vérités cachées dans la profondeur du temps; elles ne se manifestent qu'à l'aide des siècles, comme il y a des étoiles si éloignées de la terre que leur lumière n'est pas encore parvenue jusqu'à nous.

EXHUMATION DE BONAPARTE.

Mais tandis que j'écrivais ceci le temps a marché; il a produit un événement qui aurait de la grandeur, si les événements ne tombaient aujourd'hui dans la boue. On a redemandé à Londres la dépouille de Bonaparte; la demande a été accueillie: qu'importent à l'Angleterre de vieux ossements? Elle nous fera tant que nous voudrons de ces sortes de présents. Les dépouilles de Napoléon nous sont revenues au moment de notre humiliation; elles auraient pu subir le droit de visite; mais l'étranger s'est montré facile; il a donné un laisser-passer aux cendres.

La translation des restes de Napoléon est une faute contre la renommée. Une sépulture à Paris ne vaudra jamais la vallée de Slane : qui voudrait voir Pompée ailleurs que dans le sillon de sable élevé par un pauvre affranchi, aidé d'un vieux légionnaire ? Que ferons-nous de ces magnifiques reliques au milieu de nos misères ? Le granit le plus dur représentera-t-il la pérennité des œuvres de Bonaparte ? Encore si nous possédions un Michel Ange pour sculpter la statue funèbre ! Comment façonnera-t-on le monument ? Aux petits hommes des mausolées, aux grands hommes une pierre et un nom. Du moins, si on avait suspendu le cercueil au couronnement de l'Arc de Triomphe, si les nations avaient aperçu de loin leur maître porté sur les épaules de ses victoires ! L'urne de Trajan n'était-elle pas placée à Rome au haut de sa colonne ? Napoléon, parmi nous, se perdra dans la tourbe de ces va-nu-pieds de morts qui se dérobent en silence. Dieu veuille qu'il ne soit pas exposé aux vicissitudes de nos changements politiques, tout défendu qu'il est par Louis XIV, Vauban et Turenne ! Gare ces violations de tombeaux si communes dans notre patrie ! Qu'un certain côté de la révolution triomphe, et la poussière du conquérant pourra rejoindre les poussières que nos passions ont dispersées : on oubliera le vainqueur des peuples pour ne se souvenir que de l'oppresseur des libertés. Les os de Napoléon ne reproduiront pas son génie, ils enseigneront son despotisme à de médiocres soldats.

Quoi qu'il en soit, une frégate a été fournie à un fils de Louis-Philippe : un nom cher à nos anciennes victoires maritimes la protégeait sur les flots. Parti de Toulon, où Bonaparte s'était embarqué dans sa puissance pour la conquête de l'Égypte, le nouvel Argo est venu à Sainte-Hélène revendiquer le néant. Le sépulcre, avec

son silence, continuait à s'élever immobile dans la vallée de Slane ou du Géranium. Des deux saules pleureurs l'un était tombé; lady Dallas, femme d'un gouverneur de l'île, avait fait planter en remplacement de l'arbre défailli dix-huit jeunes saules et trente-quatre cyprès; la source, toujours là, coulait comme quand Napoléon en buvait l'eau. Pendant toute une nuit, sous la conduite d'un capitaine anglais nommé Alexander, on a travaillé à percer le monument. Les quatre cercueils emboîtés les uns dans les autres, le cercueil d'acajou, le cercueil de plomb, le second cercueil d'acajou ou de bois des Iles et le cercueil de ferblanc, ont été trouvés intacts. On procéda à l'inspection de ces moules de momie sous une tente, au milieu d'un cercle d'officiers dont quelques-uns avaient connu Bonaparte.

Lorsque la dernière bière fut ouverte, les regards s'y plongèrent: « Ils virent, dit l'abbé Coquereau, se heur- « ter contre une masse blanchâtre qui couvrait le corps « dans toute son étendue. Le docteur Gaillard, la tou- « chant, reconnut un coussin de satin blanc qui garnis- « sait à l'intérieur la paroi supérieure du cercueil: il « s'était détaché et enveloppait la dépouille comme un « linceul. . . . . . Tout le corps paraissait couvert com- « me d'une mousse légère; on eût dit que nous l'aper- « cevions à travers un nuage diaphane. C'était bien sa « tête: un oreiller l'exhaussait un peu; son large front, « ses yeux dont les orbites se dessinaient sous les pau- « pières, garnies encore de quelques cils; ses joues « étaient bouffies, son nez seul avait souffert, sa bouche « entr'ouverte laissait apercevoir trois dents d'une gran- « de blancheur; sur son menton se distinguait parfaite- « tement l'empreinte de la barbe; ses deux mains sur- « tout paraissaient appartenir à quelqu'un de respirant « encore, tant elles étaient vives de ton et de coloris;

« l'une d'elles, la main gauche, était un peu plus élevée « que la droite ; ses ongles avaient poussé après la « mort: ils étaient longs et blancs; une de ses bottes « était décousue et laissait passer quatre doigts de ses « pieds d'un blanc mat. »

Qu'est-ce qui a frappé les nécrobies? L'inanité des choses terrestres? la vanité de l'homme? Non, la beauté du mort; ses ongles seulement s'étaient allongés, pour déchirer, je présume, ce qui restait de liberté au monde. Ses pieds, rendus à l'humilité, ne s'appuyaient plus sur des coussins de diadème; ils reposaient nus dans leur poussière. Le fils de Condé était aussi habillé dans le fossé de Vincennes; cependant Napoléon, si bien conservé, était arrivé tout juste à ces *trois dents* que les balles avaient laissées à la mâchoire du duc d'Enghien.

L'astre éclipsé à Sainte-Hélène a reparu à la grande joie des peuples: l'univers a revu Napoléon; Napoléon n'a point revu l'univers. Les cendres vagabondes du conquérant ont été regardées par les mêmes étoiles qui le guidèrent à son exil: Bonaparte a passé par le tombeau, comme il a passé partout, sans s'y arrêter. Débarqué au Havre, le cadavre est arrivé à l'Arc de Triomphe, dais sous lequel le soleil montre son front à certains jours de l'année. Depuis cet Arc jusqu'aux Invalides, on n'a plus rencontré que des colonnes de planches, des bustes de plâtre, une statue du grand Condé (hideuse bouillie qui pleurait), des obélisques de sapin remémoratifs de la vie indestructible du vainqueur. Un froid rigoureux faisait tomber les généraux autour du char funèbre, comme dans la retraite de Moscou. Rien n'était beau, hormis le bateau de deuil qui avait porté en silence sur la Seine Napoléon et un crucifix.

Privé de son catafalque de rochers, Napoléon est venu s'ensevelir dans les immondices de Paris. Au lieu de

vaisseaux qui saluaient le nouvel Hercule, consumé sur le mont OEta, les blanchisseuses de Vaugirard rôderont à l'entour avec des invalides inconnus à la grande armée. Pour préluder à cette impuissance, de petits hommes n'ont pu rien imaginer de mieux qu'un salon de Curtius en plein vent. Après quelques jours de pluie, il n'est demeuré de ces décorations que des bribes crottées. Quoi qu'on fasse, on verra toujours au milieu des mers le vrai sépulcre du triomphateur: à nous le corps, à Sainte-Hélène la vie immortelle.

Napoléon a clos l'ère du passé: il a fait la guerre trop grande pour qu'elle revienne de manière à intéresser l'espèce humaine. Il a tiré impétueusement sur ses talons les portes du temple de Janus; et il a entassé derrière ces portes des monceaux de cadavres, afin qu'elles ne se puissent rouvrir.

MA VISITE A CANNES.

En Europe je suis allé visiter les lieux où Bonaparte aborda après avoir rompu son ban à l'île d'Elbe. Je descendis à l'auberge de Cannes au moment même que le canon tirait en commémoration du 29 juillet; un de ces résultats de l'incursion de l'empereur, non sans doute prévu par lui. La nuit était close quand j'arrivai au golfe Juan; je mis pied à terre à une maison isolée au bord de la grande route. Jacquemin, potier et aubergiste, propriétaire de cette maison, me mena à la mer. Nous primes des chemins creux entre des oliviers sous lesquels Bonaparte avait bivouaqué: Jacquemin lui-même l'avait reçu et me conduisait. A gauche du sentier de traverse s'élevait une espèce de hangar: Napoléon,

qui envahissait seul la France, avait déposé dans ce hangar les effets de son débarquement.

Parvenu à la grève, je vis une mer calme que ne ridait pas le plus petit souffle; la lame mince comme une gaze se déroulait sur le sablon sans bruit et sans écume. Un ciel émerveillable, tout resplendissant de constellations, couronnait ma tête. Le croissant de la lune s'abaissa bientôt et se cacha derrière une montagne. Il n'y avait dans le golfe qu'une seule barque à l'ancre, et deux bateaux: à gauche on apercevait le phare d'Antibes, à droite les îles de Lérins; devant moi, la haute mer s'ouvrait au midi vers cette Rome où Bonaparte m'avait d'abord envoyé.

Les îles de Lérins, aujourd'hui îles Sainte-Marguerite, reçurent autrefois quelques chrétiens fuyant devant les Barbares. Saint Honorat venant de Hongrie aborda l'un de ces écueils: il monta sur un palmier, fit le signe de la croix, tous les serpents expirèrent, c'est-à-dire le paganisme disparut, et la nouvelle civilisation naquit dans l'Occident.

Quatorze cents ans après, Bonaparte vint terminer cette civilisation dans les lieux où le saint l'avait commencée. Le dernier solitaire de ces laures fut le Masque de fer, si le Masque de fer est une réalité. Du silence du golfe Juan, de la paix des îles aux anciens anachorètes, sortit le bruit de Waterloo, qui traversa l'Atlantique, et vint expirer à Sainte-Hélène.

Entre les souvenirs de deux sociétés, entre un monde éteint et un monde prêt à s'éteindre, la nuit, au bord abandonné de ces marines, on peut supposer ce que je sentis. Je quittai la plage dans une espèce de consternation religieuse, laissant le flot passer et repasser, sans l'effacer, sur la trace de l'avant-dernier pas de Napoléon.

A la fin de chaque grande époque, on entend quelque voix dolente des regrets du passé, et qui sonne le *couvre-feu:* ainsi gémirent ceux qui virent disparaître Charlemagne, saint Louis, François Ier, Henri IV et Louis XIV. Que ne pourrais-je pas dire à mon tour, témoin oculaire que je suis de deux ou trois mondes écoulés? Quand on a rencontré comme moi Washington et Bonaparte, que reste-t-il à regarder derrière la charrue du Cincinnatus américain et la tombe de Sainte-Hélène? Pourquoi ai-je survécu au siècle et aux hommes à qui j'appartenais par la date de ma vie? Pourquoi ne suis-je pas tombé avec mes contemporains, les derniers d'une race épuisée? Pourquoi suis-je demeuré seul à chercher leurs os dans les ténèbres et la poussière d'une catacombe remplie? Je me décourage de durer. Ah! si du moins j'avais l'insouciance d'un de ces vieux Arabes de rivage, que j'ai rencontrés en Afrique! Assis les jambes croisées sur une petite natte de corde, la tête enveloppée dans leur burnous, ils perdent leurs dernières heures à suivre des yeux, parmi l'azur du ciel, le beau phénicoptère qui vole le long des ruines de Carthage; bercés du murmure de la vague, ils entr'oublient leur existence et chantent à voix basse une chanson de la mer: ils vont mourir.

LIVRE CINQUIÈME.

Paris, 1839.

Revu le 22 février 1845.

CHANGEMENT DU MONDE.

Retomber de Bonaparte et de l'Empire à ce qui les a suivis, c'est tomber de la réalité dans le néant, du sommet d'une montagne dans un gouffre. Tout n'est-il pas terminé avec Napoléon? Aurais-je dû parler d'autre chose? Quel personnage peut intéresser en dehors de lui? De qui et de quoi peut-il être question, après un pareil homme? Dante a eu seul le droit de s'associer aux grands poëtes qu'il rencontre dans les régions d'une autre vie. Comment nommer Louis XVIII en place de l'empereur? Je rougis en pensant qu'il me faut nasillonner à cette heure d'une foule d'infimes créatures dont je fais partie, êtres douteux et nocturnes que nos fûmes d'une scène dont le large soleil avait disparu.

Les bonapartistes eux-mêmes s'étaient racornis. Leurs membres s'étaient repliés et contractés; l'ame manqua

à l'univers nouveau sitôt que Bonaparte retira son souffle; les objets s'effacèrent dès qu'ils ne furent plus éclairés de la lumière qui leur avait donné le relief et la couleur. Au commencement de ces *Mémoires* je n'eus à parler que de moi : or, il y a toujours une sorte de primauté dans la solitude individuelle de l'homme; ensuite je fus environné de miracles: ces miracles soutinrent ma voix; mais à cette heure plus de conquête d'Égypte, plus de batailles de Marengo, d'Austerlitz et d'Iena, plus de retraite de Russie, plus d'invasion de la France, de prise de Paris, de retour de l'île d'Elbe, de bataille de Waterloo, de funérailles de Sainte-Hélène: quoi donc? des portraits à qui le génie de Molière pourrait seul donner la gravité du comique!

En m'exprimant sur notre peu de valeur, j'ai serré de près ma conscience; je me suis demandé si je ne m'étais pas incorporé par calcul à la nullité de ces temps, pour acquérir le droit de condamner les autres; persuadé que j'étais *in petto* que mon nom se lirait au milieu de toutes ces effaçures. Non: je suis convaincu que nous nous évanouirons tous: premièrement parce que nous n'avons pas en nous de quoi vivre; secondement parce que le siècle dans lequel nous commençons ou finissons nos jours n'a pas lui-même de quoi nous faire vivre. Des générations mutilées, épuisées, dédaigneuses, sans foi, vouées au néant qu'elles aiment, ne sauraient donner l'immortalité; elles n'ont aucune puissance pour créer une renommée; quand vous cloueriez votre oreille à leur bouche vous n'entendriez rien: nul son ne sort du cœur des morts.

Une chose cependant me frappe: le petit monde dans lequel j'entre à présent était supérieur au monde qui lui a succédé en 1830; nous étions des géants en comparaison de la société de cirons qui s'est engendrée.

La Restauration offre du moins un point où l'on peut retrouver de l'importance; après la dignité d'un seul homme, cet homme passé, renaquit la dignité des hommes. Si le despotisme a été remplacé par la liberté, si nous entendons quelque chose à l'indépendance, si nous avons perdu l'habitude de ramper, si les droits de la nature humaine ne sont plus méconnus, c'est à la Restauration que nous en sommes redevables. Aussi me jetai-je dans la mêlée pour, autant que je le pouvais, raviver l'espèce quand l'individu fut fini.

Allons, poursuivons notre tâche! descendons en gémissant jusqu'à moi et à mes collègues. Vous m'avez vu au milieu de mes songes; vous allez me voir dans mes réalités: si l'intérêt diminue, si je tombe, lecteur, soyez juste; faites la part de mon sujet.

ANNÉES DE MA VIE 1815, 1816. — JE SUIS NOMMÉ PAIR DE FRANCE. — MON DÉBUT A LA TRIBUNE. — DIVERS DISCOURS.

Après la seconde rentrée du Roi et la disparition finale de Bonaparte, le ministère étant aux mains de M. le duc d'Otrante et de M. le prince de Talleyrand, je fus nommé président du collége électoral du département du Loiret. Les élections de 1815 donnèrent au Roi la Chambre *introuvable*. Toutes les voix se portaient sur moi à Orléans, lorsque l'ordonnance qui m'appelait à la Chambre des pairs m'arriva. Ma carrière d'action à peine commencée changea subitement de route: qu'eût-elle été si j'eusse été placé dans la Chambre élective? Il est assez probable que cette carrière aurait abouti, en cas de succès, au ministère de l'intérieur, au lieu de me conduire au ministère des affaires étrangères. Mes habitudes et mes mœurs étaient plus en rapport avec la pairie, et

quoique celle-ci me devînt hostile dès le premier moment, à cause de mes opinions libérales, il est toutefois certain que mes doctrines sur la liberté de la presse et contre le vasselage des étrangers donnèrent à la noble Chambre cette popularité dont elle a joui tant qu'elle souffrit mes opinions.

Je reçus en arrivant le seul honneur que mes collègues m'aient jamais fait pendant mes quinze années de résidence au milieu d'eux : je fus nommé l'un des quatre secrétaires pour la session de 1816. Lord Byron n'obtint pas plus de faveur lorsqu'il parut à la Chambre des lords et il s'en éloigna pour toujours : j'aurais dû rentrer dans mes déserts.

Mon début à la tribune fut un discours sur *l'inamovibilité des juges* : je louais le principe, mais j'en blâmais l'application immédiate. Dans la révolution de 1830 les hommes de la gauche les plus dévoués à cette révolution voulaient suspendre pour un temps l'inamovibilité.

Le 22 février 1816, le duc de Richelieu nous apporta le testament autographe de la Reine ; je montai à la tribune et je dis :

« Celui qui nous a conservé le testament de Marie-« Antoinette avait acheté la terre de Montboissier : juge « de Louis XVI, il avait élevé dans cette terre un mo-« nument à la mémoire du défenseur de Louis XVI ; il « avait gravé lui-même sur ce monument une épitaphe « en vers français à la louange de M. de Malesherbes. « Cette étonnante impartialité annonce que tout est dé-« placé dans le monde moral. »

Le 12 mars 1816 on agita la question des pensions ecclésiastiques. « Vous refuseriez, disais-je, des aliments « au pauvre vicaire qui consacre aux autels le reste de « ses jours et vous accorderiez des pensions à Joseph

« Lebon, qui fit tomber tant de têtes, à François Cha-
« bot, qui demandait pour les émigrés une loi si simple
« qu'un enfant pût les mener à la guillotine, à Jacques
« Roux, lequel refusant au Temple de recevoir le testa-
« ment de Louis XVI répondit à l'infortuné monarque:
« Je ne suis chargé que de te conduire à la mort. »

On avait apporté à la Chambre héréditaire un projet de loi relatif aux élections: je me prononçai pour le renouvellement intégral de la Chambre des députés; ce n'est qu'en 1824, étant ministre, que je le fis entrer dans la loi.

Ce fut aussi dans ce premier discours sur la loi d'élections, en 1816, que je répondis à un adversaire: « Je
« ne relève point ce qu'on a dit de l'Europe attentive à
« nos discussions. Quant à moi, messieurs, je dois sans
« doute au sang français qui coule dans mes veines
« cette impatience que j'éprouve quand, pour détermi-
« ner mon suffrage, on me parle des opinions placées
« hors ma patrie; et si l'Europe civilisée voulait m'im-
« poser la Charte, j'irais vivre à Constantinople. »

Le 9 avril 1816 je fis à la Chambre une proposition relative aux puissances barbaresques. La Chambre décida qu'il y avait lieu de s'en occuper. Je songeais déjà à combattre l'esclavage, avant que j'eusse obtenu cette décision favorable de la pairie qui fut la première intervention politique d'une grande puissance en faveur des Grecs: « J'ai vu, disais-je à mes collègues, les rui-
« nes de Carthage: j'ai rencontré parmi ces ruines les
« successeurs de ces malheureux chrétiens pour la dé-
« livrance desquels saint Louis fit le sacrifice de sa vie.
« La philosophie pourra prendre sa part de la gloire at-
« tachée au succès de ma proposition et se vanter d'a-
« voir obtenu dans un siècle de lumières ce que la re-
« ligion tenta inutilement dans un siècle de ténèbres. »

J'étais placé dans une assemblée où ma parole les trois quarts du temps tournait contre moi. On peut remuer une chambre populaire; une chambre aristocratique est sourde. Sans tribune, à huis clos devant des vieillards, restes desséchés de la vieille monarchie, de la révolution et de l'Empire, ce qui sortait du ton le plus commun paraissait folie. Un jour le premier rang des fauteuils, tout près de la tribune, était rempli de respectables pairs, plus sourds les uns que les autres, la tête penchée en avant et tenant à l'oreille un cornet dont l'embouchure était dirigée vers la tribune. Je les endormis, ce qui est bien naturel. Un d'eux laissa tomber son cornet; son voisin, réveillé par la chute, voulut ramasser poliment le cornet de son confrère; il tomba. Le mal fut que je me pris à rire, quoique je parlasse alors pathétiquement sur je ne sais plus quel sujet d'humanité.

Les orateurs qui réussissaient dans cette chambre étaient ceux qui parlaient sans idées, d'un ton égal et monotone, ou qui ne trouvaient de sensibilité que pour s'attendrir sur les pauvres ministres. M. de Lally-Tolendal tonnait en faveur des libertés publiques: il faisait retentir les voûtes de notre solitude de l'éloge de trois ou quatre lords de la chancellerie anglaise, ses aïeux disait-il. Quand son panégyrique de la liberté de la presse était terminé arrivait un *mais* fondé sur des *circonstances*, lequel *mais* nous laissait l'honneur sauf, sous l'utile surveillance de la censure.

La Restauration donna un mouvement aux intelligences; elle délivra la pensée comprimée par Bonaparte: l'esprit, comme une cariatide déchargée de l'architecture qui lui courbait le front, releva la tête. L'Empire avait frappé la France de mutisme, la liberté restaurée la toucha et lui rendit la parole: il se trouva des talents

de tribune qui reprirent les choses où les Mirabeau et les Cazalès les avaient laissées, et la révolution continua son cours.

MONARCHIE SELON LA CHARTE.

Mes travaux ne se bornaient pas à la tribune, si nouvelle pour moi. Épouvanté des systèmes que l'on embrassait et de l'ignorance de la France sur les principes du gouvernement représentatif, j'écrivais et je faisais imprimer *la Monarchie selon la Charte.* Cette publication a été une des grandes époques de ma vie politique: elle me fit prendre rang parmi les publicistes; elle servit à fixer l'opinion sur la nature de notre gouvernement. Les journaux anglais portèrent cet écrit aux nues; parmi nous, l'abbé Morellet même ne revenait pas de la métamorphose de mon style et de la précision dogmatique des vérités.

La monarchie selon la Charte est un catéchisme constitutionnel: c'est là que l'on a puisé la plupart des propositions que l'on avance comme nouvelles aujourd'hui. Ainsi ce principe, que *le Roi règne et ne gouverne pas,* se trouve tout entier dans les chapitres IV, V, VI et VII sur la prérogative royale.

Les principes constitutionnels étant posés dans la première partie de *la Monarchie selon la Charte*, j'examine dans la seconde les systèmes des trois ministères qui jusqu'alors s'étaient succédé depuis 1814 jusqu'à 1816; dans cette partie se rencontrent des prédictions depuis trop vérifiées et des expositions de doctrines alors cachées. On lit ces mots, chapitre XXVI, deuxième partie: « Il passe pour constant, dans un certain parti, qu'une « révolution de la nature de la nôtre ne peut finir que

« par un changement de dynastie; d'autres, plus modé-
« rés, disent par un changement dans l'ordre de suc-
« cessibilité à la couronne. »

Comme je terminais mon ouvrage, parut l'ordonnance du 5 septembre 1816: cette mesure dispersait le peu de royalistes rassemblés pour reconstruire la monarchie légitime. Je me hâtai d'écrire le *post-scriptum* qui fit faire explosion à la colère de M. le duc de Richelieu et du favori de Louis XVIII, M. Decazes.

Le *post-scriptum* ajouté, je courus chez M. Le Normant, mon libraire: je trouvai en arrivant des alguazils et un commissaire de police qui instrumentaient. Ils avaient saisi des paquets et apposé des scellés. Je n'avais pas bravé Bonaparte pour être intimidé par M. Decazes: je m'opposai à la saisie; je déclarai, comme Français libre et comme pair de France, que je ne céderais qu'à la force: la force arriva et je me retirai. Je me rendis le 18 septembre chez MM. Louis-Marthe Mesnier et son collègue, notaires royaux; je protestai à leur étude et je les requis de consigner ma déclaration du fait de l'arrestation de mon ouvrage, voulant assurer par cette protestation les droits des citoyens français. M. Baude m'a imité en 1830.

Je me trouvai engagé ensuite dans une correspondance assez longue avec M. le chancelier, M. le ministre de la police et M. le procureur-général Bellard, jusqu'au 9 novembre, jour que le chancelier m'annonça l'ordonnance rendue en ma faveur par le tribunal de première instance, laquelle me remit en possession de mon ouvrage saisi. Dans une de ses lettres, M. le chancelier me mandait qu'il avait été désolé de voir le mécontentement que le Roi avait exprimé publiquement de mon ouvrage. Ce mécontentement venait des chapitres où je m'élevais contre l'établissement d'un ministre de la police générale dans un pays constitutionnel.

LOUIS XVIII.

Dans mon récit du voyage de Gand, vous avez vu ce que Louis XVIII valait comme fils de Hugues Capet; dans mon écrit, *Le Roi est mort: vive le Roi!* j'ai dit les qualités réelles de ce prince. Mais l'homme n'est pas un et simple: pourquoi y a-t-il si peu de portraits fidèles? parce qu'on a fait poser le modèle à telle époque de sa vie; dix ans après, le portrait ne ressemble plus.

Louis XVIII n'apercevait pas loin les objets devant lui ni autour de lui; tout lui semblait beau ou laid d'après l'angle de son regard. Atteint de son siècle, il est à craindre que la religion ne fût pour le *Roi très chrétien* qu'un élixir propre à l'amalgame des drogues de quoi se compose la royauté. L'imagination libertine qu'il avait reçue de son grand-père aurait pu inspirer quelque défiance de ses entreprises; mais il se connaissait, et quand il parlait d'une manière affirmative, il se vantait en se raillant de lui-même. Je lui parlais un jour de la nécessité d'un nouveau mariage pour M. le duc de Bourbon, afin de rappeler la race des Condé à la vie: il approuvait fort cette idée, quoiqu'il ne se souciât guère de ladite résurrection; mais à ce propos il me parla de M. le comte d'Artois et me dit: « Mon frère pourrait « se remarier sans rien changer à la succession au trô« ne, il ne ferait que des cadets; pour moi, je ne ferais « que des aînés: je ne veux point déshériter M. le duc « d'Angoulême. » Et il se rengorgea d'un air capable et goguenard; mais je ne prétendais disputer au Roi aucune puissance.

Égoïste et sans préjugés, Louis XVIII voulait sa tranquillité à tout prix: il soutenait ses ministres tant qu'ils

avaient la majorité; il les renvoyait aussitôt que cette majorité était ébranlée et que son repos pouvait être dérangé; il ne balançait pas à reculer dès que pour obtenir la victoire il eût fallu faire un pas en avant. Sa grandeur était de la patience; il n'allait pas aux événements, les événements venaient à lui.

Sans être cruel, ce Roi n'était pas humain; les catastrophes tragiques ne l'étonnaient ni ne le touchaient pas: il se contenta de dire au duc de Berry, qui s'excusait d'avoir eu le malheur de troubler par sa mort le sommeil du roi: « J'ai fait ma nuit. » Pourtant cet homme tranquille, lorsqu'il était contrarié, entrait dans d'horribles colères; enfin ce prince si froid, si insensible, avait des attachements qui ressemblaient à des passions: ainsi se succédèrent dans son intimité le comte d'Avarai, M. de Blacas, M. Decazes; madame de Balbi, madame du Cayla: toutes ces personnes aimées étaient des favoris; malheureusement elles ont entre leurs mains beaucoup trop de lettres.

Louis XVIII nous apparut dans toute la profondeur des traditions historiques; il se montra avec le favoritisme des anciennes royautés. Se fait-il dans le cœur des monarques isolés un vide qu'ils remplissent avec le premier objet qu'ils trouvent? Est-ce sympathie, affinité d'une nature analogue à la leur? Est-ce une amitié qui leur tombe du ciel pour consoler leurs grandeurs? Est-ce un penchant pour un esclave qui se donne corps et ame, devant lequel on ne se cache de rien, esclave qui devient un vêtement, un jouet, une idée fixe liée à tous les sentiments, à tous les goûts, à tous les caprices de celui qu'elle a soumis et qu'elle tient sous l'empire d'une fascination invincible? Plus le favori a été bas et intime, moins on le peut renvoyer, parce qu'il est en possession de secrets qui feraient rougir s'ils étaient divul-

gnés: ce préféré puise une double force dans sa turpitude et dans les faiblesses de son maître.

Quand le favori est par hasard un grand homme, comme l'obsesseur Richelieu ou l'inrenvoyable Mazarin, les nations en le détestant profitent de sa gloire ou de sa puissance; elles ne font que changer un misérable Roi de droit pour un illustre Roi de fait.

M. DECAZES.

Aussitôt que M. Decazes fut nommé ministre, les voitures encombrèrent le soir le quai Malaquais, pour déposer dans le salon du parvenu ce qu'il y avait de plus noble dans le faubourg Saint-Germain. Le Français aura beau faire, il ne sera jamais qu'un courtisan, n'importe de qui, pourvu que ce soit un puissant du jour.

Il se forma bientôt en faveur du nouveau favori une coalition formidable de bêtises. Dans la société démocratique, bavardez de libertés, déclarez que vous voyez la marche du genre humain et l'avenir des choses, en ajoutant à vos discours quelques croix d'honneur, et vous êtes sûr de votre place; dans la société aristocratique, jouez au wist, débitez d'un air grave et profond des lieux communs et des bons mots arrangés d'avance, et la fortune de votre génie est assurée.

Compatriote de Murat, mais de Murat sans royaume, M. Decazes nous était venu de la mère de Napoléon. Il était familier, obligeant, jamais insolent; il me voulait du bien, je ne sais pourquoi je ne m'en souciai pas: de là vint le commencement de mes disgrâces. Cela devait m'apprendre qu'on ne doit jamais manquer de respect à un favori. Le Roi le combla de bienfaits et de crédit, et le maria dans la suite à une personne très-bien née,

fille de M. de Saint-Aulaire. Il est vrai que M. Decazes servait trop bien la royauté; ce fut lui qui déterra le maréchal Ney dans les montagnes d'Auvergne où il s'était caché.

Fidèle aux inspirations de son trône, Louis XVIII disait de M. Decazes: « Je l'élèverai si haut qu'il fera en- « vie aux plus grands seigneurs: » Ce mot, emprunté d'un autre Roi, n'était qu'un anachronisme: pour élever les autres il faut être sûr de ne pas descendre; or, au temps où Louis XVIII était arrivé, qu'était-ce que les monarques? S'ils pouvaient encore faire la fortune d'un homme, ils ne pouvaient en faire la grandeur; ils n'étaient plus que les banquiers de leurs favoris.

Madame Princeteau, sœur de M. Decazes, était une agréable, modeste et excellente personne; le Roi s'en était amouraché en perspective. M. Decazes le père, que je vis dans la salle du trône en habit habillé, l'épée au côté, chapeau sous le bras, n'eut cependant aucun succès.

Enfin la mort de M. le duc de Berry accrut les inimitiés de part et d'autre et amena la chute du favori. J'ai dit que *les pieds lui glissèrent dans le sang*, ce qui ne signifie pas, à Dieu ne plaise! qu'il fut coupable du meurtre, mais qu'il tomba dans la mare rougie qui se forma sous le couteau de Louvel.

JE SUIS RAYÉ DE LA LISTE DES MINISTRES D'ÉTAT. — JE VENDS MES LIVRES ET MA VALLÉE.

J'avais résisté à la saisie de *la Monarchie selon la Charte* pour éclairer la Royauté abusée et pour soutenir la liberté de la pensée et de la presse; j'avais embrassé franchement nos institutions et j'y suis resté fidèle.

Ces tracasseries passées, je demeurai saignant des blessures qu'on m'avait faites à l'apparition de ma brochure. Je ne pris pas possession de ma carrière politique sans porter les cicatrices des coups que je reçus en entrant dans cette carrière: je m'y sentais mal, je n'y pouvais respirer.

Peu de temps après, une ordonnance contresignée Richelieu me raya de la liste des ministres d'État, et je fus privé d'une place réputée jusqu'alors inamovible; elle m'avait été donnée à Gand, et la pension attachée à cette place me fut rétirée: la main qui avait pris Fouché me frappa.

J'ai eu l'honneur d'être dépouillé trois fois pour la légitimité: la première, pour avoir suivi les fils de saint Louis dans leur exil; la seconde, pour avoir écrit en faveur des principes de la monarchie *octroyée*; la troisième, pour m'être tu sur une loi funeste au moment que je venais de faire triompher nos armes: la campagne d'Espagne avait rendu des soldats au drapeau blanc, et si j'avais été maintenu au pouvoir, j'aurais reporté nos frontières aux rives du Rhin.

Ma nature me rendit parfaitement insensible à la perte de mes appointements; j'en fus quitte pour me remettre à pied et pour aller, les jours de pluie, en fiacre à la Chambre des pairs. Dans mon équipage populaire, sous la protection de la canaille qui roulait autour de moi, je rentrai dans les droits des prolétaires dont je fais partie: du haut de mon char je domine le train des rois.

Je fus obligé de vendre mes livres: M. Merlin les exposa à la criée, à la salle Sylvestre, rue des Bons-Enfants. Je ne gardai qu'un petit Homère grec, à la marge duquel se trouvaient des essais de traductions et des remarques écrites de ma main. Bientôt il me fallut tailler dans le vif; je demandai à M. le ministre de l'in-

térieur la permission de mettre en loterie ma maison de campagne : la loterie fut ouverte chez M. Denis, notaire. Il y avait quatre-vingt-dix billets à, 1,000 francs chaque : les numéros ne furent point pris par les royalistes ; madame la duchesse d'Orléans, douairière, prit trois numéros ; mon ami M. Lainé, ministre de l'intérieur, qui avait contre-signé l'ordonnance du 5 septembre, et consenti dans le conseil à ma radiation, prit, sous un faux nom, un quatrième billet. L'argent fut rendu aux souscripteurs ; toutefois, M. Lainé refusa de retirer ses mille francs ; il les laissa au notaire pour les pauvres.

Peu de temps après, ma *Vallée aux loups* fut vendue, comme on vend les meubles des pauvres, sur la place du Châtelet. Je souffris beaucoup de cette vente ; je m'étais attaché à mes arbres, plantés et grandis, pour ainsi dire, dans mes souvenirs. La mise à prix était de 50,000 francs ; elle fut couverte par M. le vicomte de Montmorency, qui seul osa mettre une surenchère de cent francs : la *Vallée* lui resta. Il a depuis habité ma retraite : il n'est pas bon de se mêler à ma fortune : cet homme de vertu n'est plus.

— —

SUITE DE MES DISCOURS EN 1817 ET 1818.

Après la publication de *la Monarchie selon la Charte* et à l'ouverture de la nouvelle session au mois de novembre 1816, je continuai mes combats. Je fis à la Chambre des pairs, dans la séance du 23 de ce mois, une proposition tendante à ce que le Roi fût humblement supplié de faire examiner ce qui s'était passé aux dernières élections. La corruption et la violence du ministère dans ces dernières élections étaient flagrantes.

Dans mon opinion sur le projet de loi relatif aux finances (21 mars 1817), je m'élevai contre le titre XI de ce projet : il s'agissait des forêts de l'État que l'on prétendait affecter à la caisse d'amortissement et dont on voulait vendre ensuite cent cinquante mille hectares. Ces forêts se composaient de trois sortes de propriétés : les anciens domaines de la couronne, quelques commanderies de l'Ordre de Malte et le reste des biens de l'Église. Je ne sais pourquoi, même aujourd'hui, je trouve un intérêt triste dans mes paroles ; elles ont quelque ressemblance avec mes Mémoires :

« N'en déplaise à ceux qui n'ont administré que dans « nos troubles, ce n'est pas le gage matériel, c'est la mo- « rale d'un peuple qui fait le crédit public. Les proprié- « taires nouveaux feront-ils valoir les titres de leur pro- « priété nouvelle ? on leur citera, pour les dépouiller, des « héritages de neuf siècles enlevés à leurs anciens pos- « sesseurs. Au lieu de ces immuables patrimoines où la « même famille survivait à la race des chênes, vous aurez « des propriétés mobiles où les roseaux auront à peine « le temps de naître et de mourir avant qu'elles aient « changé de maîtres. Les foyers cesseront d'être les gar- « diens des mœurs domestiques ; ils perdront leur auto- « rité vénérable ; chemins de passage ouverts à tout ve- « nant, ils ne seront plus consacrés par le siége de l'aïeul « et par le berceau du nouveau-né.

« Pairs de France, c'est votre cause que je plaide ici « et non la mienne : je vous parle pour l'intérêt de vos « enfants ; moi je n'aurai rien à démêler avec la posté- « rité ; je n'ai point de fils, j'ai perdu le champ de mon « père, et quelques arbres que j'ai plantés ne seront « bientôt plus à moi. »

RÉUNION PIET.

Par la ressemblance des opinions, alors très-vives, il s'était établi une camaraderie entre les minorités des deux Chambres. La France apprenait le gouvernement représentatif: comme j'avais la sottise de le prendre à la lettre et d'en faire, à mon dam, une véritable passion, je soutenais ceux qui l'adoptaient, sans m'embarrasser s'il n'entrait pas dans leur opposition plus de motifs humains que d'amour pur comme celui que j'éprouvais pour la Charte; non que je fusse un niais, mais j'étais idolâtre de ma dame, et j'aurais traversé les flammes pour l'emporter dans mes bras. Ce fut dans cet accès de constitution que je connus M. de Villèle en 1816. Il était plus calme; il surmontait son ardeur; il prétendait aussi conquérir la liberté; mais il en faisait le siége en règle; il ouvrait méthodiquement la tranchée: moi, qui voulais enlever d'assaut la place, je grimpais à l'escalade et j'étais souvent renversé dans le fossé.

Je rencontrai pour la première fois M. de Villèle chez madame la duchesse de Lévis. Il devint le chef de l'opposition royaliste dans la Chambre élective, comme je l'étais dans la Chambre héréditaire. Il avait pour ami son collègue M. de Corbière. Celui-ci ne le quittait plus, et l'on disait *Villèle* et *Corbière*, comme on dit *Oreste* et *Pylade*, *Euryale* et *Nisus*.

Entrer dans de fastidieux détails pour des personnages dont on ne saura pas le nom demain serait d'une vanité idiote. D'obscurs et ennuyeux remuements, qu'on croit d'un intérêt immense et qui n'intéressent personne; des tripotages passés, qui n'ont déterminé aucun événement majeur, doivent être laissés à ces béats heureux, lesquels se figurent être ou avoir été l'objet de l'attention de la terre.

Il y avait pourtant des moments d'orgueil où mes démêlés avec M. de Villèle me paraissaient être à moi-même les dissensions de Sylla et de Marius, de César et de Pompée. Avec les autres membres de l'opposition, nous allions assez souvent, rue Thérèse, passer la soirée en délibération chez M. Piet. Nous arrivions extrêmement laids, et nous nous asseyions en rond autour d'un salon éclairé d'une lampe qui filait. Dans ce brouillard législatif, nous parlions de la loi présentée, de la motion à faire, du camarade à porter au secrétariat, à la questure, aux diverses commissions. Nous ne ressemblions pas mal aux assemblées des premiers fidèles, peintes par les ennemis de la foi: nous débitions les plus mauvaises nouvelles; nous disions que les affaires allaient changer de face, que Rome serait troublée par des divisions, que nos armées seraient défaites.

M. de Villèle écoutait, résumait et ne concluait point: c'était un grand aideur d'affaires; marin circonspect, il ne mettait jamais en mer pendant la tempête, et, s'il entrait avec dextérité dans un port connu, il n'aurait jamais découvert le Nouveau-Monde. Je remarquai souvent, à propos de nos discussions sur la vente des biens du clergé, que les plus chrétiens d'entre nous étaient les plus ardents à défendre les doctrines constitutionnelles. La religion est la source de la liberté: à Rome, le *flamen dialis* ne portait qu'un anneau creux au doigt, parce qu'un anneau plein avait quelque chose d'une chaîne; dans son vêtement et sur sa tête le pontife de Jupiter ne devait souffrir aucun nœud.

Après la séance, M. de Villèle se retirait accompagné de M. de Corbière. J'étudiais beaucoup d'individus, j'apprenais beaucoup de choses, je m'occupais de beaucoup d'intérêts dans ces réunions: les finances, que j'ai toujours sues, l'armée, la justice, l'administration, m'ini-

tiaient à leurs éléments. Je sortais de ces conférences un peu plus homme d'État et un peu plus persuadé de la pauvreté de toute cette science. Le long de la nuit, dans mon demi-sommeil, j'apercevais les diverses attitudes des têtes chauves, les diverses expressions des figures de ces Solons peu soignés et mal accompagnés de leurs corps: c'était bien vénérable assurément; mais je préférais l'hirondelle qui me réveillait dans ma jeunesse et les Muses qui remplissaient mes songes: les rayons de l'aurore qui frappant un cygne, faisaient tomber l'ombre de ces blancs oiseaux sur une vague d'or; le soleil levant qui m'apparaissait en Syrie dans la tige d'un palmier, comme le nid du phénix, me plaisaient mieux.

LE CONSERVATEUR.

Je sentais que mes combats de tribune dans une Chambre fermée, et au milieu d'une assemblée qui m'était peu favorable, restaient inutiles à la victoire et qu'il me fallait avoir une autre arme. La censure étant établie sur les feuilles périodiques quotidiennes, je ne pouvais remplir mon dessein qu'au moyen d'une feuille libre, semi-quotidienne, à l'aide de laquelle j'attaquerais à la fois le système des ministres et les opinions de l'extrême gauche exprimées dans la *Minerve* par M. Étienne. J'étais à Noisiel, chez madame la duchesse de Lévis, dans l'été de 1818, lorsque mon libraire M. Le Normant me vint voir. Je lui fis part de l'idée qui m'occupait; il prit feu, s'offrit à courir tous les risques et se chargea de tous les frais. Je parlai à mes amis MM. de Bonald et de Lamennais, je leur demandai s'ils voulaient s'associer: ils y consentirent et le journal ne tarda pas à paraître sous le nom de *Conservateur*.

La révolution opérée par ce journal fut inouïe: en France il changea la majorité dans les Chambres; à l'étranger il transforma l'esprit des cabinets.

Ainsi les royalistes me durent l'avantage de sortir du néant dans lequel ils étaient tombés auprès des peuples et des rois. Je mis la plume à la main aux plus grandes familles de France. J'affublai en journalistes les Montmorency et les Lévis; je convoquai l'arrière-ban; je fis marcher la féodalité au secours de la liberté de la presse. J'avais réuni les hommes les plus éclatants du parti royaliste, MM. de Villèle, de Corbière, de Vitrolles, de Castelbajac, etc. Je ne pouvais m'empêcher de bénir la Providence toutes les fois que j'étendais la robe rouge d'un prince de l'Église sur le *Conservateur* pour lui servir de couverture, et que j'avais le plaisir de lire un article signé en toutes lettres: *le cardinal de la Luzerne.* Mais il arriva qu'après avoir mené mes chevaliers à la croisade constitutionnelle, aussitôt qu'ils eurent conquis le pouvoir par la délivrance de la liberté, aussitôt qu'ils furent devenus princes d'Édesse, d'Antioche, de Damas, ils s'enfermèrent dans leurs nouveaux États avec Léonore d'Aquitaine, et me laissèrent me morfondre au pied de Jérusalem dont les infidèles avaient repris le saint tombeau.

Ma polémique commença dans le *Conservateur* et dura depuis 1818 jusqu'en 1820, c'est-à-dire jusqu'au rétablissement de la censure, dont le prétexte fut la mort du duc de Berri. A cette première époque de ma polémique, je culbutai l'ancien ministère et fis entrer M. de Villèle au pouvoir.

Après 1824, quand je repris la plume dans des brochures et dans le *Journal des Débats*, les positions étaient changées. Que m'importaient pourtant ces futiles misères, à moi qui n'ai jamais cru au temps où je vivais, à

moi qui appartenais au passé, à moi sans foi dans les rois, sans conviction à l'égard des peuples, à moi qui ne me suis jamais soucié de rien, excepté des songes, à condition encore qu'ils ne durent qu'une nuit!

Le premier article du *Conservateur* peint la position des choses au moment où je descendis dans la lice. Pendant les deux années que dura ce journal, j'eus successivement à traiter des accidents du jour et à examiner des intérêts considérables. J'eus occasion de relever les lâchetés de cette *correspondance privée* que la police de Paris publiait à Londres. Ces *correspondances privées* pouvaient calomnier, mais elles ne pouvaient déshonorer: ce qui est vil n'a pas le pouvoir d'avilir; l'honneur seul peut infliger le déshonneur. « Calomniateurs anonymes, « disais-je, ayez le courage de dire qui vous êtes; un « peu de honte est bientôt passée; ajoutez votre nom « à vos articles, ce ne sera qu'un mot méprisable de « plus. »

Je me moquais quelquefois des ministres et je donnais cours à ce penchant ironique que j'ai toujours réprouvé en moi.

Enfin, sous la date du 5 décembre 1818, le *Conservateur* contenait un article sérieux sur la morale des intérêts et sur celle des devoirs: c'est de cet article, qui fit du bruit, qu'est née la phraséologie des *intérêts moraux* et des *intérêts matériels*, mise d'abord en avant par moi, adoptée ensuite par tout le monde. Le voici fort abrégé; il s'élève au-dessus de la portée d'un journal et c'est un de mes ouvrages auquel ma raison attache quelque valeur. Il n'a point vieilli, parce que les idées qu'il renferme sont de tous les temps.

DE LA MORALE DES INTÉRÊTS MATÉRIELS ET DE CELLE DES DEVOIRS.

« Le ministère a inventé une morale nouvelle, la mo-
« rale des intérêts; celle des devoirs est abandonnée aux
« imbéciles. Or, cette morale des intérêts, dont on veut
« faire la base de notre gouvernement, a plus corrom-
« pu le peuple dans l'espace de trois années que la ré-
« volution dans un quart de siècle.

« Ce qui fait périr la morale chez les nations, et avec
« la morale les nations elles-mêmes, ce n'est pas la vio-
« lence, mais la séduction; et par séduction j'entends ce
« que toute fausse doctrine a de flatteur et de spécieux.
« Les hommes prennent souvent l'erreur pour la vérité,
« parce que chaque faculté du cœur ou de l'esprit a
« sa fausse image: la froideur ressemble à la vertu, le
« raisonner à la raison, le vide à la profondeur, ainsi
« du reste.

« Le dix-huitième siècle fut un siècle destructeur;
« nous fûmes tous séduits. Nous dénaturâmes la politi-
« que, nous nous égarâmes dans de coupables nouveau-
« tés en cherchant l'existence sociale dans la corruption
« de nos mœurs. La révolution vint nous réveiller: en
« poussant le Français hors de son lit, elle le jeta dans la
« tombe. Toutefois le règne de la terreur est peut-être,
« de toutes les époques de la révolution, celle qui fut la
« moins dangereuse à la morale, parce qu'aucune con-
« science n'était forcée: le crime paraissait dans sa fran-
« chise. Des orgies au milieu du sang, des scandales qui
« n'en étaient plus à force d'être horribles; voilà tout.
« Les femmes du peuple venaient travailler à leurs ou-
« vrages autour de la machine à meurtre comme à leurs
« foyers: les échafauds étaient les mœurs publiques et
« la mort le fond du gouvernement. Rien de plus net

« que la position de chacun: on ne parlait ni de *spé-* « *cialité*, ni de positif, ni de *système* d'*intérêts*. Ce ga- « limatias des petits esprits et des mauvaises conscien- « ces était inconnu. On disait à un homme: « Tu es « royaliste, noble, riche: meurs; » et il mourait. An- « tonelle écrivait qu'on ne trouvait aucune charge con- « tre tels prisonniers, mais qu'il les avait condamnés « comme aristocrates: monstrueuse franchise, qui nonob- « stant laissait subsister l'ordre moral; car ce n'est pas « de tuer l'innocent comme innocent qui perd la société, « c'est de le tuer comme coupable.

« En conséquence, ces temps affreux sont ceux des « grands dévouements. Alors les femmes marchèrent hé- « roïquement au supplice; les pères se livrèrent pour « les fils, les fils pour les pères; des secours inattendus « s'introduisaient dans les prisons, et le prêtre que l'on « cherchait consolait la victime auprès du bourreau qui « ne le reconnaissait pas.

« La morale sous le *Directoire* eut plutôt à combat- « tre la corruption des mœurs que celle des doctrines; il « y eut débordement. On fut jeté dans les plaisirs com- « me on avait été entassé dans les prisons, on forçait « le présent à avancer des joies sur l'avenir, dans la « crainte de voir renaître le passé. Chacun, n'ayant pas « encore eu le temps de se créer un intérieur, vivait « dans la rue, sur les promenades, dans les salons pu- « blics. Familiarisé avec les échafauds, et déjà à moitié « sorti du monde, on trouvait que cela ne valait pas la « peine de rentrer chez soi. Il n'était question que d'arts, « de bals, de modes; on changeait de parures et de vê- « tement aussi facilement qu'on se serait dépouillé de « la vie.

« Sous Bonaparte la séduction recommença, mais ce « fut une séduction qui portait son remède avec elle:

« Bonaparte séduisait par un prestige de gloire, et tout « ce qui est grand porte en soi un principe de législa- « tion. Il concevait qu'il était utile de laisser enseigner « la doctrine de tous les peuples, la morale de tous les « temps, la religion de toute éternité.

« Je ne serais pas étonné de m'entendre répondre: « Fonder la société sur un *devoir*, c'est l'élever sur une « fiction; la placer dans un *intérêt*, c'est l'établir dans « une réalité. Or, c'est précisément le *devoir* qui est un « fait et l'*intérêt* une fiction. Le *devoir* qui prend source « dans la divinité descend dans la famille, où il établit « des relations réelles entre le père et les enfants; de « là passant à la société et se partageant en deux bran- « ches, il règle dans l'ordre politique les rapports du « Roi et du sujet; il établit l'ordre moral, la chaine des « services et des protections, des bienfaits et de la re- « connaissance.

« C'est donc un fait très-positif que le devoir, puis- « qu'il donne à la société humaine la seule existence « durable qu'elle puisse avoir.

« L'intérêt au contraire est une fiction quand il est « pris comme on le prend aujourd'hui, dans son sens « physique et rigoureux, puisqu'il n'est plus le soir ce « qu'il était le matin; puisque à chaque instant il chan- « ge de nature, puisque fondé sur la fortune il en a la « mobilité.

« Par la morale des intérêts chaque citoyen est en « état d'hostilité avec les lois et le gouvernement, parce « que dans la société c'est toujours le grand nombre qui « souffre. On ne se bat point pour des idées abstraites « d'ordre, de paix, de patrie; ou si l'on se bat pour el- « les, c'est qu'on y attache des idées de *sacrifices;* alors « on sort de la morale des intérêts pour rentrer dans « celle des devoirs: tant il est vrai que l'on ne peut trou- « ver l'existence de la société hors de cette sainte limite!

« Qui remplit ses devoirs s'attire l'estime; qui cède à « ses intérêts est peu estimé. C'était bien du siècle de « puiser un principe de gouvernement dans une source « de mépris! Élevez les hommes politiques à ne penser « qu'à ce qui les touche, et vous verrez comment ils ar- « rangeront l'État; vous n'aurez par-là que des minis- « tres corrompus et avides, semblables à ces esclaves « mutilés qui gouvernaient le Bas-Empire et qui ven- « daient tout, se souvenant d'avoir eux-mêmes été vendus.

« Remarquez ceci: les intérêts ne sont puissants que « lors même qu'ils prospèrent; le temps est-il rigoureux, « ils s'affaiblissent. Les devoirs, au contraire, ne sont ja- « mais si énergiques que quand il en coûte à les rem- « plir. Le temps est-il bon? ils se relâchent. J'aime un « principe de gouvernement qui grandit dans le mal- « heur: cela ressemble beaucoup à la vertu.

« Quoi de plus absurde que de crier aux peuples: Ne « soyez pas dévoués! n'ayez pas d'enthosiasme! ne son- « gez qu'à vos intérêts! C'est comme si on leur disait: « Ne venez pas à notre secours, abandonnez-nous si tel « est votre intérêt. Avec cette profonde politique, lors- « que l'heure du dévouement arrivera, chacun fermera « sa porte, se mettra à la fenêtre et regardera passer « la monarchie. »

Tel était cet article sur la morale des intérêts et sur la morale des devoirs.

Le 3 décembre 1819 je remontai à la tribune de la Chambre des pairs: je m'élevai contre les mauvais Français qui pouvaient nous donner pour motif de tranquillité la surveillance des armées européennes. « Avions- « nous besoin de tuteurs? viendrait-on encore nous en- « tretenir de circonstances? devions-nous encore rece- « voir, par des notes diplomatiques, des certificats de « bonne conduite? et n'aurions-nous fait que changer

« une garnison de cosaques en une garnison d'ambas-
« sadeurs? »

Dès ce temps-là je parlais des étrangers comme j'en ai parlé depuis dans la guerre d'Espagne: je songeais à notre affranchissement à une heure où les libéraux mêmes me combattaient. Les hommes opposés d'opinion font bien du bruit pour arriver au silence! Laissez venir quelques années, les acteurs descendront de la scène et les spectateurs ne seront plus là pour blâmer ou pour applaudir.

ANNÉE DE MA VIE 1820. — MORT DU DUC DE BERRY.

Je venais de me coucher le 13 février au soir, lorsque le marquis de Vibraye entra chez moi pour m'apprendre l'assassinat du duc de Berri. Dans sa précipitation, il ne me dit pas le lieu où s'était passé l'événement. Je me levai à la hâte et je montai dans la voiture de M. de Vibraye. Je fus surpris de voir le cocher prendre la rue de Richelieu, et plus étonné encore quand il nous arrêta à l'Opéra: la foule aux abords était immense. Nous montâmes, au milieu de deux haies de soldats, par la porte latérale à gauche, et, comme nous étions en habits de pairs, on nous laissa passer. Nous arrivâmes à une sorte de petite antichambre: cet espace était encombré de toutes les personnes du château. Je me faufilai jusqu'à la porte d'une loge et je me trouvai face à face de M. le duc d'Orléans. Je fus frappé d'une expression mal déguisée, jubilante, dans ses yeux, à travers la contenance contrite qu'il s'imposait; il voyait de plus près le trône. Mes regards l'embarrassèrent; il quitta la place et me tourna le dos. On racontait autour de moi les détails du forfait, le nom de l'homme, les conjectures des divers participants à l'arrestation; on était agité, affairé:

les hommes aiment ce qui est spectacle, surtout la mort, quand cette mort est celle d'un grand. A chaque personne qui sortait du laboratoire ensanglanté, on demandait des nouvelles. On entendait le général A. de Girardin raconter qu'ayant été laissé pour mort sur le champ de bataille, il n'en était pas moins revenu de ses blessures: tel espérait et se consolait, tel s'affligeait. Bientôt le recueillement gagna la foule; le silence se fit; de l'intérieur de la loge sortit un bruit sourd: je tenais l'oreille appliquée contre la porte; je distinguai un râlement; ce bruit cessa: la famille royale venait de recevoir le dernier soupir d'un petit-fils de Louis XIV! J'entrai immédiatement.

Qu'on se figure une salle de spectacle vide, après la catastrophe d'une tragédie: le rideau levé, l'orchestre désert, les lumières éteintes, les machines immobiles, les décorations fixes et enfumées, les comédiens, les chanteurs, les danseuses, disparus par les trappes et les passages secrets!

J'ai donné dans un ouvrage à part la vie et la mort de M. le duc de Berri. Mes réflexions d'alors sont encore vraies aujourd'hui:

« Un fils de saint Louis, dernier rejeton de la bran-
« che aînée, échappe aux traverses d'un long exil et re-
« vient dans sa patrie; il commence à goûter le bonheur;
« il se flatte de se voir renaître, de voir renaître en même
« temps la monarchie dans les enfants que Dieu lui pro-
« met: tout à coup il est frappé au milieu de ses espé-
« rances, presque dans les bras de sa femme. Il va mou-
« rir, et il n'est pas plein de jours! Ne pourrait-il pas
« accuser le ciel, lui demander pourquoi il le traite avec
« tant de rigueur? Ah! qu'il lui eût été pardonnable de
« se plaindre de sa destinée! Car, enfin, quel mal fai-
« sait-il? Il vivait familièrement au milieu de nous dans

« une simplicité parfaite, il se mêlait à nos plaisirs et « soulageait nos douleurs; déjà six de ses parents ont « péri; pourquoi l'égorger encore, le rechercher, lui, « innocent, lui si loin du trône, vingt-sept ans après la « mort de Louis XVI? Connaissons mieux le cœur d'un « Bourbon! Ce cœur, tout percé du poignard, n'a pu « trouver contre nous un seul murmure: pas un regret « de la vie, pas une parole amère n'a été prononcée par « ce prince. Époux, fils, père et frère, en proie à toutes « les angoisses de l'ame, à toutes les souffrances du corps, « il ne cesse de demander la grâce de *l'homme*, qu'il « n'appelle pas même son assassin! Le caractère le plus « impétueux devient tout à coup le caractère le plus « doux. C'est un homme attaché à l'existence par tous « les liens du cœur; c'est un prince dans la fleur de « l'âge; c'est l'héritier du plus beau royaume de la terre « qui expire, et vous diriez que c'est un infortuné qui « ne perd rien ici-bas. »

Le meurtrier Louvel était un petit homme à figure sale et chafouine, comme on en voit des milliers sur le pavé de Paris. Il tenait du roquet; il avait l'air hargneux et solitaire. Il est probable que Louvel ne faisait partie d'aucune société; il était d'une secte, non d'un complot; il appartenait à l'une de ces conjurations d'idées, dont les membres se peuvent quelque fois réunir, mais agissent le plus souvent un à un, d'après leur impulsion individuelle. Son cerveau nourrissait une seule pensée, comme un cœur s'abreuve d'une seule passion. Son action était conséquente à ses principes: il avait voulu tuer la race entière d'un seul coup. Louvel a des admirateurs de même que Robespierre. Notre société matérielle, complice de toute entreprise matérielle, a détruit vite la chapelle élevée en expiation d'un crime. Nous avons l'horreur du sentiment moral parce qu'on y

voit l'ennemi et l'accusateur: les larmes auraient paru une récrimination; on avait hâte d'ôter à quelques chrétiens une croix pour pleurer.

Le 18 février 1820, le *Conservateur* paya le tribut de ses regrets à la mémoire de M. le duc de Berri. L'article se terminait par ce vers de Racine:

Si du sang de nos Rois quelque goutte échappée!

Hélas! cette goutte de sang s'écoule sur la terre étrangère!

M. Decazes tomba. La censure arriva, et, malgré l'assassinat du duc de Berry, je votai contre elle: ne voulant pas qu'elle souillât le *Conservateur*, ce journal finit par cette apostrophe au duc de Berri:

« Prince chrétien! digne fils de saint Louis! illustre « rejeton de tant de monarques, avant que vous soyez « descendu dans cette dernière demeure, recevez notre « dernier hommage. Vous aimiez, vous lisiez un ouvrage « que la censure va détruire. Vous nous avez dit quel- « quefois que cet ouvrage sauvait le trône: hélas! nous « n'avons pu sauver vos jours! Nous allons cesser d'é- « crire au moment que vous cessez d'exister: nous au- « rons la douloureuse consolation d'attacher la fin de « nos travaux à la fin de votre vie. »

NAISSANCE DU DUC DE BORDEAUX. — LES DAMES DE LA HALLE DE BORDEAUX.

M. le duc de Bordeaux vint au monde le 29 septembre 1820. Le nouveau-né fut nommé l'*enfant de l'Europe* et l'*enfant du miracle*, en attendant qu'il devînt l'enfant de l'exil.

Quelque temps avant les couches de la princesse, trois dames de la halle de Bordeaux, au nom de toutes les dames leurs compagnes, firent faire un berceau et me choisirent pour les présenter, elles et leur berceau, à madame la duchesse de Berri. Mesdames Dasté, Duranton, Aniche, m'arrivèrent. Je m'empressai de demander aux gentilshommes de service l'audience d'étiquette. Voilà que M. de Sèze crut qu'un tel honneur lui appartenait de droit: il était dit que je ne réussirais jamais à la cour. Je n'étais pas encore réconcilié avec le ministère, et je ne parus pas digne de la charge d'introducteur de mes humbles ambassadrices. Je me tirai de cette grande négociation comme de coutume, en payant leur dépense.

Tout cela devint une affaire d'État; le cancan passa dans les journaux. Les dames bordelaises en eurent connaissance et m'écrivirent à ce sujet la lettre qui suit:

« Bordeaux, le 24 octobre 1820.

« Monsieur le vicomte,

« Nous vous devons des remercîments pour la bonté « que vous avez eue de mettre aux pieds de madame la « duchesse de Berri notre joie et nos respects: pour « cette fois du moins on ne vous aura pas empêché « d'être notre interprète. Nous avons appris avec la « plus grande peine l'éclat que M. le comte de Sèze a « fait dans les journaux; et si nous avons gardé le si- « lence, c'est parce que nous avons craint de vous faire « de la peine. Cependant, monsieur le vicomte, personne « ne peut mieux que vous rendre hommage à la vérité « et tirer d'erreur M. de Sèze sur nos véritables inten- « tions pour le choix d'un introducteur chez son altesse « royale. Nous vous offrons de déclarer dans un journal « à votre choix tout ce qui s'est passé; et comme per- « sonne n'avait le droit de nous choisir un guide, que

« jusqu'au dernier moment nous nous étions flattées « que vous seriez ce guide, ce que nous déclarerons à « cet égard ferait nécessairement taire tout le monde.

« Voilà à quoi nous sommes décidées, monsieur le vi- « comte; mais nous avons cru qu'il était de notre de- « voir de ne rien faire sans votre agrément. Comptez « que ce serait de grand cœur que nous publierions les « bons procédés que vous avez eus pour tout le monde « au sujet de notre présentation. Si nous sommes la cause « du mal, nous voilà prêtes à le réparer.

« Nous sommes et nous serons toujours de vous,

« Monsieur le vicomte,

« Les très-humbles et très-respectueuses servantes,

« Femme Dasté, Duranton,

« Aniche. »

Je répondis à ces généreuses dames qui ressemblaient si peu aux grandes dames:

« Je vous remercie bien, mes chères dames, de l'offre « que vous me faites de publier dans un journal tout « ce qui s'est passé relativement à M. de Sèze. Vous êtes « d'excellentes royalistes, et moi aussi je suis un bon « royaliste: nous devons nous souvenir avant tout que « M. de Sèze est un homme respectable, et qu'il a été « le défenseur de notre Roi. Cette belle action n'est point « effacée par un petit mouvement de vanité. Ainsi gardons « le silence: il me suffit de votre bon témoignage auprès « de vos amis. Je vous ai déjà remerciées de vos excel- « lents fruits: madame de Chauteaubriand et moi nous « mangeons tous les jours vos marrons en parlantde vous.

« A présent permettez à votre hôte de vous embras- « ser. Ma femme vous dit mille choses, et moi je suis

« Votre serviteur et ami,

« Chateaubriand.

« Paris, 2 novembre 1820. »

Mais qui pense aujourd'hui à ces futiles débats? Les joies et les fêtes du baptême sont loin derrière nous. Quand Henri naquit le jour de Saint-Michel, ne disait-on pas que l'archange allait mettre le dragon sous ses pieds? Il est à craindre au contraire que l'épée flamboyante n'ait été tirée du fourreau que pour faire sortir l'innocent du paradis terrestre, et pour en garder contre lui les portes.

JE FAIS ENTRER M. DE VILLÈLE ET M. DE CORBIÈRE DANS LEUR PREMIER MINISTÈRE. — MA LETTRE AU DUC DE RICHELIEU. — BILLET DU DUC DE RICHELIEU ET MA RÉPONSE. — BILLETS DE M. DE POLIGNAC. — LETTRES DE M. DE MONTMORENCY ET DE M. PASQUIER. — JE SUIS NOMMÉ AMBASSADEUR A BERLIN. — JE PARS POUR CETTE AMBASSADE.

Cependant les événements qui se compliquaient ne décidaient rien encore. L'assassinat de M. le duc de Berri avait amené la chute de M. Decazes, qui ne se fit pas sans déchirements. M. le duc de Richelieu ne consentit à affliger son vieux maître que sur une promesse de M. Molé de donner à M. Decazes une mission lointaine. Il partit pour l'ambassade de Londres où je devais le remplacer. Rien n'était fini. M. de Villèle restait à l'écart avec sa fatalité M. de Corbière. J'offrais de mon côté un grand obstacle. Madame de Montcalm ne cessait de m'engager à la paix: j'y étais très-disposé, ne voulant sincèrement que sortir des affaires qui m'envahissaient, et pour lesquelles j'avais un souverain mépris. M. de Villèle, quoique plus souple, n'était pas alors facile à manier.

Il y a deux manières de devenir ministre: l'une brusquement et par force, l'autre par longueur de temps et

par adresse; la première n'était point à l'usage de M. de Villèle: le cauteleux exclut l'énergique, mais il est plus sûr et moins exposé à perdre la place qu'il a gagnée. L'essentiel dans cette manière d'arriver est d'agréer maints soufflets et de savoir avaler une quantité de couleuvres: M. de Talleyrand faisait grand usage de ce régime des ambitions de seconde espèce. En général, on parvient aux affaires par ce que l'on a de médiocre, et l'on y reste par ce que l'on a de supérieur. Cette réunion d'éléments antagonistes est la chose la plus rare, et c'est pour cela qu'il y a si peu d'hommes d'État.

M. de Villèle avait précisément le terre à terre des qualités par lesquelles le chemin lui était ouvert: il laissait faire du bruit autour de lui, pour recueillir le fruit de l'épouvante qui s'emparait de la cour. Parfois il prononçait des discours belliqueux, mais où quelques phrases laissaient luire l'espérance d'une nature abordable. Je pensais qu'un homme de son espèce devait commencer par entrer dans les affaires, n'importe comment, et dans une place non trop effrayante. Il me semblait qu'il lui fallait être d'abord ministre sans portefeuille afin d'obtenir un jour la présidence même du ministère. Cela lui donnerait un renom de modération, il serait vêtu parfaitement à son air; il deviendrait évident que le chef parlementaire de l'opposition royaliste n'était pas un ambitieux, puisqu'il consentait pour le bien de la paix à se faire si petit. Tout homme qui a été ministre, n'importe à quel titre, le redevient: un premier ministère est l'échelon du second; il reste sur l'individu qui a porté l'habit brodé une odeur de portefeuille qui le fait retrouver tôt ou tard par les bureaux.

Madame de Montcalm m'avait dit de la part de son frère qu'il n'y avait plus de ministère vacant; mais que si mes deux amis voulaient entrer au conseil comme

ministres d'État sans portefeuille, le Roi en serait charmé, promettant mieux pour la suite. Elle ajoutait que si je consentais à m'éloigner, je serais envoyé à Berlin. Je lui répondis qu'à cela ne tenait; que quant à moi j'étais toujours prêt à partir et que j'irais chez le diable, dans le cas que les Rois eussent quelque mission à remplir auprès de leur cousin; mais que je n'acceptais pourtant un exil que si M. de Villèle acceptait son entrée au conseil. J'aurais voulu aussi placer M. Lainé auprès de mes deux amis. Je me chargeai de la triple négociation. J'étais devenu le maître de la France politique par mes propres forces. On ne se doute guère que c'est moi qui ai fait le premier ministère de M. de Villèle et qui ai poussé le maire de Toulouse dans la carrière.

Je trouvai dans le caractère de M. Lainé une obstination invincible. M. de Corbière ne voulait pas une simple entrée au conseil; je le flattai de l'espoir qu'on y joindrait l'instruction publique. M. de Villèle, ne se prêtant qu'avec répugnance à ce que je désirais, me fit d'abord mille objections; son bon esprit et son ambition le décidèrent enfin à marcher en avant: tout fut arrangé. Voici les preuves irrécusables de ce que je viens de raconter; documents fastidieux de ces petits faits justement passés à l'oubli, mais utiles à ma propre histoire:

« 20 décembre, trois heures et demie.

« A M. LE DUC DE RICHELIEU.

« J'ai eu l'honneur de passer chez vous, monsieur le « duc, pour vous rendre compte de l'état des choses: « tout va à merveille. J'ai vu les deux amis: Villèle con-« sent enfin à entrer ministre secrétaire d'État au con-« seil, sans portefeuille, si Corbière consent à entrer

« au même titre, avec la direction de l'instruction publique. Corbière, de son côté, veut bien entrer à ces « conditions, moyennant l'approbation de Villèle. Ainsi « il n'y a plus de difficultés. Achevez votre ouvrage, « monsieur le duc; voyez les deux amis; et quand vous « aurez entendu ce que je vous écris, de leur propre bouche, vous rendrez à la France la paix intérieure, comme vous lui avez donné la paix avec les « étrangers.

« Permettez-moi de vous soumettre encore une idée: « trouveriez-vous un grand inconvénient à remettre à « Villèle la direction vacante par la retraite de M. de Barante? il serait alors placé dans une position plus égale « avec son ami. Toutefois, il m'a positivement dit qu'il « consentirait à entrer au conseil sans portefeuille, si « Corbière avait l'instruction publique. Je ne dis ceci que « comme un moyen de plus de satisfaire complètement « les royalistes, et de vous assurer une majorité immense « et inébranlable.

« J'aurai enfin l'honneur de vous faire observer que « c'est demain au soir qu'a lieu chez Piet la grande réunion royaliste, et qu'il serait bien utile que les deux « amis pussent demain au soir dire quelque chose qui « calmât toutes les effervescences et empêchât toutes les « divisions.

« Comme je suis, monsieur le duc, hors de tout ce « mouvement, vous ne verrez, j'espère, dans mon empressement que la loyauté d'un homme qui désire le « bien de son pays et vos succès.

« Agréez, je vous prie, monsieur le duc, l'assurance « de ma haute considération.

« CHATEAUBRIAND. »

« Mercredi.

« Je viens d'écrire à MM. de Villèle et de Corbière,
« monsieur, et je les engage à passer ce soir chez moi,
« car dans une œuvre aussi utile il ne faut pas perdre
« un moment. Je vous remercie d'avoir fait marcher
« l'affaire aussi vite; j'espère que nous arriverons à une
« heureuse conclusion. Soyez persuadé, monsieur, du plai-
« sir que j'ai à vous avoir cette obligation, et recevez
« l'assurance de ma haute considération.

« RICHELIEU. »

« Permettez-moi, monsieur le duc, de vous féliciter de
« l'heureuse issue de cette grande affaire, et de m'ap-
« plaudir d'y avoir eu quelque part. Il est bien à dési-
« rer que les ordonnances paraissent demain: elles fe-
« ront cesser toutes les oppositions. Sous ce rapport je
« puis être utile aux deux amis.

« J'ai l'honneur, monsieur le duc, de vous renouveler
« l'assurance de ma haute considération.

« CHATEAUBRIAND. »

« Vendredi.

« J'ai reçu avec un extrême plaisir le billet que M. le
« vicomte de Chateaubriand m'a fait l'honneur de m'é-
« crire. Je crois qu'il n'aura pas à se repentir de s'en
« être rapporté à la bonté du Roi, et s'il me permet d'a-
« jouter au désir que j'ai de contribuer à ce qui pourra
« lui être agréable. Je le prie de recevoir l'assurance de
« ma haute considération.

« RICHELIEU. »

« Ce jeudi.

« Vous savez sans doute, mon noble collègue, que l'affaire a été conclue hier soir à onze heures, et que tout « s'est arrangé sur les bases convenues entre vous et « le duc de Richelieu. Votre intervention nous a été fort « utile: grâces vous soient rendues pour cet acheminement vers un mieux qu'on doit désormais regarder comme probable.

« Tout à vous pour la vie,

« J. DE POLIGNAC. »

« Paris, mercredi 20 décembre, onze heures et demie du soir.

« Je viens de passer chez vous qui étiez retiré, noble « vicomte: j'arrive de chez Villèle qui lui-même est rentré tard de la conférence que vous lui aviez préparée « et annoncée. Il m'a chargé, comme votre plus proche « voisin, de vous faire savoir ce que Corbière voulait « aussi vous mander de son côté, que l'affaire que vous « avez réellement conduite et ménagée dans la journée « est décidément finie de la manière la plus simple et la « plus abrégée: lui *sans portefeuille*, son ami *avec l'instruction*. Il paraissait croire qu'on aurait pu attendre « un peu plus, et obtenir d'autres conditions; mais il « ne convenait pas de dédire un interprète, un négociateur tel que vous. C'est vous réellement qui leur avez « ouvert l'entrée de cette nouvelle carrière: ils comptent « sur vous pour la leur aplanir. De votre côté, pendant « le peu de temps que nous aurons encore l'avantage de « vous conserver parmi nous, parlez à vos amis les plus « vifs dans le sens de seconder ou du moins de ne pas « combattre les projets d'union. Bonsoir. Je vous fais encore mon compliment de la promptitude avec laquelle

« vous menez les négociations. Vous arrangerez ainsi « l'Allemagne pour revenir plus tôt au milieu de vos « amis. Je suis charmé, pour mon compte, de ce qu'il y « a de simplifié dans votre position.

« Je vous renouvelle tous mes sentiments.

« M. DE MONTMORENCY. »

« Voici, monsieur, une demande adressée par un garde « du corps du Roi au Roi de Prusse: elle m'est remise « et recommandée par un officier supérieur des gardes. « Je vous prie donc de l'emporter avec vous et d'en faire « usage, si vous croyez, quand vous aurez un peu exa- « miné le terrain à Berlin, qu'elle est de nature à obte- « nir quelque succès.

« Je saisis avec grand plaisir cette occasion de me fé- « liciter avec vous du *Moniteur* de ce matin et de vous « remercier de la part que vous avez eue à cette heu- « reuse issue qui, je l'espère, aura sur les affaires de no- « tre France la plus heureuse influence.

« Veuillez recevoir l'assurance de ma haute considé- « ration et de mon sincère attachement.

« PASQUIER. »

Cette suite de billets montre assez que je ne me vante pas; cela m'ennuierait trop d'être la mouche du coche; le timon ou le nez du cocher ne sont pas des places où j'aie jamais eu l'ambition de m'asseoir: que le coche arrive au haut ou roule en bas, point ne m'en chaut. Accoutumé à vivre caché dans mes propres replis, ou momentanément dans la large vie des siècles, je n'avais aucun goût aux mystères d'antichambre. J'entre mal dans la circulation en pièce de monnaie courante; pour me sauver je me retire auprès de Dieu; une idée fixe qui vient du ciel vous isole et fait tout mourir autour de vous

Revu en décembre 1846.

ANNÉE DE MA VIE 1821. — AMBASSADE DE BERLIN. — ARRIVÉE A BERLIN. — M. ANCILLON. — FAMILLE ROYALE. — FÊTES POUR LE MARIAGE DU GRAND-DUC NICOLAS. — SOCIÉTÉ DE BERLIN. — LE COMTE DE HUMBOLDT. — M. DE CHAMISSO.

Je quittai la France, laissant mes amis en possession d'une autorité que je leur avais achetée au prix de mon absence: j'étais un petit Lycurgue. Ce qu'il y avait de bon, c'est que le premier essai que j'avais fait de ma force politique me rendait ma liberté; j'allais jouir au dehors de cette liberté dans le pouvoir. Au fond de cette position nouvelle à ma personne, j'aperçois je ne sais quels romans confus parmi des réalités: n'y avait-il rien dans les cours? N'étaient-elles point des solitudes d'une autre sorte? C'étaient peut-être des Champs-Élysées avec leurs ombres.

Je partis de Paris le 1er janvier 1821: la Seine était gelée, et pour la première fois je courais sur les chemins avec les conforts de l'argent. Je revenais peu à peu de mon mépris des richesses; je commençais à sentir qu'il était assez doux de rouler dans une bonne voiture, d'être bien servi, de n'avoir à se mêler de rien, d'être devancé par un énorme chasseur de Varsovie, toujours affamé, et qui, au défaut des czars, aurait à lui seul dévoré la Pologne. Mais je m'habituai vite à mon bonheur; j'avais le pressentiment qu'il durerait peu, et que je serais bientôt remis à pied comme il était convenable. Avant d'être arrivé à ma destination, il ne me resta du voyage que mon goût primitif pour le voyage même; goût d'indépendance, — satisfaction d'avoir rompu les attaches de la société.

Vous verrez, lorsque je reviendrai de Prague en 1833, ce que je dis de mes vieux souvenirs du Rhin: je fus obligé, à cause des glaces, de remonter ses rives et de le traverser au-dessus de Mayence. Je ne m'occupai guère de *Moguntia,* de son archevêque, de ses trois ou quatre siéges, et de l'*imprimerie* par qui cependant je régnais. Francfort, cité de Juifs, ne m'arrêta que pour une de leurs affaires: un change de monnaie.

La route fut triste: le grand chemin était neigeux et le givre appendu aux branches des pins. Iena m'apparut de loin avec les larves de sa double bataille. Je traversais Erfurt et Weimar: dans Erfurt, l'empereur manquait; dans Weimar, habitait Goethe que j'avais tant admiré, et que j'admire beaucoup moins. Le chantre de la matière vivait, et sa vieille poussière se modelait encore autour de son génie. J'aurais pu voir Goethe, et je ne l'ai point vu; il laisse un vide dans la procession des personnages célèbres qui ont défilé sous mes yeux.

Le tombeau de Luther à Wittemberg ne me tenta point: le protestantisme n'est en religion qu'une hérésie illogique; en politique, qu'une révolution avortée. Après avoir mangé, en passant l'Elbe, un petit pain noir pétri à la vapeur du tabac, j'aurais eu besoin de boire dans le grand verre de Luther, conservé comme une relique. De là traversant Potsdam et franchissant la Sprée, rivière d'encre sur laquelle se traînent des barques gardées par un chien blanc, j'arrivai à Berlin. Là demeura, comme je l'ai dit, *le faux Julien dans sa fausse Athènes.* Je cherchai en vain le soleil du mont Hymette. J'ai écrit à Berlin la partie de ces *Mémoires* où vous avez trouvé la description de cette ville, ma course à Potsdam, mes souvenirs du grand Frédéric, de son cheval, de ses levrettes et de Voltaire.

Descendu le 11 janvier à l'auberge, j'allai demeurer ensuite *Sous les Tilleuls*, dans l'hôtel qu'avait quitté M. le marquis de Bonnay, et qui appartenait à madame la duchesse de Dino: j'y fus reçu par MM. Decaux, de Flavigny et de Cussy, secrétaires de légation.

Le 17 de janvier j'eus l'honneur de présenter au Roi les lettres de récréance de M. le marquis de Bonnay et mes lettres de créance. Le Roi, logé dans une simple maison, avait pour toute distinction deux sentinelles à sa porte: entrait qui voulait; on lui parlait *s'il était chez lui*. Cette simplicité des princes allemands contribue à rendre moins sensibles aux petits le nom et les prérogatives des grands. Frédéric-Guillaume allait chaque jour, à la même heure dans une carriole découverte qu'il conduisait lui-même, casquette en tête, manteau grisâtre sur le dos, fumer son cigare dans le parc. Je le rencontrais souvent et nous continuions nos promenades, chacun de notre côté. Quand il rentrait dans Berlin, la sentinelle de la porte de Brandebourg criait à tue-tête; la garde prenait les armes et sortait; le Roi passait, tout était fini.

Dans la même journée je fis ma cour au Prince royal et aux princes ses frères, jeunes militaires fort gais. Je vis le grand-duc Nicolas et la grande-duchesse nouvellement mariés et auxquels on donnait des fêtes. Je vis aussi le duc et la duchesse de Cumberland, le prince Guillaume, frère du Roi, le prince Auguste de Prusse, longtemps notre prisonnier: il avait voulu épouser madame Récamier; il possédait l'admirable portrait que Gérard avait fait d'elle et qu'elle avait échangé avec le prince pour le tableau de Corinne.

Je m'étais empressé de chercher M. Ancillon. Nous nous connaissions mutuellement par nos ouvrages. Je l'avais rencontré à Paris avec le prince royal son élè-

ve; il était chargé à Berlin par intérim du portefeuille des affaires étrangères pendant l'absence de M. le comte de Bernstorff. Sa vie était très-touchante; sa femme avait perdu la vue: toutes les portes de sa maison étaient ouvertes: la pauvre aveugle se promenait de chambre en chambre parmi des fleurs, et se reposait au hasard comme un rossignol en cage; elle chantait bien et mourut tôt.

M. Ancillon, de même que beaucoup d'hommes illustres de la Prusse, était d'origine française: ministre protestant, ses opinions avaient d'abord été très-libérales; peu à peu il se refroidit. Quand je le retrouvai à Rome en 1828, il était revenu à la monarchie tempérée et il a rétrogradé jusqu'à la monarchie absolue. Avec un amour éclairé des sentiments généreux, il avait la haine et la peur des révolutionnaires: c'est cette haine qui l'a poussé vers le despotisme, afin d'y demander abri. Ceux qui vantent encore 1793 et qui en admirent les crimes ne comprendront-ils jamais combien l'horreur dont on est saisi pour ces crimes est un obstacle à l'établissement de la liberté?

Il y eut une fête à la cour, et là commencèrent pour moi des honneurs dont j'étais bien peu digne. Jean Bart avait mis pour aller à Versailles un habit de drap d'or doublé de drap d'argent, ce qui le gênait beaucoup. La grande duchesse, aujourd'hui l'impératrice de Russie, et la duchesse de Cumberland choisirent mon bras dans une marche polonaise: mes romans du monde commençaient. L'air de la marche était une espèce de pot-pourri composé de plusieurs morceaux parmi lesquels, à ma grande satisfaction, je reconnus la chanson du roi Dagobert: cela m'encouragea et vint au secours de ma timidité. Ces fêtes se répétèrent; une d'elles surtout eut lieu dans le grand palais du Roi. Ne voulant pas en prendre le récit sur mon compte, je le donne tel qu'il est consi-

gné dans le *Morgenblatt* de Berlin par madame la baronne de Hohenhausen :

« Berlin, le 22 mars 1821.
Morgenblatt (Feuille du matin), n° 70.

« Un des personnages remarquables qui assistaient à « cette fête était le vicomte de Chateaubriand, ministre « de France, et, quelle que fût la splendeur du spectacle « qui se développait à leurs yeux, les belles Berlinoises « avaient encore des regards pour l'auteur d'*Atala*, ce « superbe et mélancolique roman où l'amour le plus ar- « dent succombe dans le combat contre la religion. La « mort d'Atala et l'heure du bonheur de Chactas, pen- « dant un orage dans les antiques forêts de l'Amérique, « dépeint avec les couleurs de Milton, resteront à ja- « mais gravées dans la mémoire de tous les lecteurs de « ce roman. M. de Chateaubriand écrivit *Atala* dans sa « jeunesse péniblement éprouvée par l'exil de sa patrie: « de là cette profonde mélancolie et cette passion brû- « lante qui respirent dans l'ouvrage entier. A présent, « cet homme d'État consommé a voué uniquement sa « plume à la politique. Son dernier ouvrage, *la Vie et* « *la mort du duc de Berri*, est tout à fait écrit dans le « ton qu'employaient les panégyristes de Louis XIV.

« M. de Chateaubriand est d'une taille assez petite, et « pourtant élancée. Son visage ovale a une expression « de piété et de mélancolie. Il a les cheveux et les yeux « noirs: ceux-ci brillent du feu de son esprit qui se pro- « nonce dans ses traits. »

Mais j'ai les cheveux blancs: pardonnez donc à madame la baronne de Hohenhausen de m'avoir croqué dans mon bon temps, bien qu'elle m'octroie déjà des années. Le portrait est d'ailleurs fort joli; mais je dois à ma sincérité de dire qu'il n'est pas ressemblant.

MINISTRES ET AMBASSADEURS. — HISTORIQUE DE LA COUR ET DE LA SOCIÉTÉ.

L'hôtel Sous les Tilleuls, *unten den Linden*, était beaucoup trop grand pour moi, froid et délabré: je n'en occupais qu'une petite partie.

Parmi mes collègues, ministres et ambassadeurs, le seul remarquable était M. d'Alopeus. J'ai depuis rencontré sa femme et sa fille à Rome auprès de la grande-duchesse Hélène: si celle-ci eût été à Berlin au lieu de la grande-duchesse Nicolas, sa belle-sœur, j'aurais été plus heureux.

M. d'Alopeus, mon collègue, avait la douce manie de se croire adoré. Il était persécuté par les passions qu'il inspirait: « Ma foi, disait-il, je ne sais ce que j'ai; par-« tout où je vais, les femmes me suivent. Madame d'Alo-« peus s'est attachée obstinément à moi. » Il eût été excellent saint-simonien. La société privée, comme la société publique, a son allure: dans la première, ce sont toujours des attachements formés et rompus, des affaires de famille, des morts, des naissances, des chagrins et des plaisirs particuliers; le tout varié d'apparences selon les siècles. Dans l'autre, ce sont toujours des changements de ministres, des batailles perdues ou gagnées, des négociations avec les cours, des Rois qui s'en vont, ou des royaumes qui tombent.

Sous Frédéric II, électeur de Brandebourg, surnommé *Dent de Fer*; sous Joachim II, empoisonné par le Juif Lippold; sous Jean Sigismond, qui réunit à son électorat le duché de Prusse; sous Georges Guillaume, l'*Irrésolu*, qui, perdant ses forteresses, laissait Gustave Adolphe s'entretenir avec les dames de sa cour et disait: « Que faire? ils ont des canons; » sous le Grand-Elec-

teur, qui ne rencontra dans ses États que des monceaux de cendres, lesquels empêchaient l'herbe de croître, qui donna une audience à l'ambassade tartare dont l'interprète avait un nez de bois et des oreilles coupées; sous son fils, premier Roi de Prusse, qui, réveillé en sursaut par sa femme, prit la fièvre de peur et en mourut; sous tous ces règnes, les divers mémoires ne laissent voir que la répétition des mêmes aventures dans la société privée.

Frédéric-Guillaume Ier, père du grand Frédéric, homme dur et bizarre, fut élevé par madame de Rocoules la réfugiée: il aima une jeune femme qui ne put l'adoucir; son salon fut une tabagie. Il nomma le bouffon Gundling président de l'Académie royale de Berlin; il fit enfermer son fils dans la citadelle de Custrin, et Quatt eut la tête tranchée devant le jeune prince; c'était la vie privée de ce temps. Le grand Frédéric, monté sur le trône, eut une intrigue avec une danseuse italienne, la Barbarini, seule femme dont il s'approcha jamais: il se contenta de jouer de la flûte la première nuit de ses noces sous la fenêtre de la princesse Élisabeth de Brunswick lorsqu'il l'épousa. Frédéric avait le goût de la musique et la manie des vers. Les intrigues et les épigrammes des deux poëtes, Frédéric et Voltaire, troublèrent madame de Pompadour, l'abbé de Bernis et Louis XV. La margrave de Bayreith était mêlée dans tout cela avec de l'amour, comme en pouvait avoir un poëte. Des cercles littéraires chez le Roi, puis des chiens sur des fauteuils malpropres; puis des concerts devant des statues d'Antinoüs; puis des grands dîners; puis beaucoup de philosophie; puis la liberté de la presse et des coups de bâton; puis enfin un homard ou un pâté d'anguille qui mit fin aux jours d'un vieux grand homme, lequel voulait vivre: voilà de quoi s'occupa la société privée de ce

temps de lettres et de batailles. — Et, nonobstant, Frédéric a renouvelé l'Allemagne, établi un contre-poids à l'Autriche, et changé tous les rapports et tous les intérêts politiques de la Germanie.

Dans les nouveaux règnes nous trouvons le Palais de marbre, madame Rietz avec son fils, Alexandre comte de la Marche, la baronne de Stoltzemberg, maîtresse du margrave Schwed, autrefois comédienne, le prince Henri et ses amis suspects, mademoiselle Voss, rivale de madame Rietz, une intrigue de bal masqué entre un jeune Français et la femme d'un général prussien, enfin madame de F...., dont on peut lire l'aventure dans l'Histoire secrète de la cour de Berlin; qui sait tous ces noms? qui se rappellera les nôtres? Aujourd'hui, dans la capitale de la Prusse, c'est à peine si des octogénaires ont conservé la mémoire de cette génération passée.

GUILLAUME DE HUMBOLDT. — ADALBERT DE CHAMISSO.

La société à Berlin me convenait par ses habitudes: entre cinq et six heures on *allait en soirée;* tout était fini à neuf et je me couchais tout juste comme si je n'eusse pas été ambassadeur. Le sommeil dévore l'existence, c'est ce qu'il y a de bon: « Les heures sont lon« gues et la vie est courte, » dit Fénélon. M. Guillaume de Humboldt, frère de mon illustre ami le baron Alexandre, était à Berlin: je l'avais connu ministre à Rome; suspect au gouvernement à cause de ses opinions, il menait une vie retirée: pour tuer le temps, il apprenait toutes les langnes et même tous les patois de la terre. Il retrouvait les peuples, habitants anciens d'un sol, par les dénominations géographiques du pays. Une

de ses filles parlait indifféremment le grec ancien ou le grec moderne; si l'on fût tombé dans un bon jour, on aurait pu deviser à table en sanscrit.

Adalbert de Chamisso demeurait au Jardin-des-Plantes, à quelque distance de Berlin. Je le visitai dans cette solitude où les plantes gelaient en serre. Il était grand, d'une figure assez agréable. Je me sentais un attrait pour cet exilé voyageur comme moi : il avait vu ces mers du pôle où je m'étais flatté de pénétrer. Émigré comme moi, il avait été élevé à Berlin en qualité de page. Adalbert, parcourant la Suisse, s'arrêta un moment à Coppet. Il se trouva dans une partie sur le lac, où il pensa périr. Il écrivait ce jour-là même: « Je vois bien « qu'il faut chercher mon salut sur les grandes mers. »

M. de Chamisso avait été nommé par M. de Fontanes professeur à Napoléonville, puis professeur de grec à Strasbourg; il repoussa l'offre par ces nobles paroles: « La première condition pour travailler à l'instruc- « tion de la jeunesse est l'indépendance: bien que j'ad- « mire le génie de Bonaparte, il ne peut me convenir. » Il refusa de même les avantages que lui offrait la Restauration: « Je n'ai rien fait pour les Bourbons, disait- « il, et je ne puis recevoir le prix des services et du « sang de mes pères. Dans ce siècle chaque homme doit « pourvoir à son existence. » On conserve dans la famille de M. de Chamisso ce billet écrit au Temple, de la main de Louis XVI: « Je recommande M. de Chamisso, « un de mes fidèles serviteurs, à mes frères. » Le roi martyr avait caché ce petit billet dans son sein pour le faire remettre à son premier page, Chamisso, oncle d'Adalbert.

L'ouvrage le plus touchant peut-être de cet enfant des muses, caché sous les armes étrangères et adopté des bardes de la Germanie, ce sont ces vers qu'il fit d'abord

en allemand et qu'il traduisit en vers français, sur le château de Boncours, sa demeure paternelle:

Je rêve encore à mon jeune âge
Sous le poids de mes cheveux blancs;
Tu me poursuis, fidèle image,
Et renais sous la faux du temps.
Du sein d'une mer de verdure
S'élève ce noble château:
Je reconnais et sa toiture,
Et ses tours avec ses créneaux;
Ces lions de nos armoiries
Ont encor leurs regards d'amour;
Je vous souris, gardes chéries,
Et je m'élance dans la cour.
Voilà le sphinx à la fontaine,
Voilà le figuier verdoyant;
La s'épanouit l'ombre vaine
Des premiers songes de l'enfant.
De mon aïeul, dans la chapelle,
Je cherche et revois le tombeau;
Voilà la colonne à laquelle
Pendent ses armes en faisceau.
Ce marbre que le soleil dore,
Et ces caractères pieux,
Non, je ne puis les lire encore,
Un voile humide est sur mes yeux.
Fidèle château de mes pères,
Je te retrouve tout en moi!
Tu n'es plus, superbe naguères,
La charrue a passé sur toi!....
Sol que je chéris, sois fertile,
Je te bénis d'un cœur serein;
Bénis, quel qu'il soit, l'homme utile
Dont le soc sillonne ton sein.

Chamisso bénit le laboureur qui laboure le sillon dont il a été dépouillé; son ame devait habiter les régions où

planait mon ami Joubert. Je regrette Combourg, mais avec moins de résignation, bien qu'il ne soit pas sorti de ma famille. Embarqué sur le vaisseau armé par le comte de Romanzoff, M. de Chamisso découvrit, avec le capitaine Kotzebue, le détroit à l'est du détroit de Behring, et donna son nom à l'une des îles d'où Cook avait entrevu la côte de l'Amérique. Il retrouva au Kamtschatka le portrait de madame Récamier sur porcelaine, et le petit conte *Peter Schlemill*, traduit en hollandais. Le héros d'Adalbert, Peter Schlemill, avait vendu son ombre au diable: j'aurais mieux aimé lui vendre mon corps.

Je me souviens de Chamisso comme du souffle insensible qui faisait légèrement fléchir la tige des brandes que je traversai en retournant à Berlin.

LA PRINCESSE GUILLAUME. — L'OPÉRA. — RÉUNION MUSICALE.

D'après un règlement de Frédéric II, les princes et princesses du sang à Berlin ne voient pas le corps diplomatique; mais, grâce au carnaval, au mariage du duc de Cumberland avec la princesse Frédérique de Prusse, sœur de la feue Reine, grâce encore à une certaine inflexion d'étiquette que l'on se permettait, disait-on, à cause de ma personne, j'avais l'occasion de me trouver plus souvent que mes collègues avec la famille royale. Comme je visitais de fois à autre *le grand palais*, j'y rencontrais la princesse Guillaume: elle se plaisait à me conduire dans les appartements. Je n'ai jamais vu un regard plus triste que le sien; dans les salons inhabités derrière le château, sur la Sprée, elle me montrait une chambre hantée à certains jours par une dame blanche, et, en se serrant contre moi avec une certaine frayeur,

elle avait l'air de cette dame blanche. De son côté, la duchesse de Cumberland me racontait qu'elle et sa sœur la reine de Prusse, toutes deux encore très-jeunes, avaient entendu leur mère qui venait de mourir leur parler sous ses rideaux fermés.

Le Roi, en présence duquel je tombais en sortant de mes visites de curieux, me menait à ses oratoires: il m'en faisait remarquer les crucifix et les tableaux, et rapportait à moi l'honneur de ces innovations, parce qu'ayant lu, me disait-il, dans le *Génie du Christianisme*, que les protestants avaient trop dépouillé leur culte, il avait trouvé juste ma remarque; il n'était pas encore arrivé à l'excès de son fanatisme luthérien.

Le soir à l'Opéra j'avais une loge auprès de la loge royale, placée en face du théâtre. Je causais avec les princesses; le Roi sortait dans les entr'actes; je le rencontrais dans le corridor, il regardait si personne n'était autour de nous et si l'on ne pouvait nous entendre; il m'avouait alors tout bas sa détestation de Rossini et son amour pour Gluck. Il s'étendait en lamentations sur la décadence de l'art et surtout sur ces gargarismes de notes destructeurs du chant dramatique: il me confiait qu'il n'osait dire cela qu'à moi, à cause des personnes qui l'environnaient. Voyait-il venir quelqu'un, il se hâtait de rentrer dans sa loge.

Je vis jouer la Jeanne d'Arc de Schiller: la cathédrale de Reims était parfaitement imitée. Le Roi, sérieusement religieux, ne supportait qu'avec peine sur le théâtre la représentation du culte catholique. M. Spontini, l'auteur de la Vestale, avait la direction de l'Opéra. Madame Spontini, fille de M. Érard, était agréable, mais elle semblait expier la volubilité du langage des femmes par la lenteur qu'elle mettait à parler: chaque mot divisé en syllabes expirait sur ses lèvres; si elle avait voulu vous dire: *Je*

vous aime, l'amour d'un Français aurait pu s'en voler entre le commencement et la fin de ces trois mots. Elle ne pouvait pas finir mon nom, et elle n'arrivait pas au bout sans une certaine grâce.

Une réunion publique musicale avait lieu deux ou trois fois la semaine. Le soir en revenant de leur ouvrage, de petites ouvrières, leur panier au bras, des garçons ouvriers portant les instruments de leurs métiers, se pressaient pêle-mêle dans une salle; on leur donnait en entrant une feuillet noté, et ils se joignaient au chœur général avec une précision étonnante. C'était quelque chose de surprenant que ces deux ou trois cents voix confondues. Le morceau fini, chacun reprenait le chemin de sa demeure. Nous sommes bien loin de ce sentiment de l'harmonie, moyen puissant de civilisation; il a introduit dans la chaumière des paysans de l'Allemagne une éducation qui manque à nos hommes rustiques: partout où il y a un piano, il n'y a plus de grossièreté.

MES PREMIÈRES DÉPÊCHES. — M. DE BONNAY.

Vers le 13 de janvier, j'ouvris le cours de mes dépêches avec le ministre des affaires étrangères. Mon esprit se plie facilement à ce genre de travail: pourquoi pas? Dante, Arioste et Milton n'ont-ils pas aussi bien réussi en politique qu'en poésie? Je ne suis sans doute ni Dante, ni Arioste, ni Milton; l'Europe et la France ont vu néanmoins par le *Congrès de Vérone* ce que je pourrais faire.

Mon prédécesseur à Berlin me traitait en 1816 comme il traitait M. de Lameth dans ses petits vers au commencement de la révolution. Quand on est si aimable, il ne faut pas laisser derrière soi de registres, ni avoir la rec-

titude d'un commis quand on n'a pas la capacité d'un diplomate. Il arrive, dans les temps où nous vivons, qu'un coup de vent envoie dans votre place celui contre lequel vous vous étiez élevé; et comme le devoir d'un ambassadeur est d'abord de connaître les archives de l'ambassade, voilà qu'il tombe sur les notes où il est arrangé de main de maître. Que voulez-vous? ces esprits profonds, qui travaillaient au succès de la bonne cause, ne pouvaient pas penser à tout.

EXTRAITS DES REGISTRES DE M. DE BONNAY.

N° 64. 23 novembre 1816.

« Les paroles que le Roi a adressées au bureau nou- « vellement formé de la Chambre des pairs ont été con- « nues et approuvées de toute l'Europe. On m'a deman- « dé s'il était possible que des hommes dévoués au Roi, « que des personnes attachées à sa personne et occu- « pant des places dans sa maison, ou dans celles de nos « princes, eussent pu en effet donner leurs suffrages pour « porter M. de Chateaubriand à la secrétairerie. Ma ré- « ponse a été que le scrutin étant secret, personne ne « pouvait connaître les votes particuliers. « Ah! s'est « écrié un homme principal, si le Roi pouvait en être « assuré, j'espère que l'accès des Tuileries serait aussi- « tôt fermé à ces serviteurs infidèles. » J'ai cru que je « ne devais rien répondre, et je n'ai rien répondu. »

15 octobre 1816.

. . . .

« Il en sera de même, monsieur le duc, de la mesure « du 5 et de celle du 20 septembre: l'une et l'autre ne « trouvent en Europe que des approbateurs. Mais ce qui « étonne, c'est de voir que de très-purs et très-dignes « royalistes continuent de se passionner pour M. de Cha-

« teaubriand, malgré la publication d'un livre qui éta-
« blit en principe que le Roi de France, en vertu de la
« Charte, n'est plus qu'un être moral, essentiellement
« nul et sans volonté propre. Si tout autre que lui avait
« avancé une pareille maxime, les mêmes hommes, non
« sans apparence de raison, l'auraient qualifié de ja-
« cobin. »

Me voilà bien remis à ma place. C'est du reste une bonne leçon; cela rabat notre orgueil, en nous apprenant ce que nous deviendrons après nous.

Par les dépêches de M. de Bonnay et par celles de quelques autres ambassadeurs appartenant à l'ancien régime, il m'a paru que ces dépêches traitaient moins des affaires diplomatiques que des anecdotes relatives à des personnages de la société et de la cour: elles se réduisaient à un journal louangeur de Dangeau ou satirique de Tallemant. Aussi Louis XVIII et Charles X aimaient-ils beaucoup mieux les lettres amusantes de mes collègues que ma correspondance sérieuse. J'aurais pu rire et me moquer comme mes devanciers; mais le temps où les aventures scandaleuses et les petites intrigues se liaient aux affaires était passé. Quel bien aurait-il résulté pour mon pays du portrait de M. Hardenberg, beau vieillard blanc comme un cygne, sourd comme un pot, allant à Rome sans permission, s'amusant de trop de choses, croyant à toutes sortes de rêveries, livré en dernier lieu au magnétisme entre les mains du docteur Koreff que je rencontrais à cheval trottant dans les lieux écartés entre le diable, la médecine et les muses?

Ce mépris pour une correspondance frivole me fait dire à M. Pasquier dans ma lettre du 13 février 1821, n° 13:

« Je ne vous ai point parlé, monsieur le baron, selon
« l'usage, des réceptions, des bals, des spectacles, etc.;

« je ne vous ai point fait de petits portraits et d'inutiles « satires; j'ai tâché de faire sortir la diplomatie du com- « mérage. Le règne du commun reviendra lorsque le « temps extraordinaire sera passé: aujourd'hui il ne faut « peindre que ce qui doit vivre et n'attaquer que ce qui « menace. »

LE PARC. — LA DUCHESSE DE CUMBERLAND.

Berlin m'a laissé un souvenir durable, parce que la nature des récréations que j'y trouvai me reporta au temps de mon enfance et de ma jeunesse; seulement, des princesses très-réelles remplissaient le rôle de ma Sylphide. De vieux corbeaux, mes éternels amis, venaient se percher sur les tilleuls devant ma fenêtre; je leur jetais à manger: quand ils avaient saisi un morceau de pain trop gros, ils le rejetaient avec une adresse inimaginable pour en saisir un plus petit; de manière qu'ils pouvaient en prendre un autre un peu plus gros, et ainsi de suite jusqu'au morceau capital qui, à la pointe de leur bec, le tenait ouvert, sans qu'aucune des couches croissantes de la nourriture pût tomber. Le repas fait, l'oiseau chantait à sa manière: *cantus cornicum ut secla vetusta.* J'errais dans les espaces déserts de Berlin glacé; mais je n'entendais pas sortir de ses murs, comme des vieilles murailles de Rome, de belles voix de jeunes filles. Au lieu de capucins à barbe blanche traînant leurs sandales parmi des fleurs, je rencontrais des soldats qui roulaient des boules de neige.

Un jour, au détour de la muraille d'enceinte, Hyacinthe et moi nous nous trouvâmes nez à nez avec un vent d'est si perçant, que nous fûmes obligés de courir dans la campagne pour regagner la ville à moitié morts. Nous

franchîmes des terrains enclos, et tous les chiens de garde nous sautaient aux jambes en nous poursuivant. Le thermomètre descendit ce jour-là à 22 degrés au-dessous de glace. Un ou deux factionnaires, à Potsdam, furent gelés.

De l'autre côté du parc était une ancienne faisanderie abandonnée; — les princes de Prusse ne chassent point. Je passais un petit pont de bois sur un canal de Sprée, et je me trouvais parmi les colonnes de sapins qui faisaient le portique de la faisanderie. Un renard, en me rappelant ceux du Mail de Combourg, sortait par un trou pratiqué dans le mur de la réserve, venait me demander de mes nouvelles et se retirait dans son taillis.

Ce qu'on nomme le parc, à Berlin, est un bois de chênes, de bouleaux, de hêtres, de tilleuls et de blancs de Hollande. Il est situé à la porte de Charlottenbourg et traversé par la grande route qui mène à cette résidence royale. A droite du parc est un champ-de-mars; à gauche, des guinguettes.

Dans l'intérieur du parc, qui n'était pas alors percé d'allées régulières, on rencontrait des prairies, des endroits sauvages et des bancs de hêtre sur lesquels la Jeune Allemagne avait naguère gravé, avec un couteau, des cœurs percés de poignards: sous ces cœurs poignardés on lisait le nom de *Sand*. Des bandes de corbeaux, habitant les arbres aux approches du printemps, commencèrent à ramager. La nature vivante se ranimait avant la nature végétale, et des grenouilles toutes noires étaient dévorées par des canards, dans les eaux çà et là dégelées: ces rossignols-là *ouvraient le printemps dans les bois* de Berlin. Cependant le parc n'était pas sans quelques jolis animaux: des écureuils circulaient sur les branches ou se jouaient à terre, en se faisant un pavillon de leur queue. Quand j'approchais de la fête, les acteurs

remontaient le tronc des chênes, s'arrêtaient dans une fourche et grognaient en me voyant passer au-dessous d'eux. Peu de promeneurs fréquentaient la futaie dont le sol inégal était bordé et coupé de canaux. Quelquefois je rencontrais un vieil officier goutteux qui me disait, tout réchauffé et tout réjoui, en me parlant du pâle rayon de soleil sous lequel je grelottais: « Ça pique! » De temps en temps je trouvais le duc de Cumberland, à cheval et presque aveugle, arrêté devant un blanc de Hollande contre lequel il était venu se cogner le nez. Quelques voitures attelées de six chevaux passaient: elles portaient ou l'ambassadrice d'Autriche, ou la princesse de Radzivill et sa fille, âgée de quinze ans, charmante comme une de ces nues à figure de vierge qui entourent la lune d'Ossian. La duchesse de Cumberland faisait presque tous les jours la même promenade que moi: tantôt elle revenait de secourir dans une chaumière une pauvre femme de Spandau, tantôt elle s'arrêtait et me disait gracieusement qu'elle avait voulu me rencontrer; aimable fille des trônes descendue de son char comme la déesse de la nuit pour errer dans les forêts! Je la voyais aussi chez elle; elle me répétait qu'elle me voulait confier son fils, ce petit *Georges* devenu le prince que sa cousine Victoria aurait, dit-on, désiré placer à ses côtés sur le trône de l'Angleterre.

La princesse Frédérique a traîné depuis ses jours aux bords de la Tamise, dans ces jardins de Kew qui me virent jadis errer entre mes deux acolytes, l'illusion et la misère. Après mon départ de Berlin, elle m'a honoré d'une correspondance; elle y peint d'heure en heure la vie d'un habitant de ces bruyères où passa Voltaire, où mourut Frédéric, où se cacha ce Mirabeau qui devait commencer la révolution dont je fus la victime. L'attention est captivée en apercevant les anneaux par qui se touchent tant d'hommes inconnus les uns aux autres.

Voici quelques extraits de la correspondance qu'ouvre avec moi madame la duchesse de Cumberland:

« 19 avril, jeudi.

« Ce matin, à mon réveil, on m'a remis le *dernier* té-
« moignage de votre souvenir; plus tard j'ai passé de-
« vant votre maison, j'y ai vu des fenêtres ouvertes com-
« me de coutume, tout était à la même place, excepté
« vous! Je ne puis vous dire ce que cela m'a fait éprou-
« ver! Je ne sais plus maintenant où vous trouver; cha-
« que instant vous éloigne davantage; le seul point fixe
« est le 26, jour où vous comptez arriver, et le souve-
« nir que je vous conserve.

« Dieu veuille que vous trouviez tout changé pour le
« mieux et pour vous et pour le bien général! Accoutu-
« mée aux sacrifices, je saurai encore porter celui de
« ne plus vous revoir, si c'est pour votre bonheur et
« celui de la France. »

« 22.

« Depuis *jeudi* j'ai passé devant votre maison tous
« les jours pour aller à l'église; j'y ai bien prié pour
« vous. Vos fenêtres sont constamment ouvertes, cela me
« touche: qui est-ce qui a pour vous cette attention à
« suivre vos goûts et vos ordres, malgré votre absen-
« ce? Il me prend l'idée, quelquefois, que vous n'êtes
« pas parti; que des affaires vous arrêtent, ou que vous
« avez voulu écarter les *importuns* pour en finir à vo-
« tre aise. Ne croyez pas que cela soit un reproche: il
« n'y a que ce moyen; mais si cela est, veuillez me le
« confier. »

« 23.

« Il fait aujourd'hui une chaleur si prodigieuse, même
« à l'église, que je ne puis faire ma promenade à l'heure

« ordinaire: cela m'est bien égal *à présent*. Le cher pe-« tit bois n'a plus de charme pour moi, tout le monde « m'y ennuie! Ce changement subit du froid au chaud « est commun dans le nord; les habitants ne tiennent « pas, par leur modération de caractère et de senti-« ments, du climat. »

« 24.

« La nature est bien embellie; toutes les feuilles ont « poussé depuis votre départ: j'aurais voulu qu'elles fus-« sent venues deux jours plus tôt, pour que vous ayez « pu emporter dans votre souvenir une image plus « riante de votre séjour ici. »

« Berlin, 12 mai 1821.

« Dieu merci, voila enfin une lettre de vous! Je savais « bien que vous ne pouviez m'écrire plus tôt; mais, mal-« gré tous les calculs que faisait ma raison, trois semai-« nes ou pour mieux dire vingt-trois jours sont bien longs « pour l'amitié dans sa privation, et rester sans nouvel-« les ressemble au plus triste exil: il me restait pour-« tant le souvenir et l'espérance. »

« Le 15 mai.

« Ce n'est pas de mon étrier, comme le Grand Turc, « mais toujours de mon lit, que je vous écris; mais cette « retraite m'a donné tout le temps de réfléchir au nou-« veau régime que vous voulez faire tenir à Henri V. « J'en suis très-contente; le lion rôti ne pourra que lui « faire grand bien; je vous conseille seulement de le « faire commencer par le cœur. Il faudra faire manger « de l'agneau à l'autre de vos élèves (Georges) pour « qu'il ne fasse pas trop le diable à quatre. Il faut ab-« solument que ce plan d'éducation se réalise et que « Georges et Henri V deviennent bon amis et bons alliés. »

Madame la duchesse de Cumberland continua de m'écrire des eaux d'Ems, ensuite des eaux de Schwalbach, et après de Berlin, où elle revint le 22 septembre de l'année 1821. Elle me mandait d'Ems : « Le couronnement « en Angleterre se fera sans moi; je suis peinée que le « Roi ait fixé, pour se faire couronner, le jour le plus « triste de ma vie: celui auquel j'ai vu mourir cette « sœur adorée (la reine de Prusse). La mort de Bona- « parte m'a aussi fait penser aux souffrances qu'il lui « a causées. »

« De Berlin, le 22 septembre.

« J'ai déjà revu ces grandes allées solitaires. Que je « vous serai redevable, si vous m'envoyez comme vous « me le promettez les vers que vous avez faits pour « Charlottenbourg! J'ai aussi repris le chemin de la mai- « son dans le bois où vous eûtes la bonté de m'aider à « secourir la pauvre femme de Spandau; que vous êtes « bon de vous souvenir de ce nom! Tout me rappelle « des temps heureux. Il n'est pas nouveau de regretter « le bonheur.

« Au moment où j'allais expédier cette lettre, j'ap- « prends que le Roi a été détenu en mer par des tem- « pêtes, et probablement repoussé sur les côtes de l'Ir- « lande; il n'était pas arrivé à Londres le 14, mais vous « serez instruit de son retour plus tôt que nous.

« La pauvre princesse Guillaume a reçu aujourd'hui « la triste nouvelle de la mort de sa mère, la Landgra- « ve douairière de Hesse-Hombourg. Vous voyez comme « je vous parle de tout ce qui concerne notre famille ; « veuille le ciel que vous ayez de meilleures nouvelles « à me donner! »

Ne semblerait-il pas que la sœur de la belle reine de Prusse me parle de *notre famille* comme si elle avait la

bonté de m'entretenir de mon aïeule, de ma tante et de mes obscurs parents de Plancouët? La famille royale de France m'a-t-elle jamais honoré d'un sourire pareil à celui de cette famille royale étrangère, qui pourtant me connaissait à peine et ne me devait rien? Je supprime plusieurs autres lettres affectueuses: elles ont quelque chose de souffrant et de contenu, de résigné et de noble, de familier et d'élevé; elles servent de contre-poids à ce que j'ai dit de trop sévère peut-être sur les races souveraines. Mille ans en arrière, et la princesse Frédérique étant fille de Charlemagne eût emporté la nuit Eginhard sur ses épaules, afin qu'il ne laissât sur la neige aucune trace.

———

Je viens de relire ce livre en 1840: je ne puis m'empêcher d'être frappé de ce continuel roman de ma vie. Que de destinées manquées! Si j'étais retourné en Angleterre avec le petit Georges, l'héritier possible de cette couronne, j'aurais vu s'évanouir le nouveau songe qui aurait pu me faire changer de patrie, de même que si je n'eusse pas été marié je serais resté une première fois dans la patrie de Shakspeare et de Milton. Le jeune duc de Cumberland, qui a perdu la vue, n'a point épousé sa cousine la reine d'Angleterre. La duchesse de Cumberland est devenue reine de Hanovre: où est-elle? est-elle heureuse? où suis-je? Grâce à Dieu, dans quelques jours je n'aurai plus à promener mes regards sur ma vie passée, ni à me faire ces questions. Mais il m'est impossible de ne pas prier le ciel de répandre ses faveurs sur les dernières années de la princesse Frédérique.

———

Je n'avais été envoyé à Berlin qu'avec le rameau de la paix, et parce que ma présence jetait le trouble dans

l'administration; mais connaissant les inconstances de la fortune et sentant que mon rôle politique n'était pas fini, je surveillais les événements: je ne voulais pas abandonner mes amis. Je m'aperçus bientôt que la réconciliation entre le parti royaliste et le parti ministériel n'avait pas été sincère; des défiances et des préjugés restaient; on ne faisait pas ce qu'on m'avait promis: on commençait à m'attaquer. L'entrée au conseil de MM. de Villèle et Corbière avait excité la jalousie de l'extrême droite; elle ne marchait plus sous la bannière du premier, et celui-ci, dont l'ambition était impatiente, commençait à se fatiguer. Nous échangeâmes quelques lettres. M. de Villèle regrettait d'être entré au conseil: il se trompait; la preuve que j'avais vu juste, c'est qu'un an ne s'était pas écoulé qu'il devint ministre des finances et que M. de Corbière eut l'intérieur.

Je m'expliquai aussi avec M. le baron Pasquier; je lui mandais, le 10 février 1821:

« J'apprends de Paris, monsieur le baron, par le courrier arrivé ce matin 9 février, qu'on a trouvé mauvais que j'eusse écrit de Mayence au prince de Hardenberg, ou même que je lui eusse envoyé un courrier. Je n'ai point écrit à M. de Hardenberg et encore moins lui ai-je envoyé un courrier. Je désire, monsieur le baron, que l'on m'évite des tracasseries. Quand mes services ne seront plus agréables, on ne peut me faire un plus grand plaisir que de me le dire tout rondement. Je n'ai ni sollicité ni désiré la mission dont on m'a chargé; ce n'est ni par goût ni par choix que j'ai accepté un honorable exil, mais pour le bien de la paix. Si les royalistes se sont ralliés au ministère, le ministère n'ignore pas que j'ai eu le bonheur de contribuer à cette réunion. J'aurais quelque droit de me plaindre. Qu'a-t-on fait pour les royalistes depuis mon départ? Je

« ne cesse d'écrire pour eux: m'écoute-t-on? Monsieur « le baron, j'ai grâce à Dieu autre chose à faire dans « la vie qu'à assister à des bals. Mon pays me réclame, « ma femme malade a besoin de mes soins, mes amis « redemandent leur guide. Je suis au-dessus ou au-des- « sous d'une ambassade et même d'un ministère d'État. « Vous ne manquerez pas d'hommes plus habiles que « moi pour conduire les affaires diplomatiques; ainsi il « serait inutile de chercher des prétextes pour me faire « des chicanes. J'entendrai à demi-mot, et vous me trou- « verez disposé à rentrer dans mon obscurité. »

Tout cela était sincère: cette facilité à tout planter là, et à ne regretter rien, m'eût été une grande force, eussé-je eu quelque ambition.

SUITE DE MES DÉPÊCHES.

Ma correspondance diplomatique avec M. Pasquier allait son train: continuant de m'occuper de l'affaire de Naples, je disais:

N° 15. 20 février 1821.

« L'Autriche rend un service aux monarchies en dé- « truisant l'édifice jacobin des Deux-Siciles; mais elle « perdrait ces mêmes monarchies, si le résultat d'une « expédition salutaire et obligée était la conquête d'une « province ou l'oppression d'un peuple. Il faut affranchir « Naples de l'indépendance démagogique, et y établir la « liberté monarchique; y briser des fers, et non pas y « porter des chaînes. Mais l'Autriche ne veut pas de « constitution à Naples: qu'y mettra-t-elle? des hom- « mes? où sont-ils? Il suffira d'un curé libéral et de deux « cents soldats pour recommencer.

« C'est après l'occupation volontaire ou forcée que « vous devez vous interposer pour faire établir à Naples

« un gouvernement constitutionnel où toutes les liber-
« tés sociales soient respectées. »

J'avais toujours conservé en France une prépondérance d'opinion qui m'obligeait à porter mes regards sur l'intérieur. J'osai soumettre ce plan à mon ministre:

« Adopter franchement le gouvernement constitu-
« tionnel.

« Présenter le renouvellement septennal, sans préten-
« dre conserver une partie de la Chambre actuelle, ce
« qui serait suspect, ni garder le tout, ce qui est dan-
« gereux.

« Renoncer aux lois d'exception, source d'arbitraire,
« sujet éternel de querelles et de calomnies.

« Affranchir les communes du despotisme ministériel. »

Dans ma dépêche du 3 mars, n° 18, je revenais sur l'Espagne; je disais:

« Il serait possible que l'Espagne changeât prompte-
« ment sa monarchie en république: sa constitution doit
« porter son fruit. Le Roi ou fuira ou sera massacré ou
« déposé; il n'est pas homme assez fort pour s'emparer
« de la révolution. Il est possible encore que cette même
« Espagne subsistât pendant quelque temps dans l'état
« populaire, si elle se formait en républiques fédérati-
« ves, agrégation à laquelle elle est plus propre que tout
« autre pays par la diversité de ses royaumes, de ses
« mœurs, de ses lois et même de son langage. »

L'affaire de Naples revient encore trois ou quatre fois. Je fais observer (6 mars, n° 19):

« Que la légitimité n'a pu jeter de profondes racines
« dans un État qui a changé si souvent de maîtres, et
« dont les habitudes ont été bouleversées par tant de
« révolutions. Les affections n'ont pas eu le temps de
« naître, les mœurs de recevoir l'empreinte uniforme
« des siècles et des institutions. Il y a dans la nation

« napolitaine beaucoup d'hommes corrompus ou sauva-
« ges qui n'ont aucun rapport entre eux, et qui ne sont
« attachés à la couronne que par de faibles liens: la
« royauté, pour être respectée, est trop près du lazza-
« rone et trop loin du Calabrais. Pour établir la liberté
« démocratique, les Français eurent trop de vertus mi-
« litaires; les Napolitains n'en auront pas assez. »

Enfin je dis quelques mots du Portugal et de l'Espagne encore.

Le bruit se répandait que Jean VI s'était embarqué à Rio-Janeiro pour Lisbonne. C'était un jeu de la fortune digne de notre temps qu'un roi de Portugal allant chercher auprès d'une révolution en Europe un abri contre une révolution en Amérique, et passant au pied du rocher où était retenu le conquérant qui le contraignit autrefois de se réfugier dans le Nouveau-Monde.

« Tout est à craindre de l'Espagne, disais-je (17 mars,
« n° 21); la révolution de la Péninsule parcourra ses pé-
« riodes, à moins qu'il ne se lève un bras capable de
« l'arrêter; mais ce bras, où est-il? c'est toujours là la
« question. »

Le bras, j'ai eu le bonheur de le trouver en 1823: c'est celui de la France.

Je retrouve avec plaisir, dans ce passage de ma dépêche du 10 avril, n° 26, ma jalouse antipathie contre les alliés et ma préoccupation pour la dignité de la France; je disais à propos du Piémont:

« Je ne crains nullement la prolongation des troubles du
« Piémont dans ses résultats immédiats; mais elle peut
« produire un mal éloigné en motivant l'intervention mili-
« taire de l'Autriche et de la Russie. L'armée russe est tou-
« jours en mouvement et n'a point reçu de contre-ordre.

« Voyez si dans ce cas il ne serait pas de la dignité
« et de la sûreté de la France de faire occuper la Sa-

« voie par vingt-cinq mille hommes, tout le temps que « la Russie et l'Autriche occuperaient le Piémont. Je suis « persuadé que cet acte de vigueur et de haute politi- « que, en flattant l'amour-propre français, serait par cela « seul très-populaire et ferait un honneur infini aux mi- « nistres. Dix mille hommes de la garde royale et un « choix fait sur le reste de nos troupes vous compose- « raient facilement une armée de vingt-cinq mille sol- « dats excellents et fidèles: la cocarde blanche sera as- « surée lorsqu'elle aura revu l'ennemi.

« Je sais, monsieur le baron, que nous devons éviter « de blesser l'amour-propre français et que la domination « des Russes et des Autrichiens en Italie peut soulever « notre orgueil militaire; mais nous avons un moyen « facile de le contenter, c'est d'occuper nous-mêmes la « Savoie. Les royalistes seront charmés et les libéraux « ne pourraient qu'applaudir en nous voyant prendre « une attitude digne de notre force. Nous aurions à la « fois le bonheur d'écraser une révolution démagogique « et l'honneur de rétablir la prépondérance de nos ar- « mes. Ce serait mal connaître l'esprit français que de « craindre de rassembler vingt-cinq mille hommes pour « marcher en pays étranger, et pour tenir rang avec « les Russes et les Autrichiens, comme puissance mili- « taire. Je répondrais de l'évènement sur ma tête. Nous « avons pu rester neutres dans l'affaire de Naples: pou- « vons-nous l'être pour notre sûreté et pour notre gloire « dans les troubles du Piémont? »

Ici se découvre tout mon système: j'étais Français; j'avais une politique assurée bien avant la guerre d'Espagne, et j'entrevoyais la responsabilité que mes succès mêmes, si j'en obtenais, feraient peser sur ma tête.

Tout ce que je rappelle ici ne peut sans doute intéresser personne; mais tel est l'inconvénient des *Mémoi-*

res: lorsqu'ils n'ont point de faits historiques à raconter, ils ne vous entretiennent que de la personne de l'auteur et vous en assomment. Laissons là ces ombres oubliées! J'aime mieux rappeler que Mirabeau inconnu remplissait à Berlin en 1786 une mission ignorée[1], et qu'il fut obligé de dresser un pigeon pour annoncer au Roi de France le dernier soupir du terrible Frédéric.

« Je fus dans quelque perplexité, dit Mirabeau. Il était « sûr que les portes de la ville seraient fermées; il était « même possible que les ponts de l'île de Potsdam fus- « sent levés aussitôt l'évènement, et dans ce dernier cas « on pouvait être aussi longtemps incertain que le nou- « veau Roi le voudrait. Dans la première supposition, « comment faire partir un courrier? nul moyen d'esca- « lader les remparts ou les palissades, sans s'exposer à « une affaire; les sentinelles faisant une chaîne de qua- « rante en quarante pas derrière la palissade, de soi- « xante en soixante derrière la muraille, que faire? Si « j'eusse été ministre la certitude des symptômes mortels « m'aurait décidé à expédier avant la mort, car que fait « de plus le mot *mort?* Dans ma position le devais-je? « Quoi qu'il en fût, le plus important était de servir. J'a- « vais de grandes raisons de me méfier de l'activité de « notre légation. Que fais-je? J'envoie sur un cheval vif « et vigoureux un homme sûr à quatre milles de Berlin, « dans une ferme, du pigeonnier de laquelle je possé- « dais depuis quelques jours deux paires de pigeons, dont « le retour avait été essayé, en sorte qu'à moins que les « ponts de l'île de Potsdam ne fussent levés, j'étais sûr « de mon fait.

« J'ai donc trouvé que nous n'étions pas assez riches « pour jeter cent louis par la fenêtre; j'ai renoncé à tou- « tes mes belles avances qui m'avaient coûté quelque

[1] Il donnait des conseils hardis qu'on n'écoutait pas à Versailles.

« méditation, quelque activité, quelques louis, et j'ai lâ-
« ché mes pigeons avec des *revenez*. Ai-je bien fait? ai-
« je mal fait? je l'ignore; mais je n'avais pas mission
« expresse, et l'on sait quelquefois mauvais gré de la su-
« rérogation. »

Berlin, 1821.

MÉMOIRE COMMENCÉ SUR L'ALLEMAGNE.

On enjoignait aux ambassadeurs d'écrire, pendant leur séjour à l'étranger, un *mémoire* sur l'état des peuples et des gouvernements auprès desquels ils étaient accrédités. Cette suite de mémoires pouvait être utile à l'histoire. Aujourd'hui on fait les mêmes injonctions, mais presque aucun agent diplomatique ne s'y soumet. J'ai été trop peu de temps dans mes ambassades pour mettre à fin de longues études, néanmoins je les ai ébauchées; ma patience au travail n'a pas entièrement été stérile. Je trouve cette esquisse commencée de mes recherches sur l'Allemagne:

« Après la chute de Napoléon, l'introduction des gou-
« vernements représentatifs dans la confédération ger-
« manique a réveillé en Allemagne ces premières idées
« d'innovation que la révolution y avait d'abord fait naî-
« tre. Elles y ont fermenté quelque temps avec une grande
« violence: on avait appelé la jeunesse à la défense de
« la patrie par une promesse de liberté; cette promesse
« avait été avidement reçue par des écoliers qui trou-
« vaient dans leurs maîtres le penchant que les sciences
« ont eu dans ce siècle à seconder les théories libéra-
« les. Sous le ciel de la Germanie, cet amour de la li-
« berté devint une espèce de fanatisme sombre et mys-

« térieux qui se propagea par des associations secrètes.
« Sand vint effrayer l'Europe. Cet homme, au reste, qui
« révélait une secte puissante, n'était qu'un enthousiaste
« vulgaire ; il se trompa et prit pour un esprit trascendant
« un esprit commun : son crime s'alla perdre sur un
« écrivain dont le génie ne pouvait aspirer à l'empire,
« et n'avait pas assez du conquérant et du roi pour mé-
« riter un coup de poignard.

« Une espèce de tribunal d'inquisition politique et la
« suppression de la liberté de la presse ont arrêté ce
« mouvement des esprits ; mais il ne faut pas croire qu'ils
« en aient brisé le ressort. L'Allemagne comme l'Italie
« désire aujourd'hui l'unité politique, et avec cette idée
« qui restera dormante plus ou moins de temps, selon
« les évènements et les hommes, on pourra toujours en
« la réveillant, être sûr de remuer les peuples germa-
« niques. Les princes ou les ministres qui pourront pa-
« raître dans les rangs de la Confédération des États al-
« lemands hâteront ou retarderont la révolution dans ce
« pays, mais ils n'empêcheront point la race humaine
« de se développer : chaque siècle a sa race. Aujourd'hui
« il n'y a plus personne en Allemagne, ni même en Eu-
« rope : on est passé des géants aux nains, et tombé de
« l'immense dans l'étroit et le borné. La Bavière, par
« les bureaux qu'a formés M. de Montgelas, pousse en-
« core aux idées nouvelles, quoiqu'elle ait reculé dans
« la carrière, tandis que le Landgraviat de Hesse n'ad-
« mettait pas même qu'il y eût une révolution en Europe.
« Le prince qui vient de mourir voulait que ses soldats,
« naguère soldats de Jérôme Bonaparte, portassent de
« la poudre et des queues ; il prenait les vieilles modes
« pour les vieilles mœurs, oubliant qu'on peut copier
« les premières, mais qu'on ne rétablit jamais les se-
« condes. »

CHARLOTTENBOURG.

A Berlin et dans le Nord, les monuments sont des forteresses; leur seul aspect serre le cœur. Qu'on retrouve ces places dans des pays habités et fertiles, elles font naître l'idée d'une légitime défense; les femmes et les enfants, assis ou jouant à quelque distance des sentinelles, contrastent assez agréablement; mais une forteresse sur des bruyères, dans un désert, rappelle seulement des colères humaines: contre qui sont ils élevés, ces remparts, si ce n'est contre la pauvreté et l'indépendance? Il faut être moi pour trouver un plaisir à rôder au pied de ces bastions, à entendre le vent siffler dans ces tranchées, à voir ces parapets élevés en prévision d'ennemis qui peut-être n'apparaîtront jamais. Ces labyrinthes militaires, ces canons muets en face les uns des autres sur des angles saillants et gazonnés, ces vedettes de pierre où l'on n'aperçoit personne et d'où aucun œil ne vous regarde, sont d'une incroyable morosité. Si dans la double solitude de la nature et de la guerre, vous rencontrez une pâquerette abritée sous le redan d'un glacis, cette aménité de Flore vous soulage. Lorsque, dans les châteaux de l'Italie, j'apercevais des chèvres appendues aux ruines, et la chevrière assise sous un pin à parasol; quand, sur les murs du moyen âge dont Jérusalem est entourée, mes regards plongeaient dans la vallée de Cédron sur quelques femmes arabes qui gravissaient des escarpements parmi des cailloux; le spectacle était triste sans doute, mais l'histoire était là et le silence du présent ne laissait que mieux entendre le bruit du passé.

J'avais demandé un congé à l'occasion du baptême du duc de Bordeaux. Ce congé m'étant accordé, je me

préparais à partir: Voltaire, dans une lettre à sa nièce, dit qu'il voit couler la Sprée, que la Sprée se jette dans l'Elbe, l'Elbe dans la mer, et que la mer reçoit la Seine; il descendait ainsi vers Paris. Avant de quitter Berlin, j'allai faire une dernière visite à Charlottenbourg: ce n'était ni Windsor, ni Aranjuez, ni Caserte, ni Fontainebleau: la villa, appuyée sur un hameau, est environnée d'un parc anglais de peu d'étendue et d'où l'on découvre au dehors des friches. La reine de Prusse jouit ici d'une paix que la mémoire de Bonaparte ne pourra plus troubler. Quel bruit le conquérant fit jadis dans cet asile du silence, quand il y surgit avec ses fanfares et ses légions ensanglantées à Iena! C'est de Berlin, après avoir effacé de la carte le royaume de Frédéric-le-Grand, qu'il dénonça le blocus continental et prépara dans son esprit la campagne de Moscou; ses paroles avaient déjà porté la mort au cœur d'une princesse accomplie: elle dort maintenant à Charlottenbourg, dans un caveau monumental; une statue, beau portrait de marbre, la représente. Je fis sur le tombeau des vers que me demandait la duchesse de Cumberland:

LE VOYAGEUR.

Sous les hauts pins qui protégent ces sources,
Gardien, dis-moi quel est ce monument nouveau?

LE GARDIEN.

Un jour il deviendra le terme de tes courses:
O voyageur! c'est un tombeau.

LE VOYAGEUR.

Qui repose en ces lieux?

LE GARDIEN.

Un objet plein de charmes.

LE VOYAGEUR.

Qu'on aima?

LE GARDIEN.

Qui fut adoré.

LE VOYAGEUR.

Ouvre-moi.

LE GARDIEN.

Si tu crains les larmes,
N'entre pas.

LE VOYAGEUR.

J'ai souvent pleuré.
De la Grèce ou de l'Italie
On a ravi ce marbre à la pompe des morts;
Quel tombeau l'a cédé pour enchanter ces bords?
Est-ce Antigone ou Cornélie?

LE GARDIEN.

La beauté dont l'image excite tes transports
Parmi nos bois passa sa vie.

LE VOYAGEUR.

Qui pour elle, à ces murs de marbre revêtus,
Suspendit tour à tour ces couronnes fanées?

LE GARDIEN.

Les beaux enfants dont ses vertus
Ici-bas furent couronnées.

LE VOYAGEUR.

On vient.

LE GARDIEN.

C'est un époux: il porte ici ses pas
Pour nourrir en secret un souvenir funeste.

LE VOYAGEUR.

Il a donc tout perdu?

LE GARDIEN.

Non: un trône lui reste.

LE VOYAGEUR.

Un trône ne console pas.

INTERVALLE ENTRE L'AMBASSADE DE BERLIN ET L'AMBASSADE DE LONDRES. — BAPTÊME DE M. LE DUC DE BORDEAUX. — LETTRE A M. PASQUIER. — LETTRE DE M. DE BERNSTORFF. — LETTRE DE M. ANCILLON. — DERNIÈRE LETTRE DE MADAME LA DUCHESSE DE CUMBERLAND.

J'arrivai à Paris à l'époque des fêtes du baptême de M. le duc de Bordeaux. Le berceau du petit-fils de Louis XIV dont j'avais eu l'honneur de payer le port a disparu comme celui du roi de Rome. Dans un temps différent de celui-ci, le forfait de Louvel eût assuré le sceptre à Henri V; mais le crime n'est plus un droit que pour l'homme qui le commet.

Après le baptême de M. le duc de Bordeaux, on me réintégra enfin dans mon ministère d'État: M. de Richelieu me l'avait ôté, M. de Richelieu me le rendit; la réparation ne me fut pas plus agréable que le tort ne m'avait blessé.

Tandis que je me flattais d'aller revoir mes corbeaux, les cartes se brouillèrent: M. de Villèle se retira. Fidèle à mon amitié et à mes principes politiques, je crus devoir rentrer dans la retraite avec lui. J'écrivis à M. Pasquier:

« Paris, ce 30 juillet 1821.

« Monsieur le baron,

« Lorsque vous voulûtes bien m'inviter à passer chez « vous, le 14 de ce mois, ce fut pour me déclarer que « ma présence était nécessaire à Berlin. J'eus l'honneur « de vous répondre que MM. de Corbière et de Villèle « paraissant se retirer du ministère, mon devoir était de « les suivre. Dans la pratique du gouvernement repré- « sentatif, l'usage est que les hommes de la même opi-

« nion partagent la même fortune. Ce que l'usage veut,
« monsieur le baron, l'honneur me le commande, puis-
« qu'il s'agit, non d'une faveur, mais d'une disgrâce. En
« conséquence, je viens vous réitérer par écrit l'offre
« que je vous ai faite verbalement de ma démission de
« ministre plénipotentiaire à la cour de Berlin: j'espère,
« monsieur le baron, que vous voudrez bien la mettre
« aux pieds du roi. Je supplie Sa Majesté d'en agréer
« les motifs, et de croire à ma profonde et respectueuse
« reconnaissance pour les bontés dont elle avait daigné
« m'honorer.

« J'ai l'honneur d'être, etc.

« CHATEAUBRIAND. »

J'annonçai à M. le comte de Bernstorff l'évènement qui interrompait nos relations diplomatiques; il me répondit:

« Monsieur le vicomte,

« Bien que depuis longtemps je dusse m'attendre à
« l'avis que vous avez bien voulu me donner, je n'en
« suis pas moins péniblement affecté. Je connais et je
« respecte les motifs qui, dans cette circonstance déli-
« cate, ont déterminé vos résolutions; mais, en ajoutant
« de nouveaux titres à ceux qui vous ont valu dans ce
« pays une estime universelle, ils augmentent aussi les
« regrets qu'on y éprouve par la certitude d'une perte
« longtemps redoutée et à jamais irréparable. Ces senti-
« ments sont vivement partagés par le Roi et la famille
« royale, et je n'attends que le moment de votre rappel
« pour vous le dire d'une manière officielle.

« Conservez-moi, je vous prie, souvenir et bienveil-
« lance, et agréez la nouvelle expression de mon invio-

« lable dévouement et de la haute considération avec la-
« quelle j'ai l'honneur d'être, etc., etc.

« BERNSTORFF.

« Berlin, le 25 août 1821. »

Je m'étais empressé d'exprimer mon amitié et mes regrets à M. Ancillon: sa très-belle réponse (mon éloge à part) mérite d'être consignée ici:

« Berlin, le 22 septembre 1821.

Vous êtes donc, monsieur et illustre ami, irrévocable-
« ment perdu pour nous? Je prévoyais ce malheur, et
« cependant il m'a affecté comme s'il avait été inattendu.
« Nous méritions de vous conserver et de vous posséder,
« parce que nous avions du moins le faible mérite de
« sentir, de reconnaître, d'admirer toute votre supério-
« rité. Vous dire que le Roi, les princes, la cour et la
« ville vous regrettent, c'est faire leur éloge plus que
« le vôtre; vous dire que je me réjouis de ces regrets,
« que j'en suis fier pour ma patrie, et que je les partage
« vivement, ce serait rester fort au-dessous de la vé-
« rité, et vous donner une bien faible idée de ce que
« j'éprouve. Permettez-moi de croire que vous me con-
« naissez assez pour lire dans mon cœur. Si ce cœur
« vous accuse, mon esprit non-seulement vous absout,
« mais rend encore hommage à votre noble démarche
« et aux principes qui vous l'ont dictée. Vous deviez à
« la France une grande leçon et un bel exemple; vous
« lui avez donné l'une et l'autre en refusant de servir
« un ministère qui ne sait pas juger sa situation, ou qui
« n'a pas le courage d'esprit nécessaire pour en sortir.
« Dans une monarchie représentative, les ministres et
« ceux qui les emploient dans les premières places doi-
« vent former un tout homogène, et dont toutes les par-

« ties soient solidaires les unes des autres. Là, moins « que partout ailleurs, on doit se séparer de ses amis, « on se soutient et l'on monte avec eux, on descend et « tombe de même. Vous avez prouvé à la France la vé- « rité de cette maxime, en vous retirant avec messieurs « de Villèle et Corbière. Vous lui avez appris en même « temps que la fortune n'entre pas en considération « quand il s'agit des principes; et, certes, quand les vô- « tres n'auraient pas pour eux la raison, la conscience « et l'expérience de tous les siècles, il suffirait des sa- « crifices qu'ils dictent à un homme tel que vous pour « établir en leur faveur une présomption puissante aux « yeux de tous ceux qui se connaissent en dignité.

« J'attends avec impatience le résultat des prochaines « élections pour tirer l'horoscope de la France. Elles dé- « cideront de son avenir.

« Adieu, mon illustre ami; faites quelquefois tomber « des hauteurs que vous habitez quelques gouttes de « rosée sur un cœur qui ne cessera de vous admirer et « de vous aimer que lorsqu'il cessera de battre.

« ANCILLON. »

Attentif au bien de la France, sans plus m'occuper de moi ni de mes amis, je remis à cette époque la note suivante à Monsieur :

NOTE.

« Si le Roi me faisait l'honneur de me consulter, voici « ce que je proposerais pour le bien de son service et « le repos de la France.

« Le centre gauche de la Chambre élective a satisfac- « tion dans la nomination de M. Royer-Collard; pour- « tant je croirais la paix plus assurée si l'on introdui- « sait dans le conseil un homme de mérite pris dans

« cette opinion et choisi parmi les membres de la Cham-
« bre des pairs ou de la Chambre des députés.

« Placer encore dans le conseil un député du côté « droit indépendant ;

« Achever de distribuer les directions dans cet esprit.

« Quant aux choses :

« Présenter dans un temps opportun une loi complète « sur la liberté de la presse, dans laquelle loi la pour- « suite en tendance et la censure facultative seraient « abolies ; préparer une loi communale ; compléter la « loi sur la septennalité, en portant l'âge éligible à trente « ans ; en un mot marcher la Charte à la main, défendre « courageusement la religion contre l'impiété, mais la « mettre en même temps à l'abri du fanatisme et des « imprudences d'un zèle qui lui font beaucoup de mal.

« Quant aux affaires du dehors, trois choses doivent « guider les ministres du Roi : l'honneur, l'indépendance « et l'intérêt de la France.

« La France nouvelle est toute royaliste, elle peut de- « venir toute révolutionnaire : que l'on suive les institu- « tions, et je répondrais sur ma tête d'un avenir de plu- « sieurs siècles ; que l'on viole ou que l'on tourmente « ces institutions, et je ne répondrais pas d'un avenir « de quelques mois.

« Moi et mes amis nous sommes prêts à appuyer de « tout notre pouvoir une administration formée d'après « les bases ci-dessus indiquées.

« CHATEAUBRIAND. »

Une voix où la femme dominait la princesse vint donner une consolation à ce qui n'était que le déplaisir d'une vie variant sans cesse. L'écriture de madame la duchesse de Cumberland était si altérée que j'eus quelque peine à la reconnaître. La lettre portait la date du 28 septem-

bre 1821 : c'est la dernière que j'aie reçue de cette main royale [1]. Hélas! les autres nobles amies qui dans ces temps me soutenaient à Paris ont quitté cette terre! Resterai-je donc avec une telle obstination ici-bas, qu'aucune des personnes auxquelles je suis attaché ne puisse me survivre? Heureux ceux sur qui l'âge fait l'effet du vin, et qui perdent la mémoire quand ils sont rassasiés de jours!

M. DE VILLÈLE, MINISTRE DES FINANCES. — JE SUIS NOMMÉ A L'AMBASSADE DE LONDRES.

Les démissions de MM. de Villèle et de Corbière ne tardèrent pas à produire la dissolution du cabinet et à faire rentrer mes amis au conseil, comme je l'avais prévu : M. le vicomte de Montmorency fut nommé ministre des affaires étrangères, M. de Villèle ministre des finances, M. de Corbière ministre de l'intérieur. J'avais eu trop de part aux derniers mouvements politiques et j'exerçais une trop grande influence sur l'opinion pour qu'on me pût laisser de côté. Il fut résolu que je remplacerais M. le duc Decazes à l'ambassade de Londres : Louis XVIII consentait toujours à m'éloigner. Je l'allai remercier; il me parla de son favori avec une constance d'attachement rare chez les rois; il me *pria* d'effacer dans la tête de Georges IV les préventions que ce prince avait conçues contre M. Decazes, d'oublier moi-même les divisions qui avaient existé entre moi et l'ancien ministre de la police. Ce monarque, à qui tant de malheurs n'avaient pu arracher une larme, était ému de quelques

[1] La princesse Frédérique, reine de Hanovre, vient de succomber après une longue maladie : la mort se trouve toujours dans la *Note* au bout de mon texte! (Note de Paris, juillet 1841.)

souffrances dont pouvait avoir été affligé l'homme qu'il avait honoré de son amitié.

Ma nomination réveilla mes souvenirs: Charlotte revint à ma pensée; ma jeunesse, mon émigration, m'apparurent avec leurs peines et leurs joies. La faiblesse humaine me faisait aussi un plaisir de reparaître connu et puissant là où j'avais été ignoré et faible. Madame de Chateaubriand, craignant la mer, n'osa passer le détroit, et je partis seul. Les secrétaires de l'ambassade m'avaient devancé.

Revu en décembre 1846.

ANNÉE 1822. — PREMIÈRES DÉPÊCHES DE LONDRES.

C'est à Londres, en 1822, que j'ai écrit de suite la plus longue partie de ces *Mémoires,* renfermant mon voyage en Amérique, mon retour en France, mon mariage, mon passage à Paris, mon émigration en Allemagne avec mon frère, ma résidence et mes malheurs en Angleterre depuis 1793 jusqu'à 1800. Là se trouve la peinture de la vieille Angleterre, et comme je retraçais tout cela lors de mon ambassade (1822), les changements survenus dans les mœurs et dans les personnages de 1793 à la fin du siècle me frappaient; j'étais naturellement amené comparer ce que je voyais en 1822 à ce que j'avais vu pendant les sept années de mon exil d'outre-Manche.

Ainsi ont été relatées par anticipation des choses que j'aurais à placer maintenant sous la propre date de ma mission diplomatique. Je vous ai parlé de mon émotion, des sentiments que me rappela la vue de ces lieux chers à ma mémoire; mais peut-être n'avez-vous pas lu cette partie de mon livre? Vous avez bien fait. Il me suffit

maintenant de vous avertir de l'endroit où sont comblées les lacunes qui vont exister dans le récit actuel de mon ambassade de Londres. Me voici donc, en écrivant en 1839, parmi les morts de 1822 et les morts qui les précédèrent en 1793.

A Londres, au mois d'avril 1822, j'étais à cinquante lieues de madame Sutton. Je me promenais dans le parc de Kensington avec mes impressions récentes et l'ancien passé de mes jeunes années : confusion de temps qui produit en moi une confusion de souvenirs; la vie qui se consume mêle, comme l'incendie de Corinthe, l'airain fondu des statues des Muses et de l'Amour, des trépieds et des tombeaux.

Les vacances parlementaires continuaient quand je descendis à mon hôtel, Portland-Place. Le sous-secrétaire d'État, M. Planta, me proposa, de la part du marquis de Londonderry, d'aller dîner à North-Cray, campagne du noble lord. Cette *villa*, avec un gros arbre devant les fenêtres du côté du jardin, avait vue sur quelques prairies; un peu de bois taillis sur des collines distinguaient ce site des sites ordinaires de l'Angleterre. Lady Londonderry était très à la mode en qualité de marquise et de femme du premier ministre.

Ma dépêche du 12 avril, n° 4, raconte ma première entrevue avec lord Londonderry; elle touche aux affaires dont je devais m'occuper.

« Londres, le 12 avril 1822.

« Monsieur le vicomte,

« Je suis allé avant-hier, mercredi, 10 du courant, à « *North-Cray*. Je vais avoir l'honneur de vous rendre « compte de ma conversation avec le marquis de London-

« derry. Elle a duré une heure et demie avant dîner, « et nous l'avons reprise après, mais moins à notre aise, « parce que nous n'étions plus tête à tête.

« Lord Londonderry s'est d'abord informé des nou« velles de la santé du roi, avec une insistance qui dé« celait visiblement un intérêt politique; rassuré par moi « sur ce point, il a passé au ministère: « Il s'affermit, » « m'a-t il dit. J'ai répondu: « Il n'a jamais été ébranlé, « et comme il appartient à une opinion, il restera le maî« tre tant que cette opinion dominera dans les Cham« bres. » Cela nous a amenés à parler des élections: il « m'a semblé frappé de ce que je lui disais sur l'avan« tage d'une session d'été pour rétablir l'ordre dans « l'année financière; il n'avait pas bien compris jusqu'a« lors l'état de la question.

« La guerre entre la Russie et la Turquie est ensuite « devenue le sujet de l'entretien. Lord Londonderry, en « me parlant de soldats et d'armées, m'a paru être dans « l'opinion de notre ancien ministère sur le danger qu'il « y aurait pour nous à réunir de grands corps de trou« pe; j'ai repoussé cette idée, j'ai soutenu qu'en menant « le soldat français au combat il n'y avait rien à crain« dre; qu'il ne sera jamais infidèle à la vue du drapeau « de l'ennemi; que notre armée vient d'être augmentée; « qu'elle serait triplée demain, si cela était nécessaire, « sans le moindre inconvénient, qu'à la vérité quelques « sous-officiers pourraient crier *vive la Charte* dans une « garnison, mais que nos grenadiers crieraient toujours « *vive le Roi* sur le champ de bataille.

« Je ne sais si cette grande politique a fait oublier à « Lord Londonderry la traite des nègres; il ne m'en a « pas dit un mot. Changeant de sujet, il m'a parlé du « message par lequel le président des États-Unis enga« ge le congrès à reconnaître l'indépendance des colo-

« nies espagnoles. « Les intérêts commerciaux, lui ai-je « dit, en pourront tirer quelque avantage, mais je doute « que les intérêts politiques y trouvent le même profit; « il y a déjà assez d'idées républicaines dans le monde. « Augmenter la masse de ces idées, c'est compromettre « de plus en plus le sort des monarchies en Europe. « Lord Londonderry a abondé dans mon sens, et il m'a « dit ces mots remarquables: « *Quant à nous* (les An- « glais), *nous ne sommes nullement disposés à reconnaître* « *ces gouvernements révolutionnaires.* » Était-il sincère?

« J'ai dû, monsieur le vicomte, vous rappeller textuel- « lement une conversation importante. Toutefois, nous « ne devons pas nous dissimuler que l'Angleterre recon- « naîtra tôt ou tard l'indépendance des colonies espa- « gnoles; l'opinion publique et le mouvement de son « commerce l'y forceront. Elle a déjà fait, depuis trois « ans, des frais considérables pour établir secrètement « des relations avec les provinces insurgées au midi et « au nord de l'isthme de Panama.

« En résumé, monsieur le vicomte, j'ai trouvé dans « M. le marquis de Londonderry un homme d'esprit, d'une « franchise peut-être un peu douteuse; un homme en- « core imbu du vieux système ministériel; un homme « accoutumé à une diplomatie soumise, et surpris, sans « en être blessé, d'un langage plus digne de la France; « un homme enfin qui ne pouvait se défendre d'une sorte « d'étonnement en causant avec un de ces royalistes « que, depuis sept ans, on lui représentait comme des « fous ou des imbéciles.

« J'ai l'honneur, etc. »

A ces affaires générales étaient mêlées, comme dans toutes les ambassades, des transactions particulières. J'eus à m'occuper des requêtes de M. le duc de Fitz-Ja-

mes, du procès du navire anglais *l'Eliza-Ann*, des déprédations des pêcheurs de Jersey sur les bancs d'huîtres de Granville, etc., etc. Je regrettais d'être obligé de consacrer une petite case de ma cervelle aux dossiers des réclamants. Quand on fouille dans sa mémoire, il est dur de rencontrer MM. Usquin, Coppinger, Deliège et Piffre. Mais, dans quelques années, serons-nous plus connus que ces messieurs? Un certain M. Bonnet étant mort en Amérique, tous les Bonnet de France m'écrivirent pour réclamer sa succession; ces bourreaux m'écrivent encore! Il serait temps toutefois de me laisser tranquille. J'ai beau leur répondre que le petit accident de la chute du trône étant survenu, je ne m'occupe plus de ce monde: ils tiennent bon et veulent hériter coûte que coûte.

Quant à l'Orient, il fut question de rappeler les divers ambassadeurs de Constantinople. Je prévis que l'Angleterre ne suivrait pas le mouvement de l'alliance continentale; je l'annonçai à M. de Montmorency. La rupture qu'on avait crainte entre la Russie et la Porte n'arriva pas: la modération d'Alexandre retarda l'événement. Je fis à ce propos une grande dépense d'allées et venues, de sagacité et de raisonnement; j'écrivis maintes dépêches qui sont allées moisir dans nos archives avec le rendu-compte d'événements non advenus. J'avais du moins l'avantage sur mes collègues de ne mettre aucune importance à mes travaux; je les voyais sans souci s'engloutir dans l'oubli avec toutes les idées perdues des hommes.

Le Parlement reprit ses séances le 17 avril; le roi revint le 18, et je lui fus présenté le 19. Je rendis compte de cette présentation dans ma dépêche du 19; elle se terminait ainsi:

« S. M. B., par sa conversation serrée et variée, ne « m'a pas laissé le maître de lui dire une chose dont le

« Roi m'avait spécialement chargé: mais l'occasion fa-
« vorable et prochaine d'une nouvelle audience va se
« présenter.

CONVERSATION AVEC GEORGES IV SUR M. DECAZES. — NOBLESSE DE NOTRE DIPLOMATIE SOUS LA LÉGITIMITÉ. — SÉANCE DU PARLEMENT.

Cette *chose* dont le Roi m'avait spécialement chargé auprès de Georges IV était relative à M. le duc Decazes. Plus tard je remplis mes ordres: je dis à Georges IV que Louis XVIII était affligé de la froideur avec laquelle l'ambassadeur de S. M. T. C. avait été reçu. Georges IV me répondit:

« Écoutez, monsieur de Chateaubriand, je vous l'a-
« vouerai: la mission de M. Decazes ne me plaisait pas;
« c'était agir envers moi un peu cavalièrement. Mon ami-
« tié pour le Roi de France m'a seule fait supporter un
« favori qui n'a d'autre mérite que celui de l'attache-
« ment de son maître. Louis XVIII a beaucoup compté
« sur ma bonne volonté, et il a eu raison; mais je n'ai
« pu pousser l'indulgence jusqu'à traiter M. Decazes avec
« une distinction dont l'Angleterre aurait été blessée.
« Cependant dites à votre Roi que je suis touché de ce
« qu'il vous a chargé de me représenter, et que je serai
« toujours heureux de lui témoigner mon attachement
« véritable. »

Enhardi par ces paroles, j'exposai à Georges IV tout ce qui me vint à l'esprit en faveur de M. Decazes. Il me répondit, moitié en anglais, moitié en français: « *A mer-« veille! you are a true gentleman.* » De retour à Paris, je rendis compte à Louis XVIII de cette conversation: il me parut reconnaissant. Georges IV m'avait parlé com-

me un prince bien élevé, mais comme un esprit léger; il était sans amertume parce qu'il pensait à autre chose. Il ne fallait cependant pas se jouer à lui qu'avec mesure. Un de ses compagnons de table avait parié qu'il prierait Georges IV de tirer le cordon de la sonnette et que Georges IV obéirait. En effet, Georges IV tira le cordon et dit au *gentleman* de service: « Mettez mon- « sieur à la porte. »

L'idée de rendre de la force et de l'éclat à nos armes me dominait toujours. J'écrivais à M. de Montmorency, le 13 avril: « Il m'est venu une idée, monsieur le vi- « comte, que je soumets à votre jugement: trouveriez- « vous mauvais qu'en forme de conversation, en cau- « sant avec le prince Esterhazy, je lui fisse entendre que « si l'Autriche avait besoin de retirer une partie de ses « troupes, nous pourrions les remplacer dans le Pié- « mont? Quelques bruits répandus sur un prétendu ras- « semblement de nos troupes dans le Dauphiné m'of- « friraient un texte favorable. J'avais proposé à l'ancien « ministère de mettre garnison en Savoie, lors de la ré- « volte du mois de juin 1821 (voyez une de mes dé- « pêches de Berlin). Il rejeta cette mesure, et je pense « qu'il fit en cela une faute capitale. Je persiste à croire « que la présence de quelques troupes françaises en Ita- « lie produirait un grand effet sur l'opinion et que le « gouvernement du Roi en retirerait beaucoup de gloire. »

Les preuves surabondent de la noblesse de notre diplomatie pendant la Restauration. Qu'importe aux partis? N'ai-je pas lu encore ce matin, dans un journal de gauche, que l'*Alliance* nous avait forcés d'être ses gendarmes et de faire la guerre à l'Espagne, quand le *Congrès de Vérone* est là, quand les documents diplomatiques montrent d'une manière irrécusable que toute l'Europe, à l'exception de la Russie, ne voulait pas de cette

guerre: que non-seulement elle ne la voulait pas, mais que l'Angleterre la repoussait ouvertement, et que l'Autriche nous contrariait en secret par les mesures les moins nobles? Cela n'empêchera pas de mentir de nouveau demain; on ne se donnera pas même la peine d'examiner la question, de lire ce dont on parle *sciemment* sans l'avoir lu! Tout mensonge répété devient une vérité: on ne saurait avoir trop de mépris pour les opinions humaines.

Lord J. Russel fit, le 25 d'avril, à la Chambre des communes, une motion sur l'état de la représentation nationale dans le Parlement: M. Canning la combattit. Celui-ci proposa à son tour un bill pour rapporter une partie de l'acte qui prive les pairs catholiques de leur droit de voter et de siéger à la Chambre. J'assistai à ces séances sur le sac de laine où le speaker m'avait fait asseoir. M. Canning assistait en 1822 à la séance de la Chambre des pairs qui rejeta son bill; il fut blessé d'une phrase du vieux chancelier; celui-ci, parlant de l'auteur du bill, s'écria avec dédain: « On assure qu'il « part pour les Indes: ah! qu'il aille, *ce beau gentleman* « (*this fine gentleman!*)! qu'il aille! bon voyage! » M. Canning me dit en sortant: « Je le retrouverai. »

Lord Holland discourut très-bien, sans rappeler toutefois M. Fox. Il tournait sur lui-même, en sorte qu'il présentait souvent le dos à l'assemblée et qu'il adressait ses phrases à la muraille. On criait: « *Hear! hear!* » On n'était point choqué de cette originalité.

En Angleterre chacun s'exprime comme il peut; l'avocasserie est inconnue; rien ne se ressemble ni dans la voix ni dans la déclamation des orateurs. On écoute avec patience; on ne se choque pas quand le parleur n'a aucune facilité: qu'il bredouille, qu'il ânonne, qu'il cherche ses mots, on trouve qu'il a fait *a fine speech* s'il

a dit quelques phrases de bon sens. Cette variété d'hommes restés tels que la nature les a faits finit par être agréable; elle rompt la monotonie. Il est vrai qu'il n'y a qu'un petit nombre de lords et de membres de la Chambre des communes à se lever. Nous, toujours placés sur un théâtre, nous pérorons et gesticulons en sérieuses marionnettes. Ce n'était une étude utile que ce passage de la secrète et silencieuse monarchie de Berlin à la publique et bruyante monarchie de Londres: on pouvait retirer quelque instruction du contraste de deux peuples aux deux extrémités de l'échelle.

SOCIÉTÉ ANGLAISE.

L'arrivée du roi, la rentrée du parlement, l'ouverture de la saison des fêtes, mêlaient les devoirs, les affaires et les plaisirs: on ne pouvait rencontrer les ministres qu'à la cour, au bal ou au parlement. Pour célébrer l'anniversaire de la naissance de Sa Majesté, je dînais chez lord Londonderry, je dînais sur la galère du lord-maire, qui remontait jusqu'à Richemond: j'aime mieux le Bucentaure en miniature à l'arsenal de Venise, ne portant plus que le souvenir des doges et un nom virgilien. Jadis émigré, maigre et demi-nu, je m'étais amusé, sans être Scipion, à jeter des pierres dans l'eau, le long de cette rive que rasait la barque dodue et bien fourrée du *Lord mayor*.

Je dînais aussi dans l'Est de la ville chez M. Rothschild de Londres, de la branche cadette de Salomon: où ne dînais-je pas? Le roastbeef égalait la prestance de la tour de Londres; les poissons étaient si longs qu'on n'en voyait pas la queue; des dames, que je n'ai aperçues que là, chantaient comme Abigaïl. J'avalais le tokai non

loin des lieux qui me virent sabler l'eau à pleine cruche et quasi mourir de faim; couché au fond de ma moelleuse voiture, sur de petits matelas de soie, j'apercevais ce Westminster dans lequel j'avais passé une nuit enfermé, et autour duquel je m'étais promené tout crotté avec Hingant et Fontanes. Mon hôtel, qui me coûtait 30,000 francs de loyer, était en regard du grenier qu'habita mon cousin de La Bouëtardais, lorsque, en robe rouge, il jouait de la guitare sur un grabat emprunté, auquel j'avais donné asile auprès du mien.

Il ne s'agissait plus de ces sauteries d'émigrés où nous dansions au son du violon d'un conseiller du parlement de Bretagne; c'était Almack's dirigé par Colinet qui faisait mes délices; bal public sous le patronage des plus grandes dames du West-end. Là se rencontraient les vieux et les jeunes dandys. Parmi les vieux brillait le vainqueur de Waterloo, qui promenait sa gloire comme un piége à femmes tendu à travers les quadrilles; à la tête des jeunes se distinguait lord Clamwilliam, fils, disait-on, du duc de Richelieu. Il faisait des choses admirables: il courait à cheval à Richmond et revenait à Almack's après être tombé deux fois. Il avait une certaine façon de prononcer à la manière d'Acibiade, qui ravissait. Les modes de mots, les affectations de langage et de prononciation, changeant dans la haute société de Londres presque à chaque session parlementaire, un honnête homme est tout ébahi de ne plus savoir l'anglais, qu'il croyait savoir six mois auparavant. En 1822 le fashionable devait offrir au premier coup d'œil un homme malheureux et malade; il devait avoir quelque chose de négligé dans sa personne, les ongles longs, la barbe non pas entière, non pas rasée, mais grandie un moment par surprise, par oubli, pendant les préoccupations du désespoir; mèche de cheveux au vent, regard profond, su-

blime, égaré et fatal; lèvres contractées en dédain de l'espèce humaine; cœur ennuyé, byronnien, noyé dans le dégoût et le mystère de l'être.

Aujourd'hui ce n'est plus cela: le *dandy* doit avoir un air conquérant, léger, insolent; il doit soigner sa toilette, porter des moustaches ou une barbe taillée en rond comme la fraise de la reine Elisabeth, ou comme le disque radieux du soleil; il décèle la fière indépendance de son caractère en gardant son chapeau sur sa tête, en se roulant sur les sofas, en allongeant ses bottes au nez des ladies assises en admiration sur des chaises devant lui; il monte à chevel avec une canne qu'il porte comme un cierge, indifférent au cheval qui est entre ses jambes par hasard. Il faut que sa santé soit parfaite, et son ame toujours au comble de cinq ou six félicités. Quelques dandys radicaux, les plus avancés vers l'avenir, ont une pipe.

Mais sans doute toutes ces choses sont changées dans le temps même que je mets à les décrire. On dit que le dandy de cette heure ne doit plus savoir s'il existe, si le monde est là, s'il y a des femmes, et s'il doit saluer son prochain. N'est-il pas curieux de retrouver l'original du dandy sous Henri III: « Ces beaux mignons, dit « l'auteur de l'*Isle des Hermaphrodites*, portoient les « cheveux longuets, frisés et refrisés, remontans par- « dessus leurs petits bonnets de velours, comme font « les femmes, et leurs fraises de chemises de toile d'a- « tour empesées et longues de demi-pied, de façon que « voir leurs têtes dessus leur fraises, il sembloit que ce « fust le chef de saint Jean en un plat. »

Ils partent pour se rendre dans la chambre de Henri III, « branlant tellement le corps, la tête et les jambes, que « je croyois à tout propos qu'ils dussent tomber de leur « long... Ils trouvoient cette façon-là de marcher plus « belle que pas une autre. »

Tous les Anglais sont fous par nature ou par ton.

Lord Clamwilliam a passé vite: je l'ai retrouvé à Vérone; il est devenu après moi ministre d'Angleterre à Berlin. Nous avons suivi un moment la même route, quoique nous ne marchions pas du même pas.

Rien ne réussissait, à Londres, comme l'insolence, témoin Dorset, frère de la duchesse de Guiche: il s'était mis à galoper dans Hyde-Park, à sauter des barrières, à jouer, à tutoyer sans façon les dandys: il avait un succès sans égal, et, pour y mettre le comble, il finit par enlever une famille entière, père, mère et enfants.

Les ladies les plus à la mode me plaisaient peu; il y en avait une charmante cependant, lady Gwidir: elle ressemblait par le ton et les manières à une Française. Lady Jersey se maintenait encore en beauté. Je rencontrais chez elle l'opposition. Lady Conyngham appartenait à l'opposition, et le roi lui-même gardait un secret penchant pour ses anciens amis. Parmi les patronesses d'Almack's, on remarquait l'ambassadrice de Russie.

La comtesse de Lieven avait eu des histoires assez ridicules avec madame d'Osmond et Georges IV. Comme elle était hardie et passait pour être bien en cour, elle était devenue extrêmement fashionable. On lui croyait de l'esprit, parce qu'on supposait que son mari n'en avait pas; ce qui n'était pas vrai: M. de Lieven était fort supérieur à madame. Madame de Lieven, au visage aigu et mésavenant, est une femme commune, fatigante, aride, qui n'a qu'un seul genre de conversation, la politique vulgaire; du reste, elle ne sait rien, et elle cache la disette de ses idées sous l'abondance de ses paroles. Quand elle se trouve avec des gens de mérite, sa stérilité se tait; elle revêt sa nullité d'un air supérieur d'ennui, comme si elle avait le droit d'être ennuyée; tombée par l'effet du temps, et ne pouvant s'empêcher de se mêler

de quelque chose, la douairière des congrès est venue de Vérone donner à Paris, avec la permission de MM. les magistrats de Pétersbourg, une représentation des puérilités diplomatiques d'autrefois. Elle entretient des correspondances privées, et elle a paru très-forte en mariages manqués. Nos novices se sont précipités dans ses salons pour apprendre le beau monde et l'art des secrets; ils lui confient les leurs, qui, répandus par madame de Lieven, se changent en sourds cancans. Les ministres, et ceux qui aspiraient à le devenir, sont tout fiers d'être protégés par une dame qui a eu l'honneur de voir M. de Metternich aux heures où le grand homme, pour se délasser du poids des affaires, s'amuse à effiloquer de la soie. Le ridicule attendait à Paris madame de Lieven. Un doctrinaire grave est tombé aux pieds d'Omphale: « Amour, tu perdis Troie. »

La journée de Londres était ainsi distribuée: à six heures du matin, on courait à une partie fine, consistant dans un premier déjeuner à la campagne; on revenait déjeuner à Londres; on changeait de toilette pour la promenade de Bond-Street ou de Hyde-Park; on se rhabillait pour dîner à sept heures et demie; on se rhabillait pour l'Opéra; à minuit, on se rhabillait pour une soirée ou pour un raout. Quelle vie enchantée! J'aurais préféré cent fois les galères. Le suprême bon ton était de ne pouvoir pénétrer dans les petits salons d'un bal privé, de rester dans l'escalier obstrué par la foule, et de se trouver nez à nez avec le duc de Somerset: béatitude où je suis arrivé une fois. Les Anglais de la nouvelle race sont infiniment plus frivoles que nous; la tête leur tourne pour un *shaw*: si le bourreau de Paris se rendait à Londres, il ferait courir l'Angleterre. Le maréchal Soult n'a-t-il pas enthousiasmé les ladies, comme Blücher, de qui elles baisaient la moustache? Notre ma-

réchal, qui n'est ni Antipater, ni Antigonus, ni Seleucus, ni Antiochus, ni Ptolémée, ni aucun des capitaines-rois d'Alexandre, est un soldat distingué, lequel a pillé l'Espagne en se faisant battre, et auprès de qui des capucins ont rédimé leur vie pour des tableaux. Mais il est vrai qu'il a publié, au mois de mars 1814, une furieuse proclamation contre Bonaparte, lequel il recevait en triomphe quelques jours après; il a fait depuis ses pâques à Saint-Thomas-d'Aquin. On montre pour un schilling, à Londres, sa vieille paire de bottes.

Toute renommée vient vite au bord de la Tamise et s'en va de même. En 1822 je trouvai cette grande ville plongée dans les souvenirs de Bonaparte; on était passé du dénigrement pour *Nic* à un enthousiasme bête. Les mémoires de Bonaparte pullulaient; son buste ornait toutes les cheminées, ses gravures brillaient sur toutes les fenêtres des marchands d'images; sa statue colossale, par Canova, décorait l'escalier du duc de Wellington. N'aurait-on pu consacrer un autre sanctuaire à Mars enchaîné? Cette déification semble plutôt l'œuvre de la vanité d'un concierge que de l'honneur d'un guerrier. — Général, vous n'avez point vaincu Napoléon à Waterloo; vous avez seulement faussé le dernier anneau d'un destin déjà brisé.

SUITE DES DÉPÊCHES.

Après ma présentation officielle à Georges IV, je le vis plusieurs fois. La reconnaissance des colonies espagnoles par l'Angleterre était à peu près décidée, du moins les vaisseaux de ces États indépendants paraissaient devoir être reçus sous leur pavillon dans les ports de l'em-

pire britannique. Ma dépêche du 7 mai rend compte d'une conversation que j'avais eue avec lord Londonderry, et des idées de ce ministre. Cette dépêche, importante pour les affaires d'alors, serait presque sans intérêt pour le lecteur d'aujourd'hui. Deux choses étaient à distinguer dans la position des colonies espagnoles relativement à l'Angleterre et à la France: les intérêts commerciaux et les intérêts politiques. J'entre dans les détails de ces intérêts. « Plus je vois le marquis de Londonderry, « disais-je à M. de Montmorency, plus je lui trouve de « finesse. C'est un homme plein de ressources, qui ne « dit jamais que ce qu'il veut dire; on serait quelquefois « tenté de le croire bonhomme. Il a dans la voix le rire, « le regard, quelque chose de M. Pozzo di Borgo. Ce n'est « pas précisément la confiance qu'il inspire. »

La dépêche finit ainsi: « Si l'Europe est obligée de re- « connaître les gouvernements de fait en Amérique, toute « sa politique doit tendre à faire naître des monarchies « dans le nouveau monde, au lieu de ces républiques « révolutionnaires qui nous enverront leurs principes « avec les produits de leur sol.

« En lisant cette dépêche, monsieur le vicomte, vous « éprouverez sans doute comme moi un mouvement de « satisfaction. C'est avoir déjà fait un grand pas en poli- « tique que d'avoir forcé l'Angleterre à vouloir s'asso- « cier avec nous dans des intérêts sur lesquels elle n'eût « pas daigné nous consulter il y a six mois. Je me féli- « cite en bon Français de tout ce qui tend à replacer « notre patrie à ce haut rang qu'elle doit occuper parmi « les nations étrangères. »

Cette lettre était la base de toutes mes idées et de toutes les négociations sur les affaires coloniales dont je m'occupai pendant la guerre d'Espagne, près d'un an avant que cette guerre éclatât.

REPRISE DES TRAVAUX PARLEMENTAIRES. — BAL POUR LES IRLANDAIS. — DUEL DU DUC DE BEDFORD ET DU DUC DE BUCKINGHAM. — DÎNER A ROYAL-LODGE. — LA MARQUISE DE CONYNGHAM ET SON SECRET.

Le 17 de mai j'allai à Covent-Garden, dans la loge du duc d'York. Le roi parut. Ce prince, jadis détesté, fut salué par des acclamations telles qu'il n'en aurait pas autrefois reçu de semblables des moines, habitants de cet ancien couvent. Le 26, le duc d'York vint dîner à l'ambassade: Georges IV était fort tenté de me faire le même honneur; mais il craignait les jalousies diplomatiques de mes collègues.

Le vicomte de Montmorency refusa d'entrer en négociations sur les colonies espagnoles avec le cabinet de Saint-James. J'appris, le 19 mai, la mort presque subite de M. le duc de Richelieu. Cet honnête homme avait supporté patiemment sa première retraite du ministère; mais les affaires venant à lui manquer trop longtemps, il défaillit parce qu'il n'avait pas une double vie pour remplacer celle qu'il avait perdue. Le grand nom de Richelieu n'a été transmis jusqu'à nous que par des femmes.

Les révolutions continuaient en Amérique. Je mandais à M. de Montmorency:

(N° 26.) « Londres, 28 mai 1822.

« Le Pérou vient d'adopter une constitution monarchi-
« que. La politique européenne devrait mettre tous ses
« soins à obtenir un pareil résultat pour les colonies qui
« se déclarent indépendantes. Les États-Unis craignent
« singulièrement l'établissement d'un empire au Mexi-

» que. Si le Nouveau-Monde tout entier est jamais républicain, les monarchies de l'ancien monde périront. »

On parlait beaucoup de la détresse des paysans irlandais, et l'on dansait afin de les consoler. Un grand bal paré à l'Opéra occupait les ames sensibles. Le Roi, m'ayant rencontré dans un corridor, me demanda ce que je faisais là, et, me prenant par le bras, il me conduisit dans sa loge.

Le parterre anglais était, dans mes jours d'exil, turbulent et grossier; des matelots buvaient de la bière au parterre, mangeaient des oranges, apostrophaient les loges. Je me trouvais un soir auprès d'un matelot entré ivre dans la salle; il me demanda où il était; je lui dis: « A Covent-Garden. — *Pretty garden, indeed!* » (Joli jardin, vraiment!) s'écria-t-il, saisi, comme les dieux d'Homère, d'un rire inextinguible.

Invité dernièrement à une soirée chez lord Lansdowne, Sa Seigneurie m'a présenté à une dame sévère, âgée de soixante-treize ans: elle était habillée de crêpe, portait un voile noir comme un diadème sur ses cheveux blancs, et ressemblait à une reine abdiquée. Elle me salua d'un ton solennel et de trois phrases estropiées du *Génie du Christianisme*; puis elle me dit avec non moins de solennité: « Je suis mistriss Siddons. » Si elle m'avait dit: « Je suis lady Macbeth, » je l'aurais cru. Je l'avais vue autrefois sur le théâtre dans toute la force de son talent. il suffit de vivre pour retrouver ces débris d'un siècle jetés par les flots du temps sur le rivage d'un autre siècle.

Mes visiteurs français à Londres furent M. le duc et madame la duchesse de Guiche, dont je vous parlerai à Prague; M. le marquis de Custine, dont j'avais vu l'enfance à Fervaques; et madame la vicomtesse de Noailles, aussi agréable, spirituelle et gracieuse que si elle eût encore erré à quatorze ans dans les beaux jardins de Méréville.

On était fatigué de fêtes; les ambassadeurs aspiraient à s'en aller en congé: le prince Esterhazy se préparait à partir pour Vienne; il espérait être appelé au Congrès, car on parlait déjà d'un congrès. M. Rothschild retournait en France après avoir terminé avec son frère l'emprunt russe de 25 millions de roubles. Le duc de Bedford s'était battu avec l'immense duc de Buckingham, au fond d'un trou, dans Hyde-Park; une chanson injurieuse contre le roi de France, envoyée de Paris et imprimée dans les gazettes de Londres, amusait la canaille radicale anglaise, qui riait sans savoir de quoi.

Je partis le 6 de juin pour Royal-Lodge où le Roi était allé. Il m'avait invité à dîner et à coucher.

Je revis Georges IV le 12, le 13 et le 14, au lever, au drawing-room et au bal de S. M. Le 24, je donnai une fête au prince et à la princesse de Danemark: le duc d'York s'y était invité.

C'eût été une chose importante jadis que la bienveillance avec laquelle me traitait la marquise de Conyngham: elle m'apprit que l'idée du voyage de S. M. B. au continent n'était pas tout à fait abandonnée. Je gardai religieusement ce grand secret dans mon sein. Que de dépêches importantes sur cette parole d'une favorite au temps de mesdames de Verneuil, de Maintenon, des Ursins, de Pompadour! Du reste, je me serais échauffé mal à propos pour obtenir quelques renseignements de la cour de Londres: en vain vous parlez, on ne vous écoute pas.

PORTRAITS DES MINISTRES.

Lord Londonderry surtout était impassible: il embarrassait à la fois par sa sincérité de ministre et sa rete-

nue d'homme. Il expliquait franchement de l'air le plus glacé sa *politique* et gardait un silence profond sur les faits. Il avait l'air indifférent à ce qu'il disait comme à ce qu'il ne disait pas; on ne savait ce qu'on devait croire de ce qu'il montrait ou de ce qu'il cachait. Il n'aurait pas bougé quand vous lui auriez *lâché un saucisson dans l'oreille*, comme dit Saint-Simon.

Lord Londonderry avait un genre d'éloquence irlandaise qui souvent excitait l'hilarité de la Chambre des lords et la gaieté du public; ses *blunders* étaient célèbres, mais il arrivait aussi quelquefois à des traits d'éloquence qui transportaient la foule, comme ses paroles à propos de la bataille de Waterloo: je les ai rappelées.

Lord Harrowby était président du conseil; il parlait avec propriété, lucidité et connaissance des faits. On trouverait inconvenant à Londres qu'un président des ministres s'exprimât avec prolixité et faconde. C'était d'ailleurs un parfait gentleman pour le ton. Un jour, aux Pâquis, à Genève, on m'annonça un Anglais: lord Harrowby entra; je ne le reconnus qu'avec peine: il avait perdu son ancien roi; le mien était exilé. C'est la dernière fois que l'Angleterre de mes grandeurs m'est apparue.

J'ai mentionné M. Peel et lord Westmoreland dans le *Congrès de Vérone*.

Je ne sais si lord Bathurst descendait et s'il était petit-fils de ce comte Bathurst dont Sterne écrivait: « Ce « seigneur est un prodige; à 80 ans il a l'esprit et la « vivacité d'un homme de 30, une disposition à se laisser « charmer et le pouvoir de plaire au delà de tout ce « que je connais. » Lord Bathurst, le ministre dont je vous entretiens, était instruit et poli; il gardait la tradition des anciennes manières françaises de la bonne compagnie. Il avait trois ou quatre filles qui couraient, ou plutôt qui volaient comme des hirondelles de mer, le long

des flots, blanches, allongées, et légères. Que sont-elles devenues? Sont elles tombées dans le Tibre avec la jeune Anglaise de leur nom?

Lord Liverpool n'était pas, comme lord Londonderry, le principal ministre; mais c'était le ministre le plus influent et le plus respecté. Il jouissait de cette réputation d'homme religieux et d'homme de bien, si puissante pour celui qui la possède; on vient à cet homme avec la confiance que l'on a pour un père; nulle action ne paraît bonne si elle n'est approuvée de ce personnage saint, investi d'une autorité très-supérieure à celle des talents. Lord Liverpool était fils de Charles Jenkinson, baron de Hawkesbury, comte de Liverpool, favori de lord Bute. Presque tous les hommes d'État anglais ont commencé par la carrière littéraire, par des pièces de vers plus ou moins bons, et par des articles, en général excellents, insérés dans les revues. Il reste un portrait de ce premier comte de Liverpool lorsqu'il était secrétaire particulier de lord Bute; sa famille en est fort affligée: cette vanité, puérile en tous temps, l'est sans doute encore beaucoup plus aujourd'hui; mais n'oublions pas que nos plus ardents révolutionnaires puisèrent leur haine de la société dans des disgrâces de nature ou dans des infériorités sociales.

Il est possible que lord Liverpool, enclin aux réformes, et à qui M. Canning a dû son dernier ministère, fût influencé, malgré la rigidité de ses principes religieux, par quelque déplaisance de souvenirs. A l'époque où j'ai connu lord Liverpool, il était presque arrivé à l'illumination puritaine. Habituellement il demeurait seul avec une vieille sœur, à quelques lieues de Londres. Il parlait peu; son visage était mélancolique; il penchait souvent l'oreille et il avait l'air d'écouter quelque chose de triste: on eût dit qu'il entendait tomber ses dernières

années, comme les gouttes d'une pluie d'hiver sur le pavé. Du reste, il n'avait aucune passion, et il vivait selon Dieu.

M. Croker, membre de l'Amirauté, célèbre comme orateur et comme écrivain, appartenait à l'école de M. Pitt, ainsi que M. Canning; mais il était plus détrompé que celui-ci. Il occupait à White-Hall un de ces appartements sombres d'où Charles I[er] était sorti par une fenêtre pour aller de plain-pied à l'échafaud. On est étonné quand on entre à Londres dans les habitations où siégent les directeurs de ces établissements dont le poids se fait sentir au bout de la terre. Quelques hommes en redingote noire devant une table nue, voilà tout ce que vous rencontrez: ce sont pourtant là les directeurs de la marine anglaise, ou les membres de cette compagnie de marchands, successeurs des empereurs du Mogol, lesquels comptent aux Indes deux cents millions de sujets.

M. Croker vint, il y a deux ans, me visiter à l'infirmerie de Marie-Thérèse. Il m'a fait remarquer la similitude de nos opinions et de nos destinées. Des évènements nous séparent du monde; la politique fait des solitaires, comme la religion fait des anachorètes. Quand l'homme habite le désert, il trouve en lui quelque lointaine image de l'être infini qui, vivant seul dans l'immensité, voit s'accomplir les révolutions des mondes.

SUITE DE MES DÉPÊCHES.

Dans le courant des mois de juin et de juillet, les affaires d'Espagne commencèrent à occuper sérieusement le cabinet de Londres. Lord Londonderry et la plupart des ambassadeurs montraient en parlant de ces affaires une inquiétude et presque une peur risible. Le ministère

craignait qu'en cas de rupture nous ne l'emportassions sur les Espagnols ; les ministres des autres puissances tremblaient que nous ne fussions battus; ils voyaient toujours notre armée prenant la cocarde tricolore.

Dans ma dépêche du 28 juin, n° 35, les dispositions de l'Angleterre sont fidèlement exprimées :

(N° 35.) « Londres, ce 28 juin 1822.

« Monsieur le vicomte,

« Il m'a été plus difficile de vous dire ce que pense « lord Londonderry, relativement à l'Espagne, qu'il ne « me sera aisé de pénétrer le secret des instructions don- « nées à Sir W. A'Court; cependant je ne négligerai rien « pour me procurer les renseignements que vous de- « mandez par votre dernière dépêche n° 18. Si j'ai bien « jugé de la politique du cabinet anglais et du carac- « tère de lord Londonderry, je suis persuadé que Sir « W. A'Court n'a presque rien emporté d'écrit. On lui « aura recommandé verbalement d'observer les partis « sans se mêler de leurs querelles. Le cabinet de Saint- « James n'aime point les Cortès, mais il méprise Ferdi- « nand. Il ne fera certainement rien pour les royalistes. « D'ailleurs, il suffirait que notre influence s'exerçât sur « une opinion pour que l'influence anglaise appuyât l'o- « pinion contraire. Notre prospérité renaissante inspire « une vive jalousie. Il y a bien ici parmi les hommes « d'État, une certaine crainte vague des passions ré- « volutionnaires qui travaillent l'Espagne; mais cette « crainte se tait devant les intérêts particuliers: de telle « sorte que si d'un côté la Grande-Bretagne pouvait ex- « clure nos marchandises de la Péninsule, et que de l'au- « tre elle pût reconnaître l'indépendance des colonies « espagnoles, elle prendrait facilement son parti sur les

« événements, et se consolerait des malheurs qui pour-
« raient accabler de nouveau les monarchies continen-
« tales. Le même principe qui empêche l'Angleterre de
« retirer son ambassadeur de Constantinople lui fait en-
« voyer un ambassadeur à Madrid: elle se sépare des
« destinées communes, et n'est attentive qu'au parti
« qu'elle pourra tirer des révolutions des empires.

« J'ai l'honneur, etc. »

Revenant dans ma dépêche du 16 juillet, n° 40 sur les nouvelles d'Espagne, je dis à M. de Montmorency:

(N° 40.) « Londres, ce 16 juillet 1822.

« Monsieur le vicomte,

« Les journaux anglais, d'après les journaux français,
« donnent ce matin des nouvelles de Madrid jusqu'au 8
« inclusivement. Je n'ai jamais espéré mieux du Roi d'Es-
« pagne, et n'ai point été surpris. Si ce malheureux prince
« doit périr, le genre de la catastrophe n'est pas indif-
« férent au reste du monde: le poignard n'abattrait que
« le monarque, l'échafaud pourrait tuer la monarchie.
« C'est déjà beaucoup trop que le jugement de Char-
« les Ier et que celui de Louis XVI: le ciel nous préserve
« d'un troisième jugement qui semblerait établir par
« l'autorité des crimes une espèce de droit des peuples
« et un corps de jurisprudence contre les rois! On peut
« maintenant s'attendre à tout: une déclaration de guerre
« de la part du gouvernement espagnol est au nombre
« des chances que le gouvernement français a dû pré-
« voir. Dans tous les cas, nous serons bientôt obligés
« d'en finir avec le cordon sanitaire, car, une fois le mois
« de septembre passé, et la peste ne reparaissant pas à
« Barcelone, ce serait une véritable dérision que de par-

« ler encore d'un *cordon sanitaire*; il faudrait donc avouer « tout franchement une *armée*, et dire la raison qui « nous oblige à maintenir cette armée. Cela n'équivaudra-t-il pas à une déclaration de guerre aux Cortès ? « D'un autre côté, dissoudrons-nous le cordon sanitaire ? « Cet acte de faiblesse compromettrait la sûreté de la « France, avilirait le ministère, et ranimerait parmi nous « les espérances de la faction révolutionnaire.

« J'ai l'honneur d'être, etc., etc., etc. »

POURPARLER SUR LE CONGRÈS DE VÉRONE. — LETTRE A M. DE MONTMORENCY; SA RÉPONSE QUI ME LAISSE ENTREVOIR UN REFUS. — LETTRE DE M. DE VILLÈLE PLUS FAVORABLE. — J'ÉCRIS A MADAME DE DURAS. — BILLET DE M. DE VILLÈLE A MADAME DE DURAS.

Depuis le Congrès de Vienne et d'Aix-la-Chapelle, les princes de l'Europe avaient la tête tournée de congrès: c'était là qu'on s'amusait et qu'on se partageait quelques peuples. A peine le Congrès commencé à Laybach et continué à Troppau était-il fini, qu'on songea à en convoquer un autre à Vienne, à Ferrare ou à Vérone: les affaires d'Espagne offraient l'occasion d'en hâter le moment. Chaque cour avait déjà désigné son ambassadeur.

Je voyais à Londres tout le monde se préparer à partir pour Vérone: comme ma tête était remplie des affaires d'Espagne, et comme je rêvais un plan pour l'honneur de la France, je croyais pouvoir être de quelque utilité au nouveau Congrès en me faisant connaître sous un rapport auquel on ne songeait pas. J'avais écrit dès le 24 mai à M. de Montmorency; mais je ne trouvai aucune

faveur. La longue réponse du ministre est évasive, embarrassée, entortillée; un éloignement marqué pour moi s'y déguise mal sous la bienveillance; elle finit par ce paragraphe:

« Puisque je suis en train de confidences, noble vi-« comte, je veux vous dire ce que je ne voudrais pas « insérer dans une dépêche officielle, mais ce que m'ont « inspiré quelques observations personnelles, et quel-« ques avis aussi de personnes qui connaissent bien le « terrain sur lequel vous êtes placé. N'avez-vous pas « pensé le premier qu'il faut soigner, vis-à-vis du minis-« tère anglais, certains effets de la jalousie et de l'hu-« meur qu'il est toujours prêt à concevoir sur les mar-« ques directes de faveur auprès du Roi, et de *crédit* « dans la *société?* Vous me direz s'il ne vous est pas « arrivé d'en remarquer quelques traces. »

Par qui les plaintes de mon *crédit* auprès du Roi et dans la *société* (c'est-à-dire, je suppose, auprès de la marquise de Conyngham) étaient-elles arrivées au vicomte de Montmorency? Je l'ignore.

Prévoyant, par cette dépêche privée, que ma partie était perdue du côté du ministre des affaires étrangères, je m'adressai à M. de Villèle, alors mon ami, et qui n'inclinait pas beaucoup vers son collègue. Dans sa lettre du 6 mai 1822, il me répondit d'abord un mot favorable.

« Paris, le 5 mai 1822.

« Je vous remercie, me dit-il, de tout ce que vous fai-« tes pour nous à Londres; la détermination de cette cour « au sujet des colonies espagnoles ne peut influer sur « la nôtre; la position est bien différente; nous devons « éviter par-dessus tout d'être empêchés, par une guerre « avec l'Espagne, d'agir ailleurs comme nous le devons, « si les affaires de l'Orient amenaient de nouvelles com-« binaisons politiques en Europe.

« Nous ne laisserons pas déshonorer le gouvernement « français par le défaut de participation aux événements « qui peuvent résulter de la situation actuelle du mon- « de; d'autres pourront y intervenir avec plus d'avan- « tages, aucuns avec plus de courage et de loyauté.

« On se méprend fort, je crois, et sur les moyens « réels de notre pays, et sur le pouvoir que peut en- « core exercer le gouvernement du Roi dans les formes « qu'il s'est prescrites; elles offrent plus de ressources « qu'on ne paraît le croire, et j'espère qu'à l'occasion « nous saurons le montrer.

« Vous nous seconderez, mon cher, dans ces grandes « circonstances si elles se présentent. Nous le savons « et nous y comptons; l'honneur sera pour tous, et ce « n'est pas de ce partage dont il s'agit en ce moment, « il se fera selon les services rendus; rivalisons tous de « zèle à qui en rendra de plus signalés.

« Je ne sais en vérité si ceci tournera à un congrès; « mais, en tout cas, je n'oublierai pas ce que vous m'a- « vez dit.

« Jh. de Villèle. »

Sur ce premier mot de bonne entente, je fis presser le ministre des finances par madame la duchesse de Duras; elle m'avait déjà prêté l'appui de son amitié contre l'oubli de la cour en 1814. Elle reçut bientôt ce billet de M. de Villèle:

« Tout ce que nous dirions est dit; tout ce qu'il est « dans mon cœur et dans mon opinion de faire pour le « bien public et pour mon ami est fait et sera fait, soyez- « en certaine. Je n'ai besoin ni d'être prêché, ni d'être « converti, je vous le répète; j'agis de conviction et de « sentiment.

« Recevez, madame, l'hommage de mon affectueux « respect. »

MORT DE LORD LONDONDERRY.

Ma dernière dépêche, en date du 9 août, annonçait à M. de Montmorency que lord Londonderry partirait du 15 au 20 pour Vienne. Le brusque et grand démenti aux projets des mortels me fut donné; je croyais n'avoir à entretenir le conseil du Roi T. C. que des affaires humaines, et j'eus à lui rendre compte des affaires de Dieu:

« Londres, 12 août 1822, à 4 heures de l'après-midi.

« *Dépêche transmise à Paris par le télégraphe de Calais.*

« Le marquis de Londonderry est mort subitement ce « matin 12, à neuf heures du matin, dans sa maison de « campagne de North-Cray. »

(N° 49.) « Londres, 13 août 1822.

« Monsieur le vicomte,

« Si le temps n'a pas mis obstacle à ma dépêche té- « légraphique, et s'il n'est point arrivé d'accident à mon « courrier extraordinaire, expédié hier à quatre heures, « j'espère que vous avez reçu le premier sur le conti- « nent la nouvelle de la mort subite de lord London- « derry.

« Cette mort a été extrêmement tragique. Le noble « marquis était à Londres vendredi; il sentit sa tête un « peu embarrassée; il se fit saigner entre les épaules. « Après quoi il partit pour North-Cray, où la marquise « de Londonderry était établie depuis un mois. La fiè- « vre se déclara le samedi 10 et le dimanche 11; mais « elle parut céder dans la nuit de dimanche au lundi,

« et, lundi matin 12, le malade semblait si bien, que sa « femme, qui le gardait, crut pouvoir le quitter un mo- « ment. Lord Londonderry, dont la tête était égarée, se « trouvant seul, se leva, passa dans un cabinet, saisit « un rasoir, et du premier coup se coupa la jugulaire. « Il tomba baigné dans son sang aux pieds d'un méde- « cin qui venait à son secours.

« On cache autant qu'on le peut cet accident déplo- « rable, mais il est parvenu défiguré à la connaissance « du public et a donné naissance à des bruits de toute « espèce.

« Pourquoi lord Londonderry aurait-il attenté à ses « jours? Il n'avait ni passions ni malheurs: il était plus « que jamais affermi dans sa place. Il se préparait à « partir jeudi prochain. Il se faisait une partie de plaisir « d'un voyage d'affaires. Il devait être de retour le 18 oc- « tobre pour des chasses arrangées d'avance et auxquel- « les il m'avait invité. La Providence en a ordonné autre- « ment, et lord Londonderry a suivi le duc de Richelieu. »

Voici quelques détails qui ne sont point entrés dans mes dépêches.

A son retour de Londres, Georges IV me raconta que lord Londonderry était allé lui porter le projet d'instruction qu'il avait rédigé pour lui-même, et qu'il devait suivre au Congrès. Georges IV prit le manuscrit pour mieux en peser les termes, et commença à le lire à haute voix. Il s'aperçut que lord Londonderry ne l'écoutait pas, et qu'il promenait ses yeux sur le plafond du cabinet: « Qu'avez-vous donc, mylord? dit le Roi. — « Sire, répondit le marquis, c'est cet insupportable John « (un jockey) qui est à la porte: il ne veut pas s'en aller, « quoique je ne cesse de le lui ordonner. » Le Roi, étonné, ferma le manuscrit et dit: « Vous êtes malade, « mylord: retournez chez vous; faites-vous saigner. »

Lord Londonderry sortit et alla acheter le canif avec lequel il se coupa la gorge.

Le 15 août, je continuai mes dires à M. de Montmorency.

« On a envoyé des courriers de toutes parts, aux eaux, « aux bains de mer, dans les chateaux, pour chercher « les ministres absents. Au moment où l'accident est ar- « rivé, aucun d'eux n'était à Londres. On les attend au- « jourd'hui et demain; ils tiendront un conseil, mais ils « ne pourront rien décider, car, en dernier résultat, c'est « le Roi qui leur nommera un collègue, et le Roi est à « Édimbourg. Il est probable que Sa Majesté britannique « ne se pressera pas de faire un choix au milieu des « fêtes. La mort du marquis de Londonderry est funeste « à l'Angleterre: il n'était pas aimé, mais il était craint; « les radicaux le détestaient, mais ils avaient peur de « lui. Singulièrement brave, il imposait à l'opposition « qui n'osait pas trop l'insulter à la tribune et dans les « journaux. Son imperturbable sang-froid, son indiffé- « rence profonde pour les hommes et pour les choses, « son instinct de despotisme et son mépris secret pour « les libertés constitutionnelles, en faisaient un ministre « propre à lutter avec succès contre les penchants du « siècle. Ses défauts devenaient des qualités à une épo- « que où l'exagération et la démocratie menacent le « monde.

« J'ai honneur, etc. »

« Londres, le 15 août 1822.

« Monsieur le vicomte,

« Les renseignements ultérieurs ont confirmé ce que « j'ai eu l'honneur de vous dire sur la mort du marquis « de Londonderry, dans ma dépêche ordinaire d'avant-

« hier, n° 49. Seulement, l'instrument fatal avec lequel « l'infortuné ministre s'est coupé la veine jugulaire est « un canif et non pas un rasoir, comme je vous l'avais « mandé. Le rapport du *coroner*, que vous lirez dans « les journaux, vous instruira de tout. Cette enquête, « faite sur le cadavre du premier ministre de la Grande-« Bretagne, comme sur le corps d'un meurtrier, ajoute « encore quelque chose de plus affreux à cet événement.

« Vous savez sans doute à présent, monsieur le vi-« comte, que lord Londonderry avait donné des preu-« ves d'aliénation mentale quelques jours avant son sui-« cide, et que le roi même s'en était aperçu. Une petite « circonstance à laquelle je n'avais pas fait attention, « mais qui m'est revenue en mémoire depuis la catas-« trophe, mérite d'être racontée. J'étais allé voir le mar-« quis de Londonderry, il y a douze ou quinze jours. « Contre son usage et les usages du pays, il me reçut « avec familiarité dans son cabinet de toilette. Il allait « se raser, et il me fit en riant d'un rire à demi sar-« donique l'éloge des rasoirs anglais. Je le complimen-« tai sur la clôture prochaine de la session. Oui, dit-il, « il faut que cela finisse ou que je finisse.

« J'ai l'honneur, etc. »

Tout ce que les radicaux d'Angleterre et les libéraux de France ont raconté de la mort de lord Londonderry, à savoir : qu'il s'était tué par désespoir politique, sentant que les principes opposés aux siens allaient triompher, est une pure fable inventée par l'imagination des uns, l'esprit de parti et la niaiserie des autres. Lord Londonderry n'était pas homme à se repentir d'avoir péché contre l'humanité, dont il ne se souciait guère, ni envers les lumières du siècle, pour lesquelles il avait un profond mépris : la folie était entrée par les femmes dans la famille Castlereagh.

Il fut décidé que le duc de Wellington, accompagné de lord Clamwilliam, prendrait la place de lord Londonderry au Congrès. Les instructions officielles se réduisaient à ceci: oublier entièrement l'Italie, ne se mêler en rien des affaires d'Espagne, négocier pour celles de l'Orient en maintenant la paix sans accroître l'influence de la Russie. Les chances étaient toujours pour M. Canning, et le portefeuille des affaires étrangères était confié par *intérim* à lord Bathurst, ministre des colonies.

J'assistai aux funérailles de lord Londonderry, à Westminster, le 20 août. Le duc de Wellington paraissait ému; lord Liverpool était obligé de se couvrir le visage de son chapeau pour cacher ses larmes. On entendit au dehors quelques cris d'insulte et de joie lorsque le corps entra dans l'église: Colbert et Louis XIV furent-ils plus respectés? Les vivants ne peuvent rien apprendre aux morts; les morts, au contraire, instruisent les vivants.

NOUVELLE LETTRE DE M. DE MONTMORENCY. — VOYAGE A HARTWELL. — BILLET DE M. DE VILLÈLE M'ANNONÇANT MA NOMINATION AU CONGRÈS.

LETTRE DE M. DE MONTMORENCY.

« Paris, ce 17 août.

« Quoiqu'il n'y ait pas de dépêches bien importantes « à confier à votre fidèle Hyacinthe, je veux cependant « le faire repartir, noble vicomte, d'après votre propre « désir et celui qu'il m'a exprimé, de la part de madame « de Chateaubriand, de le voir promptement retourner « auprès de vous. J'en profiterai pour vous adresser « quelques mots plus confidentiels sur la profonde im- « pression que nous avons reçue, comme à Londres, de

« cette terrible mort du marquis de Londonderry, et
« aussi, par la même occasion, sur une affaire à laquelle
« vous semblez mettre un intérêt bien exagéré et bien
« exclusif. Le conseil du Roi en a profité et a fixé à ces
« jours-ci, immédiatement après la clôture qui a eu lieu
« ce matin même, la discussion des directions principales
« à arrêter, des instructions à donner, de même des
« personnes à choisir: la première question est de sa-
« voir si elles seront une ou plusieurs. Vous avez ex-
« primé quelque part, ce me semble, de l'étonnement
« que l'on pût songer à . . . . ., non pas à vous préfé-
« rer à lui, vous savez très-bien qu'il ne peut pas être
« sur la même ligne pour nous. Si, après le plus mûr
« examen, nous ne croyions pas possible de mettre à
« profit la bonne volonté que vous nous avez montrée
« très-franchement à cet égard, il faudrait sans doute
« pour nous déterminer de graves motifs que je vous com-
« muniquerais avec la même franchise: l'ajournement est
« plutôt favorable à votre désir, en ce sens qu'il serait
« tout à fait inconvenable, et pour vous et pour nous,
« que vous quittassiez Londres d'ici à quelques semai-
« nes et avant la décision ministérielle qui ne laisse pas
« d'occuper tous les cabinets. Cela frappe tellement tout
« le monde que quelques amis me disaient l'autre jour:
« Si M. de Chateaubriand était venu tout de suite à Pa-
« ris, il aurait été assez contrariant pour lui d'être obligé
« de repartir pour Londres. Nous attendons donc cette
« nomination importante au retour d'Édimbourg. Le che-
« valier Stuart disait hier que sûrement le duc de Wel-
« lington irait au Congrès; c'est ce qu'il nous importe
« de savoir le plus tôt possible. M. Hyde de Neuville est
« arrivé hier bien portant. J'ai été charmé de le voir.
« Je vous renouvelle, noble vicomte, tous mes inviola-
« bles sentiments.

« MONTMORENCY. »

Cette nouvelle lettre de M. de Montmorency, mêlée de quelques phrases ironiques, me confirma pleinement qu'il ne voulait pas de moi au Congrès.

Je donnai un dîner le jour de la Saint-Louis en l'honneur de Louis XVIII, et j'allai voir Hartwell en mémoire de l'exil de ce roi; je remplissais un devoir plutôt que je ne jouissais d'un plaisir. Les infortunes royales sont maintenant si communes qu'on ne s'intéresse guère aux lieux que n'ont point habités le génie ou la vertu. Je ne vis dans le triste petit parc d'Hartwell que la fille de Louis XVI.

Enfin je reçus tout à coup de M. de Villèle ce billet inattendu qui faisait mentir mes prévisions et mettait fin à mes incertitudes:

« 27 août 1822.

« Mon cher Chateaubriand, il vient d'être arrêté qu'aus-« sitôt que les convenances relatives au retour du Roi « à Londres vous le permettront, vous serez autorisé à « vous rendre à Paris, pour de là pousser jusqu'à Vienne « ou jusqu'à Vérone comme un des trois plénipotentiai-« res chargés de représenter la France au Congrès. Les « deux autres seront MM. de Caramant et de la Ferron-« nays; ce qui n'empêche pas M. le vicomte de Mont-« morency de partir après-demain pour Vienne, afin d'y « assister aux conférences qui pourront avoir lieu dans « cette ville avant le Congrès. Il devra revenir à Paris « lors du départ des souverains pour Vérone.

« Ceci pour vous seul. Je suis heureux que cette af-« faire ait pris la tournure que vous désiriez; de cœur « tout à vous. ».

D'après ce billet, je me préparai à partir.

FIN DE LA VIEILLE ANGLETERRE. — CHARLOTTE. — RÉFLEXIONS. JE QUITTE LONDRES.

Cette foudre qui tombe sans cesse à mes pieds me suivait partout. Avec lord Londonderry expira la vieille Angleterre, jusqu'alors se débattant au milieu des innovations croissantes. Survint M. Canning: l'amour-propre l'emporta jusqu'à parler à la tribune la langue du propagandiste. Après lui parut le duc de Wellington, conservateur qui venait démolir: quant l'arrêt des sociétés est prononcé, la main qui devait élever ne sait qu'abattre. Lord Gray, O'Connell, tous ces ouvriers en ruines, travaillèrent successivement à la chute des vieilles institutions. Réforme parlementaire, émancipation de l'Irlande, toutes choses excellentes en soi, devinrent, par l'insalubrité des temps, des causes de destruction. La peur accrut les maux: si l'on ne s'était pas si fort effrayé des menaces, on eût pu résister avec un certain succès.

Qu'avait besoin l'Angleterre de consentir à nos derniers troubles? Renfermée dans son île et dans ses inimitiés nationales, elle était à l'abri. Qu'avait besoin le cabinet de Saint-James de redouter la séparation de l'Irlande? L'Irlande n'est que la chaloupe de l'Angleterre: coupez la corde, et la chaloupe, séparée du grand navire, ira se perdre au milieu des flots. Lord Liverpool avait lui-même de tristes pressentiments. Je dînais un jour chez lui: après le repas nous causâmes à une fenêtre qui s'ouvrait sur la Tamise; on apercevait en aval de la rivière une partie de la cité dont le brouillard et la fumée élargissaient la masse. Je faisais à mon hôte l'éloge de la solidité de cette monarchie anglaise pondérée par le balancement égal de la liberté et du pou-

voir. Le vénérable lord, levant et allongeant le bras, me montra de la main la cité et me dit: « Qu'y a-t-il de « solide avec ces villes énormes? Une insurrection sé- « rieuse à Londres, et tout est perdu. »

Il me semble que j'achève une course en Angleterre, comme celle que je fis autrefois sur les débris d'Athènes, de Jérusalem, de Memphis et de Carthage. En appelant devant moi les siècles d'Alboin, en passant de renommée en renommée, en les voyant s'abîmer tour à tour, j'éprouve une espèce de douloureux vertige. Que sont devenus ces jours éclatants et tumultueux où vécurent Shakspeare et Milton, Henri VIII et Élisabeth, Cromwell et Guillaume, Pitt et Burke? Tout cela est fini; supériorités et médriocrités, haines et amours, félicités et misères, oppresseurs et opprimés, bourreaux et victimes, rois et peuples, tout dort dans le même silence et la même poussière. Quel néant sommes-nous donc, s'il en est ainsi de la partie la plus vivante de l'espèce humaine, du génie qui reste comme une ombre des vieux temps dans les générations présentes, mais qui ne vit plus par lui-même, et qui ignore s'il a jamais été!

Combien de fois l'Angleterre, dans l'espace de quelques cents ans, a-t-elle été détruite! A travers combien de révolutions n'a-t-elle point passé pour arriver au bord d'une révolution plus grande, plus profonde et qui enveloppera la postérité! J'ai vu ces fameux Parlements britanniques dans toute leur puissance: que deviendront-ils? J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs et dans son ancienne prospérité: partout la petite église solitaire avec sa tour, le cimetière de campagne de Gray, partout des chemins étroits et sablés des vallons remplis de vaches, des bruyères marbrées de moutons, des parcs, des châteaux, des villes: peu de grands bois, peu d'oiseaux, le vent de la mer. Ce n'était pas ces

champs de l'Andalousie où je trouvais les vieux chrétiens et les jeunes amours parmi les débris voluptueux du palais des Maures au milieu des aloès et des palmiers.

Quid dignum memorare tuis, Hispania, terris
Vox humana valet?

« Quelle voix humaine, ô Espagne, est digne de ré-
« mémorer tes rivages? »

Ce n'était pas là cette Campagne romaine dont le charme irrésistible me rappelle sans cesse; ces flots et ce soleil n'étaient pas ceux qui baignent et éclairent le promontoire sur lequel Platon enseignait ses disciples, ce Sunium où j'entendis chanter le grillon demandant en vain à Minerve le foyer des prêtres de son temple; mais enfin, telle qu'elle était, cette Angleterre, entourée de ses navires, couverte de ses troupeaux et professant le culte de ses grands hommes, était charmante et redoutable.

Aujourd'hui ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des usines, ses chemins changés en ornières de fer; et sur ces chemins, au lieu de Milton et de Shakspeare, se meuvent des chaudières errantes. Déjà les pépinières de la science, Oxford et Cambridge, prennent un air désert: leurs colléges et leurs chapelles gothiques, demi-abandonnés, affligent les regards; dans leurs cloîtres, auprès des pierres sépulcrales du moyen âge, reposent oubliées les annales de marbre des anciens peuples de la Grèce; ruines qui gardent les ruines.

A ces monuments, autour desquels commençait à se former le vide, je laissais la partie des jours printaniers que j'avais retrouvée; je me séparais une seconde fois de ma jeunesse, au même bord où je l'avais abandonnée autrefois: Charlotte avait tout à coup réapparu comme cet astre, la joie des ombres, qui, retardé par

le cours des mois, se lèverait au milieu de la nuit. Si vous n'êtes pas trop las, cherchez dans ces *Mémoires* l'effet que produisit sur moi en 1822 la vision subite de cette femme. Lorsqu'elle m'avait remarqué autrefois, je ne connaissais point ces autres Anglaises dont la troupe venait de m'environner à l'heure de mon renom et de ma puissance: leurs hommages ont eu la légèreté de ma fortune. Aujourd'hui, après seize nouvelles années évanouies depuis mon ambassade de Londres, après tant de nouvelles destructions, mes regards se reportent sur la fille du pays de Désdémone et de Juliette: elle ne compte plus dans ma mémoire que du jour où sa présence inattendue ralluma le flambeau de mes souvenirs. Nouvel Épiménide, réveillé après un long sommeil, j'attache mes regards sur un phare d'autant plus radieux que les autres sont éteints sur le rivage; un seul excepté brillera longtemps après moi.

Je n'ai point achevé tout ce qui concerne Charlotte dans les pages précédentes de ces *Mémoires:* elle vint avec une partie de sa famille me voir en France, lorsque j'étais ministre, en 1823. Par une de ces misères inexplicables de l'homme, préoccupé que j'étais d'une guerre d'où dépendait le sort de la monarchie française, quelque chose sans doute aura manqué à ma voix, puisque Charlotte, retournant en Angleterre, me laissa une lettre dans laquelle elle se montre blessée de la froideur de ma réception. Je n'ai osé ni lui écrire ni lui renvoyer des fragments littéraires qu'elle m'avait rendus et que j'avais promis de lui remettre augmentés. S'il était vrai qu'elle eût eu une raison véritable de se plaindre, je jetterais au feu ce que j'ai raconté de mon premier séjour outre-mer.

Souvent il m'est venu en pensée d'aller éclaircir mes doutes; mais pourrais-je retourner en Angleterre, moi

qui suis assez faible pour n'oser visiter le rocher paternel sur lequel j'ai marqué ma tombe? J'ai peur maintenant des sensations; le temps, en m'enlevant mes jeunes années, m'a rendu semblable à ces soldats dont les membres sont restés sur le camp de bataille; mon sang, ayant un chemin moins long à parcourir, se précipite dans mon cœur avec une affluence si rapide que ce vieil organe de mes plaisirs et de mes douleurs palpite comme prêt à se briser. Le désir de brûler ce qui regarde Charlotte, bien qu'elle soit traitée avec un respect religieux, se mêle chez moi à l'envie de détruire ces *Mémoires:* s'ils m'appartenaient encore, ou si je pouvais les racheter, je succomberais à la tentation. J'ai un tel dégoût de tout, un tel mépris pour le présent et pour l'avenir immédiat, une si ferme persuasion que les hommes désormais, pris ensemble comme public (et cela pour plusieurs siècles), seront pitoyables, que je rougis d'user mes derniers moments au récit des choses passées, à la peinture d'un monde fini dont on ne comprendra plus le langage et le nom.

L'homme est aussi trompé par la réussite de ses vœux que par leur désappointement: j'avais désiré, contre mon instinct naturel, aller au Congrès; profitant d'une prévention de M. de Villèle, je l'avais amené à forcer la main à M. de Montmorency. Eh bien! mon vrai penchant n'était pas pour ce que j'avais obtenu; j'aurais eu sans doute quelque dépit si l'on m'eût contraint de rester en Angleterre; mais bientôt l'idée d'aller voir madame Sutton, de faire le voyage des trois royaumes, l'eût emporté sur le mouvement d'une ambition postiche qui n'adhère point à ma nature. Dieu en ordonna autrement et je partis pour Vérone: de là le changement de ma vie; de là mon ministère, la guerre d'Espagne, mon triomphe, ma chute, bientôt suivie de celle de la monarchie.

Un des deux beaux enfants pour lesquels Charlotte m'avait prié de m'intéresser en 1822 vient de venir me voir à Paris: c'est aujourd'hui le capitaine Sutton; il est marié à une jeune femme charmante, et il m'a appris que sa mère, très-malade, a passé dernièrement un hiver à Londres.

Je m'embarquai à Douvres le 8 de septembre 1822, dans le même port d'où 22 ans auparavant M. *Lassagne*, le Neuchâtelois, avait fait voile. De ce premier départ au moment où je tiens la plume, trente-neuf années sont accomplies. Lorsqu'on regarde ou qu'on écoute sa vie passée, on croit voir sur une mer déserte la trace d'un vaisseau qui a disparu; on croit entendre les glas d'une cloche dont on n'aperçoit point la vieille tour.

Revu en décembre 1846.

ANNÉES 1824, 1825, 1826 et 1827. — DÉLIVRANCE DU ROI D'ESPAGNE. — MA DESTITUTION.

Ici vient se placer dans l'ordre des dates le *Congrès de Vérone*, que j'ai publié en deux volumes à part. Si on avait par hasard envie de le relire, on peut le trouver partout. Ma guerre d'Espagne, le grand événement politique de ma vie, était une gigantesque entreprise. La légitimité allait pour la première fois brûler de la poudre sous le drapeau blanc, tirer son premier coup de canon après ces coups de canon de l'Empire qu'entendra la dernière postérité. Enjamber d'un pas les Espagnes, réussir sur le même sol où naguère les armées d'un conquérant avaient eu des revers, faire en six mois ce qu'il n'avait pu faire en sept ans, qui aurait pu prétendre à ce prodige? C'est pourtant ce que j'ai fait; mais

par combien de malédictions ma tête a été frappée à la table de jeu où la Restauration m'avait assis! J'avais devant moi une France ennemie des Bourbons et deux grands ministres étrangers, le prince de Metternich et M. Canning. Il ne se passait pas de jour que je ne reçusse des lettres qui m'annonçaient une catastrophe, car la guerre avec l'Espagne n'était pas du tout populaire, ni en France, ni en Europe. En effet, quelque temps après mes succès dans la Péninsule, ma chute ne tarda pas à arriver.

Dans notre ardeur après la dépêche télégraphique qui annonçait la délivrance du Roi d'Espagne, nous autres ministres nous courûmes au château. Là j'eus un pressentiment de ma chute: je reçus sur la tête un seau d'eau froide qui me fit rentrer dans l'humilité de mes habitudes. Le Roi et Monsieur ne nous aperçurent point. Madame la duchesse d'Angoulême, éperdue du triomphe de son mari, ne distinguait personne. Cette victime immortelle écrivit sur la délivrance de Ferdinand une lettre terminée par cette exclamation sublime dans la bouche de la fille de Louis XVI: « Il est donc prouvé qu'on « peut sauver un Roi malheureux! »

Le dimanche, je retournai avant le conseil faire ma cour à la famille royale; l'auguste princesse dit à chacun de mes collègues un mot obligeant: elle ne m'adressa pas une parole. Je ne méritais pas sans doute un tel honneur. Le silence de l'orpheline du Temple ne peut jamais être ingrat: le Ciel a droit aux adorations de la terre et ne doit rien à personne.

Je traînai ensuite jusqu'à la Pentecôte; pourtant mes amis n'étaient pas sans inquiétude; ils me disaient souvent: Vous serez renvoyé demain. Tout à l'heure si l'on veut, répondais-je. Le jour de la Pentecôte, 6 juin 1824, j'étais arrivé dans les premiers salons de Monsieur: un

huissier vint me dire qu'on me demandait. C'était Hyacinthe, mon secrétaire. Il m'annonça en me voyant que je n'étais plus ministre. J'ouvris le paquet qu'il me présentait; j'y trouvai ce billet de M. de Villèle:

« Monsieur le vicomte,

« J'obéis aux ordres du Roi en transmettant de suite à « Votre Excellence une ordonnance que Sa Majesté vient « de rendre.

« Le sieur comte de Villèle, président de notre con-« seil des ministres, est chargé par interim du porte-« feuille des affaires étrangères, en remplacement du « sieur vicomte de Chateaubriand. »

Cette ordonnance était écrite de la main de M. de Renneville, assez bon pour en être encore embarrassé devant moi. Eh! mon Dieu! est-ce que je connais M. de Renneville? Est-ce que j'ai jamais songé à lui? Je le rencontre assez souvent. S'est-il jamais aperçu que je savais que l'ordonnance qui m'avait rayé de la liste des ministres était écrite de sa main?

Et pourtant qu'avais-je fait? Où étaient mes intrigues et mon ambition? Avais-je désiré la place de M. de Villèle en allant seul et caché me promener au fond du bois de Boulogne? Ce fut cette vie étrange qui me perdit. J'avais la simplicité de rester tel que le ciel m'avait fait, et, parce que je n'avais envie de rien, on crut que je voulais tout. Aujourd'hui je conçois très bien que ma vie à part était une grande faute. Comment! vous ne voulez rien être? Allez-vous-en! Nous ne voulons pas qu'un homme méprise ce que nous adorons, et qu'il se croie en droit d'insulter à la médiocrité de notre vie.

Les embarras de la richesse et les inconvénients de la misère me suivirent dans mon logement de la rue de l'Université: le jour de mon congé, j'avais au ministère

un immense dîner prié; il me fallut envoyer des excuses aux convives, et faire replier dans ma petite cuisine à deux maîtres trois grands services préparés pour quarante personnes. Montmirel et ses aides se mirent à l'ouvrage, et, nichant casseroles, lèchefrites et bassines dans tous les coins, il mit son chef-d'œuvre réchauffé à l'abri. Un vieil ami vint partager mon premier repas de matelot mis à terre. La ville et la cour accoururent, car il n'y eut qu'un cri sur l'outrecuidance de mon renvoi après le service que je venais de rendre; on était persuadé que ma disgrâce serait de courte durée; on se donnait l'air de l'indépendance en consolant un malheur de quelques jours, au bout desquels on rappellerait fructueusement à l'infortuné revenu en puissance qu'on ne l'avait point abandonné.

On se trompait; on en fut pour les frais de courage: on avait compté sur ma platitude, sur mes pleurnicheries, sur mon ambition de chien couchant, sur mon empressement à me déclarer moi-même coupable, à faire le pied de grue auprès de ceux qui m'avaient chassé: c'était mal me connaître. Je me retirai sans réclamer même le traitement qui m'était dû, sans recevoir ni une faveur, ni une obole de la cour; je fermai ma porte à quiconque m'avait trahi, je refusai la foule condoléante et je pris les armes. Alors tout se dispersa; le blâme universel éclata, et ma partie, qui d'abord avait semblé belle aux salons et aux antichambres, parut effroyable.

Après mon renvoi, n'eussé-je pas mieux fait de me taire? La brutalité du procédé ne m'avait-elle pas fait revenir le public? M. de Villèle a répété que la lettre de destitution avait été retardée; par ce hasard, elle avait eu le malheur de ne m'être rendue qu'au château: peut-être en fut-il ainsi; mais, quand on joue, on doit calculer les chances de la partie; on doit surtout ne pas

écrire à un ami de quelque valeur une lettre telle qu'on rougirait d'en adresser une semblable au valet coupable qu'on jetterait sur le pavé, sans convenances et sans remords. L'irritation du parti Villèle était d'autant plus grande contre moi, qu'il voulait s'approprier mon ouvrage, et que j'avais montré de l'entente dans des matières qu'on m'avait supposé ignorer.

Sans doute, avec du silence et de la modération (comme on disait), j'aurais été loué de la race en adoration perpétuelle du portefeuille; en faisant pénitence de mon innocence, j'aurais préparé ma rentrée au conseil. C'eût été mieux dans l'ordre commun; mais c'était me prendre pour l'homme que point ne suis; c'était me supposer le désir de ressaisir le timon de l'État, l'envie de faire mon chemin: désir et envie qui dans cent mille ans ne m'arriveraient pas.

L'idée que j'avais du gouvernement représentatif me conduisit à entrer dans l'opposition; l'opposition systématique me semble la seule propre à ce gouvernement; l'opposition surnommée de *conscience* est impuissante. La conscience peut arbitrer un fait *moral*, elle ne juge point d'un fait *intellectuel*. Force est de se ranger sous un chef, appréciateur des bonnes et des mauvaises lois. N'en est-il ainsi, alors tel député prend sa bêtise pour sa conscience et la met dans l'urne. L'opposition dite de *conscience* consiste à flotter entre les partis, à ronger son frein, à voter même, selon l'occurrence, pour le ministère, à se faire magnanime en enrageant; opposition d'imbécillités mutines chez les soldats, de capitulations ambitieuses parmi les chefs. Tant que l'Angleterre a été saine, elle n'a jamais eu qu'une opposition systématique: on entrait et l'on sortait avec ses amis; en quittant le portefeuille on se plaçait sur le banc des attaquants. Comme on était censé s'être retiré pour n'avoir pas voulu

accepter un système, ce système étant resté près de la couronne devait être nécessairement combattu. Or, les hommes ne représentant que des principes, l'opposition systématique ne voulait emporter que les *principes*, lorsqu'elle livrait l'assaut aux *hommes*.

L'OPPOSITION ME SUIT.

Ma chute fit grand bruit: ceux qui se montraient les plus satisfaits en blâmaient la forme. J'ai appris depuis que M. de Villèle hésita; M. de Corbière décida la question: « S'il rentre par une porte au conseil, dut-il dire, je « sors par l'autre. » On me laissa sortir: il était tout simple qu'on me préférât M. de Corbière. Je ne lui en veux pas; je l'importunais, il m'a fait chasser: il a bien fait.

Le lendemain de mon renvoi et les jours suivants, on lut dans le *Journal des Débats* ces paroles si honorables pour MM. Bertin:

« C'est pour la seconde fois que M. de Chateaubriand « subit l'épreuve d'une destitution solennelle.

« Il fut destitué en 1816, comme ministre d'État, pour « avoir attaqué, dans son immortel ouvrage de *la Mo-* « *narchie selon la Charte*, la fameuse ordonnance du « 5 septembre, qui prononçait la dissolution de la Cham- « bre introuvable de 1815. MM. de Villèle et Corbière « étaient alors de simples députés, chefs de l'opposition « royaliste, et c'est pour avoir embrassé leur défense que « M. de Chateaubriand devint la victime de la colère mi- « nistérielle.

« En 1824, M. de Chateaubriand est encore destitué, « et c'est par MM. de Villèle et Corbière, devenus mi- « nistres, qu'il est sacrifié. Chose singulière! en 1816, il « fut puni d'avoir parlé; en 1824, on le punit de s'être

« tu; son crime est d'avoir gardé le silence dans la dis-
« cussion sur la loi des rentes. Toutes les disgrâces ne
« sont pas des malheurs; l'opinion publique, juge su-
« prême, nous apprendra dans quelle classe il faut pla-
« cer M. de Chateaubriand; elle nous apprendra aussi
« à qui l'ordonnance de ce jour aura été le plus fatale,
« ou du vainqueur ou du vaincu.

« Qui nous eût dit, à l'ouverture de la session, que
« nous gâterions ainsi tous les résultats de l'entreprise
« d'Espagne? Que nous fallait-il cette année? Rien que
« la loi sur la septennalité (mais la loi complète) et le
« budget. Les affaires de l'Espagne, de l'Orient et des
« Amériques, conduites comme elles l'étaient, prudem-
« ment et en silence, seraient éclaircies; le plus bel ave-
« nir était devant nous; on a voulu cueillir un fruit vert;
« il n'est pas tombé, et on a cru remédier à de la pré-
« cipitation par de la violence.

« La colère et l'envie sont de mauvais conseillers; ce
« n'est pas avec les passions et en marchant par sacca-
« des que l'on conduit les États.

« *P.-S.* La loi sur la septennalité a passé, ce soir, à
« la Chambre des députés. On peut dire que les doctri-
« nes de M. de Chateaubriand triomphent après sa sor-
« tie du ministère. Cette loi, qu'il avait conçue depuis
« longtemps, comme complément de nos institutions, mar-
« quera à jamais, avec la guerre d'Espagne, son pas-
« sage dans les affaires. On regrette bien vivement que
« M. de Corbière ait enlevé la parole, samedi, à celui qui
« était alors son illustre collègue. La Chambre des pairs
« aurait au moins entendu le chant du cygne.

« Quant à nous, c'est avec le plus vif regret que nous
« rentrons dans une carrière de combats, dont nous es-
« périons être à jamais sortis par l'union des royalis-
« tes; mais l'honneur, la fidélité politique, le bien de la

« France, ne nous ont pas permis d'hésiter sur le parti « que nous devions prendre. »

Le signal de la réaction fut ainsi donné. M. de Villèle n'en fut pas d'abord trop alarmé; il ignorait la force des opinions. Plusieurs années furent nécessaires pour l'abattre, mais enfin il tomba.

DERNIERS BILLETS DIPLOMATIQUES.

Je reçus du président du conseil une lettre qui réglait tout, et qui prouvait, à ma grande simplicité, que je n'avais rien pris de ce qui rend un homme respecté et respectable:

« Paris, 16 juin 1824.

« Monsieur le vicomte,

« Je me suis empressé de soumettre à Sa Majesté l'or« donnance par laquelle il vous est accordé décharge « pleine et entière des sommes que vous avez reçues du « trésor royal, pour dépenses secrètes, pendant tout le « temps de votre ministère.

« Le Roi a approuvé toutes les dispositions de cette or« donnace. que j'ai l'honneur de vous transmettre ci« jointe en original.

« Agréez, monsieur le vicomte, etc. »

Mes amis et moi, nous expédiâmes une prompte correspondance:

M. DE CHATEAUBRIAND A M. DE TALARU.

« Paris, 9 juin 1824.

« Je ne suis plus ministre, mon cher ami; on prétend « que vous l'êtes. Quand je vous obtins l'ambassade de « Madrid, je dis à plusieurs personnes qui s'en souvien-

« nent encore: « Je viens de nommer mon successeur. »
« Je désire avoir été prophète. C'est M. de Villèle qui a
« le portefeuille par intérim.

« CHATEAUBRIAND. »

M. DE CHATEAUBRIAND A M. DE RAYNEVAL.

« Paris, le 16 juin 1824.

« J'ai fini, monsieur; j'espère que vous en avez encore
« pour longtemps. J'ai tâché que vous n'eussiez pas à
« vous plaindre de moi.

« Il est possible que je me retire à Neuchâtel, en Suis-
« se; si cela arrive, demandez pour moi d'avance à Sa
« Majesté prussienne sa protection et ses bontés: offrez
« mon hommage au comte de Bernstorff, mes amitiés à
« M. Ancillon, et mes compliments à tous vos secrétai-
« res. Vous, monsieur, je vous prie de croire à mon dé-
« vouement et à mon attachement très-sincère.

« CHATEAUBRIAND. »

M. DE CHATEAUBRIAND A M. DE CARAMAN.

« Paris, 22 juin 1824.

« J'ai reçu, monsieur le marquis, vos lettres du 11 de
« ce mois. D'autres que moi vous apprendront la route
« que vous aurez à suivre désormais; si elle est confor-
« me à ce que vous avez entendu, elle vous mènera loin.
« Il est probable que ma destitution fera grand plaisir
« à M. de Metternich pendant une quinzaine de jours.

« Recevez, monsieur le marquis, mes adieux et la nou-
« velle assurance de mon dévouement et de ma haute
« considération.

« CHATEAUBRIAND. »

M. DE CHATEAUBRIAND A M. HYDE DE NEUVILLE.

« Paris, le 22 juin 1824.

« Vous aurez sans doute appris ma destitution. Il ne « me reste qu'à vous dire combien j'étais heureux d'a- « voir avec vous des relations que l'on vient de briser. « Continuez, monsieur et ancien ami, à rendre des ser- « vices à votre pays, mais ne comptez pas trop sur la « reconnaissance; et ne croyez pas que vos succès soient « une raison pour vous maintenir au poste où vous faites « tant d'honneur.

« Je vous souhaite, monsieur, tout le bonheur que « vous méritez, et je vous embrasse.

« *P.-S.* Je reçois à l'instant votre lettre du 5 de ce « mois, où vous m'apprenez l'arrivée de M. de Mérona. « Je vous remercie de votre bonne amitié; soyez sûr « que je n'ai cherché que cela dans vos lettres.

« CHATEAUBRIAND. »

M. DE CHATEAUBRIAND A M. LE COMTE DE SERRE.

« Paris, le 23 juin 1824.

« Ma destitution vous aura prouvé, monsieur le comte, « mon impuissance à vous servir; il ne me reste qu'à « faire des souhaits pour vous voir où vos talents vous « appellent. Je me retire, heureux d'avoir contribué à « rendre à la France son indépendance militaire et po- « litique, et d'avoir introduit la septennalité dans son « système électoral; elle n'est pas telle que je l'aurais « voulue; le changement d'âge en était une conséquence « nécessaire; mais enfin le principe est posé; le temps « fera le reste, si toutefois il ne défait pas. J'ose me flat- « ter, monsieur le comte, que vous n'avez pas eu à vous

« plaindre de nos relations: et moi je me féliciterai tou-
« jours d'avoir rencontré dans les affaires un homme
« de votre mérite.

« Recevez, avec mes adieux, etc.

« CHATEAUBRIAND. »

M. DE CHATEAUBRIAND A M. DE LA FERRONAYS.

« Paris, le 16 juin 1824.

« Si par hasard vous étiez encore à Saint-Pétersbourg,
« monsieur le comte, je ne veux pas terminer notre cor-
« respondance sans vous dire toute l'estime et toute l'a-
« mitié que vous m'avez inspirées; portez-vous bien;
« soyez plus heureux que moi, et croyez que vous me
« retrouverez dans toutes les circonstances de la vie. J'é-
« cris un mot à l'empereur.

« CHATEAUBRIAND. »

La réponse à cet adieu m'arriva dans les premiers jours d'août. M. de La Ferronays avait consenti aux fonctions d'ambassadeur sous mon ministère; plus tard je devins à mon tour ambassadeur sous le ministère de M. de La Ferronays: ni l'un ni l'autre n'avons cru monter ou descendre. Compatriotes et amis, nous nous sommes rendu mutuellement justice. M. de La Ferronays a supporté les plus rudes épreuves sans se plaindre; il est resté fidèle à ses souffrances et à sa noble pauvreté. Après ma chute, il a agi pour moi à Pétersbourg comme j'aurais agi pour lui: un honnête homme est toujours sûr d'être compris d'un honnête homme. Je suis heureux de produire ce touchant témoignage du courage, de la loyauté et de l'élévation d'ame de M. de La Ferronays. Au moment où je reçus ce billet, il me fut une compensation très-supérieure aux faveurs capricieuses et banales de

la fortune. Ici seulement, pour la première fois, je crois devoir violer le secret honorable que me recommandait l'amitié.

M. DE LA FERRONAYS A M. DE CHATEAUBRIAND.

« Saint-Pétersbourg, le 4 juillet 1824.

« Le courrier russe arrivé avant-hier m'a remis votre « petite lettre du 16 ; elle devient pour moi une des plus « précieuses de toutes celles que j'ai eu le bonheur de « recevoir de vous; je la conserve comme un titre dont je « m'honore, et j'ai la ferme espérance et l'intime con- « viction que bientôt je pourrai vous le présenter dans « des circonstances moins tristes. J'imiterai, monsieur le « vicomte, l'exemple que vous me donnez, et ne me per- « mettrai aucune réflexion sur l'événement qui vient de « rompre d'une manière si brusque et si peu attendue « les rapports que le service établissait entre vous et moi ; « la nature même de ces rapports, la confiance dont vous « m'honoriez, enfin des considérations bien plus graves, « puisqu'elles ne sont pas exclusivement personnelles « vous expliqueront assez les motifs et toute l'étendue « de mes regrets Ce qui vient de se passer reste encore « pour moi entièrement inexplicable; j'en ignore abso- « lument les causes, mais j'en vois les effets; ils étaient « si faciles, si naturels à prévoir, que je suis étonné « que l'on ait si peu craint de les braver. Je connais « trop cependant la noblesse des sentiments qui vous « animent, et la pureté de votre patriotisme, pour n'ê- « tre pas bien sûr que vous approuverez la conduite « que j'ai cru devoir suivre dans cette circonstance; « elle m'était commandée par mon devoir, par mon amour « pour mon pays, et même par l'intérêt de votre gloi- « re; et vous êtes trop Français pour accepter, dans la

« situation où vous vous trouvez, la protection et l'ap-« pui des étrangers. Vous avez pour jamais acquis la « confiance et l'estime de l'Europe; mais c'est la France « que vous servez, c'est à elle seule que vous apparte-« nez; elle peut être injuste; mais ni vous ni vos véri-« tables amis ne souffriront jamais que l'on rende votre « cause moins pure et moins belle en confiant sa dé-« fense à des voix étrangères. J'ai donc fait taire toute « espèce de sentiments et de considérations particuliè-« res devant l'intérêt général; j'ai prévenu des démar-« ches dont le premier effet devait être de susciter parmi « nous des divisions dangereuses, et de porter atteinte « à la dignité du trône. C'est le dernier service que j'aie « rendu ici avant mon départ; vous seul, monsieur le « vicomte, en aurez la connnaissance; la confidence vous « en était due, et je connais trop la noblesse de votre « caractère pour n'être pas bien sûr que vous me « garderez le secret, et que vous trouverez ma con-« duite, dans cette circonstance, conforme aux senti-« ments que vous avez le droit d'exiger de ceux que vous « honorez de votre estime et de votre amitié.

« Adieu, monsieur le vicomte: si les rapports que j'ai « eu le bonheur d'avoir avec vous ont pu vous donner « une idée juste de mon caractère, vous devez savoir « que ce ne sont point les changements de situation qui « peuvent influencer mes sentiments, et vous ne doute-« rez jamais de l'attachement et du dévouement de ce-« lui qui, dans les circonstances actuelles, s'estime le « plus heureux des hommes d'être placé par l'opinion « au nombre de vos amis.

« La Ferronnays.

« MM. de Fontenay et de Pontcarré sentent vivement « le prix du souvenir que vous voulez bien leur con-

« server: témoins, ainsi que moi de l'accroissement de « considération que la France avait acquis depuis votre « entrée au ministère, il est tout simple qu'ils partagent « mes sentiments et mes regrets. »

NEUCHATEL EN SUISSE.

Je commencai le combat de ma nouvelle opposition immédiatement après ma chute; mais il fut interrompu par la mort de Louis XVIII, et il ne reprit vivement qu'après le sacre de Charles X. Au mois de juillet, je rejoignis à Neuchâtel madame de Chateaubriand qui était allée m'y attendre. Elle avait loué une cabane au bord du lac. La chaine des Alpes se déroulait nord et sud à une grande distance devant nous; nous étions adossés contre le Jura dont les flancs noircis de pins montaient à pic sur nos têtes. Le lac était désert; une galerie de bois me servait de promenoir. Je me souvenais de milord Mareschal. Quand je montais au sommet du Jura, j'apercevais le lac de Bienne aux brises et aux flots de qui J.-J. Rousseau doit une de ses plus heureuses inspirations. Madame de Chateaubriand alla visiter Fribourg et une maison de campagne que l'on nous avait dit charmante, et qu'elle trouva glacée, quoiqu'elle fût surnommée la *Petite Provence*. Un maigre chat noir, demi-sauvage, qui pêchait de petits poissons en plongeant sa patte dans un grand seau rempli de l'eau du lac, était toute ma distraction. Une vieille femme tranquille, qui tricotait toujours, faisait, sans bouger de sa chaise, notre festin dans une huguenote. Je n'avais pas perdu l'habitude du repas du rat des champs.

Neuchâtel avait eu ses beaux jours; il avait appartenu à la duchesse de Longueville; J.-J. Rousseau s'était

promené en habit d'Arménien sur ses monts, et madame de Charrière, si délicatement observée par M. de Sainte-Beuve, en avait décrit la société dans les lettres *Neuchâteloises;* mais *Juliane*, mademoiselle de *La Prise*, *Henri Meyer*, n'étaient plus là; je n'y voyais que le pauvre Fauche-Borel, de l'ancienne émigration: il se jeta bientôt après par sa fenêtre. Les jardins peignés de M. Pourtalès ne me charmaient pas plus qu'un rocher anglais élevé de main d'homme dans une vigne voisine en regard du Jura. Berthier, dernier prince de Neuchâtel, de par Bonaparte, était oublié malgré son petit Simplon du Val de Travers, et quoiqu'il se fût brisé le crâne de la même façon que Fauche-Borel.

MORT DE LOUIS XVIII. — SACRE DE CHARLES X.

La maladie du Roi me rappela à Paris. Le Roi mourut le 16 septembre, quatre mois à peine après ma destitution. Ma brochure ayant pour titre: *Le Roi est mort: vive le Roi!* dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra pour Charles X ce que ma brochure *De Bonaparte et des Bourbons* avait opéré pour Louis XVIII. J'allai chercher madame de Chateaubriand à Neuchâtel, et nous vînmes à Paris loger rue du Regard. Charles X popularisa l'ouverture de son règne par l'abolition de la censure; le sacre eut lieu au printemps de 1825. « *Jà commençoient les abeilles à bourdonner, les oiseaux à rossignoler et les agneaux à sauteler.* »

Je trouve parmi mes papiers les pages suivantes écrites à Reims:

« Reims, 26 mai 1825.

« Le Roi arrive après-demain: il sera sacré diman-
« che 29; je lui verrai mettre sur la tête une couronne
« à laquelle personne ne pensait en 1814 quand j'élevai
« la voix. J'ai contribué à lui ouvrir les portes de la
« France; je lui ai donné des défenseurs, en conduisant
« à bien l'affaire d'Espagne; j'ai fait adopter la Charte, et
« j'ai su retrouver une armée, les deux seules choses
« avec lesquelles le Roi puisse régner au dedans et au
« dehors: quel rôle m'est réservé au sacre? celui d'un
« proscrit. Je viens recevoir dans la foule un cordon pro-
« digué, que je ne tiens pas même de Charles X. Les
« gens que j'ai servis et placés me tournent le dos. Le
« Roi tiendra mes mains dans les siennes; il me verra
« à ses pieds sans être ému, quand je prêterai mon ser-
« ment, comme il me voit sans intérêt recommencer mes
« misères. Cela me fait-il quelque chose? Non. Délivré
« de l'obligation d'aller aux Tuileries, l'indépendance
« compense tout pour moi.

« J'écris cette page de mes *Mémoires* dans la cham-
« bre où je suis oublié au milieu du bruit. J'ai visité ce
« matin Saint-Remi et la cathédrale décorée de papier
« peint. Je n'aurai eu une idée claire de ce dernier édi-
« fice que par les décorations de la *Jeanne d'Arc* de
« Schiller, jouée devant moi à Berlin: des machines d'o-
« péra m'ont fait voir au bord de la Sprée ce que des
« machines d'opéra me cachent au bord de la Vesle:
« du reste, j'ai pris mon divertissement parmi les vieil-
« les races, depuis Clovis avec ses Francs et son pigeon
« descendu du ciel, jusqu'à Charles VII avec Jeanne d'Arc.

Je suis venu de mon pays
Pas plus haut qu'une botte,
Avecque mi, avecque mi,
Avecque ma marmotte.

« Un petit sou, monsieur, s'il vous plaît.

« Voilà ce que m'a chanté, au retour de ma course, « un petit savoyard arrivé tout juste à Reims. Et qu'es- « tu venu faire ici ? lui ai-je dit. — Je suis venu au sa- « cre, monsieur. — Avec ta marmotte? — Oui, mon- « sieur, *avecque mi, avecque mi, avecque ma marmotte*, « m'a-t-il répondu en dansant et en tournant. — Eh « bien, c'est comme moi, mon garçon. »

« Cela n'était pas exact: j'étais venu au sacre sans « marmotte, et une marmotte est une grande ressource; « je n'avais dans mon coffret que quelque vieille songe- « rie qui ne m'aurait pas fait donner un petit sou par « le passant pour la voir grimper autour d'un bâton.

« Louis XVII et Louis XVIII n'ont point été sacrés; « le sacre de Charles X vient immédiatement après celui « de Louis XVI. Charles X assista au couronnement de « son frère; il représentait le duc de Normandie, Guil- « laume le Conquérant. Sous quels heureux auspices « Louis XVI ne montait-il pas au trône? Comme il était « populaire en succédant à Louis XV ! Et pourtant, qu'est- « il devenu? Le sacre actuel sera la représentation d'un « sacre, non un sacre: nous verrons le maréchal Mon- « cey, acteur au sacre de Napoléon, ce maréchal qui « jadis célébra dans son armée la mort du tyran Louis XVI, « nous le verrons brandir l'épée royale à Reims, en qua- « lité de comte de Flandre ou de duc d'Aquitaine. A qui « cette parade pourrait-elle faire illusion? Je n'aurais « voulu aujourd'hui aucune pompe: le Roi à cheval, l'é- « glise nue, ornée seulement de ses vieilles voûtes et de ses « vieux tombeaux; les deux Chambres présentes, le ser- « ment de fidélité à la Charte prononcé à haute voix « sur l'Évangile. C'était ici le renouvellement de la « monarchie; on la pouvait recommencer avec la li- « berté et la religion; malheureusement on aimait peu

« la liberté : encore si l'on avait eu du moins le goût « de la gloire !

Ah! que diront là-bas, sous les tombes poudreuses,
De tant de vaillants rois les ombres généreuses?
Que diront Pharamond, Clodion et Clovis,
Nos Pépins, nos Martels, nos Charles, nos Louis,
Qui, de leur propre sang, à tous périls de guerre
Ont acquis à leurs fils une si belle terre?

« Enfin le sacre nouveau, où le pape est venu oindre « un homme aussi grand que le chef de la seconde ra- « ce, n'a-t-il pas, en changeant les têtes, détruit l'effet « de l'antique cérémonie de notre histoire? Le peuple a « été amené à penser qu'un rite pieux ne dédiait per- « sonne au trône, ou rendait indifférent le choix du front « auquel s'appliquait l'huile sainte. Les figurants à No- « tre-Dame de Paris, jouant pareillement dans la cathé- « drale de Reims, ne seront plus que les personnages « obligés d'une scène devenue vulgaire : l'avantage de- « meurera à Napoléon qui envoie ses comparses à Char- « les X. La figure de l'Empereur domine tout désormais. « Elle apparaît au fond des événements et des idées : « les feuillets des bas temps où nous sommes arrivés se « recroquevillent aux regards des ses aigles. »

« Reims, samedi veille du sacre.

« J'ai vu entrer le Roi; j'ai vu passer les carrosses « dorés du monarque qui naguère n'avait pas une mon- « ture; j'ai vu rouler ces voitures pleines de courtisans « qui n'ont pas su défendre leur maître. Cette tourbe est « allée à l'église chanter le *Te Deum*, et moi je suis « allé voir une ruine romaine et me promener seul dans « un bois d'ormeaux appelé *le bois d'Amour*. J'enten- « dais de loin la jubilation des cloches, je regardais les

« tours de la cathédrale, témoins séculaires de cette cé-
« rémonie toujours la même et pourtant si diverse par
« l'histoire, les temps, les idées, les mœurs, les usages et
« les coutumes. La monarchie a péri, et la cathédrale a
« pendant quelques années été changée en écurie. Char-
« les X, qui la revoit aujourd'hui, se souvient-il qu'il a
« vu Louis XVI recevoir l'onction aux mêmes lieux où
« il va la recevoir à son tour? Croira-t-il qu'un sacre
« mette à l'abri du malheur? Il n'y a plus de main as-
« sez vertueuse pour guérir les écrouelles, plus de sainte
« ampoule assez salutaire pour rendre les rois inviola-
« bles. »

—

RÉCEPTION DES CHEVALIERS DES ORDRES.

J'écrivis à la hâte ce qu'on vient de lire sur les pages demi-blanches d'une brochure ayant pour titre: *Le Sacre, par Barnage de Reims, avocat*, et sur une lettre imprimée du grand référendaire, M. de Sémonville, disant: « Le grand référendaire a l'honneur d'informer sa « seigneurie, monsieur le vicomte de Chateaubriand, que « des places dans le sanctuaire de la cathédrale de Reims « sont destinées et réservées pour ceux de MM. les pairs « qui voudront assister le lendemain du sacre et cou- « ronnement de Sa Majesté à la cérémonie de la récep- « tion du chef et souverain grand-maître des ordres du « Saint-Esprit et de Saint-Michel et de la réception de « MM. les chevaliers et commandeurs. »

Charles X avait eu pourtant l'intention de me réconcilier. L'archevêque de Paris lui parlant à Reims des hommes dans l'opposition, le Roi avait dit: « Ceux qui « ne veulent pas de moi, je les laisse. » L'archevêque reprit: « Mais, sire, M. de Chateaubriand? — Oh! celui-

« là, je le regrette. » L'archevêque demanda au Roi s'il me le pouvait dire: le Roi hésita, fit deux ou trois tours dans la chambre et répondit: « Eh bien, oui, dites-le « lui, » et l'archevêque oublia de m'en parler.

A la cérémonie des chevaliers des ordres, je me trouvai à genoux aux pieds du Roi, dans le moment que M. de Villèle prêtait son serment. J'échangeai deux ou trois mots de politesse avec mon compagnon de chevalerie, à propos de quelque plume détachée de mon chapeau. Nous quittâmes les genoux du prince et tout fut fini. Le Roi, ayant eu de la peine à ôter ses gants pour prendre mes mains entre les siennes, m'avait dit en riant: « Chat ganté ne prend point de souris. » On avait cru qu'il m'avait parlé longtemps, et le bruit de ma faveur renaissante s'était répandu. Il est probable que Charles X, s'imaginant que l'archevêque m'avait entretenu de sa bonne volonté, attendait de moi un mot de remerciment et qu'il fut choqué de mon silence.

Ainsi j'ai assisté au dernier sacre des successeurs de Clovis; je l'avais déterminé par les pages où j'avais sollicité ce sacre, et dépeint dans ma brochure *Le Roi est mort: vive le Roi!* Ce n'est pas que j'eusse la moindre foi à la cérémonie; mais comme tout manquait à la légitimité, il fallait pour la soutenir user de tout, vaille que vaille. Je rappelais cette définition d'Adalbéron; « Le couronnement d'un Roi de France est un intérêt « public, non une affaire particulière: *publica sunt hæc « negotia, non privata;* » je citais l'admirable prière réservée pour le sacre: « Dieu, qui par tes vertus conseil- « les tes peuples, donne à celui-ci, ton serviteur, l'es- « prit de ta sapience! Qu'en ces jours naisse à tous équité « et justice: aux amis secours, aux ennemis obstacle, « aux affligés consolation, aux élevés correction; aux ri- « ches enseignement, aux indigents pitié, aux pèlerins

« hospitalité, aux pauvres sujets paix et sûreté en la pa-
« trie! Qu'il apprenne (le Roi) à se commander soi-mê-
« me, à modérément gouverner un chacun, selon son état,
« afin, ô Seigneur, qu'il puisse donner à tout le peuple
« exemple de vie à toi agréable. »

Avant d'avoir rapporté dans ma brochure, *Le Roi est mort: vive le Roi!* cette prière conservée par du Tillet, je m'étais écrié: « Supplions humblement Charles X d'i-
« miter ses aïeux: trente-deux souverains de la troisiè-
« me race ont reçu l'onction royale. »

Tous mes devoirs étant remplis, je quittai Reims et je pus dire comme Jeanne d'Arc: « Ma mission est finie. »

JE RÉUNIS AUTOUR DE MOI MES ANCIENS ADVERSAIRES. — MON PUBLIC EST CHANGÉ.

Paris avait vu ses dernières fêtes: l'époque d'indulgence, de réconciliation, de faveur, était passée: la triste vérité restait seule devant nous.

Lorsque, en 1820, la censure mit fin au *Conservateur*, je ne m'attendais guère à recommencer sept ans après la même polémique sous une autre forme et par le moyen d'une autre presse. Les hommes qui combattaient avec moi dans le *Conservateur* réclamaient comme moi la liberté de penser et d'écrire; ils étaient dans l'opposition comme moi, dans la disgrâce comme moi, et ils se disaient mes amis. Arrivés au pouvoir en 1820, encore plus par mes travaux que par les leurs, ils se tournèrent contre la liberté de la presse: de persécutés, ils devinrent persécuteurs; ils cessèrent d'être et de se dire mes amis; ils soutinrent que la licence de la presse n'avait commencé que le 6 de juin 1824, jour de mon renvoi du ministère; leur mémoire était courte: s'ils avaient relu

les opinions qu'ils prononcèrent, les articles qu'ils écrivirent contre un autre ministère et pour la liberté de la presse, ils auraient été obligés de convenir qu'ils étaient au moins en 1818 et 1819 les sous-chefs de la licence.

D'un autre côté, mes anciens adversaires se rapprochèrent de moi. J'essayai de rattacher les partisans de l'indépendance à la royauté légitime, avec plus de fruit que je ne ralliai à la Charte les serviteurs du trône et de l'autel. Mon public avait changé. J'étais obligé d'avertir le gouvernement des dangers de l'absolutisme, après l'avoir prémuni contre l'entraînement populaire. Accoutumé à respecter mes lecteurs, je ne leur livrais pas une ligne que je ne l'eusse écrite avec tout le soin dont j'étais capable: tel de ces opuscules d'un jour m'a coûté plus de peine, proportion gardée, que les plus longs ouvrages sortis de ma plume. Ma vie était incroyablement remplie. L'honneur et mon pays me rappelèrent sur le champ de bataille. J'étais arrivé à l'âge où les hommes ont besoin de repos; mais si j'avais jugé de mes années par la haine toujours croissante que m'inspiraient l'oppression et la bassesse, j'aurais pu me croire rajeuni.

Je réunis autour de moi une société d'écrivains pour donner de l'ensemble à mes combats. Il y avait parmi eux des pairs, des députés, des magistrats, de jeunes auteurs commençant leur carrière. Arrivèrent chez moi MM. de Montalivet, Salvandy, Duvergier de Hauranne, bien d'autres qui furent mes écoliers et qui débitent aujourd'hui, comme choses nouvelles sur la monarchie représentative, des choses que je leur ai apprises et qui sont à toutes les pages de mes écrits. M. de Montalivet est devenu ministre de l'intérieur et favori de Philippe; les hommes qui aiment à suivre les variations d'une destinée trouveront ce billet assez curieux:

« Monsieur le vicomte,

« J'ai l'honneur de vous envoyer le relevé des erreurs « que j'avais trouvées dans le tableau de jugements en « Cour royale qui vous a été communiqué. Je les ai vé- « rifiées encore, et je crois pouvoir répondre de l'exac- « titude de la liste ci-jointe.

« Daignez, monsieur le vicomte, agréer l'hommage du « profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

« Votre bien dévoué collègue et sincère admirateur,

« MONTALIVET. »

Cela n'a pas empêché mon *respectueux collègue et sincère admirateur*, M. le comte de Montalivet, en son temps si grand partisan de la liberté de la presse, de m'avoir fait entrer comme fauteur de cette liberté dans la geôle de M. Gisquet.

De ma nouvelle polémique qui dura cinq ans, mais qui finit par triompher, un abrégé fera connaître la force des idées contre les faits appuyés même du pouvoir. Je fus renversé le 6 juin 1824; le 21 j'étais descendu dans l'arène ; j'y restai jusqu'au 18 décembre 1826: j'y entrai seul, dépouillé et nu, et j'en sortis victorieux. C'est de l'histoire que je fais ici, en faisant l'extrait des arguments que j'employai.

EXTRAIT DE MA POLÉMIQUE APRÈS MA CHUTE.

« Nous avons eu le courage et l'honneur de faire une « guerre dangereuse en présence de la liberté de la « presse, et c'était la première fois que ce noble specta- « cle était donné à la monarchie. Nous nous sommes vite

« repentis de notre loyauté. Nous avions bravé les jour-
« naux lorsqu'ils ne pouvaient nuire qu'au succès de
« nos soldats et de nos capitaines; il a fallu les asservir
« lorsqu'ils ont osé paler des commis et des ministres.

« Si ceux qui administrent l'État semblent complète-
« ment ignorer le génie de la France dans les choses
« sérieuses, ils n'y sont pas moins étrangers dans ces
« choses de grâces et d'ornements qui se mêlent, pour
« l'embellir, à la vie des nations civilisées.

« Les largesses que le gouvernement légitime répand
« sur les arts surpassent les secours que leur accordait
« le gouvernement usurpateur; mais comment sont-elles
« départies? Voués à l'oubli par nature et par goût, les
« dispensateurs de ces largesses paraissent avoir de
« l'antipathie pour la renommée; leur obscurité est si
« invincible, qu'en approchant des lumières ils les font
« pâlir; on dirait qu'ils versent l'argent sur les arts
« pour les éteindre, comme sur nos libertés pour les
« étouffer.

« Encore si la machine étroite dans laquelle on met
« la France à la gêne ressemblait à ces modèles ache-
« vés que l'on examine à la loupe dans le cabinet des
« amateurs, la délicatesse de cette curiosité pourrait
« intéresser un moment: mais point: c'est une petite
« chose mal faite.

« Nous avons dit que le système suivi aujourd'hui par
« l'administration blesse le génie de la France: nous
« allons essayer de prouver qu'il méconnaît également
« l'esprit de nos institutions.

« La monarchie s'est rétablie sans efforts en France,
« parce qu'elle est forte de toute notre histoire, parce
« que la couronne est portée par une famille qui a pres-
« que vu naître la nation, qui l'a formée, civilisée, qui
« lui a donné toutes ses libertés, qui l'a rendue immor-

« telle; mais le temps a réduit cette monarchie à ce « qu'elle a de réel. L'âge des fictions est passé en po- « litique; on ne peut plus avoir un gouvernement d'a- « doration, de culte et de mystère: chacun connaît ses « droits; rien n'est possible hors des limites de la rai- « son; et jusqu'à la faveur, dernière illusion des mo- « narchies absolues, tout est pesé, tout est apprécié au- « jourd'hui.

« Ne nous y trompons pas; une nouvelle ère com- « mence pour les nations; sera-t-elle plus heureuse? « La Providence le sait. Quant à nous, il ne nous est « donné que de nous préparer aux événements de l'a- « venir. Ne nous figurons pas que nous puissions ré- « trogader: il n'y a de salut pour nous que dans la Charte.

« La monarchie constitutionnelle n'est point née parmi « nous d'un système écrit, bien qu'elle ait un Code im- « primé; elle est fille du temps et des événements, comme « l'ancienne monarchie de nos pères.

« Pourquoi la liberté ne se maintiendrait-elle pas dans « l'édifice élevé par le despotisme et où il a laissé des « traces? La victoire, pour ainsi dire encore parée des « trois couleurs, s'est réfugiée dans la tente du duc « d'Angoulême; la légitimité habite le Louvre, bien « qu'on y voie encore des aigles.

« Dans une monarchie constitutionnelle, on respecte « les libertés publiques; on les considère comme la sau- « vegarde du monarque, du peuple et des lois.

« Nous entendons autrement le gouvernement repré- « sentatif. On forme une compagnie (on dit même deux « compagnies rivales, car il faut de la concurrence) « pour corrompre des journaux à prix d'argent. On ne « craint pas de soutenir des procès scandaleux contre « des propriétaires qui n'ont pas voulu se vendre; on « voudrait les forcer à subir le mépris par arrêt des

« tribunaux. Les hommes d'honneur répugnant au mé-
« tier, on enrôle, pour soutenir un ministère royaliste,
« des libellistes qui ont poursuivi la famille royale de
« leurs calomnies. On recrute tout ce qui a servi dans
« l'ancienne police et dans l'antichambre impériale;
« comme chez nos voisins, lorsqu'on veut se procurer
« des matelots, on fait la presse dans les tavernes et les
« lieux suspects. Ces chiourmes d'écrivains libres sont
« embarquées dans cinq ou six journaux achetés, et ce
« qu'ils disent s'appelle *l'opinion publique* chez les mi-
« nistres. »

Voilà, très en abrégé, et peut-être encore trop longuement, un *specimen* de ma polémique dans mes brochures et dans le *Journal des Débats*: on y retrouve tous les principes que l'on proclame aujourd'hui.

JE REFUSE LA PENSION DE MINISTRE D'ÉTAT QU'ON VEUT ME RENDRE. — COMITÉ GREC. — BILLET DE M. MOLÉ. — LETTRE DE CANARIS A SON FILS. — MADAME RÉCAMIER M'ENVOIE L'EXTRAIT D'UNE AUTRE LETTRE. — MES OEUVRES COMPLÈTES.

Lorsqu'on me chassa du ministère, on ne me rendit point ma pension de ministre d'État; je ne la réclamai point; mais M. de Villèle sur une observation du Roi, s'avisa de me faire expédier un nouveau brevet de cette pension par M. de Peyronnet. Je la refusai. Ou j'avais droit à mon ancienne pension, ou je n'y avais pas droit : dans le premier cas, je n'avais pas besoin d'un nouveau brevet; dans le second, je ne voulais pas devenir le pensionnaire du président du conseil.

Les Hellènes secouèrent le joug: il se forma à Paris un comité grec dont je fis partie. Le comité s'assemblait

chez M. Ternaux, place des Victoires. Les sociétaires arrivaient successivement au lieu des délibérations. M. le général Sébastiani déclarait, lorsqu'il était assis, que c'était une *grosse affaire;* il la rendait longue: cela déplaisait à notre positif président, M. Ternaux, qui voulait bien faire un châle pour Aspasie, mais qui n'aurait pas perdu son temps avec elle. Les dépêches de M. Fabvier faisaient souffrir le comité; il nous grognait fort; il nous rendait responsables de ce qui n'allait pas selon ses vues, nous qui n'avions pas gagné la bataille de Marathon. Je me dévouai à la liberté de la Grèce: il me semblait remplir un devoir filial envers une mère. J'écrivis une *note;* je m'adressai aux successeurs de l'empereur de Russie, comme je m'étais adressé à lui-même à Vérone. La *note* a été imprimée et puis réimprimée à la tête de l'itinéraire.

Je travaillais dans le même sens à la Chambre des pairs, pour mettre en mouvement un corps politique. Ce billet de M. Molé fait voir les obstacles que je rencontrais, et les moyens détournés que j'étais obligé de prendre:

« Vous nous trouverez tous demain à l'ouverture, prêts « à voler sur vos traces. Je vais écrire à Lainé si je ne le « trouve pas. Il ne faut lui laisser prévoir que des phrases « sur les Grecs; mais prenez garde qu'on ne vous op- « pose les limites de tout amendement, et que, le règle- « ment à la main, on ne vous repousse. Peut-être on vous « dira de déposer votre proposition sur le bureau: vous « pourriez le faire alors subsidiairement, et après avoir « dit tout ce que vous avez à dire. Pasquier vient d'ê- « tre assez malade, et je crains qu'il ne soit pas encore « sur pied demain. Quant au scrutin, nous l'aurons. Ce « qui vaut mieux que tout cela, c'est l'arrangement que » vous avez fait avec vos libraires. Il est beau de retrou-

« ver par son talent tout ce que l'injustice et l'ingrati-
« tude des hommes nous avaient ôté.

« A vous pour la vie,

« MOLÉ. »

La Grèce est devenue libre du joug de l'Islamisme; mais, au lieu d'une république fédérative, comme je le désirais, une monarchie bavaroise s'est établie à Athènes. Or, comme les Rois n'ont pas de mémoire, moi qui avais quelque peu servi la cause des Argiens, je n'ai plus entendu parler d'eux que dans Homère. La Grèce délivrée ne m'a pas dit: « Je vous remercie. » Elle ignore mon nom autant et plus qu'au jour où je pleurais sur ses débris en traversant ses déserts.

L'Hellénie non encore royale avait été plus reconnaissante. Parmi quelques enfants que le comité faisait élever, se trouvait le jeune Canaris; son père, digne des marins de Mycale, lui écrivit un billet que l'enfant traduisit en français sur le papier blanc qui restait au bas du billet. Voici cette traduction :

« Mon cher enfant,

« Aucun des Grecs n'a eu le même bonheur que toi:
« celui d'être choisi par la société bienfaisante qui s'in-
« téresse à nous pour apprendre les devoirs de l'hom-
« me. Moi, je t'ai fait naître; mais ces personnes recom-
« mandables te donneront une éducation qui rend véri-
« tablement homme. Sois bien docile aux conseils de ces
« nouveaux pères, si tu veux faire la consolation des
« derniers moments de celui qui t'a donné le jour. Por-
« te-toi bien.

« Ton père, C. CANARIS.

« De Napoli de Romanie, le 5 septembre 1825. »

J'ai conservé le double texte comme la récompense du comité grec.

La Grèce républicaine avait témoigné ses regrets particuliers lorsque je sortis du ministère. Madame Récamier m'avait écrit de Naples le 29 octobre 1824 :

« Je reçois une lettre de la Grèce qui a fait un long « détour avant de m'arriver. J'y trouve quelques li- « gnes sur vous que je veux vous faire connaître; les « voici :

« *L'ordonnance du 6 juin nous est parvenue, elle a « produit sur nos chefs la plus vive sensation. Leurs es- « pérances les plus fondées étant dans la générosité de « la France, ils se demandent avec inquiétude ce que « présage l'éloignement d'un homme dont le caractère « leur promettait un appui.*

« Ou je me trompe, ou cet hommage doit vous plaire. « Je joins ici la lettre : la première page ne concernait « que moi. »

On lira bientôt la vie de madame Récamier : on saura s'il m'était doux de recevoir un souvenir de la patrie des Muses par une femme qui l'eût embellie.

Quant au billet de M. Molé donné plus haut, il fait allusion au marché que j'avais conclu relativement à la publication de mes *OEuvres complètes*. Cet arrangement aurait dû, en effet, assurer la paix de ma vie ; il a néanmoins tourné mal pour moi, bien qu'il ait été heureux pour les éditeurs auxquels M. Ladvocat, après sa faillite, a laissé mes OEuvres. En fait de Plutus ou de Pluton (les mythologistes les confondent), je suis comme Alceste, *je vois toujours la barque fatale ;* ainsi que William Pitt, et c'est mon excuse, je suis un panier percé ; mais je ne fais pas moi-même le trou au panier.

A la fin de la Préface générale de mes OEuvres, 1826, 1er volume, j'apostrophe ainsi la France :

« O France! *mon cher pays et mon premier amour*, « un de vos fils, au bout de sa carrière, rassemble sous « vos yeux les titres qu'il peut avoir à votre bienveil- « lance. S'il ne peut plus rien pour vous, vous pouvez « tout pour lui, en déclarant que son attachement à vo- « tre religion, à votre Roi, à vos libertés, vous fut agréa- « ble. Illustre et belle patrie, je n'aurais désiré un peu « de gloire que pour augmenter la tienne. »

SÉJOUR A LAUSANNE.

Madame de Chateaubriand, étant malade, fit un voyage dans le Midi de la France, ne s'en trouva pas bien, revint à Lyon, où le docteur Prunelle la condamna. Je l'allai rejoindre; je la conduisis à Lausanne, où elle fit mentir M. Prunelle. Je demeurai à Lausanne tour à tour chez M. de Sivry et chez madame de Cottens, femme affectueuse, spirituelle et infortunée. Je vis madame de Montolieu: elle demeurait retirée sur une haute colline; elle mourait dans les illusions du roman, comme madame de Genlis, sa contemporaine. Gibbon avait composé à ma porte son Histoire de l'empire romain: « c'est au « milieu des débris du Capitole, écrit-il à Lausanne, le « 27 juin 1787, que j'ai formé le projet d'un ouvrage « qui a occupé et amusé près de vingt années de ma « vie. » Madame de Staël avait paru avec madame Récamier à Lausanne. Toute l'émigration, tout un monde fini s'était arrêté quelques moments dans cette cité riante et triste, espèce de fausse ville de Grenade. Madame de Duras en a retracé le souvenir dans ses *Mémoires*, et ce billet m'y vint apprendre la nouvelle perte à laquelle j'étais condamné:

« Bex, 13 juillet 1826.

« C'en est fait, monsieur, votre amie n'existe plus; « elle a rendu son ame à Dieu, sans agonie, ce matin à « onze heures moins un quart. Elle s'était encore pro- « menée en voiture hier au soir. Rien n'annonçait une fin « aussi prochaine; que dis-je, nous ne pensions pas que « sa maladie dût se terminer ainsi. M. de Custine, à qui « la douleur ne permet pas de vous écrire lui-même, « avait encore été hier matin sur une des montagnes « qui environnent Bex, pour faire venir tous les matins « du lait des montagnes pour la chère malade.

« Je suis trop accablé de douleur pour pouvoir en- « trer dans de plus longs détails. Nous nous disposons « pour retourner en France avec les restes précieux de « la meilleure des mères et des amies. Enguerrand re- « posera entre ses deux mères.

« Nous passerons par Lausanne, où M. de Custine ira « vous chercher aussitôt notre arrivée.

« Recevez, monsieur, l'assurance de l'attachement res- « pectueux avec lequel je suis, etc.

« BERSTECHER. »

Cherchez plus haut et plus bas ce que j'ai eu le bonheur et le malheur de rappeler relativement à la mémoire de madame de Custine.

Les *Lettres écrites de Lausanne*, ouvrage de madame de Charrière, rendent bien la scène que j'avais chaque jour sous les yeux, et les sentiments de grandeur qu'elle inspire: « Je me repose seule, dit la mère de Cécile, vis- « à-vis d'une fenêtre ouverte qui donne sur le lac. Je « vous remercie, montagnes, neige, soleil, de tout le plai- « sir que vous me faites. Je vous remercie, auteur de « tout ce que je vois, d'avoir voulu que ces choses fus-

« sent si agréables à voir. Beautés frappantes et aima-
« bles de la nature! tous les jours mes yeux vous ad-
« mirent, tous les jours vous vous faites sentir à mon
« cœur. »

Je commençai, à Lausanne, les *Remarques* sur le premier ouvrage de ma vie, l'*Essai sur les révolutions anciennes et modernes*. Je voyais de mes fenêtres les rochers de Meillerie: « Rousseau, écrivais-je dans une de
« ces *Remarques*, n'est décidément au-dessus des au-
« teurs de son temps que dans une soixantaine de let-
« tres de *la Nouvelle Héloïse*, dans quelques pages de
« ses *Rêveries* et de ses *Confessions*. Là, placé dans la
« véritable nature de son talent, il arrive à une élo-
« quence de passion inconnue avant lui. Voltaire et Mon-
« tesquieu ont trouvé des modèles de style dans les écri-
« vains du siècle de Louis XIV; Rousseau, et même un
« peu Buffon, dans un autre genre, ont créé une langue
« qui fut ignorée du grand siècle. »

RETOUR A PARIS. — LES JÉSUITES. — LETTRE DE M. DE MONTLOSIER ET MA RÉPONSE.

De retour à Paris, ma vie se trouva occupée entre mon établissement, rue d'Enfer, mes combats renouvelés à la Chambre des pairs et dans mes brochures contre les différents projets de lois contraires aux libertés publiques; entre mes discours et mes écrits en faveur des Grecs, et mon travail pour mes OEuvres complètes. L'empereur de Russie mourut, et avec lui la seule amitié royale qui me restât. Le duc de Montmorency était devenu gouverneur du duc de Bordeaux. Il ne jouit pas longtemps de ce pesant honneur: il expira le vendredi-saint 1826

dans l'église de Saint-Thomas d'Aquin, à l'heure où Jésus expira sur la croix; il alla à Dieu avec le dernier soupir du Christ.

L'attaque était commencée contre les jésuites; on entendit les déclamations banales et usées contre cet ordre célèbre, dans lequel, il faut en convenir, règne quelque chose d'inquiétant, car un mystérieux nuage couvre toujours les affaires des jésuites.

A propos des jésuites, je reçus cette lettre de M. de Montlosier, et je lui fis la réponse qu'on lira après cette lettre.

Ne derelinquas amicum antiquum,
Novus enim non erit similis illi. (ECCLES.)

« Mon cher ami, ces paroles ne sont pas seulement « d'une haute antiquité, elles ne sont pas seulement d'une « haute sagesse; pour le chrétien, elles sont sacrées. J'in- « voque auprès de vous tout ce qu'elles ont d'autorité. Ja- « mais entre les anciens amis, jamais entre les bons ci- « toyens, le rapprochement n'a été plus nécessaire. *Serrer « ses rangs*, serrer entre nous tous les liens, exciter avec « émulation tous nos vœux, tous nos efforts, tous nos senti- « ments, est un devoir commandé par l'état éminemment « déplorable du Roi et de la patrie. En vous adressant « ces paroles, je n'ignore pas qu'elles seront reçues par « un cœur que l'ingratitude et l'injustice ont navré: et « cependant je vous les adresse encore avec confiance, « certain que je suis qu'elles se feront jour à travers « toutes les nuées. En ce point délicat, je ne sais, mon « cher ami, si vous serez content de moi; mais, au mi- « lieu de vos tribulations, si par hasard j'ai entendu « vous accuser, je ne me suis point occupé à vous dé- « fendre: je n'ai pas même écouté. Je me suis dit en « moi-même: Et quand cela serait? Je ne sais si Alci-

« biade n'eut pas un peu trop d'humeur quand il mit « hors de sa propre maison le rhéteur qui ne put lui « montrer les ouvrages d'Homère. Je ne sais si Annibal « n'eut pas un peu trop de violence quand il jeta hors « de son siége le sénateur qui parlait contre son avis. « Si j'étais admis à dire ma façon de penser sur Achille, « peut-être ne l'approuverais-je pas de s'être séparé de « l'armée des Grecs pour je ne sais quelle petite fille « qui lui fut enlevée. Après cela, il suffit de prononcer « les noms d'Alcibiade, d'Annibal, et d'Achille, pour que « toute contention soit finie. Il en est de même aujour-« d'hui de l'*iracundus inexorabilis* Chateaubriand. Quand « on a prononcé son nom, tout est fini. Avec ce nom, « quand je me dis en moi-même: *Il se plaint*, je sens « s'émouvoir ma tendresse; quand je me dis: *La France « lui doit,* je me sens pénétré de respect. Oui, mon ami, « *la France vous doit.* Il faut qu'elle vous doive encore « davantage; elle a recouvré de vous l'amour de la re-« ligion de ses pères: il faut lui conserver ce bienfait; « et, pour cela, il faut la préserver de l'erreur de ses « prêtres, préserver ces prêtres eux-mêmes de la pente « funeste où ils se sont placés.

« Mon cher ami, vous et moi n'avons cessé depuis lon-« gues années de combattre. C'est de la prépondérance « ecclésiastique se disant religieuse qu'il nous reste à « préserver le Roi et l'État. Dans les anciennes situa-« tions, le mal avec ses racines était au dedans de nous: « on pouvait le circonvenir et s'en rendre maître. Au-« jourd'hui les rameaux qui nous couvrent au dedans « ont leurs racines au dehors. Des doctrines couvertes « du sang de Louis XVI et de Charles Ier ont consenti « à laisser leur place à des doctrines teintes du sang « d'Henri IV et d'Henri III. Ni vous ni moi ne suppor-« terons sûrement cet état de choses; c'est pour m'unir

« à vous, c'est pour recevoir de vous une approbation « qui m'encourage, c'est pour vous offrir comme sol« dat mon cœur et mes armes, que je vous écris.

« C'est dans ces sentiments d'admiration pour vous « et d'un véritable dévouement que je vous implore avec « tendresse et aussi avec respect.

« Comte DE MOTLOSIER.

« Randane, 28 novembre 1825. »

« Paris, ce 3 décembre 1825.

« Votre lettre, mon cher et vieil ami, est très-sérieuse, « et pourtant elle m'a fait rire pour ce qui me regarde. « Alcibiade, Annibal, Achille ! Ce n'est pas sérieusement « que vous me dites tout cela. Quant à la petite fille du « fils de Pélée, si c'est mon portefeuille dont il s'agit, « je vous proteste que je n'ai pas aimé l'infidèle trois « jours, et que je ne l'ai pas regrettée un quart d'heure. « Mon ressentiment, c'est une autre affaire. M. de Vil« lèle, que j'aimais sincèrement, cordialement, a non« seulement manqué aux devoirs de l'amitié, aux mar« ques publiques d'attachement que je lui ai données, « aux sacrifices que j'avais faits pour lui, mais encore « aux plus simples procédés.

« Le Roi n'avait plus besoin de mes services, rien « de plus naturel que de m'éloigner de ses conseils; « mais la manière est tout pour un galant homme, et « comme je n'avais pas volé la montre du Roi sur sa « cheminée, je ne devais pas être *chassé* comme je l'ai « été. J'avais fait seul la guerre d'Espagne et maintenu « l'Europe en paix pendant cette période dangereuse; « j'avais par ce seul fait donné une armée à la légiti« mité, et, de tous les ministres de la Restauration, j'ai « été le seul jeté hors de ma place sans aucune marque

« de souvenir de la couronne, comme si j'avais trahi le « prince et la patrie. M. de Villèle a cru que j'accepte- « rais ce traitement, il s'est trompé. J'ai été ami sincère, « je resterai ennemi irréconciliable. Je suis malheureu- « sement né : les blessures qu'on me fait ne se ferment « jamais.

« Mais en voilà trop sur moi : parlons de quelque « chose plus important. J'ai peur de ne pas m'entendre « avec vous sur des objets graves, et j'en serais désolé ! « Je veux la Charte, toute la Charte, les libertés publi- « ques dans toute leur étendue? Les voulez-vous?

« Je veux la religion comme vous; je hais comme vous « la congrégation et ces associations d'hypocrites qui « transforment mes domestiques en espions, et qui ne « cherchent à l'autel que le pouvoir. Mais je pense que « le clergé, débarrassé de ces plantes parasites, peut « très-bien entrer dans un régime constitutionnel, et de- « venir même le soutien de nos institutions nouvelles. « Ne voulez-vous pas trop le séparer de l'ordre politi- « que? Ici je vous donne une preuve de mon extrême « impartialité. Le clergé, qui, j'ose le dire, me doit tant, « ne m'aime point, ne m'a jamais défendu ni rendu au- « cun service. Mais qu'importe? Il s'agit d'être juste et « de voir ce qui convient à la religion et à la mo- « narchie.

« Je n'ai pas, mon vieil ami, douté de votre courage ; « vous ferez, j'en suis convaincu, tout ce qui vous pa- « raîtra utile, et votre talent vous garantit le triomphe. « J'attends vos nouvelles communications, et j'embrasse « de tout mon cœur mon fidèle compagnon d'exil.

« CHATEAUBRIAND. »

SUITE DE MA POLÉMIQUE.

Je repris ma polémique. J'avais chaque jour des escarmouches et des affaires d'avant-garde avec les soldats de la domesticité ministérielle; ils ne se servaient pas toujours d'une belle épée. Dans les deux premiers siècles de Rome, on punissait les cavaliers qui allaient mal à la charge, soit qu'ils fussent trop gros ou pas assez braves, en les condamnant à subir une saignée: je me chargeais du châtiment.

« L'univers change autour de nous, disais-je: de nou-« veaux peuples paraissent sur la scène du monde; d'an-« ciens peuples ressuscitent au milieu des ruines; des « découvertes étonnantes annoncent une révolution pro-« chaine dans les arts de la paix et de la guerre: reli-« gion, politique, mœurs, tout prend un autre caractè-« re. Nous apercevons-nous de ce mouvement? Marchons-« nous avec la société? Suivons-nous le cours du temps? « Nous préparons-nous à garder notre rang dans la ci-« vilisation transformée ou croissante? Non: les hommes « qui nous conduisent sont aussi étrangers à l'état des « choses de l'Europe que s'ils appartenaient à ces peu-« ples dernièrement découverts dans l'intérieur de l'A-« frique. Que savent-ils donc? La bourse! et encore ils « la savent mal. Sommes-nous condamnés à porter le « poids de l'obscurité pour nous punir d'avoir subi le « joug de la gloire? »

La transaction relative à Saint-Domingue me fournit l'occasion de développer quelques points de notre droit public, auquel personne ne songeait.

Arrivé à de hautes considérations et annonçant la transformation du monde, je répondais à des opposants qui

m'avaient dit: « Quoi nous pourrions être *républicains un « jour? radotage! Qui est-ce qui rêve aujourd'hui la Ré- « publique?* etc., etc. »

« Attaché à l'ordre monarchique par raison, répli- « quais-je, je regarde la monarchie constitutionnelle « comme le meilleur gouvernement possible à cette épo- « que de la société.

« Mais si l'on peut tout réduire aux intérêts person- « nels, si l'on suppose que pour moi-même je croirais « avoir tout à craindre dans un état républicain, on est « dans l'erreur.

« Me traiterait-il plus mal que ne m'a traité la mo- « narchie? Deux ou trois fois dépouillé pour elle ou par « elle, l'Empire, qui aurait tout fait pour moi si je l'a- « vais voulu, m'a-t-il plus rudement renié? J'ai en hor- « reur la servitude; la liberté plaît à mon indépendance « naturelle; je préfère cette liberté dans l'ordre mo- « narchique, mais je la conçois dans l'ordre populaire. « Qui a moins à craindre de l'avenir que moi? J'ai ce « qu'aucune révolution ne peut me ravir: sans place, « sans honneurs, sans fortune, tout gouvernement qui « ne serait pas assez stupide pour dédaigner l'opinion « serait obligé de me compter pour quelque chose. Les « gouvernements populaires surtout se composent des « existences individuelles, et se font une valeur géné- « rale des valeurs particulières de chaque citoyen. Je « serai toujours sûr de l'estime publique, parce que je « ne ferai jamais rien pour la perdre, et je trouverais « peut-être plus de justice parmi mes ennemis que chez « mes prétendus amis.

« Ainsi, de compte fait, je serais sans frayeur des ré- « publiques, comme sans antipathie contre leur liberté: « je ne suis pas Roi; je n'attends point de couronne; ce « n'est pas ma cause que je plaide.

« J'ai dit sous un autre ministère et à propos de ce « ministère: qu'un matin on se mettrait à la fenêtre « pour voir passer la monarchie.

« Je dis aux ministres actuels: « En continuant de « marcher comme vous marchez, toute la révolution « pourrait se réduire, dans un temps donné, *à une nou-« velle édition de la Charte dans laquelle on se conten-« terait de changer seulement deux ou trois mots.* »

J'ai souligné ces dernières phrases pour arrêter les yeux du lecteur sur cette frappante prédiction. Aujourd'hui même que les opinions s'en vont à vau de route. que chaque homme dit à tort et à travers ce qui lui passe dans la cervelle, ces idées républicaines exprimées par un royaliste pendant la restauration sont encore hardies. En fait d'avenir, les prétendus esprits progressifs n'ont l'initiative sur rien.

LETTRE DU GÉNÉRAL SEBASTIANI.

Mes derniers articles ranimèrent jusqu'à M. de La Fayette qui, pour tout compliment, me fit passer une feuille de laurier. L'effet de mes opinions, à la grande surprise de ceux qui n'y avaient pas cru, se fit sentir depuis les libraires qui vinrent en députation chez moi, jusqu'aux hommes parlementaires les moins rapprochés d'abord de ma politique. La lettre donnée ci-dessous, en preuve de ce que j'avance, cause une sorte d'étonnement par la signature. Il ne faut faire attention qu'à la signification de cette lettre, au changement survenu dans les idées et dans la position de celui qui l'écrit et de celui qui la reçoit: quant au libellé, je suis *Bossuet* et *Montesquieu*, cela va sans dire; nous autres auteurs, c'est

notre pain quotidien, de même que les ministres sont toujours Sully et Colbert.

« Monsieur le vicomte,

« Permettez que je m'associe à l'admiration univer-« selle: j'éprouve depuis trop longtemps ce sentiment « pour résister au besoin de vous l'exprimer.

« Vous réunissez la hauteur de Bossuet à la profon-« deur de Montesquieu: vous avez retrouvé leur plume « et leur génie. Vos articles sont de grands enseigne-« ments pour tous les hommes d'État.

« Dans le nouveau genre de guerre que vous avez « créé, vous rappelez la main puissante de celui qui dans « d'autres combats a aussi rempli le monde de sa gloire. « Puissent vos succès être plus durables: ils intéressent « la patrie et l'humanité.

« Tous ceux qui, comme moi, professent les principes « de la monarchie constitutionnelle, sont fiers de trou-« ver en vous leur plus noble interprète.

« Agréez, monsieur le vicomte, une nouvelle assurance « de ma haute considération,

« Horace SEBASTIANI.

« Dimanche, 30 octobre. »

Ainsi tombaient à mes pieds amis, ennemis, adversaires, au moment de la victoire. Tous les pusillanimes et les ambitieux qui m'avaient cru perdu commençaient à me voir sortir radieux des tourbillons de poussière de la lice: c'était ma seconde guerre d'Espagne; je triomphais de tous les partis intérieurs comme j'avais triomphé au dehors des ennemis de la France. Il m'avait fallu payer de ma personne, de même qu'avec mes dépêches j'avais paralysé et rendu vaines les dépêches de M. de Metternich et de M. Canning.

MORT DU GÉNÉRAL FOY. — LA LOI DE JUSTICE ET D'AMOUR. — LETTRE DE M. ÉTIENNE. — LETTRE DE M. BENJAMIN CONSTANT. — J'ATTEINS AU PLUS HAUT POINT DE MON IMPORTANCE POLITIQUE. — ARTICLE SUR LA FÊTE DU ROI. — RETRAIT DE LA LOI SUR LA POLICE DE LA PRESSE. — PARIS ILLUMINÉ. — BILLET DE M. MICHAUD.

Le général Foy et le député Manuel moururent et enlevèrent à l'opposition de gauche ses premiers orateurs. M. de Serre et Camille Jordan descendirent également dans la tombe. Jusque dans le fauteuil de l'Académie, je fus obligé de défendre la liberté de la presse contre les larmoyantes supplications de M. de Lally-Tollendal. La loi sur la police de la presse, que l'on appela la *loi de justice et d'amour*, dut principalement sa chute à mes attaques. Mon opinion sur le projet de cette loi est un travail historiquement curieux ; j'en reçus des compliments parmi lesquels deux noms sont singuliers à rappeler.

« Monsieur le vicomte,

« Je suis sensible aux remerciments que vous vou-
« lez bien m'adresser. Vous appelez obligeance ce que
« je regardais comme une dette, et j'ai été heureux
« de la payer à l'éloquent écrivain. Tous les vrais
« amis des lettres s'associent à votre triomphe et doi-
« vent se regarder comme solidaires de votre succès. De
« loin comme de près, j'y contribuerai de tout mon pou-
« voir, s'il est possible que vous ayez besoin d'efforts
« aussi faibles que les miens.

« Dans un siècle éclairé comme le nôtre, le génie est
« la seule puissance qui soit au-dessus des coups de la

« disgrâce; c'est à vous, monsieur, qu'il appartenait d'en « fournir la preuve vivante à ceux qui s'en réjouissent « comme à ceux qui ont le malheur de s'en affliger.

« J'ai l'honneur d'être, avec la considération la plus « distinguée, votre, etc., etc.

« ÉTIENNE.

« Paris, ce 5 avril 1826. »

« J'ai bien tardé, monsieur, à vous rendre grâce de « votre admirable discours. Une fluxion sur les yeux, « des travaux pour la Chambre, et plus encore les épou- « vantables séances de cette Chambre, me serviront « d'excuse. Vous savez d'ailleurs combien mon esprit et « mon ame s'associent à tout ce que vous dites et sym- « pathisent avec tout le bien que vous essayez de faire « à notre malheureux pays. Je suis heureux de réunir « mes faibles efforts à votre puissante influence, et le « délire d'un ministère qui tourmente la France et vou- « drait la dégrader, tout en m'inquiétant sur ses résul- « tats prochains, me donne l'assurance consolante qu'un « tel état de choses ne peut se prolonger. Vous aurez « puissamment contribué à y mettre un terme, et si je « mérite un jour qu'on place mon nom bien après le « vôtre dans la lutte qu'il faut soutenir contre tant de « folie et de crime, je m'estimerai bien récompensé.

« Agréez, monsieur, l'hommage d'une admiration sin- « cère, d'une estime profonde et de la plus haute con- « sidération.

« BENJAMIN CONSTANT.

« Paris, ce 21 mai, 1827. »

C'est au moment dont je parle que j'arrivai au plus haut point de mon importance politique. Par la guerre d'Espagne j'avais dominé l'Europe; mais une opposition

violente me combattait en France: après ma chute, je devins à l'intérieur le dominateur avoué de l'opinion. Ceux qui m'avaient accusé d'avoir commis une faute irréparable en reprenant la plume étaient obligés de reconnaître que je m'étais formé un empire plus puissant que le premier. La jeune France était passée tout entière de mon côté et ne m'a pas quitté depuis. Dans plusieurs classes industrielles, les ouvriers étaient à mes ordres, et je ne pouvais plus faire un pas dans les rues sans être entouré. D'où me venait cette popularité? de ce que j'avais connu le véritable esprit de la France. J'étais parti pour le combat avec un seul journal, et j'étais devenu le maître de tous les autres. Mon audace me venait de mon indifférence: comme il m'aurait été parfaitement égal d'échouer, j'allais au succès sans m'embarrasser de la chute. Il ne m'est resté que cette satisfaction de moi-même, car que fait aujourd'hui à personne une popularité passée et qui s'est justement effacée du souvenir de tous?

La fête du Roi étant survenue, j'en profitai pour faire éclater une loyauté que mes opinions libérales n'ont jamais altérée. Je fis paraître cet article:

« Encore une trêve du Roi!

« Paix aujourd'hui aux ministres!

« Gloire, honneur, longue félicité et longue vie à « Charles X! c'est la Saint-Charles!

« C'est à nous surtout, vieux compagnons d'exil de « notre monarque, qu'il faut demander l'histoire de « Charles X!

« Vous autres, Français qui n'avez point été forcés « de quitter votre patrie, vous qui n'avez reçu un Fran- « çais de plus que pour vous soustraire au despotisme « impérial et au joug de l'étranger, habitants de la grande « et bonne ville, vous n'avez vu que le prince heureux: « quand vous vous pressiez autour de lui, le 12 d'avril,

« 1814; quand vous touchiez en pleurant d'attendrisse-« ment des mains sacrées, quand vous retrouviez sur « un front ennobli par l'âge et le malheur toutes les « grâces de la jeunesse, comme on voit la beauté à tra-« vers un voile, vous n'aperceviez que la vertu triom-« phante, et vous conduisiez le fils des rois à la couche « royale de ses pères.

« Mais nous, nous l'avons vu dormir sur la terre, « comme nous sans asile, comme nous proscrit et dé-« pouillé. Eh bien! cette bonté qui vous charme était « la même; il portait le malheur comme il porte aujour-« d'hui la couronne, sans trouver le fardeau trop pesant, « avec cette bénignité chrétienne qui tempérait l'éclat « de son infortune, comme elle adoucit l'éclat de sa « prospérité.

« Les bienfaits de Charles X s'accroissent de tous les « bienfaits dont nous ont comblés ses aïeux: la fête d'un « Roi très-chrétien est pour les Français la fète de la « reconnaissance: livrons nous donc aux transports de « gratitude qu'elle doit nous inspirer. Ne laissons pé-« nétrer dans notre ame rien qui puisse un moment « rendre notre joie moins pure! Malheur aux hom-« mes. . . . . ! Nous allions violer la trêve! Vive le « Roi! »

Mes yeux se sont remplis de larmes en copiant cette page de ma polémique, et je n'ai plus le courage d'en continuer les extraits. Oh mon Roi! vous que j'avais vu sur la terre étrangère, je vous ai revu sur cette même terre où vous alliez mourir! Quand je combattais avec tant d'ardeur pour vous arracher à des mains qui commençaient à vous perdre, jugez, par les paroles que je viens de transcrire, si j'étais votre ennemi, ou bien le plus tendre et le plus sincère de vos serviteurs! Hélas! je vous parle, et vous ne m'entendez plus.

Le projet de loi sur la police de la presse ayant été retiré, Paris illumina. Je fus frappé de cette manifestation publique; pronostic mauvais pour la monarchie: l'opposition avait passé dans le peuple, et le peuple, par son caractère, transforme l'opposition en révolution.

La haine contre M. de Villèle allait croissant; les royalistes, comme au temps du *Conservateur*, étaient redevenus, derrière moi, constitutionnels: M. Michaud m'écrivait:

« Mon honorable maître,

« J'ai fait imprimer hier l'annonce de votre ouvrage « sur la censure; mais l'article, composé de deux lignes, « a été rayé par MM. les censeurs. M. Capef vous ex- « pliquera pourquoi nous n'avons pas mis de blancs ou « de noirs.

« Si Dieu ne vient à notre secours, tout est perdu; « la royauté est comme la malheureuse Jérusalem entre « les mains des Turcs, à peine ses enfants peuvent-ils « en approcher; à quelle cause nous sommes-nous donc « sacrifiés!

« MICHAUD. »

IRRITATION DE M. DE VILLÈLE. — CHARLES X VEUT PASSER LA REVUE DE LA GARDE NATIONALE AU CHAMP-DE-MARS. — JE LUI ÉCRIS: MA LETTRE.

L'opposition avait enfin donné de l'irascibilité au tempérament froid de M. de Villèle, et rendu despotique l'esprit malfaisant de M. de Corbière. Celui-ci avait destitué le duc de Liancourt de dix-sept places gratuites. Le duc de Liancourt n'était pas un saint, mais on trouvait en lui un homme bienfaisant, à qui la philan-

thropie avait décerné le titre de vénérable; par le bénéfice du temps de vieux révolutionnaires ne marchent plus qu'avec une épithète comme les dieux d'Homère: c'est toujours le respectable M. tel, c'est toujours l'inflexible citoyen tel, qui, comme Achille, n'a jamais mangé de *bouillie* (a-chylos). A l'occasion du scandale arrivé au convoi de M. de Liancourt, M. de Sémonville nous dit, à la Chambre des pairs: « Soyez tranquilles, « messieurs, cela n'arrivera plus; je vous conduirai « moi-même au cimetière. »

Le Roi, au mois d'avril 1827, voulut passer la revue de la garde nationale au Champ-de-Mars. Deux jours avant cette fatale revue, poussé par mon zèle et ne demandant qu'à mettre bas les armes, j'adressai à Charles X une lettre qui lui fut remise par M. de Blacas et dont il m'accusa réception par ce billet:

« Je n'ai pas perdu un instant, monsieur le vicomte, « pour remettre au Roi la lettre que vous m'avez fait « l'honneur de m'adresser pour Sa Majesté; et si elle « daigne me charger d'une réponse, je ne mettrai pas « moins d'empressement à vous la faire parvenir.

« Recevez, monsieur le vicomte, mes compliments « les plus sincères.

« BLACAS D'AULPS.

« Ce 27 avril 1827, à 1 heure après midi. »

AU ROI.

« Sire,

« Permettez à un sujet fidèle, que les moments d'a« gitation retrouveront toujours au pied du trône, de « confier à Votre Majesté quelques réflexions qu'il croit « utiles à la gloire de la couronne comme au bonheur « et à la sûreté du Roi.

« Sire, il n'est que trop vrai, il y a péril dans l'État; « mais il est également certain que ce péril n'est rien « si on ne contrarie pas les principes mêmes du gouver- « nement.

« Un grand secret, Sire, a été révélé: vos ministres « ont eu le malheur d'apprendre à la France que ce « peuple que l'on disait ne plus *exister* était tout vivant « encore. Paris, pendant deux fois vingt-quatre heures, « a échappé à l'autorité. Les mêmes scènes se répètent « dans toute la France: les factions n'oublieront pas cet « essai.

« Mais les rassemblements populaires, si dangereux « dans les monarchies absolues, parce qu'elles sont en « présence du souverain même, sont peu de chose dans « la monarchie représentative, parce qu'elles ne sont « en contact qu'avec des ministres ou des lois. Entre le « monarque et les sujets se trouve une barrière qui ar- « rête tout: les deux Chambres et les institutions publi- « ques. En dehors de ces mouvements, le Roi voit toujours « son autorité et sa personne sacrée à l'abri.

« Mais, Sire, il y a une condition indispensable à la « sûreté générale, c'est d'agir dans l'esprit des institu- « tions: une résistance de votre conseil à cet esprit « rendrait les mouvements populaires aussi dangereux « dans la monarchie représentative qu'ils le sont dans « la monarchie absolue.

« De la théorie je passe à l'application:

« Votre Majesté va paraître à la revue: elle y sera « accueillie comme elle le doit; mais il est possible « qu'elle entende au milieu des cris de *vive le Roi!* « d'autres cris qui lui feront connaître l'opinion publi- « que sur ses ministres.

« De plus, Sire, il est faux qu'il y ait à présent, comme « on le dit, une faction républicaine; mais il est vrai

« qu' il y a des partisans d'une monarchie illégitime: or,
« ceux-ci sont trop habiles pour ne pas profiter de l'oc-
« casion et ne pas mêler leurs voix le 29 à celle de la
« France pour donner le change.

« Que fera le Roi? cédera-t-il ses ministres aux accla-
« mations populaires? ce serait tuer le pouvoir. Le Roi
« gardera-t-il ses ministres? ces ministres feront retom-
« ber sur la tête de leur auguste maître toute l'impo-
« pularité qui les poursuit. Je sais bien que le Roi aurait
« le courage de se charger d'une douleur personnelle
« pour éviter un mal à la monarchie; mais on peut, par
« le moyen le plus simple, éviter ces calamités: permet-
« tez moi, Sire, de vous le dire: on le peut en se ren-
« fermant dans l'esprit de nos institutions: les ministres
« ont perdu la majorité dans la Chambre des pairs et
« dans la nation: la conséquence naturelle de cette po-
« sition critique est leur retraite. Comment, avec le sen-
« timent de leur devoir, pourraient-ils s'obstiner, en
« restant au pouvoir, à compromettre la couronne? En
« mettant leur démission aux pieds de Votre Majesté,
« ils calmeront tout, ils finiront tout: ce n'est plus le
« Roi qui cède, ce sont les ministres qui se retirent
« d'après touts les usages et tous les principes du go-
« vernement représentatif. Le Roi pourra reprendre en-
« suite parmi eux ceux qu'il jugera à propos de con-
« server: il y en a deux que l'opinion honore, M. le
» duc de Doudeauville et M. le comte de Chabrol.

« La revue perdrait ainsi ses inconvénients et ne se-
« rait plus qu'un triomphe sans mélange. La session
« s'achèvera en paix au milieu des bénédictions répan-
« dues sur la tête de mon Roi.

« Sire, pour avoir osé vous écrire cette lettre, il faut
« que je sois bien persuadé de la nécessité de prendre
« une résolution; il faut qu'un devoir bien impérieux

« m'ait poussé. Les ministres sont mes ennemis; je suis « le leur; je leur pardonne comme chrétien; mais je ne « leur pardonnerai jamais comme homme: dans cette « position, je n'aurais jamais parlé au Roi de leur re- « traite s'il n'y allait du salut de la monarchie.

« Je suis, etc.

« CHATEAUBRIAND. »

LA REVUE. — LICENCIEMENT DE LA GARDE NATIONALE. — LA CHAMBRE ÉLECTIVE EST DISSOUTE. — LA NOUVELLE CHAMBRE. — REFUS DE CONCOURS. — CHUTE DU MINISTÈRE VILLÈLE. — JE CONTRIBUE A FORMER LE NOUVEAU MINISTÈRE ET J'ACCEPTE L'AMBASSADE DE ROME.

Madame la Dauphine et madame la duchesse de Berry furent insultées en se rendant à la revue; le Roi fut généralement bien accueilli; mais une ou deux compagnies de la 6e legion crièrent: « A bas les ministres! à « bas les jésuites! » Charles X offensé répliqua: « Je « suis venu ici pour recevoir des hommages, non des « leçons. » Il avait souvent à la bouche de nobles paroles que ne soutenait pas toujours la vigueur de l'action: son esprit était hardi, son caractère timide. Charles X, en rentrant au château, dit au maréchal Oudinot: « L'effet total a été satisfaisant. S'il y a quelques brouil- « lons, la masse de la garde nationale est bonne: témoi- « gnez-lui ma satisfaction. » M. de Villèle arriva. Des légions à leur retour avaient passé devant l'hôtel des finances et crié: A bas Villèle! Le ministre, irrité par toutes les attaques précédentes, n'était plus à l'abri des mouvements d'une froide colère; il proposa au conseil de licencier la garde nationale. Il fut appuyé de MM. de Corbière, de Peyronnet, de Damas et de Clermont-

Tonnerre, combattu par M. de Chabrol, l'évêque d'Hermopolis et le duc de Doudeauville. Une ordonnance du Roi prononça le licenciement, coup le plus funeste porté à la monarchie avant le dernier coup des journées de juillet : si à ce moment la garde nationale ne se fût pas trouvée dissoute, les barricades n'auraient pas eu lieu. M. le duc de Doudeauville donna sa démission ; il écrivit au Roi une lettre motivée dans laquelle il annonçait l'avenir, que tout le monde, au reste, prévoyait.

Le gouvernement commençait à craindre ; les journaux redoublaient d'audace, et on leur opposait, par habitude, un projet de censure ; on parlait en même temps d'un ministère La Bourdonnaie, où aurait figuré M. de Polignac. J'avais eu le malheur de faire nommer M. de Polignac ambassadeur à Londres, malgré ce qu'avait pu me dire M. de Villèle : en cette occasion il vit mieux et plus loin que moi. En entrant au ministère, je m'étais empressé de faire quelque chose d'agréable à MONSIEUR. Le président du conseil était parvenu à réconcilier les deux frères, dans la prévision d'un changement prochain de règne : cela lui réussit ; moi, en m'avisant une fois dans ma vie de vouloir être fin, je fus bête. Si M. de Polignac n'eût pas été ambassadeur, il ne serait pas devenu ministre des affaires étrangères.

M. de Villèle, obsédé d'un côté par l'opposition royaliste libérale, importuné de l'autre par les exigences des évêques, trompé par les préfets consultés, qui étaient eux-mêmes trompés, résolut de dissoudre la Chambre élective malgré les trois cents qui lui restaient fidèles. Le rétablissement de la censure précéda la dissolution. J'attaquai plus vivement que jamais ; les oppositions s'unirent ; les élections des petits colléges furent toutes contre le ministère ; à Paris la gauche triompha ; sept colléges nommèrent M. Royer-Collard, et les deux colléges

où se présenta M. de Peyronnet, ministre, le rejetèrent. Paris illumina de nouveau : il y eut des scènes sanglantes ; des barricades se formèrent, et les troupes envoyées pour rétablir l'ordre furent obligées de faire feu : ainsi se préparaient les dernières et fatales journées. Sur ces entrefaites, on reçut la nouvelle du combat de Navarin, succès dont je pouvais revendiquer ma part. Les grands malheurs de la Restauration ont été annoncés par des victoires ; elles avaient de la peine à se détacher des héritiers de Louis-le-Grand.

La Chambre des pairs jouissait de la faveur publique par sa résistance aux lois oppressives ; mais elle ne savait pas se défendre elle-même : elle se laissa gorger de fournées contre lesquelles je fus presque le seul à réclamer. Je lui prédis que ces nominations vicieraient son principe et lui feraient perdre à la longue toute force dans l'opinion : me suis-je trompé ? Ces fournées dans le but de rompre une majorité ont non-seulement détruit l'aristocratie en France, mais elles sont devenues le moyen dont on se servira contre l'aristocratie anglaise ; celle-ci sera étouffée sous une nombreuse fabrication de toges, et finira par perdre son hérédité, comme la pairie dénaturée l'a perdue en France.

La nouvelle Chambre arrivée prononça son fameux refus de concours : M. de Villèle réduit à l'extrémité, songea à renvoyer une partie de ses collègues et négocia avec MM. Laffitte et Casimir Périer. Les deux chefs de l'opposition de gauche prêtèrent l'oreille : la mèche fut éventée ; M. Laffitte n'osa franchir le pas ; l'heure du président sonna, et le portefeuille tomba de ses mains. J'avais rugi en me retirant des affaires ; M. de Villèle se coucha : il eut la velléité de rester à la Chambre des députés ; parti qu'il aurait dû prendre, mais il n'avait ni une connaissance assez profonde du gouvernement re-

présentatif, ni une autorité assez grande sur l'opinion extérieure, pour jouer un pareil rôle : les nouveaux ministres exigèrent son bannissement à la Chambre des pairs, et il l'accepta. Consulté sur quelques remplaçants pour le cabinet, j'invitai à prendre M. Casimir Périer et le général Sebastiani : mes paroles furent perdues.

M. de Chabrol, chargé de composer le nouveau ministère, me mit en tête de la liste : j'en fus rayé avec indignation par Charles X. M. Portalis, le plus misérable caractère qui fut oncques, fédéré pendant les Cent-Jours, rampant aux pieds de la légitimité dont il parla comme aurait rougi de parler le plus ardent royaliste, aujourd'hui prodiguant sa banale adulation à Philippe, reçut les sceaux. A la guerre, M. de Caux remplaça M. de Clermont-Tonnerre. M. le comte Roy, l'habile artisan de son immense fortune, fut chargé des finances. Le comte de La Ferronnays, mon ami, eut le portefeuille des affaires étrangères. M. de Martignac entra au ministère de l'intérieur ; le Roi ne tarda pas à le détester. Charles X suivait plutôt ses goûts que ses principes : s'il repoussait M. de Martignac à cause de son penchant aux plaisirs, il aimait MM. de Corbière et de Villèle qui n'allaient pas à la messe.

M. de Chabrol et l'évêque d'Hermopolis restèrent provisoirement au ministère. L'évêque, avant de se retirer me vint voir ; il me demanda si je le voulais remplacer à l'instruction publique : « Prenez M. Royer-Collard, lui « dis-je ; je n'ai nulle envie d'être ministre ; mais si le « Roi me voulait absolument rappeler au conseil, je n'y « rentrerais que par le ministère des affaires étrangères, « en réparation de l'affront que j'y ai reçu. Or je ne « puis avoir aucune prétention sur ce portefeuille, si « bien placé entre les mains de mon noble ami. »

Après la mort de M. Matthieu de Montmorency, M. de Rivière était devenu gouverneur du duc de Bordeaux; il travaillait dès lors au renversement de M. de Villèle, car la partie dévote de la cour s'était ameutée contre le ministre des finances. M. de Rivière me donna rendez-vous rue de Taranne, chez M. de Marcellus, pour me faire inutilement la même proposition que me fit plus tard l'abbé Frayssinous. M. de Rivière mourut, et M. le baron de Damas lui succéda auprès de M. le duc de Bordeaux. Il s'agissait donc toujours de la succession de M. de Chabrol et de M. l'évêque d'Hermopolis. L'abbé Feutrier, évêque de Beauvais, fut installé au ministère des cultes, que l'on détacha de l'instruction publique, laquelle tomba à M. de Vatimesnil. Restait le ministère de la marine: on me l'offrit; je ne l'acceptai point. M. le comte Roy me pria de lui indiquer quelqu'un qui me fût agréable et que je choisirais dans la couleur de mon opinion. Je désignai M. Hyde de Neuville. Il fallait en outre trouver le précepteur de M. le duc de Bordeaux; le comte Roy m'en parla: M. de Chéverus se présenta tout d'abord à ma pensée. Le ministre des finances courut chez Charles X; le Roi lui dit: « Soit: Hyde à la marine; « mais pourquoi Chateaubriand ne prend-il lui-même ce « ministère? Quant à M. de Chéverus, le choix serait « excellent; je suis fâché de n'y avoir pas pensé; deux « heures plus tôt, la chose était faite: dites-le bien à « Chateaubriand, mais M. Tharin est nommé. »

M. Roy me vint apprendre le succès de sa négociation: il ajouta: « Le Roi désire que vous acceptiez une am-« bassade: si vous le voulez, vous irez à Rome. » Ce mot de Rome eut sur moi un effet magique; j'éprouvai la tentation à laquelle les anachorètes étaient exposés dans le désert. Charles X, en prenant à la marine l'ami que je lui avait désigné, faisait les premières avances;

je ne pouvais plus me refuser à ce qu'il attendait de moi: je consentis donc encore à m'éloigner. Du moins cette fois l'exil me plaisait: *Pontificum veneranda sedes, sacrum solium.* Je me sentis saisi du désir de fixer mes jours, de l'envie de disparaître (même par calcul de renommée) dans la ville des funérailles, au moment de mon triomphe politique. Je n'aurais plus élevé la voix, sinon comme l'oiseau fatidique de Pline, pour dire chaque matin *Ave* au Capitole et à l'aurore. Il se peut qu'il fût utile à mon pays de se trouver débarrassé de moi: par le poids dont je me sens, je devine le fardeau que je dois être pour les autres. Les esprits de quelque puissance qui se rongent et se retournent sur eux-mêmes sont fatigants. Dante met aux enfers des ames torturées sur une couche de feu.

M. le duc de Laval, que j'allais remplacer à Rome, fut nommé à l'ambassade de Vienne.

EXAMEN D'UN REPROCHE.

Avant de changer de sujet, je demande la permission de revenir sur mes pas et de me soulager d'un fardeau. Je ne suis pas entré sans souffrir dans le détail de mon long différend avec M. de Villèle. On m'a accusé d'avoir contribué à la chute de la monarchie légitime; il me convient d'examiner ce reproche.

Les événements arrivés sous le ministère dont j'ai fait partie ont une importance qui le lie à la fortune commune de la France: il n'y a pas un Français dont le sort n'ait été atteint du bien que je puis avoir fait, du mal que j'ai subi. Par des affinités bizarres et inexplicables, par des rapports secrets qui entrelacent quelquefois de hautes destinées à des destinées vulgaires, les Bourbons ont

prospéré tant qu'ils ont daigné m'écouter, quoique je sois loin de croire, avec le poëte, que *mon éloquence a fait l'aumône à la royauté.* Sitôt qu'on a cru devoir briser le roseau qui croissait au pied du trône, la couronne a penché, et bientôt elle est tombée: souvent, en arrachant un brin d'herbe, on fait crouler une grande ruine.

Ces faits incontestables, on les expliquera comme on voudra; s'ils donnent à ma carrière politique une valeur relative qu'elle n'a pas d'elle-même, je n'en tirerai point vanité, je ne ressens point une mauvaise joie du hasard qui mêle mon nom d'un jour aux événements des siècles. Quelle qu'ait été la variété des accidents de ma course aventureuse, où que les noms et les faits m'aient promené, le dernier horizon du tableau est toujours menaçant et triste.

> . . . . Juga cœpta moveri
> Silvarum, visæque canes ululare per umbram.

Mais si la scène a changé d'une manière déplorable, je ne dois, dit-on, accuser que moi-même: pour venger ce qui m'a semblé une injure, j'ai tout divisé, et cette division a produit en dernier résultat le renversement du trône. Voyons.

M. de Villèle a déclaré qu'on ne pouvait gouverner ni avec moi ni sans moi. Avec moi, c'était une erreur; sans moi, à l'heure où M. de Villèle disait cela, il disait vrai, car les opinions les plus diverses me composaient une majorité.

M. le président du conseil ne m'a jamais connu. Je lui étais sincèrement attaché; je l'avais fait entrer dans son premier ministère, ainsi que le prouvent le billet de remercîments de M. le duc de Richelieu et les autres billets que j'ai cités. J'avais donné ma démission de plénipotentiaire à Berlin, lorsque M. de Villèle s'était reti-

ré. On lui persuada qu'à sa seconde rentrée dans les affaires, je désirais sa place. Je n'avais point ce désir. Je ne suis point de la race intrépide, sourde à la voix du dévouement et de la raison. La vérité est que je n'ai aucune ambition; c'est précisément la passion qui me manque, parce que j'en ai une autre qui me domine. Lorsque je priais M. de Villèle de porter au Roi quelque dépêche importante, pour m'éviter la peine d'aller au château, afin de me laisser le loisir de visiter une chapelle gothique dans la rue Saint-Julien-le-Pauvre, il aurait été bien rassuré contre mon ambition, s'il eût mieux jugé de ma candeur puérile ou de la hauteur de mes dédains.

Rien ne m'agréait dans la vie positive, hormis peut-être le ministère des affaires étrangères. Je n'étais pas insensible à l'idée que la patrie me devrait, dans l'intérieur la liberté, à l'extérieur l'indépendance. Loin de chercher à renverser M. de Villèle, j'avais dit au Roi: « Sire, M. de Villèle est un président plein de lumières; « Votre Majesté doit éternellement le garder à la tête « de ses conseils. »

M. de Villèle ne le remarqua pas: mon esprit pouvait tendre à la domination, mais il était soumis à mon caractère; je trouvais plaisir dans mon obéissance, parce qu'elle me débarrassait de ma volonté. Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel. S'il se fût rencontré un prince qui, me comprenant, m'eût retenu de force au travail, il avait peut-être quelque parti à tirer de moi: mais le ciel fait rarement naître ensemble l'homme qui veut et l'homme qui peut. En fin de compte, est-il aujourd'hui une chose pour laquelle on voulût se donner la peine de sortir de son lit? On s'endort au bruit des royaumes tombés pendant la nuit, et que l'on balaye chaque matin devant notre porte.

D'ailleurs, depuis que M. de Villèle s'était séparé de moi, la politique s'était dérangée: l'ultracisme contre lequel la sagesse du président du conseil luttait encore l'avait débordé. La contrariété qu'il éprouvait de la part des opinions intérieures et du mouvement des opinions extérieures le rendait irritable: de là la presse entravée, la garde nationale de Paris cassée, etc. Devais-je laisser périr la monarchie, afin d'acquérir le renom d'une modération hypocrite aux aguets? Je crus très-sincèrement remplir un devoir en combattant à la tête de l'opposition, trop attentif au péril que je voyais d'un côté, pas assez frappé du danger contraire. Lorsque M. de Villèle fut renversé, on me consulta sur la nomination d'un autre ministère. Si l'on eut pris, comme je le proposais, M. Casimir Périer, le général Sebastiani et M. Royer-Collard, les choses auraient pu se soutenir. Je ne voulus point accepter le département de la marine, et je le fis donner à mon ami M. Hyde de Neuville; je refusai également deux fois l'instruction publique; jamais je ne serais rentré au conseil sans être le maître. J'allai à Rome chercher parmi les ruines mon autre moi-même, car il y a dans ma personne deux êtres distincts, et qui n'ont aucune communication l'un avec l'autre.

J'en ferai pourtant loyalement l'aveu, l'excès du ressentiment ne me justifie pas selon la règle et le mot vénérable de vertu, mais ma vie entière me sert d'excuse.

Officier au régiment de Navarre, j'étais revenu des forèts de l'Amérique pour me rendre auprès de la légitimité fugitive, pour combattre dans ses rangs contre mes propres lumières, le tout sans conviction, par le seul devoir du soldat. Je restai huit ans sur le sol étranger, accablé de toutes les misères.

Ce large tribut payé, je rentrai en France en 1800. Bonaparte me rechercha et me plaça; à la mort du duc

d'Engbien, je me dévouai de nouveau à la mémoire des Bourbons. Mes paroles sur le tombeau de Mesdames à Trieste ranimèrent la colère du dispensateur des empires; il menaça de me faire sabrer sur les marches des Tuileries. La brochure *De Bonaparte et des Bourbons* valut à Louis XVIII, de son aveu même, autant que cent mille hommes.

A l'aide de la popularité dont je jouissais alors, la France anticonstitutionnelle comprit les institutions de la royauté légitime. Durant les Cent-Jours, la monarchie me vit auprès d'elle dans son second exil. Enfin, par la guerre d'Espagne, j'avais contribué à étouffer les conspirations, à réunir les opinions sous la même cocarde, et à rendre à notre canon sa portée. On sait le reste de mes projets: reculer nos frontières, donner dans le nouveau monde des couronnes nouvelles à la famille de saint Louis.

Cette longue persévérance dans les mêmes sentiments méritait peut-être quelques égards. Sensible à l'affront, il m'était impossible de mettre aussi de côté ce que je pouvais valoir, d'oublier tout-à fait que j'étais le restaurateur de la religion, l'auteur du *Génie du Christianisme.*

Mon agitation croissait nécessairement encore à la pensée qu'une mesquine querelle faisait manquer à notre patrie une occasion de grandeur qu'elle ne retrouverait plus. Si l'on m'avait dit: « Vos plans seront suivis; on « exécutera sans vous ce que vous aviez entrepris, » j'aurais tout oublié pour la France. Malheureusement j'avais la croyance qu'on n'adopterait pas mes idées; l'événement l'a prouvé.

J'étais dans l'erreur peut-être, mais j'étais persuadé que M. le comte de Villèle ne comprenait pas la société qu'il conduisait; je suis convaincu que les solides qualités de cet habile ministre étaient inadéquates à l'heure de son ministère: il était venu trop tôt sous la restaura-

tion. Les opérations de finances, les associations commerciales, le mouvement industriel, les canaux, les bateaux à vapeur, les chemins de fer, les grandes routes, une société matérielle qui n'a de passion que pour la paix, qui ne rêve que le confort do la vie, qui ne veut faire de l'avenir qu'un perpétuel aujourd'hui, dans cet ordre de choses, M. de Villèle eût été roi. M. de Villèle a voulu un temps qui ne pouvait être à lui, et, par honneur, il ne veut pas d'un temps qui lui appartient. Sous la restauration, toutes les facultés de l'ame, étaient vivantes; tous les partis rêvaient de réalités ou de chimère; tous, avançant ou reculant, se heurtaient en tumulte; personne ne prétendait rester où il était; la légitimité constitutionnelle ne paraissait à aucun esprit ému le dernier mot de la république ou de la monarchie. On sentait sous ses pieds remuer dans la terre des armées ou des révolutions qui venaient s'offrir pour des destinées extraordinaires. M. de Villèle était éclairé sur ce mouvement: il voyait croître les ailes qui, poussant à la nation, l'allaient rendre à son élément, à l'air, à l'espace, immense et légère qu'elle est. M. de Villèle voulait retenir cette nation sur le sol, l'attacher en bas, mais il n'en eût jamais la force. Je voulais, moi, occuper les Français à la gloire, les attacher en haut, essayer de les mener à la réalité par des songes: c'est ce qu'ils aiment.

Il serait mieux d'être plus humble, plus prosterné, plus chrétien. Malheureusement je suis sujet à faillir; je n'ai point la perfection évangélique: si un homme me donnait un soufflet, je ne tendrais pas l'autre joue.

Eussé-je deviné le résultat, certes je me serais abstenu; la majorité qui vota la phrase sur le refus de concours ne l'eût pas votée si elle eût prévu la conséquence de son vote. Personne ne désirait sérieusement une catastrophe, excepté quelques hommes à part. Il n'y a eu

d'abord qu'une émeute, et la légitimité seule l'a transformée en révolution; le moment venu, elle a manqué de l'intelligence, de la prudence, de la résolution qui la pouvaient encore sauver. Après tout, c'est une monarchie tombée; il en tombera bien d'autres: je ne lui devais que ma fidélité; elle l'aura à jamais.

Dévoué aux premières adversités de la monarchie, je me suis consacré à ses dernières infortunes: le malheur me trouvera toujours pour second. J'ai tout renvoyé, places, pensions, honneurs; et, afin de n'avoir rien à demander à personne, j'ai mis en gage mon cercueil. Juges austères et rigides, vertueux et infaillibles royalistes, qui avez mêlé un serment à vos richesses, comme vous mêlez le sel aux viandes de votre festin pour les conserver, ayez un peu d'indulgence à l'égard de mes amertumes passées, je les expie aujourd'hui à ma manière, qui n'est pas la vôtre. Croyez-vous qu'à l'heure du soir, à cette heure où l'homme de peine se repose, il ne sente pas le poids de la vie, quand ce poids lui est rejeté sur les bras? Et cependant, j'ai pu ne pas porter le fardeau, j'ai vu Philippe dans son palais, du 1er au 6 août 1830, et je le raconterai en son lieu; il n'a tenu qu'à moi d'écouter des paroles généreuses.

Plus tard, si j'avais pu me repentir d'avoir bien fait, il m'était encore possible de revenir sur le premier mouvement de ma conscience. M. Benjamin Constant, homme si puissant alors, m'écrivait le 20 septembre: « J'aimerais bien mieux vous écrire sur vous que sur « moi, la chose aurait plus d'importance. Je voudrais « pouvoir vous parler de la perte que vous faites essuyer à la France entière en vous retirant de ses destinées, vous qui avez exercé sur elle une influence si « noble et si salutaire! Mais il y aurait indiscrétion à « traiter ainsi des questions personnelles, et je dois,

« en gémissant comme tous les Français, respecter vos « scrupules. »

Mes devoirs ne me semblant point encore consommés, j'ai défendu la veuve et l'orphelin, j'ai subi les procès et la prison que Bonaparte, même dans ses plus grandes colères, m'avait épargnés. Je me présente entre ma démission à la mort du duc d'Enghien et mon cri pour l'enfant dépouillé; je m'appuie sur un prince fusillé et sur un prince banni; ils soutiennent mes vieux bras entrelacés à leurs bras débiles: royalistes, êtes-vous aussi bien accompagnés?

Mais plus j'ai garrotté ma vie par les liens du dévoument et de l'honneur, plus j'ai échangé la liberté de mes actions contre l'indépendance de ma pensée; cette pensée est rentrée dans sa nature. Maintenant, en dehors de tout, j'apprécie les gouvernements ce qu'ils valent. Peut-on croire aux Rois de l'avenir? Faut-il croire aux peuples du présent? L'homme sage et inconsolé de ce siècle sans conviction ne rencontre un misérable repos que dans l'athéisme politique. Que les jeunes générations se bercent d'espérances: avant de toucher au but, elles attendront de longues années; les âges vont au nivellement général, mais ils ne hâtent point leur marche à l'appel de nos désirs: le temps est une sorte d'éternité appropriée aux choses mortelles; il compte pour rien les races et leurs douleurs dans les œuvres qu'il accomplit.

Il résulte de ce qu'on vient de lire que si l'on avait fait ce que j'avais conseillé, que si d'étroites envies n'avaient préféré leur satisfaction à l'intérêt de la France, que si le pouvoir avait mieux apprécié les capacités relatives, que si les cabinets étrangers avaient jugé, comme Alexandre, que le salut de la monarchie française était dans des institutions libérales; que si ces cabinets n'a-

vaient point entretenu l'autorité rétablie dans la défiance du principe de la Charte, la légitimité occuperait encore le trône. Ah! ce qui est passé est passé! on a beau retourner en arrière, se remettre à la place que l'on a quitté, on ne retrouve rien de ce qu'on y avait laissé: hommes, idées, circonstances, tout s'est évanoui.

Paris, 1839

MADAME RÉCAMIER.

Nous passons à l'ambassade de Rome, à cette Italie le rêve de mes jours. Avant de continuer mon récit, je dois parler d'une femme qu'on ne perdra plus de vue jusqu'à la fin de ces *Mémoires*. Une correspondance va s'ouvrir de Rome à Paris entre elle et moi: il faut donc savoir à qui j'écris, comment et à quelle époque j'ai connu madame Récamier.

Elle rencontra aux divers rangs de la société des personnages plus ou moins célèbres engagés sur la scène du monde; tous lui ont rendu un culte. Sa beauté mêle son existence idéale aux faits matériels de notre histoire: lumière sereine éclairant un tableau d'orage.

Revenons encore sur des temps écoulés; essayons à la clarté de mon couchant de dessiner un portrait sur le ciel où ma nuit qui s'approche va bientôt répandre ses ombres.

Une lettre, publiée dans le *Mercure* après ma rentrée en France en 1800, avait frappé madame de Staël. Je n'étais pas encore rayé de la liste des émigrés; *Atala* me tira de mon obscurité. Madame Bacciocchi (Élisa Bonaparte), à la prière de M. de Fontanes, sollicita et obtint ma radiation dont madame de Staël s'était occupé; j'allai la remercier. Je ne me souviens plus si ce fut

Christian de Lamoignon ou l'auteur de Corinne qui me présenta à madame Récamier son amie; celle-ci demeurait alors dans sa maison de la rue du Mont-Blanc. Au sortir de mes bois et de l'obscurité de ma vie, j'étais encore tout sauvage; j'osai à peine lever les yeux sur une femme entourée d'adorateurs.

Environ un mois après, j'étais un matin chez madame de Staël; elle m'avait reçu à sa toilette; elle se laissait habiller par Mlle Olive, tandis qu'elle causait en roulant dans ses doigts une petite branche verte. Entre tout à coup madame Récamier, vêtue d'une robe blanche; elle s'assit au milieu d'un sofa de soie bleue. Madame de Staël, restée debout, continua sa conversation fort animée, et parlait avec éloquence; je répondais à peine, les yeux attachés sur madame Récamier. Je n'avais jamais inventé rien de pareil, et plus que jamais je fus découragé: mon admiration se changea en humeur contre ma personne. Madame Récamier sortit et je ne la revis plus que douze ans après.

Douze ans! quelle puissance ennemie coupe et gaspille ainsi nos jours, les prodigue ironiquement à toutes les indifférences appelées attachements, à toutes les misères surnommées félicités! Puis, par une autre dérision, quand elle en a flétri et dépensé la partie la plus précieuse, elle vous ramène au point de départ de vos courses. Et comment vous y ramène-t-elle? l'esprit obsédé des idées étrangères, des fantômes importuns, des sentiments trompés ou incomplets d'un monde qui ne vous a laissé rien d'heureux. Ces idées, ces fantômes, ces sentiments s'interposent entre vous et le bonheur que vous pourriez encore goûter. Vous revenez le cœur souffrant de regrets, désolés de ces erreurs de jeunesse si pénibles au souvenir dans la pudeur des années. Voilà comme je revins après avoir été à Rome, en Syrie, après avoir

vu passer l'empire, après être devenu l'homme du bruit, après avoir cessé d'être l'homme du silence. Madame Récamier qu'avait-elle fait? quelle avait été sa vie?

Je n'ai point connu la plus grande partie de l'existence à la fois éclatante et retirée dont je vais vous entretenir: force m'est donc de recourir à des autorités différentes de la mienne, mais elles seront irrécusables. D'abord madame Récamier m'a raconté des faits dont elle a été témoin, et m'a communiqué des lettres précieuses. Elle a écrit, sur ce qu'elle a vu, des notes dont elle m'a permis de consulter le texte, et trop rarement de le citer. Ensuite madame de Staël dans sa correspondance, Benjamin Constant dans ses souvenirs, les uns imprimés, les autres manuscrits, M. Ballanche dans une notice sur notre commune amie, madame la duchesse d'Abrantès dans ses esquisses, madame de Genlis dans les siennes, ont abondamment fourni les matériaux de ma narration: je n'ai fait que nouer les uns aux autres tant de beaux noms, en remplissant les vides par mon récit, quand quelques anneaux de la chaîne des événements étaient sautés ou rompus.

Montaigne dit que les hommes vont béant aux choses futures: j'ai la manie de béer aux choses passées. Tout est plaisir, surtout lorsque l'on tourne les yeux sur les premières années de ceux que l'on chérit: on allonge une vie aimée; on étend l'affection que l'on ressent sur des jours que l'on a ignorés et que l'on ressuscite; on embellit ce qui fut de ce qui est; on recompose de la jeunesse.

ENFANCE DE MADAME RÉCAMIER.

J'ai vu à Lyon le *Jardin des Plantes* établi sur les ruines de l'amphithéâtre antique et dans les jardins de

l'ancienne *abbaye de la Déserte*, maintenant abattue: le Rhône et la Saône sont à vos pieds; au loin s'élève la plus haute montagne de l'Europe, première colonne milliaire de l'Italie, avec son écriteau blanc au-dessus des nuages. Madame Récamier fut mise dans cette abbaye, elle y passa son enfance derrière une grille qui ne s'ouvrait sur l'église extérieure qu'à l'élévation de la messe. Alors on apercevait dans la chapelle intérieure du couvent de jeunes filles prosternées. La fête de l'abbesse était la fête principale de la communauté; la plus belle des pensionnaires faisait le compliment d'usage: sa parure était ajustée, sa chevelure nattée, sa tête voilée et couronnée des mains de ses compagnes; et tout cela en silence, car l'heure du lever était une de celles qu'on appelait du *grand silence* dans les monastères. Il va de suite que Juliette avait les honneurs de la journée. Son père et sa mère s'étant établis à Paris rappelèrent leur enfant auprès d'eux. Sur des brouillons écrits par madame Récamier je recueille cette note:

« La veille du jour où ma tante devait venir me chercher, je fus conduite dans la chambre de madame l'abbesse pour recevoir sa bénédiction. Le lendemain, baignée de larmes, je venais de franchir la porte que je ne me souvenais pas d'avoir vu s'ouvrir pour me laisser entrer, je me trouvai dans une voiture avec ma tante, et nous partîmes pour Paris.

« Je quitte à regret une époque si calme et si pure pour entrer dans celle des agitations. Elle me revient quelquefois comme dans un vague et doux rêve, avec ses nuages d'encens, ses cérémonies infinies, ses processions dans les jardins, ses chants et ses fleurs. »

Ces heures sorties d'un pieux désert se reposent maintenant dans une autre solitude religieuse, sans avoir rien perdu de leur fraîcheur et de leur harmonie.

JEUNESSE DE MADAME RÉCAMIER.

Benjamin Constant, l'homme qui a eu le plus d'esprit après Voltaire, cherche à donner une idée de la première jeunesse de madame Récamier: il a puisé dans le modèle dont il prétendait retracer les traits une grâce qui ne lui était pas naturelle.

« Parmi les femmes de notre époque, dit-il, que des « avantages de figure, d'esprit ou de caractère ont rendues célèbres, il en est une que je veux peindre. Sa « beauté l'a d'abord fait admirer; son ame s'est ensuite « fait connaître, et son ame a encore paru supérieure « à sa beauté. L'habitude de la société a fourni à son « esprit le moyen de se déployer, et son esprit n'est resté au-dessous ni de sa beauté ni de son ame.

« A peine âgée de treize ans, mariée à un homme « qui, occupé d'affaires immenses, ne pouvait guider son « extrême jeunesse, madame Récamier se trouva pres- « que entièrement livrée à elle-même dans un pays qui « était encore un chaos.

« Plusieurs femmes de la même époque ont rempli « l'Europe de leurs diverses célébrités. La plupart ont « payé le tribut à leur siècle, les unes par des amours « sans délicatesse, les autres par de coupables condescendances envers les tyrannies successives.

« Celle que je peins sortit brillante et pure de cette « atmosphère qui flétrissait ce qu'elle ne corrompait « pas. L'enfance fut d'abord pour elle une sauvegarde, « tant l'auteur de ce bel ouvrage faisait tourner tout à « son profit. Éloignée du monde dans une solitude embellie par les arts, elle se faisait une douce occupation de toutes ces études charmantes et poétiques qui « restent le charme d'un autre âge.

« Souvent aussi, entourée de jeunes compagnes, elle se « livrait avec elles à des jeux bruyants. Svelte et légère, « elle les devançait à la course; elle couvrait d'un ban- « deau ses yeux qui devaient un jour pénétrer toutes « les ames. Son regard aujourd'hui si expressif et si pro- « fond, et qui semble nous révéler des mystères qu'elle- « même ne connait pas, n'étincelait alors que d'une « gaieté vive et folâtre. Ses beaux cheveux, qui ne peu- « vent se détacher sans nous remplir de trouble, tom- « baient alors, sans danger pour personne, sur ses blan- « ches épaules. Un rire éclatant et prolongé interrom- « pait souvent ses conversations enfantines; mais déjà « l'on eût pu remarquer en elle cette observation fine « et rapide qui saisit le ridicule, cette malignité douce « qui s'en amuse sans jamais blesser, et surtout ce sen- « timent exquis d'élégance, de pureté, de bon goût, vé- « ritable noblesse native, dont les titres sont empreints « sur les êtres privilégiés.

« Le grand monde d'alors était trop contraire à sa « nature pour qu'elle ne préférât pas la retraite. On ne « la vit jamais dans les maisons ouvertes à tout venant, « seules réunions possibles quand toute société fermée « eût été suspecte; où toutes les classes se précipitaient, « parce qu'on pouvait y parler sans rien dire, s'y ren- « contrer sans se compromettre; où le mauvais ton te- « nait lieu d'esprit et le désordre de gaieté. On ne la « vit jamais à cette cour du Directoire, où le pouvoir « était tout à la fois terrible et familier, inspirant la « crainte sans échapper au mépris.

« Cependant madame Récamier sortait quelquefois de « sa retraite pour aller au spectacle ou dans les prome- « nades publiques, et, dans ces lieux fréquentés par tous, « ces rares apparitions étaient de véritables événements. « Tout autre but de ces réunions immenses était oublié,

« et chacun s'élançait sur son passage. L'homme assez « heureux pour la conduire avait à surmonter l'admira- « tion comme un obstacle; ses pas étaient à chaque in- « stant ralentis par les spectateurs pressés autour d'elle; « elle jouissait de ce succès avec la gaieté d'un enfant « et la timidité d'une jeune fille; mais la dignité gra- « cieuse, qui dans sa retraite la distinguait de ses jeunes « amies, contenait au dehors la foule effervescente. On « eût dit qu'elle régnait également par sa seule présence « sur ses compagnes et sur le public. Ainsi se passèrent « les premières années du mariage de madame Réca- « mier, entre des occupations poétiques, des jeux enfan- « tins dans la retraite, et de courtes et brillantes appa- « ritions dans le monde. »

Interrompant le récit de l'auteur d'*Adolphe*, je dirai que, dans cette société succédant à la terreur, tout le monde craignait d'avoir l'air de posséder un foyer. On se rencontrait dans les lieux publics, surtout au *Pavillon d'Hanovre:* quand je vis ce pavillon, il était abandonné comme la salle d'une fête d'hier, ou comme un théâtre dont les acteurs étaient à jamais descendus. Là, s'étaient retrouvées des jeunes échappées de prison à qui André Chénier avait fait dire:

Je ne veux point mourir encore.

Madame Récamier avait rencontré Danton allant au supplice, et elle vit bientôt après quelques-unes des belles victimes dérobées à des hommes devenus eux-mêmes victimes de leur propre fureur.

Je reviens à mon guide Benjamin Constant:

« L'esprit de madame Récamier avait besoin d'un « autre aliment. L'instinct du beau lui faisait aimer d'a- « vance, sans les connaître, les hommes distingués par « une réputation de talent et de génie.

« M. de Laharpe, l'un des premiers, sut apprécier « cette femme qui devait un jour grouper autour d'elle « toutes les célébrités de son siècle. Il l'avait rencontrée « dans son enfance, il la revit mariée, et la conversation « de cette jeune personne de quinze ans eut mille at- « traits pour un homme que son excessif amour-propre « et l'habitude des entretiens avec les hommes les plus « spirituels de France rendaient fort exigeant et fort « difficile.

« M. de Laharpe se dégageait auprès de madame Ré- « camier de la plupart des défauts qui rendaient son « commerce épineux et presque insupportable. Il se « plaisait à être son guide: il admirait avec quelle ra- « pidité son esprit suppléait à l'expérience et compre- « nait tout ce qu'il lui révélait sur le monde et sur les « hommes. C'était au moment de cette conversion fa- « meuse que tant de gens ont qualifiée d'hypocrisie. J'ai « toujours regardé cette conversion comme sincère. Le « sentiment religieux est une faculté inhérente à l'hom- « me; il est absurde de prétendre que la fraude et le « mensonge aient créé cette faculté. On ne met rien « dans l'ame humaine que ce que la nature y a mis. « Les persécutions, les abus d'autorité en faveur de « certains dogmes peuvent nous faire illusion à nous- « mêmes et nous révolter contre ce que nous éprouve- « rions si on ne nous l'imposait pas; mais, dès que les « causes extérieures ont cessé, nous revenons à notre « tendance primitive: quand il n'y a plus de courage « à résister, nous ne nous applaudissons plus de notre « résistance. Or, la révolution ayant ôté ce mérite à « l'incrédulité, les hommes que la vanité seule avait ren- « dus incrédules purent devenir religieux de bonne foi.

« M. de Laharpe était de ce nombre; mais il garda « son caractère intolérant, et cette disposition amère

« qui lui faisait concevoir de nouvelles haines sans ab-
« jurer les anciennes. Toutes ces épines de sa dévotion
« disparaissaient cependant auprès de madame Réca-
« mier. »

Voici quelques fragments des lettres de M. de Laharpe à Madame Récamier, dont Benjamin Constant vient de parler:

Samedi, 28 septembre.

« Quoi, madame, vous portez la bonté jusqu'à vouloir
« honorer d'une visite un pauvre proscrit comme moi!
« C'est pour cette fois que je pourrai dire comme les
« anciens patriarches, à qui d'ailleurs je ressemble si
« peu, « qu'un ange est venu dans ma demeure. » Je
« sais bien que vous aimez à faire *œuvres de miséricorde;*
« mais, par le temps qui court, tout *bien* est difficile, et
« celui-là comme les autres. Je dois vous prévenir, à
« mon grand regret, que venir seule est d'abord impos-
« sible pour bien des raisons; entre autres, qu'avec vo-
« tre jeunesse et votre figure dont l'éclat vous suivra
« partout, vous ne sauriez voyager sans une femme de
« chambre à qui la prudence me défend de confier le
« secret de ma retraite qui n'est pas à moi seul. Vous
« n'auriez donc qu'un moyen d'exécuter votre géné-
« reuse résolution, ce serait de vous consulter avec ma-
« dame de Clermont qui vous amènerait un jour dans
« son petit castel champêtre, et de là il vous serait très-
« aisé de venir avec elle. Vous êtes faites toutes deux
« pour vous apprécier et pour vous aimer l'une et
« l'autre. . . . .

« Je fais dans ce moment-ci beaucoup de vers. En les
« faisant, je songe souvent que je pourrai les lire un
« jour à cette belle et charmante Juliette dont l'esprit
« est aussi fin que le regard, et le goût aussi pur que

« son ame. Je vous enverrais bien aussi le fragment « d'Adonis que vous aimez, quoique devenu un peu pro- « fane pour moi; mais je voudrais la promesse qu'il ne « sortira pas de vos mains. . . . .

« Adieu, madame; je me laisse aller avec vous à des « idées que toute autre que vous trouverait bien extraor- « dinaire d'adresser à une personne de seize ans, mais « je sais que vos seize ans ne sont que sur votre figure. »

« Samedi.

« Il y a bien longtemps, madame, que je n'ai eu le « plaisir de causer avec vous, et si vous êtes sûre, com- « me vous devez l'être, que c'est une de mes privations, « vous ne m'en ferez pas de reproches. . . . . .

« Vous avez lu dans mon ame; vous y avez vu que j'y « portais le deuil des malheurs publics et celui de mes « propres fautes, et j'ai dû sentir que cette triste dispo- « sition formait un contraste trop fort avec tout l'éclat « qui environne votre âge et vos charmes. Je crains mê- « me qu'il ne se soit fait apercevoir quelquefois dans le « peu de moments qu'il m'a été permis de passer avec « vous et je réclame là-dessus votre indulgence. Mais à « présent, madame, que la Providence semble nous mon- « trer de bien près un meilleur avenir, à qui pourrais- « je confier mieux qu'à vous la joie que me donnent des « espérances si douces et que je crois si prochaines? « Qui tiendra une plus grande place que vous dans les « jouissances particulières qui se mêleront à la joie pu- « blique? Je serai alors plus susceptible et moins indi- « gne des douceurs de votre charmante société, et com- « bien je m'estimerai heureux de pouvoir y être encore « pour quelque chose! Si vous daignez mettre le même « prix au fruit de mon travail, vous serez toujours la « première à qui je m'empresserai d'en faire hommage.

« Alors plus de contradictions et d'obstacles; vous me « trouverez toujours à vos ordres, et personne, je l'es- « père, ne pourra me blâmer de cette préférence. Je di- « rai: Voilà celle qui, dans l'âge des illusions et avec « tous les avantages brillants qui peuvent les excuser, a « connu toute la noblesse et la délicatesse des procédés de « la plus pure amitié, et au milieu de tous les hommages « s'est souvenue d'un proscrit. Je dirai: Voilà celle dont « j'ai vu croître la jeunesse et les grâces au milieu d'une « corruption générale qui n'a jamais pu les atteindre; « celle dont la raison de seize ans a souvent fait honte « à la mienne: et je suis sûr que personne ne sera tenté « de me contredire. »

La tristesse des événements, de l'âge et de la religion, cachée sous une expression attendrie, offre dans ces lettres un singulier mélange de pensée et de style. Revenons encore au récit de Benjamin Constant:

« Nous arrivons à l'époque où madame Récamier se « vit pour la première fois l'objet d'une passion forte « et suivie. Jusqu'alors elle avait reçu des hommages « unanimes de la part de tous ceux qui la rencontraient, « mais son genre de vie ne présentait nulle part des cen- « tres de réunion où l'on fût sûr de la retrouver. Elle « ne recevait jamais chez elle et ne s'était point encore « formé de société où l'on pût pénétrer tous les jours « pour la voir et essayer de lui plaire.

« Dans l'été de 1799, madame Récamier vint habiter « le château de Clichy, à un quart de lieue de Paris. Un « homme célèbre depuis par divers genres de préten- « tions et plus célèbre encore par les avantages qu'il a « refusés que par les succès qu'il a obtenus, Lucien Bo- « naparte, se fit présenter à elle.

« Il n'avait aspiré jusqu'alors qu'à des conquêtes fa- « ciles, et n'avait étudié pour les obtenir que les moyens

« de romans que son peu de connaissance du monde lui « représentait comme infaillibles. Il est possible que l'i« dée de captiver la plus belle femme de son temps l'ait « séduit d'abord. Jeune, chef d'un parti dans le conseil « des Cinq-Cents, frère du premier général du siècle, il « fut flatté de réunir dans sa personne les triomphes « d'un homme d'État et les succès d'un amant.

« Il imagina de recourir à une fiction pour déclarer « son amour à madame Récamier; il supposa une let« tre de *Romeo à Juliette*, et l'envoya comme un ou« vrage de lui à celle qui portait le même nom. »

Voici cette lettre de Lucien, connue de Benjamin Constant; au milieu des révolutions qui ont agité le monde réel, il est piquant de voir un Bonaparte s'enfoncer dans le monde des fictions.

LETTRE DE ROMEO A JULIETTE

Par l'auteur de la *Tribu indienne*.

« Venise, 29 juillet.

« Romeo vous écrit, Juliette: si vous refusiez de me « lire, vous seriez plus cruelle que nos parents dont les « longues querelles viennent enfin de s'apaiser: sans « doute ces affreuses querelles ne renaîtront plus. . .

. . . .

« Il y a peu de jours je ne vous connaissais encore que « par la renommée. Je vous avais aperçue quelque« fois dans les temples et dans les fêtes; je savais que « vous étiez la plus belle, mille bouches répétaient vos « éloges, et vos attraits m'avaient frappé sans m'éblouir... « Pourquoi la paix m'a-t-elle livré à votre empire? la « paix! elle est dans nos familles, mais le trouble est dans « mon cœur. . . . .

« Rappelez-vous ce jour où pour la première fois je « vous fus présenté. Nous célébrions dans un banquet « nombreux la réconciliation de nos pères. Je revenais « du sénat où les troubles suscités à la République avaient « produit une vive impression. . . . .
« Vous arrivâtes; tous alors s'empressaient. Qu'elle est « belle! s'écriait-on. . . . .

« La foule remplit dans la soirée les jardins de Bed- « mar. Les importuns, qui sont partout, s'emparèrent de « moi. Cette fois je n'eus avec eux ni patience ni affabi- « lité: ils me tenaient éloigné de vous!... Je voulus me « rendre compte du trouble qui s'emparait de moi. Je « connus l'amour et je voulus le maitriser... Je fus en- « traîné et je quittai avec vous ce lieu de fêtes.

« Je vous ai revue depuis; l'amour a semblé me sou- « rire. Un jour assise au bord de l'eau, immobile et rê- « veuse, vous effeuilliez une rose; seul avec vous j'ai « parlé.... j'ai entendu un soupir.... vaine illusion! Re- « venu de mon erreur, j'ai vu l'indifférence au front « tranquille assise entre nous deux.... La passion qui me « maîtrise s'exprimait dans mes discours, et les vôtres « portaient l'aimable et cruelle empreinte de l'enfance « et de la plaisanterie.

« Chaque jour je voudrais vous voir, comme si le trait « n'était pas assez fixé dans mon cœur. Les moments où « je vous vois seule sont bien rares, et ces jeunes Vé- « nitiens qui vous entourent et vous parlent fadeur et « galanterie me sont insupportables. Peut-on parler à « Juliette comme aux autres femmes!

« J'ai voulu vous écrire; vous me connaîtrez, vous ne « serez plus incrédule. Mon ame est inquiète; elle a « soif de sentiment. Si l'amour n'a pas ému le vôtre, si « Romeo n'est à vos yeux qu'un homme ordinaire, oh! « je vous en conjure par les liens que vous m'avez im-

« posés, soyez avec moi sévère par bonté; ne me sou-
« riez plus, ne me parlez plus, repoussez-moi loin de
« vous. Dites-moi de m'éloigner, et si je puis exécuter
« cet ordre rigoureux, souvenez-vous au moins que Ro-
« meo vous aimera toujours; que personne n'a jamais
« régné sur lui comme Juliette, et qu'il ne peut plus re-
« noncer à vivre pour elle au moins par le souvenir. »

Pour un homme de sang-froid, tout cela est un peu moquable: les Bonapartes vivaient de théâtres, de romans et de vers; la vie de Napoléon lui-même est-elle autre chose qu'un poëme?

Benjamin Constant continue en commentant cette lettre: « Le style de cette lettre est visiblement imité de
« tous les romans qui ont peint les passions, depuis Wer-
« ther jusqu'à la Nouvelle Héloïse. Madame Récamier re-
« connut facilement à plusieurs circonstances de détail
« qu'elle-même était l'objet de la déclaration qu'on lui
« présentait comme une simple lecture. Elle n'était pas
« assez accoutumée au langage direct de l'amour pour
« être avertie par l'expérience que tout dans les expres-
« sions n'était peut-être pas sincère; mais un instinct
« juste et sûr l'en avertissait; elle répondit avec simpli-
« cité, avec gaieté même, et montra bien plus d'indiffé-
« rence que d'inquiétude et de crainte. Il n'en fallut pas
« davantage pour que Lucien éprouvât réellement la
« passion qu'il avait d'abord un peu exagérée.

« Les lettres de Lucien deviennent plus vraies, plus
« éloquentes, à mesure qu'il devient plus passionné; on
« y voyait bien toujours l'ambition des ornements, le
« besoin de se mettre en attitude; il ne peut s'endormir
« sans se *jeter dans les bras de Morphée.* Au milieu de
« son désespoir, il se décrit livré aux grandes occupa-
« tions qui l'entourent; il s'étonne de ce qu'un homme
« comme lui verse des larmes; mais dans tout cet al-

« liage de déclamation et de phrases il y a pourtant de « l'éloquence, de la sensibilité et de la douleur. Enfin, « dans une lettre pleine de passion où il écrit à madame « Récamier: « Je ne puis vous haïr, mais je puis me « tuer, » il dit tout à coup en réflexion générale: « J'ou- « blie que l'amour ne s'arrache pas, il s'obtient. » Puis « il ajoute: Après la réception de votre billet, j'en ai « reçu plusieurs diplomatiques; j'ai appris une nouvelle « que le bruit public vous aura sans doute apprise. Les « félicitations m'entourent, m'étourdissent.... on me parle « de ce qui n'est pas vous? » Puis encore une exclama- « tion: « Que la nature est faible, comparée à l'amour! »

« Cette nouvelle qui trouvait Lucien insensible était « pourtant une nouvelle immense: le débarquement de « Bonaparte à son retour d'Égypte.

« Un destin nouveau venait de débarquer avec ses « promesses et ses menaces; le dix-huit brumaire ne de- « vait pas se faire attendre plus de trois semaines.

« A peine échappé au danger de cette journée, qui « tiendra toujours une si grande place dans l'histoire, « Lucien écrivait à madame Récamier: « Votre image « m'est apparue!.... Vous auriez eu ma dernière pensée. »

SUITE DU RÉCIT DE BENJAMIN CONSTANT.

MADAME DE STAEL.

« Madame Récamier contracta, avec une femme bien « autrement illustre que M. de Laharpe n'était célèbre, « une amitié qui devint chaque jour plus intime et qui « dure encore.

« M. Necker, ayant été rayé de la liste des émigrés, « chargea madame de Staël, sa fille, de vendre une mai-

« son qu'il avait à Paris. Madame Récamier l'acheta, et « ce fut une occasion pour elle de voir madame de Staël.

« La vue de cette femme célèbre la remplit d'abord « d'une excessive timidité. La figure de madame de Staël « a été fort discutée. Mais un superbe regard, un sou- « rire doux, une expression habituelle de bienveillance, « l'absence de toute affectation minutieuse et de toute « réserve gênante; des mots flatteurs, des louanges un « peu directes, mais qui semblent échapper à l'enthou- « siasme, une variété inépuisable de conversation, éton- « nent, attirent et lui concilient presque tous ceux qui « l'approchent. Je ne connais aucune femme et même « aucun homme qui soit plus convaincu de son immense « supériorité sur tout le monde, et qui fasse moins pe- « ser cette conviction sur les autres.

« Rien n'était plus attachant que les entretiens de ma- « dame de Staël et de madame Récamier. La rapidité de « l'une à exprimer mille pensées neuves, la rapidité de « la seconde à les saisir et à les juger; cet esprit mâle « et fort qui dévoilait tout, et cet esprit délicat et fin « qui comprenait tout; ces révélations d'un génie exercé « communiquées à une jeune intelligence digne de les « recevoir: tout cela formait une réunion qu'il est im- « possible de peindre sans avoir eu le bonheur d'en être « témoin soi-même.

« L'amitié de madame Récamier pour madame de Staël « se fortifia d'un sentiment qu'elles éprouvaient toutes « deux, l'amour filial. Madame Récamier était tendrement « attachée à sa mère, femme d'un rare mérite, dont la « santé donnait déjà des craintes, et que sa fille ne cesse « de regretter depuis qu'elle l'a perdue. Madame de Staël « avait voué à son père un culte que la mort n'a fait « que rendre plus exalté. Toujours entraînante dans sa « manière de s'exprimer, elle le devient encore surtout

« quand elle parle de lui. Sa voix émue, ses yeux prêts « à se mouiller de larmes, la sincérité de son enthou- « siame, touchaient l'ame de ceux mêmes qui ne parta- « geaient pas son opinion sur cet homme célèbre. On a « fréquemment jeté du ridicule sur les éloges qu'elle « lui a donnés dans ses écrits; mais quand on l'a en- « tendue sur ce sujet, il est impossible d'en faire un ob- « jet de moquerie, parce que rien de ce qui est vrai « n'est ridicule. »

Les lettres de Corinne à son amie madame Récamier commencèrent à l'époque rappelée ici par Benjamin Constant: elles ont un charme qui tient presque de l'amour; j'en ferai connaître quelques-unes.

LETTRES DE MADAME DE STAEL A MADAME RÉCAMIER.

« Coppel, 9 septembre.

« Vous souvenez-vous, belle Juliette, d'une personne « que vous avez comblée de marques d'intérêt cet hiver, « et qui se flatte de vous engager à redoubler l'hiver « prochain? Comment gouvernez-vous l'empire de la « beauté? On vous l'accorde avec plaisir, cet empire, « parce que vous êtes éminemment bonne, et qu'il sem- « ble naturel qu'une ame si douce ait un charmant vi- « sage pour l'exprimer. De tous vos admirateurs, vous « savez que je préfère Adrien de Montmorency. J'ai reçu « de ses lettres, remarquables par l'esprit et la grâce, « et je crois à la solidité de ses affections, malgré le « charme de ses manières. Au reste, ce mot de solidité « convient à moi, qui ne prétends qu'à un rôle bien se- « condaire dans son cœur. Mais vous, qui êtes l'héroïne « de tous les sentiments, vous êtes exposée aux grands « événements dont on fait les tragédies et les romans. « Le mien s'avance au pied des Alpes. J'espère que vous

« le lirez avec intérêt. Je me plais à cette occupation.
« . . . .
« Au milieu de tous ces succès, ce que vous êtes et
« ce que vous resterez, c'est un ange de pureté et de
« beauté, et vous aurez le culte des dévots comme celui
« des mondains . . . .
« . . . . Avez-vous revu l'auteur d'*Atala?*
« Êtes-vous toujours à Clichy? Enfin je vous demande
« des détails sur vous. J'aime à savoir ce que vous fai-
« tes, à me représenter les lieux que vous habitez. Tout
« n'est-il pas tableau dans les souvenirs que l'on garde
« de vous? Je joins à cet enthousiasme si naturel pour
« vos rares avantages, beaucoup d'attrait pour votre
« société. Acceptez, je vous prie, avec bienveillance, tout
« ce que je vous offre, et promettez-moi que nous nous
« verrons souvent l'hiver prochain. »

« Coppet, 30 avril.

« Savez-vous que mes amis, belle Juliette, m'ont un
« peu flattée de l'idée que vous viendrez ici? Ne pour-
« riez-vous pas me donner ce grand plaisir? Le bonheur
« ne m'a pas gâtée depuis quelque temps, et ce serait
« un retour de fortune que votre arrivée, qui me don-
« nerait de l'espoir pour tout ce que je désire. Adrien
« et Matthieu disent qu'ils viendront. Si vous veniez avec
« eux, un mois de séjour ici suffirait pour vous montrer
« notre éclatante nature. Mon père dit que vous devriez
« choisir Coppet pour domicile, et que de là nous ferions
« nos courses. Mon père est très-vif dans le désir de
« vous voir. Vous savez ce qu'on a dit d'Homère:

Par la voix des vieillards tu louas la beauté.

« Et indépendamment de cette beauté vous êtes char-
« mante. »

VOYAGE DE MADAME RÉCAMIER EN ANGLETERRE.

Pendant la courte paix d'Amiens, madame Récamier fit avec sa mère un voyage à Londres. Elle eut des lettres de recommandation du vieux duc de Guignes, ambassadeur en Angleterre trente ans auparavant. Il avait conservé des correspondances avec les femmes les plus brillantes de son temps: la duchesse de Devonshire, lady Melbourne, la marquise de Salisbury, la margrave d'Anspach dont il avait été amoureux. Son ambassade était encore célèbre, son souvenir tout vivant chez ces respectables dames.

Telle est la puissance de la nouveauté en Angleterre, que le lendemain les gazettes furent remplies de l'arrivée de la beauté étrangère. Madame Récamier reçut les visites de toutes les personnes à qui elle avait envoyé ses lettres. Parmi ces personnes, la plus remarquable était la duchesse de Devonshire, âgée de quarante-cinq à cinquante ans. Elle était encore à la mode et belle, quoique privée d'un œil qu'elle couvrait d'une boucle de ses cheveux. La première fois que madame Récamier parut en public, ce fut avec elle. La duchesse la conduisit à l'opéra dans sa loge, où se trouvaient le prince de Galles, le duc d'Orléans et ses frères, le duc de Montpensier et le comte de Beaujolais : les deux premiers devaient devenir rois; l'un touchait au trône, l'autre en était encore séparé par un abime.

Les lorgnettes et les regards se tournèrent vers la loge de la duchesse. Le prince de Galles dit à madame Récamier que si elle ne voulait être étouffée, il fallait sortir avant la fin du spectacle. A peine fut-elle debout, que les portes des loges s'ouvrirent précipitamment, elle

n'évita rien et fut portée par le flot de la foule jusqu'à sa voiture.

Le lendemain madame Récamier alla au parc de Kensington accompagnée du marquis de Douglas, plus tard duc d'Hamilton et qui depuis a reçu Charles X à Holy-Rood, et de sa sœur la duchesse de Somerset. La foule se précipitait sur les pas de l'étrangère. Cet effet se renouvela toutes les fois qu'elle se montra en public; les journaux retentissaient de son nom; son portrait, gravé par Bartolozzi, fut répandu dans toute l'Angleterre. L'auteur d'*Antigone*, M. Ballanche, ajoute que des vaisseaux le portèrent jusque dans les îles de la Grèce: la beauté retournait aux lieux où l'on avait inventé son image. On a de madame Récamier une esquisse par David, un portrait en pied par Gérard, un buste par Canova. Le portrait est le chef-d'œuvre de Gérard; mais il ne me plaît pas parce que j'y reconnais les traits sans y reconnaître l'expression du modèle.

La veille du départ de madame Récamier, le prince de Galles et la duchesse de Devonshire lui demandèrent de les recevoir et d'amener chez elle quelques personnes de leur société. On fit de la musique. Elle joua avec le chevalier Marin, premier harpiste de cette époque, des variations sur un thème de Mozart. Cette soirée fut citée dans les feuilles publiques comme un concert que la belle étrangère avait donné en partant au prince de Galles.

Le lendemain elle s'embarqua pour La Haye, et mit trois jours à faire une traversée de seize heures. Elle m'a raconté que, pendant ces jours mêlés de tempêtes, elle lut de suite le *Génie du Christianisme*; je lui fus *révélé*, selon sa bienveillante expression; je reconnais là cette bonté que les vents et la mer ont toujours eue pour moi.

Près de La Haye elle visita le château du prince d'Orange. Ce prince, lui ayant fait promettre d'aller voir cette demeure, lui écrivit plusieurs lettres dans lesquelles il parle de ses revers et de l'espoir de les vaincre; Guillaume IV est en effet devenu monarque; en ce temps-là on intriguait pour être roi comme aujourd'hui pour être député; et ces candidats à la souveraineté se pressaient aux pieds de madame Récamier comme si elle disposait des couronnes.

Ce billet de Bernadotte, qui règne aujourd'hui sur la Suède, termina le voyage de madame Récamier en Angleterre.

« . . . .

« Les journaux anglais, en calmant mes inquiétudes « sur votre santé, m'ont appris les dangers auxquels « vous avez été exposée. J'ai blâmé d'abord le peuple « de Londres dans son grand empresssement; mais, je « vous l'avoue, il a été bientôt excusé, car je suis partie « intéressée lorsqu'il faut justifier les personnes qui se « rendent indiscrètes pour admirer les charmes de votre « céleste figure.

« Au milieu de l'éclat qui vous environne et que vous « méritez à tant de titres, daignez vous souvenir quel« quefois que l'être qui vous est le plus dévoué dans la « nature est

« BERNADOTTE. »

PREMIER VOYAGE DE MADAME DE STAEL EN ALLEMAGNE. — MADAME RÉCAMIER A PARIS.

Madame de Staël, menacée de l'exil, tenta de s'établir à Maffliers, campagne à huit lieues de Paris. Elle accepta la proposition que lui fit madame Récamier, revenue d'Angleterre, de passer quelques jours à Saint-Brice avec

elle; ensuite elle retourna dans son premier asile. Elle rend compte de ce qui lui arriva alors, dans les *Dix années d'exil*.

« J'étais à table, dit-elle, avec trois de mes amis, « dans une salle où l'on voyait le grand chemin et la « porte d'entrée. C'était à la fin de septembre, à quatre « heures: un homme en habit gris, à cheval, s'arrête et « sonne; je fus certaine de mon sort; il me fit deman- « der; je le reçus dans le jardin. En avançant vers lui, « le parfum des fleurs et la beauté du soleil me frappè- « rent. Les sensations qui nous viennent par les combi- « naisons de la société sont si différentes de celles de « la nature! Cet homme me dit qu'il était le comman- « dant de la gendarmerie de Versailles... Il me montra « une lettre, signée de Bonaparte, qui portait l'ordre de « m'éloigner à quarante lieues de Paris, et enjoignait de « me faire partir dans les vingt-quatre heures, en me « traitant cependant avec tous les égards dus à une fem- « me d'un nom connu... Je répondis à l'officier de gen- « darmerie que partir dans les vingt-quatre heures con- « venait à des conscrits, mais non pas à une femme et à « des enfants. En conséquence je lui proposai de m'ac- « compagner à Paris où j'avais besoin de trois jours « pour faire les arrangements nécessaires à mon voya- « ge. Je montai donc dans ma voiture avec mes enfants « et cet officier qu'on avait choisi comme le plus litté- « raire des gendarmes. En effet, il me fit des compli- « ments sur mes écrits. « Vous voyez, lui dis-je, monsieur, « où cela mène d'être une femme d'esprit. Déconseillez- « le, je vous prie, aux personnes de votre famille, si « vous en avez l'occasion. » J'essayais de me monter par « la fierté, mais je sentais la griffe dans mon cœur.

« Je m'arrêtai quelques instants chez madame Réca- « mier. Je trouvai le général Junot, qui, par dévoue-

« ment pour elle, promit d'aller le lendemain parler au « premier Consul. Il le fit en effet avec la plus grande « chaleur . . . .

« La veille du jour qui m'était accordé, Joseph Bona- « parte fit encore une tentative . . . .

« Je fus obligée d'attendre la réponse dans une au- « berge à deux lieues de Paris, n'osant pas rentrer chez « moi dans la ville. Un jour se passa sans que cette ré- « ponse me parvînt. Ne voulant pas attirer l'attention « sur moi en restant plus longtemps dans l'auberge où « j'étais, je fis le tour des murs de Paris pour en aller « chercher une autre, de même à deux lieues de Paris, « mais sur une route différente. Cette vie errante, à « quatre pas de mes amis et de ma demeure, me cau- « sait une douleur que je ne puis me rappeler sans fris- « sonner. »

Madame de Staël, au lieu de retourner à Coppet, partit pour son premier voyage d'Allemagne. A cette époque elle m'écrivit, sur la mort de madame de Beaumont, la lettre que j'ai citée dans mon premier voyage de Rome.

Madame Récamier réunissait chez elle, à Paris, ce qu'il y avait de plus distingué dans les partis opprimés et dans les opinions qui n'avaient pas tout cédé à la victoire. On y voyait les illustrations de l'ancienne monarchie et du nouvel empire: les Montmorency, les Sabran, les Lamoignon, les généraux Masséna, Moreau et Bernadotte; celui-là destiné à l'exil, celui-ci au trône. Les étrangers illustres s'y rendaient aussi; le prince d'Orange, le prince de Bavière, le frère de la reine de Prusse l'environnaient, comme à Londres le prince de Galles était fier de porter son châle. L'attrait était si irrésistible qu'Eugène de Beauharnais et les ministres mêmes de l'empereur allaient à ces réunions. Bonaparte ne pouvait souf-

frir les succès, même celui d'une femme. Il disait : « Depuis quand le conseil se tient-il chez madame Récamier ? »

PROJETS DES GÉNÉRAUX. — PORTRAIT DE BERNADOTTE. — PROCÈS DE MOREAU. — LETTRES DE MOREAU ET DE MASSÉNA A MADAME RÉCAMIER.

Je reviens maintenant au récit de Benjamin Constant : « Depuis longtemps Bonaparte, qui s'était emparé du « Gouvernement, marchait ouvertement à la tyrannie. « Les partis les plus opposés s'aigrissaient contre lui, « et tandis que la masse des citoyens se laissait énerver encore par le repos qu'on lui promettait, les républicains et les royalistes désiraient un renversement. « M. de Montmorency appartenait à ces derniers par sa « naissance, ses rapports et ses opinions. Madame Récamier ne tenait à la politique que par son intérêt généreux pour les vaincus de tous les partis. L'indépendance de son caractère l'éloignait de la cour de Napoléon dont elle avait refusé de faire partie. M. de « Montmorency imagina de lui confier ses espérances, « lui peignit le rétablissement des Bourbons sous des « couleurs propres à exciter son enthousiasme, et la « chargea de rapprocher deux hommes importants alors « en France, Bernadotte et Moreau, pour voir s'ils pouvaient se réunir contre Bonaparte. Elle connaissait « beaucoup Bernadotte qui depuis est devenu prince « royal de Suède. Quelque chose de chevaleresque dans « la figure, de noble dans les manières, de très-fin dans « l'esprit, de déclamatoire dans la conversation, en font « un homme remarquable. Courageux dans les combats, « hardi dans le propos, mais timide dans les actions qui

« ne sont pas militaires, irrésolu dans tous ses projets :
« une chose qui le rend très-séduisant à la première
« vue, mais qui en même temps met un obstacle à toute
« combinaison de plan avec lui, c'est une habitude de
« haranguer, reste de son éducation révolutionnaire qui
« ne le quitte pas. Il a parfois des mouvements d'une vé-
« ritable éloquence; il le sait, il aime ce genre de suc-
« cès, et quand il est entré dans le développement de
« quelque idée générale, tenant à ce qu'il a entendu
« dans les clubs ou à la tribune, il perd de vue tout ce
« qui l'occupe et n'est plus qu'un orateur passionné. Tel
« il a paru en France dans les premières années du rè-
« gne de Bonaparte, qu'il a toujours haï et auquel il a
« toujours été suspect, et tel il s'est encore montré dans
« ces derniers temps au milieu du bouleversement de
« l'Europe dont on lui doit toutefois l'affranchissement,
« parce qu'il a rassuré les étrangers en leur montrant
« un Français prêt à marcher contre le tyran de la
« France et sachant ne dire que ce qui pouvait influer
« sur sa nation.

« Tout ce qui offre à une femme le moyen d'exercer
« sa puissance lui est toujours agréable. Il y avait d'ail-
« leurs, dans l'idée de soulever contre le despotisme de
« Bonaparte des hommes importants par leurs dignités
« et leur gloire, quelque chose de généreux et de noble
« qui devait tenter madame Récamier. Elle se prêta donc
« au désir de M. de Montmorency. Elle réunit souvent
« Bernadotte et Moreau chez elle. Moreau hésitait, Ber-
« nadotte déclamait. Madame Récamier prenait les dis-
« cours indécis de Moreau pour un commencement de
« résolution, et les harangues de Bernadotte comme un
« signal de renversement de la tyrannie. Les deux gé-
« néraux, de leur côté, étaient enchantés de voir leur
« mécontentement caressé par tant de beauté, d'esprit

« et de grâce. Il y avait en effet quelque chose de ro-« manesque et de poétique dans cette femme si jeune, « si séduisante, leur parlant de la liberté de leur patrie. « Bernadotte répétait sans cesse à madame Récamier « qu'elle était faite pour électriser le monde et pour créer « des séides. »

En remarquant la finesse de cette peinture de Benjamin Constant, il faut dire que madame Récamier ne serait jamais entrée dans ces intérêts politiques sans l'irritation qu'elle ressentait de l'exil de madame de Staël. Le futur Roi de Suède avait la liste des généraux qui tenaient encore au parti de l'indépendance, mais le nom de Moreau n'y était pas; c'était le seul qu'on pût opposer à celui de Napoléon: seulement Bernadotte ignorait quel était ce Bonaparte dont il attaquait la puissance.

Madame Moreau donna un bal; toute l'Europe s'y trouva, excepté la France; elle n'y était représentée que par l'opposition républicaine. Pendant cette fête, le général Bernadotte conduisit madame Récamier dans un petit salon où le bruit de la musique seul les suivit et leur rappelait où ils étaient. Moreau passa dans ce salon; Bernadotte lui dit après de longues explications: « Avec un nom populaire, vous êtes le seul parmi nous « qui puisse se présenter appuyé de tout un peuple; « voyez ce que vous pouvez, ce que nous pouvons gui-« dés par vous. » Moreau répéta ce qu'il avait dit souvent: « Qu'il sentait le danger dont la liberté était menacée, « qu'il fallait surveiller Bonaparte, mais qu'il craignait « la guerre civile. »

Cette conversation se prolongeait et s'animait; Bernadotte s'emporta et dit au général Moreau: « Vous n'osez « pas prendre la cause de la liberté; eh bien! Bonaparte « se jouera de la liberté et de vous. Elle périra malgré « nos efforts, et vous, vous serez enveloppé dans sa ruine « sans avoir combattu. » Paroles prophétiques!

La mère de madame Récamier était liée avec madame Hulot, mère de madame Moreau, et madame Récamier avait contracté avec cette dernière une de ces liaisons d'enfance qu'on est heureux de continuer dans le monde.

Pendant le procès du général Moreau, madame Récamier passait sa vie chez madame Moreau. Celle-ci dit à son amie que son mari se plaignait de ne l'avoir pas encore vue parmi le public qui remplissait la salle et le tribunal. Madame Récamier s'arrangea pour assister le lendemain de cette conversation à la séance. Un des juges, M. Brillat-Savarin, se chargea de la faire entrer par une porte particulière qui s'ouvrait sur l'amphithéâtre. En entrant elle releva son voile, et parcourut d'un coup d'œil les rangs des accusés, afin d'y trouver Moreau. Il la reconnut, se leva et la salua. Tous les regards se tournèrent vers elle; elle se hâta de descendre les degrés de l'amphithéâtre pour arriver à la place qui lui était destinée. Les accusés étaient au nombre de quarante-sept; ils remplissaient les gradins placés en face des juges du tribunal. Chaque accusé était placé entre deux gendarmes: ces soldats montraient au général Moreau de la déférence et du respect.

On remarquait MM. de Polignac et de Rivière, mais surtout Georges Cadoudal. Pichegru, dont le nom restera lié à celui de Moreau, manquait pourtant à côté de lui, ou plutôt on y croyait voir son ombre, car on savait qu'il manquait aussi dans la prison.

Il n'était plus question de républicains, c'était la fidélité royaliste qui luttait contre le pouvoir nouveau; toutefois, cette cause de la légitimité et de ses partisans nobles avait pour chef un homme du peuple, Georges Cadoudal. On le voyait là, avec la pensée que cette tête si pieuse, si intrépide, allait tomber sur l'échafaud; que lui seul peut-être, Cadoudal, ne serait pas sauvé, car il ne

ferait rien pour l'être. Il ne défendait que ses amis; quant à ce qui le regardait particulièrement, il disait tout. Bonaparte ne fut pas aussi généreux qu'on le suppose: onze personnes dévouées à Georges périrent avec lui.

Moreau ne parla point. La séance terminée, le juge qui avait amené madame Récamier vint la reprendre. Elle traversa le parquet du côté opposé à celui par lequel elle était entrée, et longea les bancs des accusés. Moreau descendit suivi de ses deux gendarmes; il n'était séparé d'elle que par une balustrade. Il lui dit quelques paroles que dans son saisissement elle n'entendit point: elle voulut lui répondre, sa voix se brisa.

Aujourd'hui que les temps sont changés, et que le nom de Bonaparte semble seul les remplir, on n'imagine pas à combien peu encore paraissait tenir sa puissance. La nuit qui précéda la sentence, et pendant laquelle le tribunal siégea, tout Paris fut sur pied. Des flots de peuple se portaient au Palais de Justice. Georges ne voulut point de grâce; il répondit à ceux qui voulaient la demander: « Me promettez-vous une plus belle occasion de mourir? »

Moreau, condamné à la déportation, se mit en route pour Cadix, d'où il devait passer en Amérique. Madame Moreau alla le rejoindre. Madame Récamier était auprès d'elle au moment de son départ. Elle la vit embrasser son fils dans son berceau, et la vit revenir sur ses pas pour l'embrasser encore: elle la conduisit à sa voiture et reçut son dernier adieu.

Le général Moreau écrivit de Cadix cette lettre à sa généreuse amie:

« Chiclana (près Cadix), le 12 octobre 1804.

« Madame,

« Vous apprendrez sans doute avec quelque plaisir « des nouvelles de deux fugitifs auxquels vous avez té-

« moigné tant d'intérêt. Après avoir essuyé des fatigues « de tout genre, sur terre et sur mer, nous espérions « nous reposer à Cadix, quand la fièvre jaune, qu'on « peut en quelque sorte comparer aux maux que nous « venions d'éprouver, est venue nous assiéger dans cette « ville.

« Quoique les couches de mon épouse nous aient for- « cés d'y rester plus d'un mois pendant la maladie, nous « avons été assez heureux pour nous préserver de la « contagion; un seul de nos gens en a été atteint.

« Enfin nous sommes à Chiclana, très-joli village à « quelques lieues de Cadix, jouissant d'une bonne santé, « et mon épouse en pleine convalescence après m'avoir « donné une fille très-bien portante.

« Persuadée que vous prendrez autant d'intérêt à cet « événement qu'à tout ce qui nous est arrivé, elle me « charge de vous en faire part et de la rappeler à votre « amitié.

« Je ne vous parle pas du genre de vie que nous « menons, il est excessivement ennuyeux et monotone; « mais au moins nous respirons en liberté, quoique dans « le pays de l'inquisition.

« Je vous prie, madame, de recevoir l'assurance de « mon respectueux attachement, et de me croire pour « toujours

« Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« V. MOREAU. »

Cette lettre est datée de Chiclana, lieu qui sembla promettre avec de la gloire un règne assuré à M. le duc d'Angoulême: et pourtant il n'a fait que paraître sur ce bord aussi fatalement que Moreau, qu'on a cru dévoué aux Bourbons. Moreau au fond de l'ame était dévoué à la liberté; lorsqu'il eut le malheur de se joindre

à la coalition, il s'agissait uniquement à ses yeux de combattre le despotisme de Bonaparte. Louis XVIII disait à M. de Montmorency qui déplorait la mort de Moreau comme une grande perte pour la couronne: « Pas « si grande: Moreau était républicain. » Ce général ne repassa en Europe que pour trouver le boulet sur lequel son nom avait été gravé par le doigt de Dieu.

Moreau me rappelle un autre illustre capitaine, Masséna. Celui-ci allait à l'armée d'Italie; il demanda à madame Récamier un ruban blanc de sa parure. Un jour elle reçut ce billet de la main de Masséna:

« Le charmant ruban donné par madame Récamier a « été porté par le général Masséna aux batailles et au « blocus de Gênes: il n'a jamais quitté le général et lui « a constamment favorisé la victoire. »

Les antiques mœurs percent à travers les mœurs nouvelles dont elles font la base. La galanterie du chevalier noble se retrouvait dans le soldat plébéien; le souvenir des tournois et des croisades était caché dans ces faits d'armes par qui la France moderne a couronné ses vieilles victoires. Cisher, compagnon de Charlemagne, ne se parait point aux combats des couleurs de sa dame: « Il portait, dit le moine de Saint-Gall, sept, huit, et « même neuf ennemis enfilés à sa lance comme des gre-« nouillettes. » Cisher précédait, et Masséna suivait la chevalerie.

MORT DE M. NECKER. — RETOUR DE MADAME DE STAEL. — MADAME RÉCAMIER A COPPET. — LE PRINCE AUGUSTE DE PRUSSE.

Madame de Staël apprit à Berlin la maladie de son père; elle se hâta de revenir, mais M. de Necker était mort avant son arrivée en Suisse.

En ce temps-là arriva la ruine de M. Récamier; madame de Staël fut bientôt instruite de ce malheureux événement. Elle écrivit sur-le-champ à madame Récamier, son amie :

« Genève, 17 novembre.

« Ah ! ma chère Juliette, quelle douleur j'ai éprouvée « par l'affreuse nouvelle que je reçois! que je maudis « l'exil qui ne me permet pas d'être auprès de vous, de « vous serrer contre mon cœur! Vous avez perdu tout « ce qui tient à la facilité, à l'agrément de la vie; mais « s'il était possible d'être plus aimée, plus intéressante « que vous ne l'étiez, c'est ce qui vous serait arrivé. Je « vais écrire à M. Récamier, que je plains et que je res- « pecte. Mais dites-moi, serait-ce un rêve que de vous « voir ici cet hiver? Si vous vouliez, trois mois passés « ici, dans un cercle étroit où vous seriez passionné- « ment soignée; mais à Paris aussi vous inspirez ce sen- « timent. Enfin, au moins à Lyon, ou jusqu'à mes *qua- « rante lieues*, j'irai pour vous voir, pour vous embras- « ser, pour vous dire que je me suis sentie pour vous « plus de tendresse que pour aucune femme que j'aie « jamais connue. Je ne sais rien vous dire comme con- « solation, si ce n'est que vous serez aimée et considé- « rée plus que jamais, et que les admirables traits de « votre générosité et de votre bienfaisance seront con- « nus malgré vous par ce malheur, comme ils ne l'au- « raient jamais été sans lui. Certainement, en compa- « rant votre situation à ce qu'elle était, vous avez perdu; « mais s'il m'était possible d'envier ce que j'aime, je don- « nerais bien tout ce que je suis pour être vous. Beauté « sans égale en Europe, réputation sans tache, caractère « fier et généreux, quelle fortune de bonheur encore « dans cette triste vie où l'on marche si dépouillé! Chère

« Juliette, que notre amitié se resserre; que ce ne soit « plus simplement des services généreux qui sont tous « venus de vous, mais une correspondance suivie, un « besoin réciproque de se confier ses pensées, une vie « ensemble. Chère Juliette, c'est vous qui me ferez re- « venir à Paris, car vous serez toujours une personne « toute-puissante, et nous nous verrons tous les jours; « et comme vous êtes plus jeune que moi, vous me fer- « merez les yeux, et mes enfants seront vos amis. Ma fille « a pleuré ce matin de mes larmes et des vôtres. Chère « Juliette, ce luxe qui vous entourait, c'est nous qui en « avons joui; votre fortune à été la nôtre et je me sens « ruinée parce que vous n'êtes plus riche. Croyez-moi, « il reste du bonheur quand on s'est fait aimer ainsi.

« Benjamin veut vous écrire; il est bien ému. Mat- « thieu de Montmorency m'écrit sur vous une lettre bien « touchante. Chère amie, que votre cœur soit calme au « milieu de tant de douleurs. Helas! ni la mort ni l'in- « différence de vos amis ne vous menacent, et voilà les « blessures éternelles. Adieu, cher ange, adieu! J'em- « brasse avec respect votre visage charmant.... »

Un intérêt nouveau se répandit sur madame Récamier: elle quitta la société sans se plaindre, et sembla faite pour la solitude comme pour le monde. Ses amis lui restèrent, « et cette fois, a dit M. Ballanche, *la for-* « *tune se retira seule.* »

Madame de Staël attira son amie à Coppet. Le prince Auguste de Prusse, fait prisonnier à la bataille d'Eylau, se rendant en Italie, passa par Genève: il devint amoureux de madame Récamier. La vie intime et particulière appartenant à chaque homme continuait son cours sous la vie générale, l'ensanglantement des batailles et la transformation des empires. Le riche, à son réveil, aperçoit ses lambris dorés, le pauvre ses solives en-

fumées: pour les éclairer il n'y a qu'un même rayon de soleil.

Le prince Auguste, croyant que madame Récamier pourrait consentir au divorce, lui proposa de l'épouser. Il reste un monument de cette passion dans le tableau de Corinne que le prince obtint de Gérard; il en fit présent à madame Récamier, comme un immortel souvenir du sentiment qu'elle lui avait inspiré, et de l'intime amitié qui unissait Corinne et Juliette.

L'été se passa en fêtes: le monde était bouleversé; mais il arrive que le retentissement des catastrophes publiques, en se mêlant aux joies de la jeunesse, en redouble le charme; on se livre d'autant plus vivement aux plaisirs qu'on se sent près de les perdre.

Madame de Genlis a fait un roman sur cet attachement du prince Auguste. Je la trouvai un jour dans l'ardeur de la composition. Elle demeurait à l'Arsenal, au milieu de livres poudreux, dans un appartement obscur. Elle n'attendait personne; elle était vêtue d'une robe noire; ses cheveux blancs offusquaient son visage; elle tenait une harpe entre ses genoux, et sa tête était abattue sur sa poitrine. Appendue aux cordes de l'instrument, elle promenait deux mains pâles et amaigries sur l'autre côté du réseau sonore, dont elle tirait des sons affaiblis, semblables aux voix lointaines et indéfinissables de la mort. Que chantait l'antique sibylle? elle chantait madame Récamier. Elle l'avait d'abord haïe, mais dans la suite elle avait été vaincue par la beauté et le malheur. Madame de Genlis venait d'écrire cette page sur madame Récamier, en lui donnant le nom d'Athénaïs:

« Le prince entra dans le salon, conduit par madame « de Staël. Tout à coup la porte s'entr'ouvre, Athénaïs « s'avance. A l'élégance de sa taille, à l'éclat éblouissant « de sa figure, le prince ne peut la méconnaître, mais il

« s'était fait d'elle une idée toute différente: il s'était re-
« présenté cette femme si célèbre par sa beauté, fière
« de ses succès, avec un maintien assuré, et cette espèce
« de confiance que ne donne que trop souvent ce genre
« de célébrité; et il voyait une jeune personne timide
« s'avancer avec embarras et rougir en paraissant. Le
« plus doux sentiment se mêla à sa surprise.

« Après dîner on ne sortit point, à cause de la cha-
« leur excessive ; on descendit dans la galerie pour faire
« de la musique jusqu'à l'heure de la promenade. Après
« quelques accords brillants et des sons harmoniques
« d'une douceur enchanteresse, Athénaïs chanta en s'ac-
« compagnant sur la harpe. Le prince l'écouta avec ra-
« vissement, et, lorsqu'elle eut fini, il la regarda avec un
« trouble inexprimable en s'écriant: « Et des talents! »

Madame de Staël dans la force de la vie aimait madame Récamier; madame de Genlis dans sa décrépitude retrouvait pour elle les accents de sa jeunesse; l'auteur de *Mademoiselle de Clermont* plaçait la scène de son roman à Coppet, chez l'auteur de Corinne, rivale qu'elle détestait; c'était une merveille. Une autre merveille est de me voir écrire ces détails. Je parcours des lettres qui me rappellent des temps où je vivais solitaire et inconnu. Il fut du bonheur sans moi, aux rivages de Coppet, que je n'ai pas vus depuis sans quelque mouvement d'envie. Les choses qui me sont échappées sur la terre, qui m'ont fui, que je regrette, me tueraient si je ne touchais à ma tombe; mais, si près de l'oubli éternel, vérités et songes sont également vains; au bout de la vie tout est jour perdu.

SECOND VOYAGE DE MADAME DE STAEL EN ALLEMAGNE.

Madame de Staël partit une seconde fois pour l'Allemagne. Ici recommence une série de lettres à madame Récamier, peut être encore plus charmantes que les premières.

Il n'y a rien dans les ouvrages imprimés de madame de Staël qui approche de ce naturel, de cette éloquence, où l'imagination prête son expression aux sentiments. La vertu de l'amitié de madame Récamier devait être grande, puisqu'elle sut faire produire à une femme de génie ce qu'il y avait de caché et de non révélé encore dans son talent. On devine au surplus dans l'accent triste de madame de Staël un déplaisir secret, dont la beauté devait être naturellement la confidente, elle qui ne pouvait jamais recevoir de pareilles blessures.

CHATEAU DE CHAUMONT. — LETTRE DE MADAME DE STAEL A BONAPARTE.

Madame de Staël étant rentrée en France, vint au printemps de 1812, habiter le château de Chaumont sur les bords de la Loire, à quarante lieues de Paris, distance déterminée pour le rayon de son bannissement. Madame Récamier la rejoignit dans cette campagne.

Madame de Staël surveillait alors l'impression de son ouvrage sur l'Allemagne: lorsqu'il fut près de paraître, elle l'envoya à Bonaparte avec cette lettre:

« Sire,

« Je prends la liberté de présenter à Votre Majesté « mon ouvrage sur l'Allemagne. Si elle daigne le lire, il

« me semble qu'elle y trouvera la preuve d'un esprit « capable de quelques réflexions et que le temps a mûri. « Sire, il y a douze ans que je n'ai vu Votre Majesté et « que je suis exilée. Douze ans de malheurs modifient « tous les caractères, et le destin enseigne la résignation « à ceux qui souffrent. Prête à m'embarquer, je supplie « Votre Majesté de m'accorder une demi-heure d'entre- « tien. Je crois avoir des choses à lui dire qui pourront « l'intéresser, et c'est à ce titre que je la supplie de « m'accorder la faveur de lui parler avant mon départ. « Je me permettrai seulement une chose dans cette let- « tre: c'est l'explication des motifs qui me forcent à quit- « ter le continent, si je n'obtiens pas de Votre Majesté « la permission de vivre dans une campagne assez près « de Paris pour que mes enfants y puissent demeurer. « La disgrâce de Votre Majesté jette sur les personnes « qui en sont l'objet une telle défaveur en Europe, que « je ne puis faire un pas sans en rencontrer les effets. « Les uns craignent de se compromettre en me voyant, « les autres se croient des Romains en triomphant de « cette crainte. Les plus simples rapports de la société « deviennent des services qu'une ame fière ne peut sup- « porter. Parmi mes amis, il en est qui se sont associés « à mon sort avec une admirable générosité; mais j'ai « vu les sentiments les plus intimes se briser contre la « nécessité de vivre avec moi dans la solitude, et j'ai « passé ma vie depuis huit ans entre la crainte de ne « pas obtenir des sacrifices, et la douleur d'en être l'ob- « jet. Il est peut-être ridicule d'entrer ainsi dans le « détail de ses impressions avec le souverain du monde; « mais ce qui vous a donné le monde, Sire, c'est un « souverain génie. Et en fait d'observation sur le cœur « humain, Votre Majesté comprend depuis les plus vastes « ressorts jusqu'aux plus délicats. Mes fils n'ont point

« de carrière, ma fille a treize ans; dans peu d'années « il faudra l'établir: il y aurait de l'egoïsme à la forcer « de vivre dans les insipides séjours où je suis condam- « née. Il faudrait donc aussi me séparer d'elle! Cette « vie n'est pas tolérable et je n'y sais aucun remède sur « le continent. Quelle ville puis-je choisir où la disgrâce « de Votre Majesté ne mette pas un obstacle invincible « à l'établissement de mes enfants comme à mon repos « personnel? Votre Majesté ne sait peut-être pas elle- « même la peur que les exilés font à la plupart des au- « torités de tous les pays, et j'aurais dans ce genre des « choses à lui raconter qui dépassent sûrement ce qu'elle « aurait ordonné. On a dit à Votre Majesté que je regret- « tais Paris à cause du Musée et de Talma: c'est une « agréable plaisanterie sur l'exil, c'est-à-dire sur le mal- « heur que Cicéron et Bolingbroke ont déclaré le plus « insupportable de tous; mais quand j'aimerais les chefs- « d'œuvre des arts que la France doit aux conquêtes de « Votre Majesté, quand j'aimerais ces belles tragédies, « images de l'héroïsme, serait-ce à vous Sire, à m'en « blâmer? Le bonheur de chaque individu ne se com- « pose-t-il pas de la nature de ses facultés? et si le ciel « m'a donné du talent, n'ai-je pas l'imagination qui rend « les jouissances des arts et de l'esprit nécessaires? Tant « de gens demandent à Votre Majesté des avantages « réels de toute espèce! pourquoi rougirais-je de lui de- « mander l'amitié, la poésie, la musique, les tableaux, « toute cette existence idéale dont je puis jouir sans « m'écarter de la soumission que je dois au monarque « de la France? »

Cette lettre inconnue méritait d'être conservée. Madame de Staël n'était pas, ainsi qu'on l'a prétendu, une ennemie aveugle et implacable. Elle ne fut pas plus écoutée que moi, lorsque je me vis obligé de m'adresser aussi

à Bonaparte pour lui demander la vie de mon cousin Armand. Alexandre et César auraient été touchés de cette lettre d'un ton si haut, écrite par une femme si renommée; mais la confiance du mérite qui se juge et s'égalise à la domination suprême, cette sorte de familiarité de l'intelligence qui se place au niveau du maître de l'Europe pour traiter avec lui de couronne à couronne, ne parurent à Bonaparte que l'arrogance d'un amour-propre déréglé. Il se croyait bravé par tout ce qui avait quelque grandeur indépendante; la bassesse lui semblait fidélité, la fierté révolte; il ignorait que le vrai talent ne reconnaît de Napoléons que dans le génie; qu'il a ses entrées dans les palais comme dans les temples, parce qu'il est immortel.

MADAME RÉCAMIER ET M. MATTHIEU DE MONTMORENCY SONT EXILÉS. — MADAME RÉCAMIER A CHALONS.

Madame de Staël quitta Chaumont et retourna à Coppet; madame Récamier s'empressa de nouveau de se rendre auprès d'elle; M. Matthieu de Montmorency lui resta également dévoué; l'un et l'autre en furent punis; ils furent frappés de la peine même qu'ils étaient allés consoler; les quarante lieues de distance de Paris leur furent infligées.

Madame Récamier se retira à Châlons-sur-Marne, décidée dans son choix par le voisinage de Montmirail, qu'abitaient MM. de La Rochefoucauld-Doudeauville.

Mille détails de l'oppression de Bonaparte se sont perdus dans la tyrannie générale: les persécutés redoutaient de voir leurs amis, crainte de les compromettre; leurs amis n'osaient les visiter, crainte de leur attirer quelque accroissement de rigueur. Le malheureux

proscrit, devenu un pestiféré, séquestré du genre humain, demeurait en quarantaine dans la haine du despote. Bien reçu tant qu'on ignorait votre indépendance d'opinion, sitôt qu'elle était connue, tout se retirait; il ne restait autour de vous que des autorités épiant vos liaisons, vos sentiments, vos correspondances, vos démarches: tels étaient ces temps de bonheur et de liberté.

Les lettres de madame de Staël révèlent les souffrances de cette époque où les talents étaient menacés à chaque instant d'être jetés dans un cachot, où l'on ne s'occupait que des moyens de s'échapper, où l'on aspirait à la fuite comme à la délivrance: quand la liberté a disparu, il reste un pays, mais il n'y a plus de patrie.

En écrivant à son amie qu'elle ne désirait pas la voir, dans l'appréhension du mal qu'elle lui pourrait apporter, madame de Staël ne disait pas tout; elle était mariée secrètement à M. de Rocca, d'où résultait une complication d'embarras dont la police impériale profitait. Madame Récamier, à qui madame de Staël croyait devoir taire ses nouveaux soucis, s'étonnait à bon droit de l'obstination qu'elle mettait à lui interdire l'entrée de son château de Coppet: blessée de la résistance de madame de Staël pour laquelle elle s'était déjà sacrifiée, elle n'en persistait pas moins dans sa résolution de la rejoindre.

Toutes les lettres qui auraient dû retenir madame Récamier ne firent que la confirmer dans son dessein: elle partit et reçut à Dijon ce billet fatal:

« Je vous dis adieu, cher ange de ma vie, avec toute « la tendresse de mon ame. Je vous recommande Au- « guste: qu'il vous voie et qu'il me revoie. Vous êtes « une créature céleste. Si j'avais vécu près de vous, « j'aurais été trop heureuse: le sort m'entraîne. Adieu. »

Madame de Staël ne devait plus retrouver Juliette que pour mourir. Le billet de madame de Staël frappa d'un

coup de foudre la voyageuse: fuir subitement, s'en aller avant d'avoir pressé dans ses bras celle qui accourait pour se jeter dans ses adversités, n'était-ce point de la part de madame de Staël une résolution cruelle? Il paraissait à madame Récamier que l'amitié aurait pu être moins *entrainée par le sort.*

Madame de Staël alla chercher l'Angleterre en traversant l'Allemagne et la Suède: la puissance de Napoléon était une autre mer qui séparait Albion de l'Europe, comme l'Océan la sépare du monde.

Auguste, fils de madame de Staël, avait perdu son frère, tué en duel d'un coup de sabre; il se maria et eut un fils: ce fils, âgé de quelques mois, l'a suivi dans la tombe. Avec Auguste de Staël s'est éteinte la postérité masculine d'une femme illustre, car elle ne revit pas dans le nom honorable, mais inconnu, de Rocca.

MADAME RÉCAMIER A LYON. — MADAME DE CHEVREUSE. — PRISONNIERS ESPAGNOLS.

Madame Récamier demeurée seule, pleine de regrets, chercha d'abord à Lyon, sa ville natale, un premier abri: elle y rencontra madame de Chevreuse, autre bannie. Madame de Chevreuse avait été forcée par l'Empereur et ensuite par sa propre famille d'entrer dans la nouvelle société. Vous trouveriez à peine un nom historique qui ne consentît à perdre son honneur plutôt qu'une forêt. Une fois engagée aux Tuileries, madame de Chevreuse avait cru pouvoir dominer dans une cour sortie des camps: cette cour cherchait, il est vrai, à s'instruire des airs de jadis, dans l'espoir de couvrir sa récente origine; mais l'allure plébéienne était encore trop rude pour recevoir des leçons de l'impertinence aristocrati-

que. Dans une révolution qui dure et qui a fait son dernier pas, comme par exemple à Rome, le Patriciat, un siècle après la chute de la république, put se résigner à n'être plus que le sénat des empereurs; le passé n'avait rien à reprocher aux empereurs du présent, puisque ce passé était fini; une égale flétrissure marquait toutes les existences. Mais en France les nobles qui se transformèrent en chambellans se hâtèrent trop; l'empire nouvellement né disparut avant eux, et ils se retrouvèrent en face de la vieille monarchie ressuscitée.

Madame de Chevreuse, attaquée d'une maladie de poitrine, sollicita et n'obtint pas la faveur d'achever ses derniers jours à Paris; on n'expire pas quand et où l'on veut; Napoléon, qui faisait tant de décédés, n'en aurait pas fini avec eux s'il leur eût laissé le choix de leur tombeau.

Madame Récamier ne parvenait à oublier ses propres chagrins qu'en s'occupant de ceux des autres; par la connivence charitable d'une sœur de la Miséricorde, elle visitait secrètement à Lyon les prisonniers espagnols. Un d'entre eux, brave et beau, chrétien comme le Cid, s'en allait à Dieu: assis sur la paille il jouait de la guitare; son épée avait trompé sa main. Sitôt qu'il apercevait sa bienfaitrice, il lui chantait des romances de son pays, n'ayant pas d'autre moyen de la remercier. Sa voix affaiblie et les sons confus de l'instrument se perdaient dans le silence de la prison. Les compagnons du soldat, à demi enveloppés de leurs manteaux déchirés, leurs cheveux noirs pendants sur leurs visages hâves et bronzés, levaient des yeux fiers du sang castillan, humides de reconnaissance, sur l'exilée qui leur rappelait une épouse, une sœur, une amante, et qui portait le joug de la même tyrannie.

L'Espagnol mourut. Il put dire comme Zarviska, le jeune et valeureux poète polonais: « Une main inconnue

« fermera ma paupière; le tintement d'une cloche étran-
« gère annoncera mon trépas, et des voix qui ne se-
« ront pas celles de ma patrie prieront pour moi. »

Matthieu de Montmorency vint à Lyon visiter madame Récamier. Elle connut alors M. Camille Jordan et M. Ballanche, dignes de grossir le cortége des amitiés attachées à sa noble vie.

———

MADAME RÉCAMIER A ROME. — ALBANO. — CANOVA : SES LETTRES.

Madame Récamier était trop fière pour demander son rappel. Fouché l'avait longtemps et inutilement pressée d'orner la cour de l'empereur: on peut voir les détails de ces négociations de palais dans les écrits du temps. Madame Récamier se retira en Italie; M. de Montmorency l'accompagna jusqu'à Chambéry. Elle traversa le reste des Alpes n'ayant pour compagne de voyage qu'une petite nièce âgée de sept ans, aujourd'hui madame Lenormant.

Rome était alors une ville de France, capitale du département du Tibre. Le pape gémissait prisonnier à Fontainebleau, dans le palais de François Ier.

Fouché, en mission en Italie, commandait dans la cité des Césars, de même que le chef des eunuques noirs dans Athènes: il n'y fit que passer; on installa M. de Norvins en qualité de préfet de police: le mouvement était sur un autre point de l'Europe.

Conquise sans avoir vu son second Alaric, la ville éternelle se taisait plongée dans ses ruines. Des artistes demeuraient seuls sur cet amas de siècles. Canova reçut madame Récamier comme une statue grecque que la France rendait au musée du Vatican: pontife des arts, il l'inaugura aux honneurs du Capitole, dans Rome abandonnée.

Canova avait une maison à Albano; il l'offrit à madame Récamier; elle y passa l'été. La fenêtre à balcon de sa chambre était une de ces grandes croisées de peintre qui encadrent le paysage. Elle s'ouvrait sur les ruines de la *villa de Pompée;* au loin, par-dessus des oliviers, on voyait le soleil se coucher dans la mer. Canova revenait à cette heure; ému de ce beau spectacle, il se plaisait à chanter, avec un accent vénitien et une voix agréable, la barcarolle: *O pescator dell'onda;* madame Récamier l'accompagnait sur le piano. L'auteur de Psyché et de la Madeleine se délectait à cette harmonie, et cherchait dans les traits de Juliette le type de la Béatrix qu'il rêvait de faire un jour. Rome avait vu jadis Raphaël et Michel-Ange couronner leurs modèles dans de poétiques orgies trop librement racontées par Cellini: combien leur était supérieure cette petite scène décente et pure entre une femme exilée et ce Canova, si simple et si doux!

Plus solitaire que jamais, Rome en ce moment portait le deuil de veuve: elle ne voyait plus passer en la bénissant ces paisibles souverains qui rajeunissaient ses vieux jours de toutes les merveilles des arts. Le bruit du monde s'était encore une fois éloigné d'elle; Saint-Pierre était désert comme le Colysée.

J'ai lu les lettres éloquentes qu'écrivait à son amie la femme la plus illustre de nos jours passés; lisez les mêmes sentiments de tendresse exprimés avec la plus charmante naïveté, dans la langue de Pétrarque, par le premier sculpteur des temps modernes. Je ne commettrai pas le sacrilége d'essayer de les traduire.

« Domenica mattina.

« Dio eterno! siamo vivi, o siamo morti? Io voglio es-
« ser vivo, almeno per scrivervi; sì, lo vuole il mio cuore,
« anzi mi commanda assolutamente di farlo. Oh! se'l

« conosceto bene a fondo questo povero cuor mio, « quanto, quanto mai ve ne persuadereste! Ma per di- « sgrazia mia pare ch' egli sia alquanto all'oscuro per « voi. Pazienza! Ditemi almeno come state di salute, se « di più non volete dire: benchè mi abbiate promesso « di scrivere e di scrivermi dolce. Io davvero che avrei « voluto vedervi personalmente in questi giorni, ma non « vi poteva essere alcuna via di poterlo fare; anzi su di « questo vi dirò a voce delle cose curiose. Conviene dun- « que che mi contenti, a forza, di vedervi in spirito. In « questo modo sempre mi siete presente, sempre vi veggo, « sempre vi parlo, vi dico tante, tante cose, ma tutte, « tutte al vento, tutte! Pazienza anche di questo! gran « fatto che la cosa abbia d'andare sempre in questo « modo! voglio intanto però che siate certa, certissima « che l'anima mia vi ama molto più assai di quello che « mai possiate credere ed imaginare. »

LE PÊCHEUR D'ALBANO.

Madame Récamier avait secouru les prisonniers espagnols à Lyon; une autre victime de ce pouvoir qui la frappait la mit à même d'exercer à Albano son humeur compatissante: un pêcheur, accusé d'intelligence avec les sujets du pape, avait été jugé et condamné à mort. Les habitants d'Albano supplièrent l'étrangère réfugiée chez eux d'intercéder pour ce malheureux. On la conduisit à la geôle; elle y vit le prisonnier; frappée du désespoir de cet homme, elle fondit en larmes. Le malheureux la supplia de venir à son secours, d'intercéder pour lui, de le sauver: prière d'autant plus déchirante, qu'il y avait impossibilité de l'arracher au supplice. Il faisait déjà nuit, et il devait être fusillé au lever du jour.

Cependant madame Récamier, bien que persuadée de l'inutilité de ses démarches, n'hésita pas. On lui amène une voiture, elle y monte sans l'espérance qu'elle laissait au condamné. Elle traverse la campagne infestée de brigands, parvient à Rome, et ne trouve point le directeur de la police. Elle l'attendit deux heures au palais Fiano; elle comptait les minutes d'une vie dont la dernière approchait. Quand M. de Norvins arriva, elle lui expliqua l'objet de son voyage. Il lui répondit que l'arrêt était prononcé, et qu'il n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour le faire suspendre.

Madame Récamier repartit le cœur navré: le prisonnier avait cessé de vivre lorsqu'elle approcha d'Albano. Les habitants attendaient la Française sur le chemin; aussitôt qu'ils la reconnurent, ils coururent à elle. Le prêtre qui avait assisté le patient lui en apportait les derniers vœux: il remerciait *la dama*, qu'il n'avait cessé de chercher des yeux en allant au lieu de l'exécution; il lui recommandait de prier pour lui, car un chrétien n'a pas tout fini et n'est pas hors de crainte quand il n'est plus. Madame Récamier fut conduite par l'ecclésiastique à l'église, où la suivit la foule des belles paysannes d'Albano. Le pêcheur avait été fusillé à l'heure où l'aurore se levait sur la barque, maintenant sans guide, qu'il avait coutume de conduire sur les mers, et aux rivages qu'il avait accoutumé de parcourir.

Pour se dégoûter des conquérants, il faudrait savoir tous les maux qu'ils causent; il faudrait être témoin de l'indifférence avec laquelle on leur sacrifie les plus inoffensives créatures dans un coin du globe où ils n'ont jamais mis le pied. Qu'importaient aux succès de Bonaparte les jours d'un pauvre faiseur de filets des États Romains? Sans doute il n'a jamais su que ce chétif pêcheur avait existé: il a ignoré, dans le fracas de sa lutte avec les rois, jusqu'au nom de sa victime plébéienne.

Le monde n'aperçoit en Napoléon que des victoires; les larmes dont les colonnes triomphales sont cimentées ne tombent point de ses yeux. Et moi, je pense que de ces souffrances méprisées, de ces calamités des humbles et des petits, se forment dans les conseils de la Providence les causes secrètes qui précipitent du faîte le dominateur. Quand les injustices particulières se sont accumulées de manière à l'emporter sur le poids de la fortune, le bassin descend. Il y a du sang muet et du sang qui crie: le sang des champs de bataille est bu en silence par la terre; le sang pacifique répandu jaillit en gémissant vers le ciel; Dieu le reçoit et le venge. Bonaparte tua le pêcheur d'Albano; quelques mois après il était banni chez les pêcheurs de l'île d'Elbe, et il est mort parmi ceux de Sainte-Hélène.

Mon souvenir vague, à peine ébauché dans les pensées de madame Récamier, lui apparaissait-il au milieu des steppes du Tibre et de l'Anio? J'avais déjà passé à travers ces solitudes mélancoliques; j'y avais laissé une tombe honorée des larmes des amis de Juliette. Lorsque la fille de M. de Montmorin (madame de Beaumont) mourut en 1803, madame de Staël et M. Necker m'écrivaient des lettres de regrets; on a vu ces lettres. Ainsi je recevais à Rome, avant presque d'avoir connu madame Récamier, des lettres datées de Coppet; c'est le premier indice d'une affinité de destinée. Madame Récamier m'a dit aussi que ma lettre de 1803, à M. de Fontanes lui servait de guide en 1814, et qu'elle relisait assez souvent ce passage.

« Quiconque n'a plus de lien dans la vie doit venir « demeurer à Rome. Là, il trouvera pour société une « terre qui nourrira ses réflexions et occupera son cœur, « et des promenades qui lui diront toujours quelque cho- « se. La pierre qu'il foulera aux pieds lui parlera; la

« poussière que le vent élèvera sous ses pas renfermera « quelque grandeur humaine. S'il est malheureux, s'il a « mêlé les cendres de ceux qu'il aima à tant de cendres « illustres, avec quel charme ne passera-t-il pas du sé- « pulcre des Scipions au dernier asile d'un ami ver- « tueux!... S'il est chrétien, ah! comment pourrait-il « alors s'arracher de cette terre qui est devenue sa pa- « trie, de cette terre qui a vu naître un second empire, « plus saint dans son berceau, plus grand dans sa puis- « sance que celui qui l'a précédé; de cette terre où les « amis que nous avons perdus, dormant avec les martyrs « aux catacombes, sous l'œil du père des fidèles, parais- « sent devoir se réveiller les premiers dans leur pous- « sière et semblent plus voisins des cieux? »

Mais en 1814 je n'étais pour madame Récamier qu'un *cicerone* vulgaire, appartenant à tous les voyageurs; plus heureux en 1823, j'avais cessé de lui être étranger, et nous pouvions causer ensemble des ruines romaines.

MADAME RÉCAMIER A NAPLES. — LE DUC DE ROHAN-CHABOT.

A Naples, où madame Récamier se rendit en automne, cessèrent les occupations de la solitude. A peine fut-elle descendue à l'auberge, que les ministres du Roi Joachim accoururent. Murat, oubliant la main qui changea sa cravache en sceptre, était prêt à se joindre à la coalition. Bonaparte avait planté son épée au milieu de l'Europe, comme les Gaulois plantaient leur glaive au milieu du *mallus*: autour de l'épée de Napoléon s'étaient rangés en cercle des royaumes qu'il distribuait à sa famille. Caroline avait reçu celui de Naples. Madame Murat n'était pas un camée antique aussi élégant que la princesse Borghèse; mais elle avait plus de physionomie et plus d'es-

prit que sa sœur. A la fermeté de son caractère on reconnaissait le sang de Napoléon. Si le diadème n'eût pas été pour elle l'ornement de la tête d'une femme, il eût encore été la marque du pouvoir d'une reine.

Caroline reçut madame Récamier avec un empressement d'autant plus affectueux que l'oppression de la tyrannie se faisait sentir jusqu'à Portici. Cependant, la ville qui possède le tombeau de Virgile et le berceau du Tasse, cette ville où vécurent Horace et Tite-Live, Boccace et Sannazar, où naquirent Durante et Cimarosa, avait été embellie par son nouveau maître. L'ordre s'était rétabli: les lazzaroni ne jouaient plus à la boule avec des têtes pour amuser l'amiral Nelson et lady Hamilton. Les fouilles de Pompéi s'étaient étendues; un chemin serpentait sur le Pausilippe dans les flancs duquel j'avais passé en 1803 pour aller m'enquérir à Literne de la retraite de Scipion. Ces royautés nouvelles d'une dynastie militaire avaient fait renaître la vie dans des pays où se manifestait auparavant la moribonde langueur d'une vieille race. Robert Guiscard, Guillaume Bras-de-Fer, Roger et Tancrède semblaient être revenus, moins la chevalerie.

Madame Récamier était à Naples au mois de février 1814: où étais-je? dans ma *Vallée aux Loups*, commençant l'histoire de ma vie. Je m'occupais des jeux de mon enfance au bruit des pas des soldats étrangers. La femme dont le nom devait clore ces *Mémoires* errait sur les marines de Baïes. N'avais-je pas un pressentiment du bien qui m'arriverait un jour de cette terre, alors que je peignais la séduction parthénopéenne dans les *Martyrs:*

« Chaque matin, aussitôt que l'aurore commençait à « paraître, je me rendais sous un portique. Le soleil se « levait devant moi; il illuminait de ses feux les plus

« doux la chaîne des montagnes de Salerne, le bleu de « la mer parsemé des voiles blanches du pêcheur, les « îles de Caprée, d'OEnaria et de Prochyta, le cap de « Misène et Baïes avec tous ses enchantements.

« Des fleurs et des fruits humides de rosée sont moins « suaves et moins frais que le paysage de Naples sor- « tant des ombres de la nuit. J'étais toujours surpris, en « arrivant au portique, de me trouver au bord de la « mer, car les vagues dans cet endroit faisaient à peine « entendre le léger murmure d'une fontaine; en extase « devant ce tableau, je m'appuyais contre une colonne, « et sans pensée, sans désir, sans projet, je restais des « heures entières à respirer un air délicieux. Le char- « me était si profond, qu'il me semblait que cet air di- « vin transformait ma propre substance, et qu'avec un « plaisir indicible je m'élevais vers le firmament comme « un pur esprit.... Attendre ou chercher la beauté, la « voir s'avancer dans une nacelle et nous sourire du « milieu des flots; voguer avec elle sur la mer, dont « nous semions la surface de fleurs; suivre l'enchante- « resse au fond de ces bois de myrte et dans les champs « heureux où Virgile plaça l'Élysée, telle était l'occupa- « tion de nos jours....

« Peut-être est-il des climats dangereux à la vertu par « leur extrême volupté; et n'est-ce point ce que voulut « enseigner une fable ingénieuse en racontant que Par- « thénope fut bâtie sur le tombeau d'une sirène? L'é- « clat velouté de la campagne, la tiède température de « l'air, les contours arrondis des montagnes, les molles « inflexions des fleuves et des vallées, sont à Naples, au- « tant de séductions pour les sens, que tout repose et « que rien ne blesse . . . .

« Pour éviter les ardeurs du Midi, nous nous retirions « dans la partie du palais bâtie sous la mer. Couchés

« sur des lits d'ivoire, nous entendions murmurer les « vagues au-dessus de nos têtes; si quelque orage nous « surprenait au fond de ces retraites, les esclaves allu- « maient des lampes pleines du nard le plus précieux « de l'Arabie. Alors entraient de jeunes Napolitaines qui « portaient des roses de Pæstum dans des vases de No- « la; tandis que les flots mugissaient au dehors, elles « chantaient en formant devant nous des danses tran- « quilles qui me rappelaient les mœurs de la Grèce: « ainsi se réalisaient pour nous les fictions des poëtes; « on eût cru voir les jeux des Néréides dans la grotte « de Neptune. »

Madame Récamier rencontra à Naples le comte de Nieperg et le duc de Rohan-Chabot: l'un devait monter au nid de l'aigle, l'autre revêtir la pourpre. On a dit de celui-ci qu'il avait été voué au rouge, ayant porté l'habit de chambellan, l'uniforme de chevau-léger de la garde, et la robe de cardinal.

Le duc de Rohan était fort joli; il roucoulait la romance, lavait de petites aquarelles et se distinguait par une étude coquette de toilette. Quand il fut abbé, sa pieuse chevelure, éprouvée au fer, avait une élégance de martyr. Il prêchait à la brune, dans des oratoires sombres, devant des dévotes, ayant soin, à l'aide de deux ou trois bougies artistement placées, d'éclairer en demi-teinte, comme un tableau, son visage pâle.

On ne s'explique pas de prime abord comment des hommes que leurs noms rendaient bêtes à force d'orgueil s'étaient mis aux gages d'un *parvenu*. En y regardant de près, on trouve que cette aptitude à entrer en condition découlait naturellement de leurs mœurs: façonnés à la domesticité, point n'avaient souci du changement de livrée, pourvu que le maître fût logé au château à la même enseigne. Le mépris de Bonaparte leur

rendait justice: ce grand soldat, abandonné des siens, disait avec reconnaissance à une grande dame: « Au « fond, il n'y a que vous autres qui sachiez servir. »

La religion et la mort ont passé l'éponge sur quelques faiblesses, après tout bien pardonnables, du cardinal de Rohan. Prêtre chrétien, il a consommé à Besançon son sacrifice, secourant le malheureux, nourrissant le pauvre, vêtissant l'orphelin et usant en bonnes œuvres sa vie dont une santé déplorable abrégeait naturellement le cours.

Lecteur, si tu t'impatientes de ces citations, de ces récits, songe d'abord que tu n'as peut-être pas lu mes ouvrages, et qu'ensuite je ne t'entends plus; je dors dans la terre que tu foules; si tu m'en veux, frappe cette terre, tu n'insulteras que mes os. Songe de plus que mes écrits font partie essentielle de cette existence dont je déploie les feuilles. Ah! que mes tableaux napolitains n'avaient-ils un fonds de vérité! Que la fille du Rhône n'était-elle la femme réelle de mes délices imaginaires! Mais non: si j'étais Augustin, Jérôme, Eudore, je l'étais seul, mes jours devancèrent les jours de l'amie de Corinne en Italie. Heureux si j'avais pu étendre ma vie entière sous ses pas comme un tapis de fleurs! Mais ma vie est rude, et ses aspérités blessent. Puissent du moins mes heures expirantes refléter l'attendrissement et le charme dont elle les a remplies sur celle qui fut aimée de tous et dont personne n'eut jamais à se plaindre!

LE ROI MURAT: SES LETTRES.

Murat, roi de Naples, né le 25 mai 1771 à la Bastide, près Cahors, fut envoyé à Toulouse pour y faire ses études. Il se dégoûta des lettres, s'enrôla dans les chas-

seurs des Ardennes, déserta et se réfugia à Paris. Admis dans la garde constitutionnelle de Louis XVI, il obtint, après le licenciement de cette garde, une sous-lieutenance dans le 11e régiment de chasseurs à cheval. A la mort de Robespierre, il fut destitué comme terroriste; même chose arriva à Bonaparte, et les deux soldats demeurèrent sans ressources. Murat rentra en grâce au 13 vendémiaire, et devint aide de camp de Napoléon. Il fit sous lui les premières campagnes d'Italie, prit la Valteline et la réunit à la République Cisalpine, il eut part à l'expédition d'Égypte et se signala à la bataille d'Aboukir. Revenu en France avec son maître, il fut chargé de jeter à la porte le conseil des Cinq-Cents. Bonaparte lui donna en mariage sa sœur Caroline. Murat commandait la cavalerie à la bataille de Marengo. Gouverneur de Paris lors de la mort du duc d'Enghien, il gémit tout bas d'un assassinat qu'il n'eut pas le courage de blâmer tout haut.

Beau-frère de Napoléon et maréchal de l'empire, Murat entra à Vienne en 1806; il contribua aux victoires d'Austerlitz, d'Iena, d'Eylau et de Friedland, devint grand-duc de Berg et envahit l'Espagne en 1808.

Napoléon le rappela et lui donna la couronne de Naples. Proclamé roi des Deux-Siciles le 1er août 1808, il plut aux Napolitains par son faste, son costume théâtral, ses cavalcades et ses fêtes.

Appelé en qualité de grand vassal de l'empire à l'invasion de la Russie, il reparut dans tous les combats et se trouva chargé du commandement de la retraite de Smolensk à Wilna. Après avoir manifesté son mécontentement, il quitta l'armée à l'exemple de Bonaparte, et vint se réchauffer au soleil de Naples, comme son capitaine au foyer des Tuileries. Ces hommes de triomphe ne pouvaient s'accoutumer aux revers. Alors commen-

cèrent ses liaisons avec l'Autriche. Il reparut encore aux camps de l'Allemagne en 1813, retourna à Naples après la perte de la bataille de Leipzig et renoua ses négociations austro-britanniques. Avant d'entrer dans une alliance complète, Murat écrivit à Napoléon une lettre que j'ai entendu lire à M. de Mosbourg : il disait à son beau-frère, dans cette lettre, qu'il avait retrouvé la Péninsule fort agitée, que les Italiens réclamaient leur indépendance nationale, que si elle ne leur était pas rendue, il était à craindre qu'ils ne se joignissent à la coalition de l'Europe et n'augmentassent ainsi les dangers de la France. Il suppliait Napoléon de faire la paix, seul moyen de conserver un empire si puissant et si beau. Que si Bonaparte refusait de l'écouter, lui Murat, abandonné à l'extrémité de l'Italie, se verrait forcé de quitter son royaume ou d'embrasser les intérêts de la liberté italienne. Cette lettre très-raisonnable resta plusieurs mois sans réponse; Napoléon n'a donc pu reprocher justement à Murat de l'avoir trahi.

Murat, obligé de choisir promptement, signa le 11 janvier 1814, avec la cour de Vienne, un traité : il s'obligeait à fournir un corps de trente mille hommes aux alliés. Pour prix de cette défection on lui garantissait son royaume napolitain et son droit de conquête sur les Marches pontificales. Madame Murat avait révélé cette importante transaction à madame Récamier. Au moment de se déclarer ouvertement, Murat, fort ému, rencontra madame Récamier chez Caroline et lui demanda ce qu'elle pensait du parti qu'il avait à prendre; il la priait de bien peser les intérêts du peuple dont il était devenu le souverain. Madame Récamier lui dit : « Vous êtes Fran- « çais, c'est aux Français que vous devez rester fidèle. » La figure de Murat se décomposa; il repartit : « Je suis « donc un traître? qu'y faire? il est trop tard! » Il ou-

vrit avec violence une fenêtre et montra de la main une flotte anglaise entrant à pleines voiles dans le port.

Le Vésuve venait d'éclater et jetait des flammes. Deux heures après, Murat était à cheval à la tête de ses gardes; la foule l'environnait en criant: « Vive le roi Joa- « chim! » Il avait tout oublié; il paraissait ivre de joie. Le lendemain, grand spectacle au théâtre Saint-Charles; le Roi et la Reine furent reçus avec des acclamations frénétiques inconnues des peuples en deçà des Alpes. On applaudit aussi l'envoyé de François II: dans la loge du ministre de Napoléon, il n'y avait personne; Murat en parut troublé comme s'il eût vu au fond de cette loge le spectre de la France.

L'armée de Murat, mise en mouvement le 16 février 1814, force le prince Eugène à se replier sur l'Adige. Napoléon, ayant d'abord obtenu des succès inespérés en Champagne, écrivait à sa sœur Caroline des lettres qui furent surprises par les alliés et communiquées au Parlement d'Angleterre par lord Castlereagh; il lui disait: « Votre mari est très-brave sur le champ de bataille; « mais il est plus faible qu'une femme ou qu'un moine « quand il ne voit pas l'ennemi. Il n'a aucun courage « moral. Il a eu peur et il n'a pas hasardé de perdre « en un instant ce qu'il ne peut tenir que par moi et « avec moi. »

Dans une autre lettre adressée à Murat lui-même, Napoléon disait à son beau-frère: « Je suppose que vous « n'êtes pas de ceux qui pensent que le lion est mort, « si vous faisiez ce calcul, il serait faux. . . . . . . Vous « m'avez fait tout le mal que vous pouviez depuis vo- « tre départ de Wilna. Le titre de Roi vous a tourné la « tête; si vous désirez le conserver, conduisez vous bien. »

Murat ne poursuivit pas le vice-roi sur l'Adige; il hésitait entre les alliés et les Français, selon les chances que Bonaparte semblait gagner ou perdre.

Dans les champs de Brienne, où Napoléon fut élevé par l'ancienne monarchie, il donnait en l'honneur de celle-ci le dernier et le plus admirable de ses sanglants tournois. Favorisé des *carbonari*, Joachim tantôt veut se déclarer libérateur de l'Italie, tantôt espère la partager entre lui et Bonaparte devenu vainqueur.

Un matin le courrier apporta à Naples la nouvelle de l'entrée des Russes à Paris. Madame Murat était encore couchée, et madame Récamier, assise à son chevet, causait avec elle; on déposa sur le lit un énorme tas de lettres et de journaux. Parmi ceux-ci se trouvait mon écrit *De Bonaparte et des Bourbons*. La Reine s'écria: « Ah! « voilà un ouvrage de M. de Chateaubriand, nous le lirons « ensemble. » Et elle continua à décacheter ses lettres.

Madame Récamier prit la brochure, et, après y avoir jeté les yeux au hasard, elle la remit sur le lit et dit à la Reine: « Madame, vous la lirez seule, je suis obligée « de rentrer chez moi. »

Napoléon fut relégué à l'île d'Elbe; l'Alliance, avec une rare habileté, l'avait placé sur les côtes de l'Italie. Murat apprit qu'on cherchait au Congrès de Vienne à le dépouiller des États qu'il avait néanmoins achetés si cher; il s'entendit secrètement alors avec son beau-frère, devenu son voisin. On est toujours étonné que les Napoléon aient des parents: qui sait le nom d'Aridée, frère d'Alexandre? Pendant le cours de l'année 1814, le Roi et la Reine de Naples donnèrent une fête à Pompéi; on exécuta une fouille au son de la musique: les ruines que faisaient déterrer Caroline et Joachim ne les instruisaient pas de leur propre ruine; sur les derniers bords de la prospérité on n'entend que les derniers concerts du songe qui passe.

Lors de la paix de Paris, Murat faisait partie de l'Alliance, le Milanais ayant été rendu à l'Autriche: les Na-

politains et retirèrent dans les Légations romaines. Quand Bonaparte, débarqué à Cannes, fut entré à Lyon, Murat perplexe, ayant changé d'intérêts, sortit des Légations et marcha avec quarante mille hommes vers la haute Italie, pour faire diversion en faveur de Napoléon. Il refusa à Parme les conditions que les Autrichiens effrayés lui offraient encore : pour chacun de nous il est un moment critique ; bien ou mal choisi, il décide de notre avenir. Le baron de Frimont repousse les troupes de Murat, prend l'offensive et les mène battant jusqu'à Macerata. Les Napolitains se débandèrent ; leur général-roi rentre dans Naples accompagné de quatre lanciers. Il se présente à sa femme et lui dit : « Madame, « je n'ai pu mourir. » Le lendemain, un bateau le conduit vers l'île d'Ischia ; il rejoint en mer une pinque chargée de quelques officiers de son état-major et fait voile avec eux pour la France.

Madame Murat, demeurée seule, montra une présence d'esprit admirable. Les Autrichiens étaient au moment de paraître : dans le passage d'une autorité à l'autre un intervalle d'anarchie pouvait être rempli de désordres. La Régente ne précipite point sa retraite ; elle laisse le soldat allemand occuper la ville et fait pendant la nuit éclairer ses galeries. Le peuple, apercevant du dehors la lumière, pensant que la Reine est encore là, reste tranquille. Cependant Caroline sort par un escalier secret et s'embarque. Assise à la poupe du vaisseau, elle voyait sur la rive resplendir illuminé le palais désert dont elle s'éloignait, image du rêve brillant qu'elle avait eu pendant son sommeil dans la région des fées.

Caroline rencontra la frégate qui ramenait Ferdinand. Le vaisseau de la Reine fugitive fit le salut, le vaisseau du Roi rappelé ne le rendit pas : la prospérité ne reconnait pas l'adversité sa sœur. Ainsi les illusions évanouies

pour les uns recommencent pour les autres; ainsi se croisent dans les vents et sur les flots les inconstantes destinées humaines; riantes ou funestes, le même abîme les porte et les engloutit.

Murat accomplissait ailleurs sa course. Le 25 mai 1815, à dix heures du soir, il aborda au golfe Juan, où son beau-frère avait abordé. La fortune faisait jouer à Joachim la parodie de Napoléon. Celui-ci ne croyait pas à la force du malheur et au secours qu'il apporte aux grandes ames: il défendit au Roi détrôné l'accès de Paris; il mit au lazaret cet homme attaqué de la peste des vaincus; il le relégua dans une maison de campagne, appelée *Plaisance*, près de Toulon. Il eût mieux fait de moins redouter une contagion dont il avait été lui-même atteint: qui sait ce qu'un soldat comme Murat aurait pu changer à la bataille de Waterloo?

Le roi de Naples, dans son chagrin, écrivait à Fouché le 19 juillet 1815:

« Je répondrai, à ceux qui m'accusent d'avoir com-« mencé les hostilités trop tôt, qu'elles le furent sur la « demande formelle de l'Empereur, et que depuis trois « mois il n'a cessé de me rassurer sur ses sentiments, en « accréditant des ministres près de moi, en m'écrivant « qu'il comptait sur moi et qu'il ne m'abandonnerait « jamais. Ce n'est que lorsqu'on a vu que je venais de « perdre avec le trône les moyens de continuer la puis-« sante diversion qui durait depuis trois mois, qu'on « veut égarer l'opinion publique en insinuant que j'ai « agi pour mon propre compte et à l'insu de l'Empereur. »

Il y eut dans le monde une femme généreuse et belle; lorsqu'elle arriva à Paris, madame Récamier la reçut et ne l'abandonna point dans des temps de malheur. Parmi les papiers qu'elle a laissés, on a trouvé deux lettres de Murat du mois de juin 1815; elles sont utiles à l'histoire.

« 6 juin 1815.

« J'ai perdu pour la France la plus belle existence: « j'ai combattu pour l'empereur; c'est pour sa cause que « mes enfants et ma femme sont en captivité. La patrie « est en danger, j'offre mes services; on en ajourne l'ac- « ceptation. Je ne sais si je suis libre ou prisonnier. Je « dois être enveloppé dans la ruine de l'empereur s'il « succombe, et on m'ôte les moyens de le servir et de « servir ma propre cause. J'en demande les raisons; on « répond obscurément et je ne puis me faire juge de « ma position. Tantôt je ne puis me rendre à Paris où « ma présence ferait tort à l'Empereur; je ne saurais « aller à l'armée où ma présence réveillerait trop l'at- « tention du soldat. Que faire? attendre: voilà ce qu'on « me répond. On me dit d'un autre côté qu'on ne me « pardonne pas d'avoir abandonné l'Empereur l'année « dernière, tandis que des lettres de Paris disaient quand « je combattais récemment pour la France: « *Tout le* « *monde ici est enchanté du Roi.* » L'Empereur m'é- « crivait: « *Je compte sur vous, comptez sur moi: je ne* « *vous abandonnerai jamais.* » Le roi Joseph m'écrivait: « *L'Empereur m'ordonne de vous écrire de vous porter* « *rapidement sur les Alpes.* » Et quand en arrivant je « lui témoigne des sentiments généreux, et que je lui « offre de combattre pour la France, je suis envoyé dans « les Alpes. Pas un mot de consolation n'est adressé « à celui qui n'eut jamais d'autre tort envers lui que « d'avoir trop compté sur des sentiments généreux, sen- « timents qu'il n'eut jamais pour moi.

« Mon amie, je viens vous prier de me faire connaî- « tre l'opinion de la France et de l'armée à mon égard. « Il faut savoir tout supporter, et mon courage me ren- « dra supérieur à tous les malheurs. Tout est perdu

« hors l'honneur: j'ai perdu le trône, mais j'ai conservé « toute ma gloire; je fus abandonné par mes soldats « qui furent victorieux dans tous les combats, mais je « ne fus jamais vaincu. La désertion de vingt mille hom- « mes me mit à la merci de mes ennemis; une barque « de pêcheur me sauva de la captivité, et un navire « marchand me jeta en trois jours sur les côtes de « France. »

« Sous Toulon, 18 juin 1815.

« Je viens de recevoir votre lettre. Il m'est impossi- « ble de vous dépeindre les différentes sensations qu'elle « m'a fait éprouver. J'ai pu un instant oublier mes mal- « heurs. Je ne suis occupé que de mon amie, dont l'a- « me noble et généreuse vient me consoler et me mon- « trer sa douleur. Rassurez-vous, tout est perdu, mais « l'honneur reste, ma gloire survivra à tous mes mal- « heurs, et mon courage saura me rendre supérieur à « toutes les rigueurs de ma destinée: n'ayez rien à « craindre de ce côté. J'ai perdu trône et famille sans « m'émouvoir; mais l'ingratitude m'a révolté. J'ai tout « perdu pour la France, pour son empereur, par son « ordre, et aujourd'hui il me fait un crime de l'avoir « fait. Il me refuse la permission de combattre et de me « venger, et je ne suis pas libre sur le choix de ma re- « traite: concevez-vous tout mon malheur? que faire? « quel parti prendre? Je suis Français et père: comme « Français, je dois servir ma patrie; comme père, je « dois aller partager le sort de mes enfants: l'honneur « m'impose le devoir de combattre et la nature me dit « que je dois être à mes enfants. A qui obéir? Ne puis- « je satisfaire à tous deux? Me sera-t-il permis d'écouter « l'un ou l'autre? Déjà l'Empereur me refuse des ar- « mées; et l'Autriche m'accordera-t-elle les moyens

« d'aller rejoindre mes enfants? les lui demanderai-je, « moi qui n'ai jamais voulu traiter avec ses ministres? « Voilà ma situation: donnez-moi des conseils. J'atten- « drai votre réponse, celle du duc d'Otrante et de Lu- « cien, avant de prendre une détermination. Consultez « bien l'opinion sur ce que l'on croit qu'il me convient « de faire, car je ne suis pas libre sur le choix de ma « retraite; on revient sur le passé et on me fait un cri- « me d'avoir, par ordre, perdu mon trône, quand ma « famille gémit dans la captivité. Conseillez-moi; écou- « tez la voix de l'honneur, celle de la nature, et, en juge « impartial, ayez le courage de m'écrire ce qu'il faut « que je fasse. J'attendrai votre réponse sur la route de « Marseille à Lyon. »

Laissant de côté les vanités personnelles et ces illusions qui sortent du trône, même d'un trône où l'on ne s'est assis qu'un moment, ces lettres nous apprennent quelle idée Murat se faisait de son beau-frère.

Bonaparte perd une seconde fois l'empire; Murat vagabonde sans asile sur ces mêmes plages qui ont vu errer la duchesse de Berri. Des contrebandiers consentent, le 22 août 1815, à le passer, lui et trois autres, à l'île de Corse. Une tempête l'accueille: la balancelle qui faisait le service entre Bastia et Toulon le reçoit à son bord. A peine a-t-il quitté son embarcation, qu'elle s'entr'ouvre. Surgi à Bastia le 25 août, il court se cacher au village de Vescovato, chez le vieux Colonna-Ceccaldi. Deux cents officiers le rejoignirent avec le général Franceschetti. Il marche sur Ajaccio: la ville maternelle de Bonaparte seule tenait encore pour son fils; de tout son empire, Napoléon ne possédait plus que son berceau. La garnison de la citadelle salue Murat, et le veut proclamer roi de Corse: il s'y refuse; il ne trouve d'égal à sa grandeur que le sceptre des Deux-Siciles. Son aide de

camp Mucirone lui apporte de Paris la décision de l'Autriche en vertu de laquelle il doit quitter le titre de roi et se retirer à volonté dans la Bohême ou la Moldavie. « Il est trop tard, répondit Joachim; mon cher Mu« cirone, le dé en est jeté. » Le 28 septembre, Murat cingle vers l'Italie; sept bâtiments étaient chargés de ses deux cent cinquante serviteurs: il avait dédaigné de tenir à royaume l'étroite patrie de l'homme immense; plein d'espoir, séduit par l'exemple d'une fortune au-dessus de la sienne, il partait de cette île d'où Napoléon était sorti pour prendre possession du monde: ce ne sont pas les mêmes lieux, ce sont les génies semblables qui produisent les mêmes destinées.

Une tempête disperse la flottille; Murat fut jeté le 8 octobre dans le golfe de Sainte-Euphémie, presque au moment où Bonaparte abordait le rocher de Sainte-Hélène.

De ses sept prames il ne lui en restait plus que deux, y compris la sienne. Débarqué avec une trentaine d'hommes, il essaie de soulever les populations de la côte; les habitants font feu sur sa troupe. Les deux prames gagnent le large; Murat était trahi. Il court à un bateau échoué; il essaie de le mettre à flot; le bateau reste immobile. Entouré et pris, Murat outragé du même peuple qui se tuait naguère à crier: « Vive le Roi Joachim! » est conduit au château de Pizzo. On saisit sur lui et ses compagnons des proclamations insensées: elles montraient de quels rêves les hommes se bercent jusqu'à leur dernier moment.

Tranquille dans sa prison, Murat disait: « Je ne gar« derai que mon royaume de Naples: mon cousin Fer« dinand conservera la seconde Sicile. » Et dans ce moment une commission militaire condamnait Murat à mort. Lorsqu'il apprit son arrêt, sa fermeté l'abandonna quel-

ques instants; il versa des larmes et s'écria: « Je suis Joa-« chim, Roi des Deux-Siciles! » Il oubliait que Louis XVI avait été Roi de France, le duc d'Enghien petit-fils du grand Condé, et Napoléon arbitre de l'Europe: la mort compte pour rien ce que nous fûmes.

Un prêtre est toujours un prêtre, quoi qu'on dise et qu'on fasse; il vient rendre à un cœur intrépide la force défaillie. Le 13 octobre 1815, Murat, après avoir écrit à sa femme, est conduit dans une salle du château de Pizzo, renouvelant dans sa personne romanesque les aventures brillantes ou tragiques du moyen âge. Douze soldats, qui peut-être avaient servi sous lui, l'attendaient disposés sur deux rangs. Murat voit charger les armes, refuse de se laisser bander les yeux, choisit lui-même, en capitaine expérimenté, le poste où les balles le peuvent mieux atteindre.

Couché en joue, au moment du feu il dit: « Soldats, « sauvez le visage; visez au cœur! » Il tombe tenant dans ses mains les portraits de sa femme et de ses enfants: ces portraits ornaient auparavant la garde de son épée. Ce n'était qu'une affaire de plus que le brave venait de vider avec la vie.

Les genres de mort différents de Napoléon et de Murat conservent les caractères de leur existence.

Murat si fastueux fut enterré sans pompe à Pizzo, dans une de ces églises chrétiennes dont le sein charitable reçoit miséricordieusement toutes les cendres.

MADAME RÉCAMIER REVIENT EN FRANCE. — LETTRE DE MADAME DE GENLIS.

Madame Récamier, revenant en France, traversa Rome au moment où le pape y rentrait. Dans une autre partie

de ces *Mémoires*, vous avez conduit Pie VII, mis en liberté à Fontainebleau, jusqu'aux portes de Saint-Pierre. Joachim, encore vivant, allait disparaître, et Pie VII reparaissait. Derrière eux, Napoléon était frappé: la main du conquérant laissait tomber le roi et relevait le pontife.

Pie VII fut reçu avec des cris qui ébranlaient les ruines de la ville des ruines. On dételа sa voiture, et la foule le traîna jusqu'aux degrés de l'église des Apôtres. Le Saint-Père ne voyait rien, n'entendait rien; ravi en esprit, sa pensée était loin de la terre; sa main se levait seulement sur le peuple par la tendre habitude des bénédictions. Il pénétra dans la basilique au bruit des fanfares, au chant du *Te Deum*, aux acclamations des Suisses de la religion de Guillaume Tell. Les encensoirs lui envoyaient des parfums qu'il ne respirait pas; il ne voulut point être porté sur le pavois à l'ombre du dais et des palmes; il marcha comme un naufragé accomplissant un vœu à Notre-Dame de Bon-Secours, et chargé par le Christ d'une mission qui devait renouveler la face de la terre. Il était vêtu d'une robe blanche; ses cheveux, restés noirs malgré le malheur et les ans, contrastaient avec la pâleur de l'anachorète. Arrivé au tombeau des Apôtres, il se prosterna: il demeura plongé, immobile et comme mort dans les abîmes des conseils de la Providence. L'émotion était profonde, des protestants témoins de cette scène pleuraient à chaudes larmes.

Quel sujet de méditations! Un prêtre infirme, caduc, sans force, sans défense, enlevé du Quirinal, transporté captif au fond des Gaules; un martyr qui n'attendait plus que sa tombe, délivré des mains de Napoléon qui pressait le globe, reprenant l'empire d'un monde indestructible quand les planches d'une prison d'outre-mer se préparaient pour ce formidable geôlier des peuples et des rois!

Pie VII survécut à l'empereur; il vit revenir au Vatican les chefs-d'œuvre, amis fidèles qui l'avaient accompagné dans son exil. Au retour de la persécution, le pontife septuagénaire, prosterné sous la coupole de Saint-Pierre, montrait à la fois toute la faiblesse de l'homme et la grandeur de Dieu.

En descendant les Alpes de la Savoie, madame Récamier trouva au Pont-de-Beauvoisin le drapeau blanc et la cocarde blanche. Les processions de la Fête-Dieu, parcourant les villages, semblaient être revenues avec le Roi très-chrétien. A Lyon, la voyageuse tomba au milieu d'une fête pour la Restauration. L'enthousiasme était sincère. A la tête des réjouissances paraissaient Alexis de Noailles et le colonel Clary, beau-frère de Joseph Bonaparte. Ce qu'on raconte aujourd'hui de la froideur et de la tristesse dont la légitimité fut accueillie à la première Restauration est une impudente menterie. La joie fut générale dans les diverses opinions, même parmi les conventionnels, même parmi les impérialistes, les soldats exceptés; leur noble fierté souffrait de ces revers. Aujourd'hui que le poids du gouvernement militaire ne se sent plus, que les vanités se sont réveillées, il faut nier les faits parce qu'ils ne s'arrangent pas avec les théories du moment. Il convient à un système que la nation ait reçu les Bourbons avec horreur, et que la Restauration ait été un temps d'oppression et de misère. Cela conduit à de tristes réflexions sur la nature humaine. Si les Bourbons avaient eu le goût et la force d'opprimer, ils se pouvaient flatter de conserver longtemps le trône. Les violences et les injustices de Bonaparte, dangereuses à son pouvoir en apparence, le servirent en effet : on s'épouvante des iniquités, mais on s'en forge une grande idée; on est disposé à regarder comme un être supérieur celui qui se place au-dessus des lois.

Madame de Staël, arrivée à Paris avant madame Récamier, lui avait écrit plusieurs fois; ce billet seul était parvenu à son adresse:

« Paris, 20 mai 1814.

« Je suis honteuse d'être à Paris sans vous, cher ange « de ma vie: je vous demande vos projets. Voulez-vous « que j'aille au-devant de vous à Coppet, où je vais res- « ter quatre mois? Après tant de souffrances, ma plus « douce perspective c'est vous, et mon cœur vous est à « jamais dévoué. Un mot sur votre départ et votre arri- « vée. J'attends ce mot pour savoir ce que je ferai. Je « vous écris à Rome, à Naples, etc. »

Madame de Genlis, qui n'avait jamais eu de rapports avec madame Récamier, s'empressa de s'approcher d'elle. Je trouve dans un passage l'expression d'un vœu qui, réalisé, eût épargné au lecteur mon récit.

« 11 octobre.

« Voilà, madame, le livre que j'ai eu l'honneur de vous « promettre. J'ai marqué les choses que je désire que « vous lisiez. . . . .
« . . . . Venez, madame, pour me conter « votre histoire *en ces termes*, comme on fait dans les « romans. Puis ensuite je vous demanderai de l'écrire « en forme de souvenirs qui seront remplis d'intérêt, « parce que dans la plus grande jeunesse vous avez été « jetée avec une figure ravissante, un esprit plein de fi- « nesse et de pénétration, au milieu de ces tourbillons d'er- « reurs et de folles; que vous avez tout vu, et qu'ayant « conservé, durant ces orages, des sentiments religieux, « une âme pure, une vie sans tache, un cœur sensible « et fidèle à l'amitié, n'ayant ni envie, ni passions haineu- « ses, vous peindrez tout avec les couleurs les plus

« vraies. Vous êtes un des phénomènes de ce temps-ci, « et certainement le plus aimable.

« Vous me montrerez *vos souvenirs;* ma vieille expé- « rience vous offrira quelques conseils, et vous ferez un « ouvrage utile et délicieux. N'allez pas me répondre: « *Je ne suis pas capable, etc., etc.;* je ne vous passerai « jamais des lieux communs; ils sont indignes de votre « esprit. Vous pouvez jeter sans remords les yeux sur « le passé; c'est en tout temps le plus beau des droits; « dans celui où nous sommes, c'est inappréciable. Pro- « fitez-en pour l'instruction de la jeune personne que « vous élevez; ce sera pour elle votre plus grand bien- « fait.

« Adieu, madame, permettez-moi de vous dire que je « vous aime et que je vous embrasse de toute mon ame. »

LETTRES DE BENJAMIN CONSTANT.

Maintenant que madame Récamier est rentrée dans Paris, je vais retrouver pendant quelque temps mes premiers guides.

La reine de Naples, inquiète des résolutions du congrès de Vienne, écrivit à madame Récamier pour qu'elle lui découvrît un homme capable de traiter des intérêts à Vienne. Madame Récamier s'adressa à Benjamin Constant, et le pria de rédiger un mémoire. Cette circonstance eut sur l'auteur de ce mémoire l'influence la plus malheureuse; un sentiment orageux fut la suite d'une entrevue. Sous l'empire de ce sentiment, Benjamin Constant, déjà violent antibonapartiste, comme on le voit dans *l'Esprit de conquête,* laissa déborder des opinions dont les événements changèrent bientôt le cours. De là

une réputation de mobilité politique funeste aux hommes d'État.

Madame Récamier, tout en admirant Bonaparte, était restée fidèle à sa haine contre l'oppresseur de nos libertés et contre l'ennemi de madame de Staël. Quant à ce qui la regardait elle-même, elle n'y pensait pas et elle eût fait bon marché de son exil. Les lettres que Benjamin Constant lui écrivit à cette époque serviront d'étude sinon du cœur humain, du moins de la tête humaine : on y voit tout ce que pouvait faire d'une passion un esprit ironique et romanesque, sérieux et poétique. Rousseau n'est pas plus véritable, mais il mêle à ses amours d'imagination une mélancolie sincère et une rêverie réelle.

ARTICLES DE BENJAMIN CONSTANT AU RETOUR DE BONAPARTE DE L'ÎLE D'ELBE.

Cependant Bonaparte était débarqué à Cannes; la perturbation de son approche commençait à se faire sentir. Benjamin Constant envoya ce billet à madame Récamier :

« Pardon si je profite des circonstances pour vous im-
« portuner; mais l'occasion est trop belle. Mon sort sera
« décidé dans quatre ou cinq jours sûrement; car quoi-
« que vous aimiez à ne pas le croire pour diminuer vo-
« tre intérêt, je suis certainement, avec Marmont, Cha-
« teaubriand et Lainé, l'un des quatre hommes les plus
« compromis de France. Il est donc certain que si nous
« ne triomphons pas, je serai dans huit jours ou pros-
« crit et fugitif, ou dans un cachot, ou fusillé. Accordez-
« moi donc, pendant les deux ou trois jours qui précé-
« deront la bataille, le plus que vous pourrez de votre
« temps et de vos heures. Si je meurs, vous serez bien

« aise de m'avoir fait ce bien, et vous seriez fâchée de « m'avoir affligé. Mon sentiment pour vous est ma vie; « un signe d'indifférence me fait plus de mal que ne « pourra le faire dans quatre jours mon arrêt de mort. « Et quand je sens que le danger est un moyen d'ob- « tenir de vous un signe d'intérêt, je n'en éprouve que « de la joie.

« Avez-vous été contente de mon article, et savez-vous « ce qu'on en dit? »

Benjamin Constant avait raison, il était aussi compromis que moi: attaché à Bernadotte, il avait servi contre Napoléon; il avait publié son écrit *De l'esprit de conquête*, dans lequel il traitait le *tyran* plus mal que je ne le traitais dans ma brochure *De Bonaparte et des Bourbons*. Il mit le comble à ses périls en parlant dans les gazettes.

Le 19 mars, au moment où Bonaparte était aux portes de la capitale, il fut assez ferme pour signer dans le *Journal des Débats* un article terminé par cette phrase: « Je « n'irai pas, misérable transfuge, me traîner d'un pouvoir « à l'autre, couvrir l'infamie par le sophisme, et balbutier « des mots profanes pour racheter une vie honteuse. »

Benjamin Constant écrivait à celle qui lui avait inspiré ces nobles sentiments: « Je suis bien aise que mon ar- « ticle ait paru, on ne peut au moins en soupçonner « aujourd'hui la sincérité. Voici un billet que l'on m'é- « crit après l'avoir lu: si j'en recevais un pareil d'une « autre, je serais gai sur l'échafaud. »

Madame Récamier s'est toujours reproché d'avoir eu, sans le vouloir, une pareille influence sur une destinée honorable. Rien en effet n'est plus malheureux que d'inspirer à des caractères mobiles ces résolutions énergiques qu'ils sont incapables de tenir.

Benjamin Constant démentit le 20 mars son article du 19. Après avoir fait quelques tours de roues pour

s'éloigner, il revint à Paris et se laissa prendre aux séductions de Bonaparte. Nommé conseiller d'État, il effaça ses pages généreuses en travaillant à la rédaction de *l'acte additionnel.*

Depuis ce moment il porta au cœur une plaie secrète; il n'aborda plus avec assurance la pensée de la postérité; sa vie attristée et défleurie n'a pas peu contribué à sa mort. Dieu nous garde de triompher des misères dont les natures les plus élevées ne sont point exemptes! Le ciel ne nous donne des talents qu'en y attachant des infirmités: expiations offertes à la sottise et à l'envie. Les faiblesses d'un homme supérieur sont ces victimes noires que l'antiquité sacrifiait aux dieux infernaux, et pourtant ils ne se laissent jamais désarmer.

MADAME DE KRUDENER. — LE DUC DE WELLINGTON.

Madame Récamier était restée en France pendant les Cent-Jours, où la reine Hortense l'invitait à demeurer; la reine de Naples lui offrait au contraire un asile en Italie. Les Cent-Jours passèrent. Madame de Krudener suivit les alliés arrivés de nouveau à Paris. Elle était tombée du roman dans le mysticisme; elle exercait un grand empire sur l'esprit de l'empereur de Russie.

Madame de Krudener logeait dans un hôtel du faubourg Saint-Honoré. Le jardin de cet hôtel s'étendait jusqu'aux Champs-Élysées. Alexandre arrivait *incognito* par une porte du jardin, et des conversations politico-religieuses finissaient par de ferventes prières. Madame de Krüdener m'avait invité à l'une de ces sorcelleries célestes: moi, l'homme de toutes les chimères, j'ai la haine de la déraison, l'abomination du nébuleux et le dédain des jongleries; on n'est pas parfait. La scène

m'ennuya; plus je voulais prier, plus je sentais la sécheresse de mon ame. Je ne trouvais rien à dire à Dieu, et le diable me poussait à rire. J'avais mieux aimé madame de Krudener lorsque, environnée de fleurs et habitante encore de cette chétive terre, elle composait *Valérie*. Seulement je trouvais que mon vieil ami M. Michaud, mêlé bizarrement à cette idylle, n'avait pas assez du berger, malgré son nom. Madame de Krudener, devenue séraphin, cherchait à s'entourer d'anges; la preuve en est dans ce billet charmant de Benjamin Constant à madame Récamier:

« Jeudi.

« Je m'acquitte avec un peu d'embarras d'une commission que madame de Krudener vient de me donner. Elle vous supplie de venir la moins belle que vous pourrez. Elle dit que vous éblouissez tout le monde, et que par-là toutes les ames sont troublées et toutes les attentions impossibles. Vous ne pouvez pas déposer votre charme; mais ne le rehaussez pas. Je pourrais ajouter bien des choses sur votre figure à cette occasion, mais je n'en ai pas le courage. On peut être ingénieux sur le charme qui plaît, mais non sur celui qui tue. Je vous verrai tout à l'heure; vous m'avez indiqué cinq heures, mais vous ne rentrerez qu'à six, et je ne pourrai vous dire un mot. Je tâcherai pourtant d'être aimable encore cette fois. »

Le duc de Wellington ne prétendait-il pas aussi à l'honneur d'attirer un regard de Juliette? Un de ses billets que je transcris n'a de curieux que la signature:

« A Paris, ce 13 janvier.

« J'avoue, madame, que je ne regrette pas beaucoup que les affaires m'empêchent de passer chez vous après

« dîner, puisque, à chaque fois que je vous vois, je vous « quitte plus pénétré de vos agréments et moins disposé « à donner mon attention *à la politique!!!*

« Je passerai chez vous demain à mon retour de chez « l'abbé Sicard, en cas que vous vous y trouvassiez et « malgré l'effet que ces visites dangereuses produisent « sur moi.

« Votre très-fidèle serviteur,

« WELLINGTON. »

A son retour de Waterloo, entrant chez madame Récamier, le duc de Wellington s'écria: « Je l'ai bien « battu! » Dans un cœur français, son succès lui aurait fait perdre la victoire, eût-il pu jamais y prétendre.

JE RETROUVE MADAME RÉCAMIER. — MORT DE MADAME DE STAEL.

Ce fut à une douloureuse époque pour l'illustration de la France que je retrouvai madame Récamier; ce fut à l'époque de la mort de madame de Staël. Rentrée à Paris après les *Cent-Jours*, l'auteur de *Delphine* était revenue souffrante; je l'avais revue chez elle et chez madame la duchesse de Duras. Peu à peu son état empirant, elle fut obligée de garder le lit. Un matin j'étais allé chez elle rue Royale; les volets des fenêtres étaient aux deux tiers fermés; le lit, rapproché du mur du fond de la chambre, ne laissait qu'une ruelle à gauche; les rideaux, retirés sur les tringles, formaient deux colonnes au chevet. Madame de Staël, à demi assise, était soutenue par des oreillers. Je m'approchai, et quand mon œil se fut un peu accoutumé à l'obscurité, je distinguai la malade. Une fièvre ardente animait ses joues. Son beau regard me rencontra dans les ténèbres, et elle me dit:

« *Bonjour, my dear Francis.* Je souffre, mais cela « ne m'empêche pas de vous aimer. » Elle étendit sa main que je pressai et baisai. En relevant la tête, j'aperçus au bord opposé de la couche, dans la ruelle, quelque chose qui se levait blanc et maigre: c'était M. de Rocca, le visage défait, les joues creuses, les yeux brouillés, le teint indéfinissable; il se mourait; je ne l'avais jamais vu, et ne l'ai jamais revu. Il n'ouvrit pas la bouche; il s'inclina en passant devant moi; on n'entendait point le bruit de ses pas: il s'éloigna à la manière d'une ombre. Arrêtée un moment à la porte, *la nueuse idole frôlant les doigts* se retourna vers le lit pour ajourner madame de Staël. Ces deux spectres qui se regardaient en silence, l'un debout et pâle, l'autre assis et coloré d'un sang prêt à redescendre et à se glacer au cœur, faisaient frissonner.

Peu de jours après, madame de Staël changea de logement. Elle m'invita à dîner chez elle, rue Neuve-des-Mathurins: j'y allai; elle n'était point dans le salon et ne put même assister au dîner; mais elle ignorait que l'heure fatale était si proche. On se mit à table. Je me trouvai assis auprès de madame Récamier. Il y avait douze ans que je ne l'avais rencontrée, et encore ne l'avais je aperçue qu'un moment. Je ne la regardais point, elle ne me regardait pas; nous n'échangions pas une parole. Lorsque, vers la fin du dîner, elle m'adressa timidement quelques paroles sur la maladie de madame de Staël, je tournai un peu la tête et je levai les yeux. Je craindrais de profaner aujourd'hui par la bouche de mes années un sentiment qui conserve dans ma mémoire toute sa jeunesse, et dont le charme s'accroît à mesure que ma vie se retire. J'écarte mes vieux jours pour découvrir derrière ces jours des apparitions célestes, pour entendre du bas de l'abîme les harmonies d'une région plus heureuse.

Madame de Staël mourut. Le dernier billet qu'elle écrivit à madame de Duras était tracé en grandes lettres dérangées comme celles d'un enfant. Un mot affectueux s'y trouvait pour *Francis*. Le talent qui expire saisit davantage que l'individu qui meurt: c'est une désolation générale dont la société est frappée; chacun au même moment fait la même perte.

Avec madame de Staël s'abattit une partie considérable du temps où j'ai vécu: telles de ces brèches, qu'une intelligence supérieure en tombant forme dans un siècle, ne se referment jamais. Sa mort fit sur moi une impression particulière à laquelle se mêlait une sorte d'étonnement mystérieux: c'était chez cette femme illustre que j'avais connu madame Récamier, et, après de longs jours de séparation, madame de Staël réunissait deux personnes voyageuses devenues presque étrangères l'une à l'autre: elle leur laissait à un repas funèbre son souvenir et l'exemple de son attachement immortel.

J'allai voir madame Récamier rue Basse-du-Rempart, et ensuite rue d'Anjou. Quand on s'est rejoint à sa destinée, on croit ne l'avoir jamais quittée: la vie, selon l'opinion de Pythagore, n'est qu'une réminiscence. Qui, dans le cours de ses jours, ne se remémore quelques petites circonstances indifférentes à tous, hors à celui qui se les rappelle? A la maison de la rue d'Anjou il y avait un jardin, dans ce jardin un berceau de tilleuls entre les feuilles desquels j'apercevais un rayon de lune, lorsque j'attendais madame Récamier: ne me semble-t-il pas que ce rayon est à moi, et que si j'allais sous les mêmes abris, je le retrouverais? Je ne me souviens guère du soleil que j'ai vu briller sur bien des fronts.

L'ABBAYE AUX BOIS.

J'étais au moment d'être obligé de vendre *la Vallée aux Loups* que madame Récamier avait louée de moitié avec M. de Montmorency.

De plus en plus éprouvée par la fortune, madame Récamier se retira bientôt à l'Abbaye aux Bois.

La duchesse d'Abrantès parle ainsi de cette demeure :

« L'Abbaye aux Bois avec toutes ses dépendances, ses « beaux jardins, ses vastes cloîtres dans lesquels jouaient « de jeunes filles de tous les âges, au regard insou- « cieux, à la parole folâtre, l'Abbaye aux Bois n'était « connue que comme une sainte demeure à laquelle une « famille pouvait confier son espoir, encore ne l'était- « elle que par les mères ayant un intérêt au delà de sa « haute muraille. Mais, une fois que la sœur Marie avait « fermé la petite porte surmontée d'un attique, limite du « saint domaine, on traversait la grande cour qui sépare « le couvent de la rue, non-seulement comme un ter- « rain neutre, mais étranger.

« Aujourd'hui il n'en va pas ainsi : le nom de l'Ab- « baye aux Bois est devenu populaire ; sa renommée est « générale et familière à toutes les classes. La femme qui « y vient pour la première fois en disant à ses gens : « A « l'Abbaye aux Bois, » est sûre de n'être pas questionnée « par eux pour savoir de quel côté ils doivent tourner.

« . . . .

« D'où lui est venue, en aussi peu de temps, une re- « nommée si positive, une illustration si connue ? Voyez- « vous deux petites fenêtres tout en haut, dans les com- « bles, là, au-dessus des larges fenêtres du grand esca- « lier ? c'est une des petites chambres de la maison. Eh « bien ! c'est pourtant dans son enceinte que la renom-

« mée de *l'Abbaye aux Bois* a pris naissance, c'est de « là qu'elle est descendue, qu'elle est devenue populaire. « Et comment ne l'aurait-elle pas été lorsque toutes les « classes de la société savaient que dans cette chambre « habitait un être dont la vie était déshéritée de toutes « les joies, et qui néanmoins avait des paroles conso- « lantes pour tous les chagrins, des mots magiques pour « adoucir toutes les douleurs, des secours pour toutes « les infortunes?

« Lorsque du fond de sa prison Couder entrevit l'é- « chafaud [1], quelle fut la pitié qu'il invoqua? « Va chez « madame Récamier, dit-il à son frère, dis-lui que je « suis innocent devant Dieu.... elle comprendra ce té- « moignage.... » et Couder fut sauvé. Madame Récamier « associa à son action libérale cet homme qui possède « en même temps le talent et la bonté: M. Ballanche se- « conda ses démarches, et l'échafaud dévora une victime « de moins.

« C'était presque une merveille présentée à l'étude de « l'esprit humain que cette petite cellule dans laquelle « une femme, dont la réputation est plus qu'européenne, « était venue chercher du repos et un asile convenable. « Le monde est ordinairement oublieux de ceux qui ne « le convient plus à leurs festins; il ne le fut pas pour « celle qui, jadis au milieu de ses joies, écoutait encore « plus une plainte que l'accent du plaisir. Non-seule- « ment la petite chambre du troisième de l'Abbaye aux « Bois fut toujours le but des courses des amis de ma- « dame Récamier; mais comme si le prestigieux pouvoir « d'une fée eût adouci la raideur de la montée, ces mê- « mes étrangers, qui réclamaient comme une faveur « d'être admis dans l'élégant hôtel de la Chaussée d'An- « tin, sollicitaient encore la même grâce. C'était pour

[1] Il était compromis dans l'affaire de Bories.

« eux un spectacle vraiment aussi remarquable qu'au-
« cune rareté de Paris, de voir, dans un espace de dix
« pieds sur vingt, toutes les opinions, réunies sous une
« même bannière, marcher en paix et se donner presque
« la main. Le vicomte de Chateaubriand racontait à Ben-
« jamin Constant les merveilles inconnues de l'Améri-
« que. Matthieu de Montmorency, avec cette urbanité
« personnelle à lui-même, cette politesse chevaleresque
« de tout ce qui porte son nom, était aussi respectueu-
« sement attentif pour madame Bernadotte allant régner
« en Suède, qu'il l'aurait été pour la sœur d'Adélaïde
« de Savoie, fille d'Humbert aux blanches mains, cette
« veuve de Louis-le-Gros qui avait épousé un de ses an-
« cêtres. Et l'homme des temps féodaux n'avait aucune
« parole amère pour l'homme des jours libres.

« Assises à côté l'une de l'autre sur le même divan,
« la duchesse du faubourg Saint-Germain devenait polie
« pour la duchesse impériale; rien n'était heurté dans
« cette cellule unique. Lorsque je revis madame Réca-
« mier dans cette chambre, je revenais à Paris, d'où j'a-
« vais été longtemps absente. C'était un service que
« j'avais à lui demander et j'allais à elle avec confiance.
« Je savais bien par des amis communs à quel degré de
« force s'était porté son courage; mais j'en manquais
« en la voyant là, sous les combles, aussi paisible, aussi
« calme que dans les salons dorés de la rue du Mont-
« Blanc.

« Eh quoi! me dis-je, toujours des souffrances! Et mon
« œil humide s'arrêtait sur elle avec une expression
« qu'elle dut comprendre. Hélas! mes souvenirs fran-
« chissaient les années, ressaisissaient le passé! Toujours
« battue de l'orage, cette femme, que la renommée avait
« placée tout en haut de la couronne de fleurs du siè-
« cle, depuis dix ans voyait sa vie entourée de dou-

« leurs, dont le choc frappait à coups redoublés sur son « cœur et la tuait !....

« Lorsque, guidée par d'anciens souvenirs et un at- « trait constant, je choisis l'Abbâye aux Bois pour mon « asile, la petite chambre du troisième n'était plus ha- « bitée par celle que j'aurais été y chercher : madame « Récamier occupait alors un appartement plus spa- « cieux. C'est là que je l'ai vue de nouveau. La mort « avait éclairci les rangs des combattants autour d'elle, « et, de tous ces champions politiques, M. de Chateau- « briand était, parmi ses amis, presque le seul qui eût « survécu. Mais vint à sonner aussi pour lui l'heure des « mécomptes et de l'ingratitude royale. Il fut sage; il « dit adieu à ces faux semblants de bonheur et aban- « donna l'incertaine puissance tribunitienne pour en res- « saisir une plus positive.

« On a déjà vu que dans ce salon de l'Abbaye aux « Bois il s'agite d'autres intérêts que des intérêts litté- « raires, et que ceux qui souffrent peuvent tourner vers « lui un regard d'espérance. Dans l'occupation constante « où je suis depuis quelques mois de ce qui a rapport à « la famille de l'empereur, j'ai trouvé quelques docu- « ments qui ne me paraissent pas hors d'œuvre en ce « moment.

« La Reine d'Espagne se trouvait dans l'obligation « absolue de rentrer en France. Elle écrivit à madame « Récamier pour la prier de s'intéresser à la demande « qu'elle faisait de venir à Paris. M. de Chateaubriand « était alors au ministère, et la Reine d'Espagne, con- « naissant la loyauté de son caractère, avait toute con- « fiance dans la réussite de sa sollicitation. Cependant « la chose était difficile, parce qu'il y avait une loi qui « frappait toute cette famille malheureuse, même dans « ses membres les plus vertueux. Mais M. de Chateau-

« briand avait en lui ce sentiment d'une noble pitié pour « le malheur, qui lui fit écrire plus tard ces mots tou- « chants:

Sur le compte des grands je ne suis pas suspect:
Leurs malheurs seulement attirent mon respect.
Je hais ce Pharaon, que l'éclat environne;
Mais s'il tombe, à l'instant j'honore sa couronne;
Il devient, à mes yeux, roi par l'adversité;
Des pleurs je reconnais l'auguste autorité:
Courtisan du malheur, etc., etc.

« M. de Chateaubriand écouta les intérêts d'une per- « sonne malheureuse; il interrogea son devoir, qui ne « lui imposa pas la crainte de redouter une faible fem- « me, et, deux jours après la demande qui lui fut adres- « sée, il écrivit à madame Récamier que madame Joseph « Bonaparte pouvait rentrer en France, demandant où « elle était, afin de lui adresser par M. Durand de Ma- « reuil, notre ministre alors à Bruxelles, la permission « de venir à Paris sous le nom de la comtesse de Ville- « neuve. Il écrivit en même temps à M. de Fagel.

« J'ai rapporté ce fait avec d'autant plus de plaisir « qu'il honore à la fois celle qui demande et le ministre « qui oblige: l'une par sa noble confiance, l'autre par « sa noble humanité. »

Madame d'Abrantès loue beaucoup trop ma conduite, qui ne valait même pas la peine d'être remarquée; mais comme elle ne raconte pas tout sur l'Abbaye aux Bois, je vais suppléer à ce qu'elle a oublié ou omis:

Le capitaine Roger, autre Couder, avait été condamné à mort. Madame Récamier m'avait associé à son œuvre pie pour le sauver. Benjamin Constant était également intervenu en faveur de ce compagnon de Caron, et il

avait remis au frère du condamné la lettre suivante pour madame Récamier:

« Je ne me pardonnerais pas, madame, de vous importuner toujours, mais ce n'est pas ma faute s'il y « a sans cesse des condamnation à mort. Cette lettre vous « sera remise par le frère du malheureux Roger, con- « damné avec Caron. C'est l'histoire la plus odieuse et « la plus connue. Le nom seul mettra M. de Chateau- « briand au fait. Il est assez heureux pour être à la fois « le premier talent du ministère et le seul ministre sous « lequel le sang n'ait pas coulé. Je n'ajoute rien; je m'en « remets à votre cœur. Il est bien triste de n'avoir pres- « que à vous écrire que pour des affaires douloureuses; « mais vous me pardonnez, je le sais, et je suis sûr que « vous ajouterez un malheureux de plus à la nombreuse « liste de ceux que vous avez sauvés.

« Mille tendres respects.

« B. CONSTANT.

« Paris, 1er mars 1823. »

Quand le capitaine Roger fut mis en liberté, il s'empressa de témoigner sa reconnaissance à ses bienfaiteurs. Un après-dîner j'étais chez madame Récamier, comme de coutume: tout à coup apparaît cet officier. Il nous dit, avec un accent du midi: « Sans votre in- « tercession ma tête roulait sur l'échafaud. « Nous étions stupéfaits, car nous avions oublié nos mérites; il s'écriait rouge comme un coq: « Vous ne vous souvenez pas?... « Vous ne vous souvenez pas?... » Nous faisions vainement mille excuses de notre peu de mémoire: il partit, entre-choquant les éperons de ses bottes, furieux de ce que nous ne nous souvenions pas de notre bonne action, comme s'il eût eu à nous reprocher sa mort.

Vers cette époque Talma demanda à madame Récamier à me rencontrer chez elle pour s'entendre avec

moi sur quelques vers de l'*Othello* de Ducis, qu'on ne lui permettait pas de dire tels qu'ils étaient. Je laissai les dépêches et je courus au rendez-vous; je passai la soirée à refaire, avec le moderne Roscius, les vers malencontreux: il me proposait un changement, je lui en proposais un autre; nous rimions à l'envi; nous nous retirions à la croisée ou dans un coin pour tourner et retourner un hémistiche. Nous eûmes beaucoup de peine à tomber d'accord pour le sens ou pour l'harmonie. Il eût été assez curieux de me voir, moi, ministre de Louis XVIII, lui, Talma, roi de la scène, oubliant ce que nous pouvions être, jouter de verve en donnant au diable la censure et toutes les grandeurs du monde. Mais si Richelieu faisait représenter ses drames en lâchant Gustave-Adolphe sur l'Allemagne, ne pouvais-je pas, humble secrétaire d'État, m'occuper des tragédies des autres en allant chercher l'indépendance de la France à Madrid?

Madame la duchesse d'Abrantès, dont j'ai salué le cercueil dans l'église de Chaillot n'a peint que la demeure *habitée* de madame Récamier; je parlerai de l'asile *solitaire*. Un corridor noir séparait deux petites pièces. Je prétendais que ce vestibule était éclairé d'un jour doux. La chambre à coucher était ornée d'une bibliothèque, d'une harpe, d'un piano, du portrait de madame de Staël et d'une vue de Coppet au clair de lune; sur les fenêtres étaient des pots de fleurs. Quand, tout essoufflé après avoir grimpé trois étages, j'entrais dans la cellule aux approches du soir, j'étais ravi: la plongée des fenêtres était sur le jardin de l'Abbaye, dans la corbeille verdoyante duquel tournoyaient des religieuses et couraient des pensionnaires. La cime d'un acacia arrivait à la hauteur de l'œil. Des clochers pointus coupaient le ciel et l'on apercevait à l'horizon les collines de Sèvres. Le so-

leil couchant dorait le tableau et entrait par les fenêtres ouvertes. Madame Récamier était à son piano; l'*angelus* tintait: les sons de la cloche, « qui semblait pleurer le « jour qui se mourait, » *il giorno pianger che si muore*, se mêlaient aux derniers accents de l'invocation à la nuit de *Romeo et Juliette* de Steibelt. Quelques oiseaux se venaient coucher dans les jalousies relevées de la fenêtre; je rejoignais au loin le silence et la solitude, pardessus le tumulte et le bruit d'une grande cité.

Dieu, en me donnant ces heures de paix, me dédommageait de mes heures de trouble; j'entrevoyais le prochain repos que croit ma foi, que mon espérance appelle. Agité au dehors par les occupations politiques ou dégoûté par l'ingratitude des cours, la placidité du cœur m'attendait au fond de cette retraite, comme le frais des bois au sortir d'une plaine brûlante. Je retrouvais le calme auprès d'une femme de qui la sérénité s'étendait autour d'elle sans que cette sérénité eût rien de trop égal, car elle passait au travers d'affections profondes. Hélas! les hommes que je rencontrais chez madame Récamier, Matthieu de Montmorency, Camille Jordan, Benjamin Constant, le duc de Laval, ont été rejoindre Hingant, Joubert, Fontanes, autres absents d'une autre société absente. Parmi ces amitiés successives se sont élevés de jeunes amis, rejetons printaniers d'une vieille forêt où la coupe est éternelle. Je les prie, je prie M. Ampère qui lira ceci quand j'aurai disparu, je leur demande à tous de me conserver quelque souvenir: je leurs remets le fil de la vie dont Lachésis laisse échapper le bout sur mon fuseau. Mon inséparable camarade de route, M. Ballanche, s'est trouvé seul au commencement et à la fin de ma carrière; il a été témoin de mes liaisons rompues par le temps, comme j'ai été témoin des siennes entraînées par le Rhône: les fleuves minent toujours leurs bords.

Le malheur de mes amis a souvent penché sur moi, et je ne me suis jamais dérobé au fardeau sacré: le moment de la rémunération est arrivé; un attachement sérieux daigne m'aider à supporter ce que leur multitude ajoute de pesanteur à des jours mauvais. En approchant de ma fin, il me semble que tout ce qui m'a été cher, m'a été cher dans madame Récamier, et qu'elle était la source cachée de mes affections. Mes souvenirs de divers âges, ceux de mes songes comme ceux de mes réalités, se sont pétris, mêlés, confondus, pour faire un composé de charmes et de douces souffrances dont elle est devenue la forme visible. Elle règle mes sentiments, de même que l'autorité du ciel a mis le bonheur, l'ordre et la paix dans mes devoirs.

Je l'ai suivie, la voyageuse, par le sentier qu'elle a foulé à peine; je la devancerai bientôt dans une autre patrie. En se promenant au milieu de ces *Mémoires*, dans les détours de la basilique que je me hâte d'achever, elle pourra rencontrer la chapelle qu'ici je lui dédie; il lui plaira peut-être de s'y reposer: j'y ai placé son image.

Revu le 22 février 1845.

AMBASSADE DE ROME.

TROIS ESPÈCES DE MATÉRIAUX. — JOURNAL DE ROUTE.

Le livre précédent, que je viens d'écrire en 1839, rejoint ce livre de mon ambassade de Rome, écrit en 1828 et 1829, il y a dix ans. Mes *Mémoires*, comme Mémoires, ont gagné au récit de la vie de madame Récamier; d'autres personnages ont été amenés sur la scène; on a vu Naples sous Murat, Rome sous Bonaparte,

le Pape délivré revenu à Saint-Pierre; des lettres inédites de madame de Staël, de Benjamin Constant, de Canova, de Laharpe, de madame de Genlis, de Lucien Bonaparte, de Moreau, de Bernadotte, de Murat, sont conservées; des récits de Benjamin Constant le montrent sous un jour nouveau. J'ai introduit le lecteur dans un petit *canton détourné* de l'empire, tandis que cet empire accomplissait son mouvement universel; je me trouve maintenant conduit à mon ambassade de Rome. On aura été délassé de moi par la distraction d'un sujet étranger: c'est tout profit pour le lecteur.

Pour ce livre de mon ambassade de Rome, les matériaux ont abondé; ils sont de trois sortes:

Les premiers contiennent l'histoire de mes sentiments intimes et de ma vie privée racontée dans les lettres adressées à madame Récamier.

Les seconds exposent ma vie publique; ce sont mes dépêches.

Les troisièmes sont un mélange de détails historiques sur les papes, sur l'ancienne société de Rome, sur les changements arrivés de siècles en siècles dans cette société, etc.

Parmi ces investigations se trouvent des pensées et des descriptions, fruit de mes promenades. Tout cela a été écrit dans l'espace de sept mois, temps de la durée de mon ambassade au milieu des fêtes ou des occupations sérieuses [1]. Néanmoins, ma santé était altérée: je ne pouvais lever les yeux sans éprouver des éblouissements; pour admirer le ciel, j'étais obligé de le placer autour de moi, en montant au haut d'un palais ou d'une colline. Mais je guéris la lassitude du corps par l'applica-

[1] En relisant ces manuscrits, j'ai seulement ajouté quelques passages d'ouvrages publiés postérieurement à la date de mon ambassade de Rome.

tion de l'esprit: l'exercice de ma pensée renouvelle mes forces physiques; ce qui tuerait un autre homme me fait vivre.

Au revu de tout cela, une chose m'a frappé: à mon arrivée dans la ville éternelle, je sens une certaine déplaisance, et je crois un moment que tout est changé; peu à peu la fièvre des ruines me gagne, et je finis, comme mille autres voyageurs, par adorer ce qui m'avait laissé froid d'abord. La nostalgie est le regret du pays natal: aux rives du Tibre on a aussi le *mal du pays*, mais il produit un effet opposé à son effet accoutumé: on est saisi de l'amour des solitudes et du dégoût de la patrie. J'avais déjà éprouvé ce *mal* lors de mon premier séjour, et j'ai pu dire:

Agnosco veteris vestigia flammæ.

Vous savez qu'à la formation du ministère Martignac le seul nom de l'Italie avait fait disparaître le reste de mes répugnances, mais je ne suis jamais sûr de mes dispositions en matière de joie: je ne fus pas plutôt parti avec madame de Chateaubriand que ma tristesse naturelle me rejoignit en chemin. Vous allez vous en convaincre par mon journal de route:

« **Lausanne, 22 septembre 1828.**

« J'ai quitté Paris le 16 de ce mois: j'ai passé le 17 à « Villeneuve-sur-Yonne: que de souvenirs! Joubert a « disparu; le château abandonné de Passy a changé de « maître; il m'a été dit: « Soyez la cigale des nuits. » « *Esto cicada noctium.* »

« **Arona, 25 septembre.**

« Arrivé à Lausanne le 22, j'ai suivi la route par la« quelle ont disparu deux autres femmes qui m'avaient

« voulu du bien et qui, dans l'ordre de la nature, me « devaient survivre: l'une, madame la marquise de Custines, est venue mourir à Bex; l'autre, madame la « duchesse de Duras, il n'y a pas encore un an, courait « au Simplon, fuyant devant la mort qui l'atteignit à « Nice.

Noble Clara, digne et constante amie,
Ton souvenir ne vit plus en ces lieux;
De ce tombeau l'on détourne les yeux,
Ton nom s'efface et le monde t'oublie!

« Le dernier billet que j'ai reçu de madame de Duras « fait sentir l'amertume de cette dernière goutte de la « vie qu'il nous faudra tous épuiser:

« Nice, 14 novembre 1828.

« Je vous ai envoyé un *asclepias carnata:* c'est un laurier grimpant de pleine terre qui ne craint pas le froid « et qui a une fleur rouge comme le camélia, qui sent « excellent; mettez-le sous les fenêtres de la bibliothèque du Bénédictin.

« Je vous dirai un mot de mes nouvelles: c'est toujours la même chose; je languis sur mon canapé toute « la journée, c'est-à-dire tout le temps où je ne suis pas « en voiture ou à marcher dehors; ce que je ne puis « faire au delà d'une demi-heure. Je rêve au passé; ma « vie a été si agitée, si variée, que je ne puis dire que « j'éprouve un violent ennui: si je pouvais seulement « coudre ou faire de la tapisserie, je ne me trouverais « pas malheureuse. Ma vie présente est si éloignée de « ma vie passée, qu'il me semble que je lis des mémoires, ou que je regarde un spectacle. »

« Ainsi, je suis rentré dans l'Italie privé de mes appuis, comme j'en sortis il y a vingt-cinq ans. Mais à

« cette première époque je pouvais réparer mes pertes;
« aujourd'hui qui voudrait s'associer à quelques vieux
« jours? Personne ne se soucie d'habiter une ruine.

« Au village même du Simplon, j'ai vu le premier
« sourire d'une heureuse aurore. Les rochers, dont la
« base s'étendait noircie à mes pieds, resplendissaient
« de rose au haut de la montagne, frappés des rayons
« du soleil. Pour sortir des ténèbres, il suffit de s'élever
« vers le ciel.

« Si l'Italie avait déjà perdu pour moi de son éclat
« lors de mon voyage à Vérone en 1822, dans cette an-
« née 1828 elle m'a paru encore plus décolorée; j'ai me-
« suré les progrès du temps. Appuyé sur le balcon de
« l'auberge à Arona, je regardais les rivages du lac Ma-
« jeur, peints de l'or du couchant et bordés de flots d'a-
« zur. Rien n'était doux comme ce paysage que le châ-
« teau bordait de ses créneaux. Ce spectacle ne me por-
« tait ni plaisir ni sentiment. Les années printanières
« marient à ce qu'elles voient leurs espérances; un jeune
« homme va errant avec ce qu'il aime, ou avec les sou-
« venirs du bonheur absent. S'il n'a aucun lien, il en
« cherche; il se flatte à chaque pas de trouver quelque
« chose; des pensées de félicité le suivent: cette dispo-
« sition de son ame se réfléchit sur les objets.

« Au surplus, je m'aperçois moins du rapetissement
« de la société actuelle lorsque je me trouve seul. Laissé
« à la solitude dans laquelle Bonaparte a laissé le monde,
« j'entends à peine les générations débiles qui passent
« et vagissent au bord du désert. »

« Bologne, 28 septembre 1828.

« A Milan, en moins d'un quart d'heure, j'ai compté
« dix-sept bossus passant sous la fenêtre de mon auber-
« ge. La schlague allemande a déformé la jeune Italie.

« J'ai vu dans son sépulcre saint Charles Boromée « dont je venais de toucher la crèche à Arona. Il com« ptait deux cent quarante-quatre années de mort. Il n'é« tait pas beau.

« A Borgo San Donnino, madame de Chateaubriand « est accourue dans ma chambre au milieu de la nuit: « elle avait vu tomber ses robes et son chapeau de paille « des chaises où ils étaient suspendus. Elle en avait con« clu que nous étions dans une auberge hantée des es« prits ou habitée par des voleurs. Je n'avais éprouvé « aucune commotion dans mon lit; il était pourtant vrai « qu'un tremblement de terre s'était fait sentir dans « l'Apennin: ce qui renverse les cités peut faire tomber « les vêtements d'une femme. C'est ce que j'ai dit à ma« dame de Chateaubriand; je lui ai dit aussi que j'avais « traversé sans accident en Espagne, dans la Vega du « Xenil, un village culbuté la veille par une secousse « souterraine. Ces hautes consolations n'ont pas eu le « moindre succès, et nous nous sommes empressés de « quitter cette caverne d'assassins.

« La suite de ma course m'a montré partout la fuite « des hommes et l'inconstance des fortunes. A Parme, « j'ai trouvé le portrait de la veuve de Napoléon; cette « fille des Césars est maintenant la femme du comte de « Nieperg; cette mère du fils du conquérant a donné « des frères à ce fils: elle fait garantir les dettes qu'elle « entasse par un petit Bourbon qui demeure à Lucques, « et qui doit, s'il y a lieu, hériter du duché de Parme.

« Bologne me semble moins désert qu'à l'époque de mon « premier voyage. J'y ai été reçu avec les honneurs dont « on assomme les ambassadeurs. J'ai visité un beau cime« tière: je n'oublie jamais les morts; c'est notre famille.

« Je n'avais jamais si bien admiré les Carrache qu'à « la nouvelle galerie de Bologne. J'ai cru voir la sainte

« Cécile de Raphaël pour la première fois, tant elle était « plus divine qu'au Louvre, sous notre ciel barbouillé « de suie. »

« Ravenne, 1er octobre 1828.

« Dans la Romagne, pays que je ne connaissais pas, « une multitude de villes, avec leurs maisons enduites « d'une chaux de marbre, sont perchées sur le haut de « diverses petites montagnes comme des compagnies de « pigeons blancs. Chacune de ces villes offre quelques « chefs-d'œuvre des arts modernes ou quelques monu- « ments de l'antiquité. Ce canton de l'Italie renferme « toute l'histoire romaine; il faudrait le parcourir Tite- « Live, Tacite et Suétone à la main.

« J'ai traversé Imola, évêché de Pie VII, et Faenza. A « Forli je me suis détourné de ma route pour visiter à « Ravenne le tombeau de Dante. En approchant du monu- « ment j'ai été saisi de ce frisson d'admiration que donne « une grande renommée, quand le maître de cette re- « nommée a été malheureux. Alfieri, qui avait sur le « front *il pallor della morte e la speranza*, se prosterna « sur ce marbre et lui adressa ce sonnet: *O gran Padre « Alighier!* Devant le tombeau je m'appliquais ce vers « du Purgatoire:

. . . . Frate,
Lo mondo è cieco, e tu vien ben da lui.

« Beatrice m'apparaissait; je la voyais telle qu'elle était « lorsqu'elle inspirait à son poëte le désir *de soupirer « et de mourir de pleurs:*

Di sospirare e di morir di pianto.

« O ma pieuse chanson, dit le père des muses moder- « nes, va pleurant à présent! va retrouver les femmes « et les jeunes filles à qui tes sœurs avaient accoutumé

« de porter la joie! Et toi, qui es fille de la tristesse, « va-t-en, inconsolée, demeurer avec Beatrice. »

« Et pourtant le créateur d'un nouveau monde de poé- « sie oublia Beatrice quand elle eut quitté la terre; il ne « la retrouva, pour l'adorer dans son génie, que quand « il fut détrompé. Beatrice lui en fait le reproche, lors- « qu'elle se prépare à montrer le ciel à son amant: « Je « l'ai soutenu (Dante), dit-elle aux puissances du para- « dis, je l'ai soutenu quelque temps par mon visage et « mes yeux d'enfant; mais quand je fus sur le seuil de « mon second âge et que je changeai de vie, il me quitta « et se donna à d'autres. »

« Dante refusa de rentrer dans sa patrie au prix d'un « pardon. Il répondit à l'un de ses parents: « Si pour re- « tourner à Florence il n'est d'autre chemin que celui « qui m'est ouvert, je n'y retournerai point. Je puis par- « tout contempler les astres et le soleil. » Dante dénia « ses jours aux Florentins, et Ravenne leur a dénié ses « cendres, alors même que Michel-Ange, génie ressuscité « du poëte, se promettait de décorer à Florence le mo- « nument funèbre de celui qui avait appris *come l'uom* « *s'eterna*.

« Le peintre du *Jugement dernier*, le sculpteur de « *Moïse*, l'architecte de la *Coupole de Saint-Pierre*, l'in- « génieur du *vieux bastion de Florence*, le poëte des *Son-* « *nets adressés à Dante*, se joignit à ses compatriotes et « appuya de ces mots la requête qu'ils présentèrent à « Léon X: « *Io, Michel Agnolo, scultore, il medesimo* « *a vostra santità supplico, offerendomi al divin poeta* « *fare la sepoltura sua condecente e in loco onorevole* « *in questa città.* »

« Michel Ange, dont le ciseau fut trompé dans son espé- « rance, eut recours à son crayon pour élever à cet « autre lui-même un autre mausolée. Il dessina les prin-

« cipaux sujets de la *Divina Commedia* sur les marges
« d'un exemplaire in-folio des œuvres du grand poëte;
« un navire, qui portait de Livourne à Civita-Vecchia ce
« double monument, fit naufrage.

« Je m'en revenais tout ému et ressentant quelque
« chose de cette commotion mêlée d'une terreur divine
« que j'éprouvai à Jérusalem, lorsque mon *cicerone* m'a
« proposé de me conduire à la maison de lord Byron.
« Eh! que me faisait Childe-Harold et la signora Giuc-
« cioli en présence de Dante et de Beatrice! Le malheur
« et les siècles manquent encore à Childe-Harold; qu'il
« attende l'avenir. Byron a été mal inspiré dans sa pro-
« phétie de Dante.

« J'ai retrouvé Constantinople à Saint-Vital et à Saint-
« Apollinaire. Honorius et sa poule ne m'importaient
« guère; j'aime mieux Placidie et ses aventures, dont le
« souvenir me revenait dans la basilique de Saint-Jean-
« Baptiste; c'est le roman chez les barbares. Théodoric
« reste grand, bien qu'il ait fait mourir Boëce. Ces Goths
« étaient d'une race supérieure; Amalasonte, bannie dans
« une île du lac de Bolsène, s'efforça, avec son ministre
« Cassiodore, de conserver ce qui restait de la civilisa-
« tion romaine. Les Exarques apportèrent à Ravenne la
« décadence de leur empire. Ravenne fut lombarde sous
« Astolphe; les Carlovingiens la rendirent à Rome. Elle
« devint sujette de son archevêque, puis elle se changea
« de république en tyrannie; finalement, après avoir été
« guelfe ou gibeline, après avoir fait partie des États
« Vénitiens, elle est retournée à l'Église sous le pape
« Jules II, et ne vit plus aujourd'hui que par le nom
« de Dante.

« Cette ville, que Rome enfanta dans son âge avancé,
« eut dès sa naissance quelque chose de la vieillesse de
« sa mère. A tout prendre, je vivrais bien ici; j'aimerais

« à aller à la colonne des Français, élevée en mémoire « de la bataille de Ravenne. Là se trouvèrent le cardinal « de Médicis (Léon X) et Arioste, Bayard et Lautrec, frère « de la comtesse de Chateaubriand. Là fut tué à l'âge « de vingt-quatre ans le beau Gaston de Foix : « Nonob-« stant toute l'artillerie tirée par les Espagnols, les Fran-« çais marchoient toujours, dit *le Loyal serviteur*; depuis « que Dieu créa ciel et terre, ne fut un plus cruel ne « plus dur assaut entre François et Espagnols. Ils se « reposoient les uns devant les autres pour reprendre « leur haleine; puis, baissant la vue, ils recommençoient « de plus belle en criant: France et Espagne! Il ne re-« sta de tant de guerriers que quelques chevaliers, qui « alors affranchis de la gloire endossèrent le froc.

« On voyait aussi dans quelque chaumière une jeune « fille qui, en tournant son fuseau, embarrassait ses doigts « délicats dans du chanvre; elle n'avait pas l'habitude « d'une pareille vie: c'était une Trivulce. Quand à tra-« vers sa porte entre-bâillée elle voyait deux lames se « rejoindre dans l'étendue des flots, elle sentait sa tris-« tesse s'accroître: cette femme avait été aimée d'un « grand roi. Elle continuait d'aller tristement, par un « chemin isolé, de sa chaumière à une église abandon-« née et de cette église à sa chaumière.

« L'antique forêt que je traversais était composée de « pins esseulés: ils ressemblaient à des mâts de galères « engravées dans le sable. Le soleil était près de se cou-« cher lorsque je quittai Ravenne; j'entendis le son loin-« tain d'une cloche qui tintait: elle appelait les fidèles « à la prière. »

« Ancone, 3 et 4 octobre.

« Revenu à Forli, je l'ai quitté de nouveau sans avoir « vu sur ses remparts croulants l'endroit d'où la duchesse

« Catherine Sforze déclara à ses ennemis, prêts à égorger son fils unique, qu'elle pouvait encore être mère. « Pie VII, né à Césène, fut moine dans l'admirable couvent de la *Madona del Monte*.

« Je traversai près de Savignano la ravine d'un petit « torrent : quand on me dit que j'avais passé le Rubicon, « il me sembla qu'un voile se levait et que j'apercevais « la terre du temps de César. Mon Rubicon, à moi, c'est « la vie : depuis longtemps j'en ai franchi le premier « bord.

« A Rimini, je n'ai rencontré ni Françoise, ni l'autre « ombre sa compagne, *qui au vent semblaient si légères :*

E pajon si al vento esser leggieri.

« Rimini, Pesaro, Fano, Sinigaglia, m'ont amené à An-« cone sur des ponts et sur des chemins laissés par les « Augustes. Dans Ancone on célèbre aujourd'hui la fête « du Pape ; j'en entends la musique à l'arc triomphal de « Trajan : double souveraineté de la ville éternelle. »

« Lorette, 5 et 6 octobre.

« Nous sommes venus coucher à Lorette. Le territoire « offre un *specimen* parfaitement conservé de la *colonie* « *romaine*. Les paysans fermiers de *Notre-Dame* sont « dans l'aisance et paraissent heureux ; les paysannes, « belles et gaies, portent une fleur dans leur chevelure. « Le prélat-gouverneur nous a donné l'hospitalité. Du « haut des clochers et du sommet de quelques éminen-« ces de la ville, on a des perspectives riantes sur les « campagnes, sur Ancone et sur la mer. Le soir nous « avons eu une tempête. Je me plaisais à voir la *valen-* « *tia muralis* et la fumeterre des chèvres s'incliner au « vent sur les vieux murs. Je me promenais sous les ga-« leries à double étage, élevées d'après les dessins de

« Bramante. Ces pavés seront battus des pluies de l'au-
« tomne, ces brins d'herbe frémiront au souffle de l'Adria-
« tique longtemps après que j'aurai passé.

« A minuit j'étais retiré dans un lit de huit pieds car-
« rés, consacré par Bonaparte; une veilleuse éclairait à
« peine la nuit de ma chambre; tout à coup une petite
« porte s'ouvre, et je vois entrer mystérieusement un
« homme menant avec lui une femme voilée. Je me sou-
« lève sur le coude et le regarde; il s'approche de mon
« lit et se hâte, en se courbant jusqu'à terre, de me faire
« mille excuses de troubler ainsi le repos de M. l'ambas-
« sadeur: mais il est veuf; il est un pauvre intendant;
« il désire marier sa *ragazza*, ici présente: malheureu-
« sement il lui manque quelque chose pour la dot. Il
« relève le voile de l'orpheline: elle était pâle, très-jo-
« lie et tenait les yeux baissés avec une modestie conve-
« nable. Ce père de famille avait l'air de vouloir s'en
« aller et laisser la fiancée m'achever son histoire. Dans
« ce pressant danger, je ne demandai point à l'obligeant
« infortuné, comme demanda le bon chevalier à la mère
« de la jeune fille de Grenoble, si elle était vierge; tout
« ébouriffé, je pris quelques pièces d'or sur la table près
« de mon lit; je les donnai, pour faire honneur au Roi
« mon maître, à la *zitella, dont les yeux n'étaient pas*
« *enflés à force d'avoir pleuré*. Elle me baisa la main avec
« une reconnaissance infinie. Je ne prononçai pas un
« mot, et retombant sur mon immense couche, comme
« si je voulais dormir, la vision de Saint-Antoine dispa-
« rut. Je remerciai mon patron saint François dont c'é-
« tait la fête; je restai dans les ténèbres moitié riant,
« moitié regrettant, et dans une admiration profonde de
« mes vertus.

« C'était pourtant ainsi que je semais l'or, que j'étais
« ambassadeur, hébergé en toute pompe chez le gou-

« verneur de Lorette, dans cette même ville où le Tasse « était logé dans un mauvais bouge et où, faute d'un « peu d'argent, il ne pouvait continuer sa route. Il paya « sa dette à Notre-Dame-de-Lorette par sa *canzone*:

Ecco fra le tempeste e i fieri venti.

« Madame de Chateaubriand fit amende honorable de « ma passagère fortune, en montant à genoux les de- « grés de la santa Chiesa. Après ma victoire de la nuit, « j'aurais eu plus de droit que le Roi de Saxe de dépo- « ser mon habit de noces au trésor de Lorette; mais je « ne me pardonnerai jamais, à moi chétif enfant des mu- « ses, d'avoir été si puissant et si heureux, là où le chantre « de la Jérusalem avait été si faible et si misérable! Tor- « quato, ne me prends pas dans ce moment extraordi- « naire de mes inconstantes prospérités; la richesse n'est « pas mon habitude; vois-moi dans mon passage à Na- « mur, dans mon grenier à Londres, dans mon infirme- « rie à Paris, afin de me trouver avec toi quelque loin- « taine ressemblance.

« Je n'ai point, comme Montaigne, laissé mon portrait « en argent à Notre-Dame de Lorette, ni celui de ma fil- « le, *Leonora Montana, filia unica;* je n'ai jamais désiré « me survivre: mais pourtant une fille, et qui porterait « le nom de Léonore ! »

« Spoleto.

« Après avoir quitté Lorette, passé Macérata, laissé « Tolentino qui marque un pas de Bonaparte et rappelle « un traité, j'ai gravi les derniers redans de l'Apennin. « Le plateau de la montagne est humide et cultivé com- « me une houblonnière. A gauche étaient les mers de la « Grèce, à droite celles de l'Ibérie; je pouvais être pressé « du souffle des brises que j'avais respirées à Athènes

« et à Grenade. Nous sommes descendus vers l'Ombrie « en circulant dans les volutes des gorges exfoliées où « sont suspendus dans des bouquets de bois les descen- « dants de ces montagnards qui fournirent des soldats « à Rome après la bataille de Trasimène.

« Foligno possédait une vierge de Raphaël qui est « aujourd'hui au Vatican. *Vene,* dans une position char- « mante, est à la source du Clitumne. Le Poussin a re- « produit ce site chaud et suave; Byron l'a froidement « chanté.

« Spoleto a donné le jour au pape actuel. Selon mon « courrier Giorgini, Léon XII a placé dans cette ville « les galériens pour honorer sa patrie. Spoleto osa ré- « sister à Annibal. Elle montre plusieurs ouvrages de « Lippi l'ancien, qui, nourri dans le cloître, esclave en « Barbarie, espèce de Cervantes chez les peintres, mou- « rut à soixante ans passés du poison que lui donnè- « rent les parents de Lucrèce, séduite par lui, croyait-on. »

« Civita Castellana.

« A Monte-Lupo, le comte Potoski s'ensevelit dans des « laures charmantes; mais les pensées de Rome ne l'y « suivirent-elles point? Ne se croyait-il pas transporté « au milieu des *chœurs des jeunes filles?* Et moi aussi, « comme saint Jérôme, « j'ai passé, dans mon temps, « le jour et la nuit à pousser des cris, à frapper ma poi- « trine jusqu'au moment où Dieu me renvoyait la paix. » « Je regrette de ne plus être ce que j'ai été, *plango me « non esse quod fuerim.*

« Après avoir dépassé les ermitages de Monte-Lupo, « nous avons commencé à contourner la Somma. J'avais « déjà suivi ce chemin dans mon premier voyage de « Florence à Rome par Pérouse, en accompagnant une « femme mourante.

« A la nature de la lumière et à une sorte de vivacité « du paysage, je me serais cru sur une des croupes des « Alleghanis, n'était qu'un haut aqueduc, surmonté d'un « pont étroit, me rappelait un ouvrage de Rome auquel « les ducs lombards de Spoleto avaient mis la main: les « Américains n'en sont pas encore à ces monuments « qui viennent après la liberté. J'ai monté la Somma à « pied, près des bœufs du Clitumne qui traînaient ma- « dame l'ambassadrice à son triomphe. Une jeune che- « vrière maigre, légère et gentille comme sa bique, me « suivait, avec son petit frère, dans ces opulentes cam- « pagnes en me demandant la *carità:* je la lui ai faite « en mémoire de madame de Beaumont dont ces lieux « ne se souviennent plus.

Alas! regardless of their doom,
The little victims play!
No sense have they of ills to come,
Nor care beyond to-day.

« Hélas! sans souci de leur destinée, folâtrent les pe- « tites victimes! Elles n'ont ni prévision des maux à ve- « nir, ni soin d'outre-journée. »

« J'ai retrouvé Terni et ses cascades. Une campagne « plantée d'oliviers m'a conduit à Narni; puis, en pas- « sant par Otricoli, nous sommes venus nous arrêter à « la triste Civita Castellana. Je voudrais bien aller à *San-* « *ta-Maria di Falleri* pour voir une ville qui n'a plus « que la peau, son enceinte: à l'intérieur elle était vide: « *misère humaine, à Dieu ramène*. Laissons passer mes « grandeurs et je reviendrai chercher la ville des Falis- « ques. Du tombeau de Néron, je vais montrer bientôt « à ma femme la croix de Saint-Pierre qui domine la ville « des Césars. »

LETTRES A MADAME RÉCAMIER.

Vous venez de parcourir mon journal de route, vous allez lire mes lettres à madame Récamier, entremêlées, comme je l'ai annoncé, de pages historiques.

Parallèlement vous trouverez mes dépêches. Ici paraîtront distinctement les deux hommes qui existent en moi.

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, ce 11 octobre 1828.

« J'ai traversé cette belle contrée, remplie de votre « souvenir; il me consolait, sans pourtant m'ôter la tris« tesse de tous les autres souvenirs que je rencontrais « à chaque pas. J'ai revu cette mer Adriatique que j'a« vais traversée il y a plus de vingt ans. Dans quelle « disposition d'ame! A Terni, je m'étais arrêté avec une « pauvre expirante. Enfin je suis entré dans Rome. Ses « monuments, après ceux d'Athènes, comme je le crai« gnais, m'ont paru moins parfaits. Ma mémoire des lieux, « étonnante et cruelle à la fois, ne m'avait pas laissé « oublier une seule pierre.

« Je n'ai vu personne encore, excepté le secrétaire « d'État, le cardinal Bernetti. Pour avoir à qui parler, je « suis allé chercher Guérin, hier au coucher du soleil: « il a paru charmé de ma visite. Nous avons ouvert une « fenêtre sur Rome et admiré l'horizon. C'est la seule « chose qui soit restée, pour moi, telle que je l'ai vue: « mes yeux ou les objets ont changé; peut-être les uns « et les autres. »

LÉON XII ET LES CARDINAUX. — LES AMBASSADEURS.

Les premiers moments de mon séjour à Rome furent employés à des visites officielles. Sa Sainteté me reçut en audience privée; les audiences publiques ne sont plus d'usage et coûtent trop cher. Léon XII, prince d'une grande taille et d'un air à la fois serein et triste, est vêtu d'une simple soutane blanche; il n'a aucun faste et se tient dans un cabinet pauvre, presque sans meubles. Il ne mange presque pas, il vit, avec son chat, d'un peu de *polenta.* Il se sait très-malade et se voit dépérir avec une résignation qui tient de la joie chrétienne: il mettrait volontiers, comme Benoît XIV, son cercueil sous son lit. Arrivé à la porte des appartements du Pape, un abbé me conduit par des corridors noirs jusqu'au refuge ou au sanctuaire de Sa Sainteté. Elle ne se donne pas le temps de s'habiller, de peur de me faire attendre; elle se lève, vient au-devant de moi, ne me permet jamais de mettre un genou en terre pour baiser le bas de sa robe au lieu de sa mule, et me conduit par la main jusqu'au siége placé à droite de son indigent fauteuil. Assis, nous causons.

Le lundi je me rends à sept heures du matin chez le secrétaire d'État, Bernetti, homme d'affaires et de plaisir. Il est lié avec la princesse Doria; il connaît le siècle et n'a accepté le chapeau de cardinal qu'à son corps défendant. Il a refusé d'entrer dans l'Église, n'est sousdiacre qu'à brevet, et se pourrait marier demain en rendant son chapeau. Il croit à des révolutions et il va jusqu'à penser que si sa vie est longue, il a des chances de voir la chute temporelle de la papauté.

Les cardinaux sont partagés en trois *factions:*

La première se compose de ceux qui cherchent à marcher avec le temps et parmi lesquels se rangent Benvenuti et Opizzoni. Benvenuti s'est rendu célèbre par l'extirpation du brigandage et sa mission à Ravenne après le cardinal Rivarola; Opizzoni, archevêque de Bologne, s'est concilié les diverses opinions dans cette ville industrielle et littéraire, difficile à gouverner.

La seconde *faction* se forme des *zelanti,* qui tentent de rétrograder : un de leurs chefs est le cardinal Odescalchi.

Enfin la troisième *faction* comprend les immobiles, vieillards qui ne veulent ou ne peuvent aller ni en avant ni en arrière: parmi ces vieux on trouve le cardinal Vidoni, espèce de gendarme du traité de Tolentino: gros et grand, visage allumé, calotte de travers. Quand on lui dit qu'il a des chances à la papauté, il répond: *Lo santo Spirito sarebbe dunque ubriaco!* Il plante des arbres à Ponte-Mole, où Constantin fit le monde chrétien. Je vois ces arbres lorsque je sors de Rome par la porte du Peuple pour rentrer par la porte Angélique. Du plus loin qu'il m'aperçoit le cardinal me crie: *Ah! ah! signor ambasciadore di Francia!* puis il s'emporte contre les planteurs de ses pins. Il ne suit point l'étiquette cardinaliste; il se fait accompagner par un seul laquais dans une voiture à sa guise: on lui pardonne tout, en l'appelant *madama Vidoni* [1].

Mes collègues d'ambassade sont le comte Lutzow, ambassadeur d'Autriche, homme poli: sa femme chante bien, toujours le même air, et parle toujours de ses *petits enfants;* le savant baron Bunsen, ministre de Prusse et ami de l'historien Niebuhr (je négocie auprès de lui la résiliation en ma faveur du bail de son palais sur le Ca-

[1] Quand j'ai quitté Rome il a acheté ma calèche et m'a fait l'honneur d'y mourir, en allant à Ponte-Mole. (Note de Paris, 1836)

pitole); le ministre de Russie, prince Gagarin, exilé dans les grandeurs passées de Rome, pour des amours évanouies: s'il fut préféré par la belle madame Narischkin, un moment habitante de mon ancien ermitage d'Aulnay, il y aurait donc un charme dans la mauvaise humeur; on domine plus par ses défauts que par ses qualités.

M. de Labrador, ambassadeur d'Espagne, homme fidèle, parle peu, se promène seul, pense beaucoup, ou ne pense point, ce que je ne sais démêler.

Le vieux comte Fuscaldo représente Naples comme l'hiver représente le printemps. Il a une grande pancarte de carton sur laquelle il étudie avec des lunettes, non les champs de roses de Pæstum, mais les noms des étrangers suspects dont il ne doit pas viser les passeports. J'envie son palais (Farnèse), admirable structure inachevée, que Michel-Ange couronna, que peignit Annibal Carrache aidé d'Augustin son frère, et sous le portique duquel s'abrite le sarcophage de Cecilia Metella, qui n'a rien perdu au changement de mausolée. Fuscaldo, en loques d'esprit et de corps, a, dit-on, une maitresse.

Le comte de Celles, ambassadeur du roi des Pays-Bas, avait épousé mademoiselle de Valence, aujourd'hui morte: il en a eu deux filles, qui par conséquent sont petites-filles de madame de Genlis. M. de Celles est resté préfet, parce qu'il l'a été; caractère mêlé du loquace, du tyranneau, du recruteur et de l'intendant, qu'on ne perd jamais. Si vous rencontrez un homme qui, au lieu d'arpents, de toises et de pieds, vous parle d'*hectares*, de *mètres* et de *décimètres*, vous avez mis la main sur un préfet.

M. de Funchal, ambassadeur demi-avoué du Portugal, est ragotin, agité, grimacier, vert comme un singe du Brésil, et jaune comme une orange de Lisbonne: il chante pourtant sa négresse, ce nouveau Camoëns! Grand ama-

teur de musique, il tient à sa solde une espèce de Paganini, en attendant la restauration de son roi.

Par-ci, par-là, j'ai entrevu de petits finauds de ministres de divers petits États, tout scandalisés du bon marché que je fais de mon ambassade: leur importance boutonnée, gourmée, silencieuse, marche les jambes serrées et à pas étroits: elle a l'air prête à crever de secrets, qu'elle ignore.

—

LES ANCIENS ARTISTES ET LES ARTISTES NOUVEAUX.

Ambassadeur en Angleterre dans l'année 1822, je recherchai les lieux et les hommes que j'avais jadis connus à Londres en 1793; ambassadeur auprès du Saint-Siége en 1828, je me suis hâté de parcourir les palais et les ruines, et de redemander les personnes que j'avais vues à Rome en 1803: des palais et des ruines, j'en ai retrouvé beaucoup; des personnes, peu.

Le palais Lancelotti, autrefois loué au cardinal Fesch, est maintenant occupé par ses vrais maîtres, le prince Lancelotti et la principesse Lancelotti, fille du prince Massimo. La maison où demeura madame de Beaumont, à la place d'Espagne, a disparu. Quant à madame de Beaumont, elle est demeurée dans son dernier asile, et j'ai prié avec le pape Léon XII à sa tombe.

Canova a pris également congé du monde. Je le visitai deux fois dans son atelier en 1803; il me reçut le maillet à la main. Il me montra de l'air le plus naïf et le plus doux son énorme statue de Bonaparte et son Hercule lançant Lycas dans les flots: il tenait à vous convaincre qu'il pouvait arriver à l'énergie de la forme; mais alors même son ciseau se refusait à fouiller pro-

fondément l'anatomie; la nymphe restait malgré lui dans les chairs, et l'Hébé se retrouvait sous les rides de ses vieillards. J'ai rencontré sur ma route le premier sculpteur de mon temps; il est tombé de son échafaud, comme Goujon de l'échafaud du Louvre; la mort est toujours là pour continuer la Saint-Barthélemy éternelle, et nous abattre avec ses flèches.

Mais qui vit encore, à ma grande joie, c'est mon vieux Boguet, le doyen des peintres français à Rome. Deux fois il a essayé de quitter ses campagnes aimées; il est allé jusqu'à Gènes; le cœur lui a failli et il est revenu à ses foyers adoptifs. Je l'ai choyé à l'ambassade, ainsi que son fils pour lequel il a la tendresse d'une mère. J'ai recommencé avec lui nos anciennes excursions; je ne m'apercois de sa vieillesse qu'à la lenteur de ses pas; j'éprouve une sorte d'attendrissement en contrefaisant le jeune, et en mesurant mes enjambées sur les siennes. Nous n'avons plus ni l'un ni l'autre longtemps à voir couler le Tibre.

Les grands artistes, à leur grande époque, menaient une tout autre vie que celle qu'ils mènent aujourd'hui: attachés aux voûtes du Vatican, aux parois de Saint-Pierre, aux murs de la Farnésine, ils travaillaient à leurs chefs d'œuvre suspendus avec eux dans les airs. Raphäel marchait environné de ses élèves, escorté des cardinaux et des princes, comme un sénateur de l'ancienne Rome suivi et devancé de ses clients. Charles-Quint posa trois fois devant le Titien; il ramassait son pinceau et lui cédait la droite à la promenade, de même que François Ier assistait Léonard de Vinci sur son lit de mort. Titien alla en triomphe à Rome; l'immense Buonarotti l'y reçut: à quatre-vingt-dix-neuf ans, Titien tenait encore d'une main ferme, à Venise, son pinceau d'un siècle, vainqueur des siècles.

Le grand-duc de Toscane fit déterrer secrètement Michel-Ange, mort à Rome après avoir posé, à quatre-vingt-huit ans, le faîte de la coupole de Saint-Pierre. Florence, par des obsèques magnifiques, expia sur les cendres de son grand peintre l'abandon où elle avait laissé la poussière de Dante, son grand poëte.

Velasquez visita deux fois l'Italie, et l'Italie se leva deux fois pour le saluer: le précurseur de Murillo reprit le chemin des Espagnes chargé des fruits de cette Hespérie ausonienne, qui s'étaient détachés sous sa main; il emporta un tableau de chacun des douze peintres les plus célèbres de cette époque.

Ces fameux artistes passaient leurs jours dans des aventures et des fêtes; ils défendaient les villes et les châteaux; ils élevaient des églises, des palais et des remparts: ils donnaient et recevaient de grands coups d'épée, séduisaient des femmes, se réfugiaient dans les cloîtres, étaient absous par les papes et sauvés par les princes. Dans une orgie que Benvenuto Cellini a racontée, on voit figurer les noms d'un Michel-Ange et de Jules Romain.

Aujourd'hui la scène est bien changée; les artistes à Rome vivent pauvres et retirés. Peut-être y a-t-il dans cette vie une poésie qui vaut la première. Une association de peintres allemands a entrepris de faire remonter la peinture au Pérugin, pour lui rendre son inspiration chrétienne. Ces jeunes néophytes de Saint-Luc prétendent que Raphaël dans sa seconde manière est devenu païen, et que son talent a dégénéré. Soit; soyons païens comme les vierges raphaéliques; que notre talent dégénère et s'affaiblisse comme dans le tableau de la Transfiguration! Cette erreur honorable de la nouvelle école sacrée n'en est pas moins une erreur; il s'ensuivrait que la raideur et le mal dessiné des formes serait

la preuve de la vision intuitive, tandis que cette expression de foi, remarquable dans les ouvrages des peintres qui précèdent la renaissance, ne vient point de ce que les personnages sont posés carrément et immobiles comme des sphinx, mais de ce que le peintre *croyait* comme son siècle. C'est sa pensée, non sa peinture, qui est religieuse; chose si vraie, que l'école espagnole est éminemment *pieuse* dans ses expressions, bien qu'elle ait les grâces et les mouvements de la peinture depuis la Renaissance. D'où vient cela? de ce que *les Espagnols sont chrétiens.*

Je vais voir travailler séparément les artistes: l'élève sculpteur demeure dans quelque grotte, sous les chênes verts de la villa Médicis, où il achève son enfant de marbre qui fait boire un serpent dans une coquille. Le peintre habite quelque maison délabrée dans un lieu désert; je le trouve seul, prenant à travers sa fenêtre ouverte quelque vue de la campagne romaine. La *Brigande* de M. Schnetz est devenue la mère qui demande à une madone la guérison de son fils. Léopold Robert, revenu de Naples, a passé ces jours derniers par Rome, emportant avec lui les scènes enchantées de ce beau climat, qu'il n'a fait que coller sur sa toile.

Guérin est retiré, comme une colombe malade, au haut d'un pavillon de la villa Médicis. — Il écoute, la tête sous son aile, le bruit du vent du Tibre; quand il se réveille, il dessine à la plume la mort de Priam.

Horace Vernet s'efforce de changer sa manière; y réussira-t-il? Le serpent qu'il enlace à son cou, le costume qu'il affecte, le cigare qu'il fume, les masques et les fleurets dont il est entouré, rappellent trop le bivouac.

Qui a jamais entendu parler de mon ami M. Quecq, successeur de Jules III dans le casin de Michel-Ange, de Vignole et de Thadée Zuccari? et pourtant il a peint pas

trop mal, dans son nymphée en décret, la mort de Vitellius. Les parterres en friche sont hantés par un animal futé que s'occupe à chasser M. Quecq: c'est un renard, arrière-petit-fils de Gourpil-Renart, premier du nom et neveu d'Ysengrain-le-Loup.

Pinelli, entre deux ivresses, m'a promis douze scènes de danses, de jeux et de voleurs. C'est dommage qu'il laisse mourir de faim son grand chien couché à sa porte. — Thorwaldsen et Camuccini sont les deux princes des pauvres artistes de Rome.

Quelquefois ces artistes dispersés se réunissent, ils vont ensemble à pied à Subiaco. Chemin faisant, ils barbouillent sur les murs de l'auberge de Tivoli des grotesques. Peut-être un jour reconnaîtra-t-on quelque Michel-Ange au charbonné qu'il aura tracé sur un ouvrage de Raphaël.

Je voudrais être né artiste: la solitude, l'indépendance, le soleil parmi des ruines et des chefs-d'œuvre, me conviendraient. Je n'ai aucun besoin; un morceau de pain, une cruche de *l'Aqua Felice*, me suffiraient. Ma vie a été misérablement accrochée aux buissons de ma route; heureux si j'avais été l'oiseau libre qui chante et fait son nid dans ces buissons!

Nicolas Poussin acheta, de la dot de sa femme, une maison sur le monte Pincio, en face d'un autre casino qui avait appartenu à Claude Gelée, dit le Lorrain.

Mon autre compatriote Claude mourut aussi sur les genoux de la reine du monde. Si Poussin reproduit la campagne de Rome lors même que la scène de ses paysages est placée ailleurs, le Lorrain reproduit les ciels de Rome lors même qu'il peint des vaisseaux et un soleil couchant sur la mer.

Que n'ai-je été le contemporain de certaines créatures privilégiées pour lesquelles je me sens de l'attrait dans

les siècles divers! Mais il m'eût fallu ressusciter trop souvent. Le Poussin et Claude de Lorrain ont passé au Capitole; des rois y sont venus et ne les valaient pas. De Brosses y rencontra le prétendant d'Angleterre; j'y trouvai en 1803 le roi de Sardaigne abdiqué, et aujourd'hui, en 1828, j'y vois le frère de Napoléon, roi de Westphalie. Rome déchue offre un asile aux puissances tombées; ses ruines sont un lieu de franchise pour la gloire persécutée et les talents malheureux.

ANCIENNE SOCIÉTÉ ROMAINE.

Si j'avais peint la société de Rome il y a un quart de siècle, de même que j'ai peint la Campagne romaine, je serais obligé de retoucher mon portrait; il ne serait plus ressemblant. Chaque génération est de trente-trois années, la vie du Christ (le Christ est le type de tout); chaque génération dans notre monde occidental varie sa forme. L'homme est placé dans un tableau dont le cadre ne change point, mais dont les personnages sont mobiles. Rabelais était dans cette ville en 1536 avec le cardinal du Bellay; il faisait l'office de maître d'hôtel de Son Éminence; *il tranchait et présentait.*

Rabelais, changé en frère *Jean des Entommeures*, n'est pas de l'avis de Montaigne, qui n'a presque point ouï de cloches à Rome et *beaucoup moins que dans un village de France;* Rabelais, au contraire, en entend beaucoup dans l'*isle Sonnante* (Rome), *doutant que ce fut Dodone avec ses chaudrons.*

Quarante-quatre ans après Rabelais, Montaigne trouva les bords du Tibre plantés, et il remarque que le 16 mars il y avait des roses et des artichauts à Rome. Les

églises étaient nues, sans statues de saints, sans tableaux, moins ornées et moins belles que les églises de France. Montaigne était accoutumé à la *vastité sombre de nos cathédrales gothiques;* il parle plusieurs fois de Saint-Pierre sans le décrire, insensible ou indifférent qu'il paraît être aux arts. En présence de tant de chefs-d'œuvre, aucun nom ne s'offre au souvenir de Montaigne, sa mémoire ne lui parle ni de Raphaël, ni de Michel-Ange, mort il n'y avait pas encore seize ans.

Au reste, les idées sur les arts, sur l'influence philosophique des génies qui les ont agrandis ou protégés, n'étaient point encore nées. Le temps fait pour les hommes ce que l'espace fait pour les monuments; on ne juge bien des uns et des autres qu'à distance et au point de la perspective; trop près on ne les voit pas, trop loin on ne les voit plus.

L'auteur des *Essais* ne cherchait dans Rome que la Rome antique: « Les bâtiments de cette Rome bastarde, « dit-il, qu'on voit à cette heure, attachant à ces masu- « res, quoiqu'ils aient de quoi ravir en admiration nos « siècles présens, me font ressouvenir des nids que les « moineaux et les corneilles vont suspendant en France « aux voûtes et parois des églises que les huguenots « viennent d'y démolir. »

Quelle idée Montaigne se faisait-il donc de l'ancienne Rome, s'il regardait Saint-Pierre comme un nid de moineaux suspendu aux parois du Colysée?

Le nouveau citoyen romain par bulle authentique de l'an 1581 depuis J.-C. avait remarqué que les Romaines ne portaient point de *loup* ou de masque comme les Françaises; elles paraissaient en public couvertes de perles et de pierreries, mais leur *ceinture était trop lâche* et elles ressemblaient à des *femmes enceintes.* Les hommes étaient habillés de noir, « et bien qu'ils fussent

« ducs, comtes et marquis, ils *avoient l'apparence un* « *peu vile* »

N'est-il pas singulier que saint Jérôme remarque la démarche des Romaines qui les fait ressembler à des femmes enceintes: ***solutis genibus fractus incessus,*** « à pas « brisés, les genoux fléchissants? »

Presque tous les jours, lorsque je sors par la porte Angélique, je vois une chétive maison assez près du Tibre, avec une enseigne française enfumée représentant un ours: c'est là que Michel, seigneur de Montaigne, débarqua en arrivant à Rome, non loin de l'hôpital qui servit d'asile à ce pauvre fou, homme *formé à l'antique et pure poésie* que Montaigne avait visité dans sa *loge* à Ferrare, qui lui avait causé encore *plus de dépit que de compassion.*

Ce fut un événement mémorable, lorsque le XVIIe siècle députa son plus grand poëte protestant et son plus sérieux génie pour visiter, en 1638, la grande Rome catholique. Adossée à la croix, tenant dans ses mains les deux Testaments, ayant derrière elle les générations coupables sorties d'Éden, et devant elle les générations rachetées descendues du jardin des Olives, elle disait à l'hérétique né d'hier: « Que veux tu à ta vieille « mère? »

Leonora, la Romaine, enchanta Milton. A-t-on jamais remarqué que Leonora se retrouve dans les *Mémoires* de madame de Motteville, aux concerts du cardinal Mazarin?

L'ordre des dates amène l'abbé Arnauld à Rome après Milton. Cet abbé, qui avait porté les armes, raconte une anecdote curieuse par le nom d'un des personnages, en même temps qu'elle fait revoir les mœurs des courtisanes. Le *héros de la fable,* le duc de Guise, petit-fils du Balafré, allant en quête de son aventure de Naples, passa

par Rome en 1647: il y connut la Nina Barcarola. Maison-Blanche, secrétaire de M. Deshayes, ambassadeur à Constantinople, s'avisa de vouloir être le rival du duc de Guise. Mal lui en prit; on substitua (c'était la nuit, dans une chambre sans lumière) une hideuse vieille à Nina. « Si les ris furent grands d'un côté, la confusion le fut « de l'autre autant qu'on se le peut imaginer, dit Ar- « nauld. L'Adonis, s'étant démêlé avec peine des embras- « sements de sa déesse, s'enfuit tout nu de cette maison « comme s'il eût eu le diable à ses trousses. »

Le cardinal de Retz n'apprend rien sur les mœurs romaines. J'aime mieux le *petit* Coulanges et ses deux voyages en 1656 et 1689: il célèbre ces *vignes* et ces *jardins* dont les noms seuls sont un charme.

Dans la promenade à la *Porta Pia* je retrouve presque toutes les personnes nommées par Coulanges: les personnes? Non! leurs petits-fils et petites-filles.

Madame de Sévigné reçoit les vers de Coulanges; elle lui répond du château des Rochers dans ma pauvre Bretagne à dix lieues de Combourg: « Quelle triste date « auprès de la vôtre, mon aimable cousin! Elle convient « à une solitaire comme moi, et celle de Rome à celui « dont l'étoile est errante. Que la fortune vous a traité « doucement, comme vous dites, quoiqu'elle vous ait « fait querelle!!!... »

Entre le premier voyage de Coulanges à Rome, en 1656, et son second voyage, en 1689, il s'était écoulé trente-trois ans: je n'en compte que vingt-cinq de perdus depuis mon premier voyage à Rome, en 1803, et mon second voyage, en 1828. Si j'avais connu madame de Sévigné, je l'aurais guérie du chagrin de vieillir.

Spon, Misson, Dumont, Addison suivent successivement Coulanges. Spon avec Wheller, son compagnon, m'ont guidé sur les débris d'Athènes.

Il est curieux de lire dans Dumont comment les chefs-d'œuvre que nous admirons étaient disposés à l'époque de son voyage en 1690: on voyait au Belvedère les fleuves du Nil et du Tibre, l'Antinoüs, la Cléopâtre, le Laocoon et le torse supposé d'Hercule. Dumont place dans le jardin du Vatican *les paons de bronze qui étaient sur le tombeau de Scipion l'Africain.*

Addison voyage en *scholar*, sa course se résume en citations classiques empreintes de souvenirs anglais: en passant à Paris il avait offert ses poésies latines à M. Boileau.

Le père Labat suit l'auteur de Caton: c'est un singulier homme que ce moine parisien de l'ordre des Frères Prêcheurs. Missionnaire aux Antilles, flibustier, habile mathématicien, architecte et militaire, brave artilleur pointant le canon comme un grenadier, critique savant et ayant remis les Dieppois en possession de leur découverte primitive en Afrique, il avait l'esprit enclin à la raillerie et le caractère à la liberté. Je ne sache aucun voyageur qui donne des notions plus exactes et plus claires sur le gouvernement pontifical. Labat court les rues, va aux processions, se mêle de tout et se moque à peu près de tout.

Le frère prêcheur raconte qu'on lui a donné chez les capucins, à Cadix, des draps de lit tout neufs depuis dix ans, et qu'il a vu un saint Joseph habillé à l'espagnole, épée au côté, chapeau sous le bras, cheveux poudrés et lunettes sur le nez. A Rome, il assiste à une messe: « Jamais, dit-il, je n'ai tant vu de musiciens mutilés ensemble et une symphonie si nombreuse. Les connaisseurs disaient qu'il n'y avait rien de si beau. Je disais la même chose pour faire croire que je m'y connaissais; mais si je n'avais pas eu l'honneur d'être du cortége de l'officiant, j'aurais quitté la cérémonie qui

« dura au moins trois bonnes heures, qui m'en parurent « bien six. »

Plus je descends vers le temps où j'écris, plus les usages de Rome deviennent semblables aux usages d'aujourd'hui.

Du temps de de Brosses les Romaines portaient de faux cheveux; la coutume venait de loin: Properce demande à sa *vie* pourquoi elle se plaît à orner ses cheveux:

Quid juvat ornato procedere, vita, capillo?

Les Gauloises, nos mères, fournissaient la chevelure des Sévérine, des Prisca, des Faustine, des Sabine. Velléda dit à Eudore, en parlant de ses cheveux: « C'est « mon diadème et je l'ai gardé pour toi. » Une chevelure n'était pas la plus grande conquête des Romains; mais elle en était une des plus durables: on retire souvent des tombeaux de femmes cette parure entière qui a résisté aux ciseaux des filles de la nuit, et l'on cherche en vain le front élégant qu'elle couronna. Les tresses parfumées, objet de l'idolâtrie de la plus volage des passions, ont survécu à des empires; la mort, qui brise toutes les chaînes, n'a pu rompre ce léger réseau. Aujourd'hui les Italiennes portent leurs propres cheveux, que les femmes du peuple nattent avec une grâce coquette.

Le magistrat voyageur de Brosses a, dans ses portraits et dans ses écrits, un faux air de Voltaire avec lequel il eut une dispute comique à propos d'un champ. De Brosses causa plusieurs fois au bord du lit d'une princesse Borghèse. En 1803, j'ai vu dans le palais Borghèse une autre princesse qui brillait de tout l'éclat de la gloire de son frère: Pauline Bonaparte n'est plus! Si elle eût vécu aux jours de Raphaël, il l'aurait représentée sous

la forme d'un de ces amours qui s'appuient sur le dos des lions à la Farnésine, et la même langueur eût emporté le peintre et le modèle. Que de fleurs ont déjà passé dans ces steppes où j'ai fait errer Jérôme, Augustin, Eudore et Cymodocée!

De Brosses représente les Anglais à la place d'Espagne à peu près comme nous les voyons aujourd'hui, vivant ensemble, faisant grand bruit, regardant les pauvres humains du haut en bas et s'en retournant dans leur taudis rougeâtre à Londres, sans avoir jeté à peine un coup d'œil sur le Colysée. De Brosses obtint l'honneur de faire sa cour à Jacques III:

« Des deux fils du prétendant, dit-il, l'aîné est âgé « d'environ vingt ans, l'autre de quinze. J'entends dire « à ceux qui les connaissent à fond que l'aîné vaut « beaucoup mieux et qu'il est plus chéri dans son inté« rieur; qu'il a de la bonté de cœur et un grand cou« rage; qu'il sent vivement sa situation, et que, s'il n'en « sort pas un jour, ce ne sera pas faute d'intrépidité. « On m'a raconté qu'ayant été mené tout jeune au siége « de Gaëte, lors de la conquête du royaume de Naples « par les Espagnols, dans la traversée son chapeau vint « tomber dans la mer. On voulut le ramasser: « Non, « dit-il, ce n'est pas la peine; il faudra bien que j'aille « le chercher un jour moi-même. »

De Brosses croit que si le prince de Galles tente quelque chose, il ne réussira pas, et il en donne les raisons. Revenu à Rome après ses vaillantes apertises, Charles-Édouard, qui portait le nom de comte d'Albany, perdit son père, il épousa la princesse de Stolberg-Gœdern, et s'établit en Toscane. Est-il vrai qu'il visita secrètement Londres en 1753 et 1761, comme Hume le raconte, qu'il assista au couronnement de Georges III, et qu'il dit à quelqu'un qui l'avait reconnu dans la foule: « L'homme

« qui est l'objet de toute cette pompe est celui que j'en« vie le moins. »

L'union du prétendant ne fut pas heureuse; la comtesse d'Albany se sépara de lui et fixa son séjour à Rome: ce fut là qu'un autre voyageur, Bonstetten, la rencontra: le gentilhomme bernois, dans sa vieillesse, me faisait entendre à Genève qu'il avait des lettres de la première jeunesse de la comtesse d'Albany.

Alfieri vit à Florence la femme du prétendant et il l'aima pour la vie. « Douze ans après, dit-il, au moment « où j'écris toutes ces pauvretés, à cet âge déplorable « où il n'y a plus d'illusions, je sens que je l'aime tous « les jours davantage, à mesure que le temps détruit le « seul charme qu'elle ne doit pas à elle-même, l'éclat « de sa passagère beauté. Mon cœur s'élève, devient « meilleur et s'adoucit par elle, et j'oserais dire la même « chose du sien, que je soutiens et fortifie. »

J'ai connu madame d'Albany à Florence; l'âge avait apparemment produit chez elle un effet opposé à celui qu'il produit ordinairement: le temps ennoblit le visage, et, quand il est de race antique, il imprime quelque chose de sa race sur le front qu'il a marqué: la comtesse d'Albany, d'une taille épaisse, d'un visage sans expression, avait l'air commun. Si les femmes des tableaux de Rubens vieillissaient, elles ressembleraient à madame d'Albany à l'âge où je l'ai rencontrée. Je suis fâché que ce cœur, *fortifié* et *soutenu* par Alfieri, ait eu besoin d'un autre appui. Je rappellerai ici un passage de ma lettre sur Rome à M. de Fontanes:

« Savez-vous que je n'ai vu qu'une seule fois le comte « Alfieri dans ma vie, et devineriez-vous comment? Je « l'ai vu mettre dans sa bière: on me dit qu'il n'était « presque pas changé; sa physionomie me parut noble « et grave; la mort y ajoutait sans doute une nouvelle

« sévérité; le cercueil étant un peu trop court, on in-
« clina la tête du mort sur sa poitrine, ce qui lui fit
« faire un mouvement formidable. »

Rien n'est triste comme de relire vers la fin de ses jours ce que l'on a écrit dans sa jeunesse: tout ce qui était au présent se trouve au passé.

J'aperçus un moment, en 1803, à Rome, le cardinal d'York, cet Henri IX, dernier des Stuarts, âgé de soixante-dix-neuf ans. Il avait eu la faiblesse d'accepter une pension de Georges III: la veuve de Charles Ier en avait en vain sollicité une de Cromwell. Ainsi, la race des Stuarts a mis cent dix-neuf ans à s'éteindre, après avoir perdu le trône qu'elle n'a jamais retrouvé. Trois prétendants se sont transmis dans l'exil l'ombre d'une couronne: ils avaient de l'intelligence et du courage; que leur a-t-il manqué? la main de Dieu.

Au surplus, les Stuarts se consolèrent à la vue de Rome; ils n'étaient qu'un léger accident de plus dans ces vastes décombres, une petite colonne brisée, élevée au milieu d'une grande voirie de ruines. Leur race, en disparaissant du monde, eut encore cet autre réconfort, elle vit tomber la vieille Europe; la fatalité attachée aux Stuarts entraîna avec eux dans la poussière les autres rois, parmi lesquels se trouvait Louis XVI, dont l'aïeul avait refusé un asile au descendant de Charles Ier; et Charles X est mort dans l'exil à l'âge du cardinal d'York! et son fils et son petit-fils sont errants sur la terre!

Le voyage de Lalande en Italie, en 1765 et 1766, est encore ce qu'il y a de mieux et de plus exact sur la Rome des arts et sur la Rome antique. « J'aime à lire les
« historiens et les poëtes, dit-il, mais on ne saurait les
« lire avec plus de plaisir qu'en foulant la terre qui les
« portait, en se promenant sur les collines qu'ils décri-

« vent, en voyant couler les fleuves qu'ils ont chantés. » Ce n'est pas trop mal pour un astronome qui mangeait des araignées.

Duclos, à peu près aussi décharné que Lalande, fait cette remarque fine: « Les pièces de théâtre des diffé- « rents peuples sont une image assez vraie de leurs « mœurs. L'arlequin, valet et personnage principal des « comédies italiennes, est toujours représenté avec un « grand désir de manger, et qui part d'un besoin habi- « tuel. Nos valets de comédie sont communément ivro- « gnes, ce qui peut supposer crapule, mais non pas « misère. »

L'admiration déclamatoire de Dupaty n'offre pas de compensation pour l'aridité de Duclos et de Lalande, elle fait pourtant sentir la présence de Rome; on s'aperçoit par un reflet que l'éloquence du style descriptif est née sous le souffle de Rousseau, *spiraculum vitæ.* Dupaty touche à cette nouvelle école qui bientôt allait substituer le sentimental, l'obscur et le maniéré, au vrai, à la clarté et au naturel de Voltaire. Cependant à travers son jargon affecté, Dupaty observe avec jusfesse: il explique la patience du peuple de Rome par la vieillesse de ses souverains successifs. « Un pape, dit-il, est « toujours pour lui un Roi qui se meurt. »

A la villa Borghèse, Dupaty voit approcher la nuit: « Il ne reste qu'un rayon du jour qui meurt sur le front « d'une Vénus. » Les poëtes de maintenant diraient-ils mieux? Il prend congé de Tivoli: « Adieu, vallon! je « suis un étranger; je n'habite point votre belle Italie. Je « ne vous reverrai jamais; mais peut-être mes enfants « ou quelques-uns de mes enfants viendront vous visiter « un jour: soyez-leur aussi charmant que vous l'avez été « à leur père. » *Quelques uns des enfants* de l'érudit et du poëte ont visité Rome, et ils auraient pu voir le der-

nier rayon du jour mourir sur le front de la *Venus genitrix* de Dupaty.

A peine Dupaty avait quitté l'Italie que Goethe vint le remplacer. Le président au Parlement de Bordeaux entendit-il jamais parler de Goethe? Et néanmoins le nom de Goethe vit sur cette terre où celui de Dupaty s'est évanoui. Ce n'est pas que j'aime le puissant génie de l'Allemagne; j'ai peu de sympathie pour le poëte de la matière: je sens Schiller, j'entends Goethe. Qu'il y ait de grandes beautés dans l'enthousiasme que Goethe éprouve à Rome pour Jupiter, d'excellents critiques le jugent ainsi, mais je préfère le Dieu de la Croix au Dieu de l'Olympe. Je cherche en vain l'auteur de Werther le long des rives du Tibre; je ne le retrouve que dans cette phrase: « Ma vie actuelle est comme un rêve de « jeunesse; nous verrons si je suis destiné à le goûter « ou à reconnaître que celui-ci est vain comme tant d'au- « tres l'ont été. »

Quand l'aigle de Napoléon laissa Rome échapper de ses serres, elle retomba dans le sein de ses paisibles pasteurs: alors Byron parut aux murs croulants des Césars; il jeta son imagination désolée sur tant de ruines, comme un manteau de deuil. Rome! tu avais un nom, il t'en donna un autre; ce nom te restera: il t'appela « *la* « *Niobé des nations* privée de ses enfants et de ses cou- « ronnes, sans voix pour dire ses infortunes, portant dans « ses mains une urne vide dont la poussière est depuis « long-temps dispersée. »

Après ce dernier orage de poésie, Byron ne tarda pas de mourir. J'aurais pu voir Byron à Genève, et je ne l'ai point vu; j'aurais pu voir Goethe à Weimar, et je ne l'ai point vu; mais j'ai vu tomber madame de Staël qui, dédaignant de vivre au delà de sa jeunesse, passa rapidement au Capitole avec Corinne: noms impérissa-

bles, illustres cendres, qui se sont associés au nom et aux cendres de la ville éternelle [1].

MOEURS ACTUELLES DE ROME.

Ainsi ont marché les changements de mœurs et de personnages, de siècle en siècle, en Italie; mais la grande transformation a surtout été opérée par notre double occupation de Rome.

La République *romaine* établie sous l'influence du Directoire, si ridicule qu'elle ait été avec ses deux *consuls* et ses *licteurs* (méchants *facchini* pris parmi la populace), n'a pas laissé que d'innover heureusement dans les lois civiles: c'est des préfectures, imaginées par cette République *romaine*, que Bonaparte a emprunté l'institution de ses préfets.

Nous avons porté à Rome le germe d'une administration qui n'existait pas; Rome, devenue le chef-lieu du département du Tibre, fut supérieurement réglée. Le système hypothécaire lui vient de nous. La suppression des couvents, la vente des biens ecclésiastiques sanctionnée par Pie VI, ont affaibli la foi dans la permanence de la consécration des choses religieuses. Ce fameux *index*, qui fait encore un peu de bruit de ce côté-ci des Alpes, n'en fait aucun à Rome: pour quelques bajocchi on obtient la permission de lire, en sûreté de conscience, l'ouvrage défendu. L'*index* est au nombre de ces usages qui restent comme des témoins des anciens temps au milieu des temps nouveaux. Dans les républiques de Rome

[1] J'invite à lire dans la *Revue des deux mondes*, 1er et 15 juillet 1835, deux articles de M. J.-J. Ampère, intitulés *Portraits de Rome à différents âges*. Ces curieux documents compléteront un tableau dont on ne voit ici qu'une esquisse. (Note de Paris, 1837.)

et d'Athènes, les titres de *Roi*, les noms des grandes familles tenant à la monarchie, n'étaient-ils pas respectueusement conservés? Il n'y a que les Français qui se fâchent sottement contre leurs tombeaux et leurs annales, qui abattent les croix, dévastent les églises, en rancune du clergé de l'an de grâce 1000 ou 1100. Rien de plus puéril ou de plus bête que ces outrages de réminiscence; rien qui porterait d'avantage à croire que nous ne sommes capables de quoi que ce soit de sérieux, que les vrais principes de la liberté nous demeureront à jamais inconnus. Loin de mépriser le passé, nous devrions, comme le font tous les peuples, le traiter en vieillard vénérable qui raconte à nos foyers ce qu'il a vu: quel mal nous peut-il faire? Il nous instruit et nous amuse par ses récits, ses idées, son langage, ses manières, ses habits d'autrefois; mais il est sans force, et ses mains sont débiles et tremblantes. Aurions-nous peur de ce contemporain de nos pères, qui serait déjà avec eux dans la tombe s'il pouvait mourir, et qui n'a d'autorité que celle de leur poussière?

Les Français en traversant Rome y ont laissé leurs principes: c'est ce qui arrive toujours quand la conquête est accomplie par un peuple plus avancé en civilisation que le peuple qui subit cette conquête, témoin les Grecs en Asie sous Alexandre, témoin les Français en Europe sous Napoléon. Bonaparte, en enlevant les fils à leurs mères, en forçant la noblesse italienne à quitter ses palais et à porter les armes, hâtait la transformation de l'esprit national.

Quant à la physionomie de la société romaine, les jours de concert et de bal on pourrait se croire à Paris. L'Altieri, la Palestrina, la Zagarola, la Del Drago, la Lante, la Lozzano, etc., ne seraient pas étrangères dans les salons du faubourg Saint-Germain: pourtant quelques-unes

de ces femmes ont un certain air effrayé qui, je crois, est du climat. La charmante Falconieri, par exemple, se tient toujours auprès d'une porte, prête à s'enfuir sur le mont Marius, si on la regarde: la villa Mellini est à elle; un roman placé dans ce casin abandonné, sous des cyprès à la vue de la mer, aurait son prix.

Mais, quels que soient les changements de mœurs et de personnages de siècle en siècle en Italie, on y remarque une habitude de grandeur, dont nous autres, mesquins barbares, n'approchons pas. Il reste encore à Rome du sang romain et des traditions des maîtres du monde. Lorsqu'on voit des étrangers entassés dans de petites maisons nouvelles à la porte du Peuple, ou gîtés dans des palais qu'ils ont divisés en cases et percés de cheminées, on croirait voir des rats gratter au pied des monuments d'Apollodore et de Michel-Ange, et faisant, à force de ronger, des trous dans les pyramides.

Aujourd'hui les nobles romains, ruinés par la révolution, se renferment dans leurs palais, vivent avec parcimonie et sont devenus leurs propres gens d'affaires. Quand on a le bonheur (ce qui est fort rare) d'être admis chez eux le soir, on traverse de vastes salles sans meubles, à peine éclairées, le long desquelles des statues antiques blanchissent dans l'épaisseur de l'ombre, comme des fantômes ou des morts exhumés. Au bout de ces salles, le laquais déguenillé qui vous mène vous introduit dans une espèce de gynécée; autour d'une table sont assises trois ou quatre vieilles ou jeunes femmes mal tenues, qui travaillent à la lueur d'une lampe à de petits ouvrages en échangeant quelques paroles avec un père, un frère, un mari à demi couchés obscurément en retraite, sur des fauteuils déchirés. Il y a pourtant je ne sais quoi de beau, de souverain, qui tient de la haute race, dans cette assemblée retranchée derrière des chefs d'œuvre et que

vous avez prise d'abord pour un sabbat. L'espèce des sigisbés est finie, quoiqu'il y ait encore des abbés porte-châles et porte-chaufferettes; par-ci, par-là, un cardinal s'établit encore à demeure chez une femme comme un canapé.

Le népotisme et le scandale des pontifes ne sont plus possibles, comme les rois ne peuvent plus avoir de maîtresses en titre et en honneurs. A présent que la politique et les aventures tragiques d'amour ont cessé de remplir la vie des grandes dames romaines, à quoi passent-elles leur temps dans l'intérieur de leur ménage? Il serait curieux de pénétrer au fond de ces mœurs nouvelles: si je reste à Rome, je m'en occuperai.

LES LIEUX ET LE PAYSAGE.

Je visitai Tivoli le 10 décembre 1803; à cette époque je disais dans une narration qui fut imprimée alors: « Ce « lieu est propre à la réflexion et à la rêverie; je re- « monte dans ma vie passée; je sens le poids du pré- « sent; je cherche à pénétrer mon avenir: où serai-je, « que ferai-je et que serai-je *dans vingt ans d'ici?* »

Vingt ans! cela me semblait un siècle; je croyais bien habiter ma tombe avant que ce siècle se fût écoulé. Et ce n'est pas moi qui ai passé, c'est le maître du monde et son empire qui ont fui!

Presque tous les voyageurs anciens et modernes n'ont vu dans la campagne romaine que ce qu'ils appellent *son horreur et sa nudité.* Montagne lui-même, à qui certes l'imagination ne manquait pas, dit: « Nous avions « loin sur notre main gauche l'Apenin, le prospect du « pays malplaisant, bossé, plein de profondes fendasses... « le terroire nud, sans arbres, une bonne partie stérile. »

Le protestant Milton porte sur la campagne de Rome un regard aussi sec et aussi aride que sa foi. Lalande et le président de Brosses sont aussi aveugles que Milton.

On ne retrouve guère que dans le *Voyage sur la scène des dix derniers livres de l'Énéide*, de M. de Bonstetten, publié à Genève en 1804, un an après ma lettre à M. de Fontanes (imprimé dans le *Mercure* vers la fin de l'année 1803), quelques sentiments vrais de cette admirable solitude, encore sont-ils mêlés d'objurgations: « Quel « plaisir de lire Virgile sous le ciel d'Enée, et pour ainsi « dire en présence des dieux d'Homère! dit M. Bon- « stetten; quelle solitude profonde dans ces déserts, où « l'on ne voit que la mer, des bois ruinés, des champs, « des grandes prairies, et pas un habitant! Je ne voyais « dans une vaste étendue de pays qu'une seule maison, « et cette maison était près de moi, sur le sommet de la « colline. J'y vais, elle était sans porte; je monte un « escalier, j'entre dans une espèce de chambre, un oi- « seau de proie y avait son nid...

« Je fus quelque temps à une fenêtre de cette maison « abandonnée. Je voyais à mes pieds cette côte, au temps « de Pline si riche et si magnifique, maintenant sans cul- « tivateurs. »

Depuis ma description de la campagne romaine, on a passé du dénigrement à l'enthousiasme. Les voyageurs anglais et français qui m'ont suivi ont marqué tous leurs pas de la Storta à Rome par des extases. M. de Tournon, dans ses études statistiques, entre dans la voie d'admiration que j'ai eu le bonheur d'ouvrir: « La campa- « gne romaine, dit-il, développe à chaque pas plus dis- « tinctement la sérieuse beauté de ses immenses lignes, « de ses plans nombreux, et son bel encadrement de « montagnes. Sa monotone grandeur frappe et élève la « pensée. »

Je n'ai point à mentionner M. Simon, dont le voyage semble une gageure, et qui s'est amusé à regarder Rome à l'envers. Je me trouvais à Genève lorsqu'il mourut presque subitement. Fermier, il venait de couper ses foins et de recueillir joyeusement ses premiers grains, et il est allé rejoindre son herbe fauchée et ses moissons abattues.

Nous avons quelques lettres des grands paysagistes; Poussin et Claude Lorrain ne disent pas un mot de la campagne romaine. Mais si leur plume se tait, leur pinceau parle; l'*agro romano* était une source mystérieuse de beautés, dans laquelle ils puisaient, en la cachant par une sorte d'avarice de génie, et comme par la crainte que le vulgaire ne la profanât. Chose singulière, ce sont des yeux français qui ont le mieux vu la lumière de l'Italie.

J'ai relu ma lettre à M. de Fontanes sur Rome, écrite il y a vingt-cinq ans, et j'avoue que je l'ai trouvée d'une telle exactitude qu'il me serait impossible d'y retrancher ou d'y ajouter un mot. Une compagnie étrangère est venue cet hiver (1829) proposer le défrichement de la campagne romaine: ah! messieurs, grâce de vos cottages et de vos jardins anglais sur le Janicule! si jamais ils devaient enlaidir les friches où le soc de Cincinnatus s'est brisé, sur lesquelles toutes les herbes penchent au souffle des siècles, je fuirais Rome pour n'y remettre les pieds de ma vie. Allez traîner ailleurs vos charrues perfectionnées; ici la terre ne pousse et ne doit pousser que des tombeaux. Les cardinaux ont fermé l'oreille aux calculs des bandes noires accourues pour démolir les débris de Tusculum qu'elles prenaient pour des châteaux d'aristocrates: elles auraient fait de la chaux avec le marbre des sarcophages de Paul Émile, comme elles ont fait des gargouilles avec le plomb des cercueils de nos pè-

res. Le sacré Collége tient au passé, de plus il a été prouvé, à la grande confusion des économistes, que la campagne romaine donnait au propriétaire 5 p. 0/0 en pâturages et qu'elle ne rapporterait que un et demi en blé. Ce n'est point par paresse, mais par un intérêt positif, que le cultivateur des plaines accorde la préférence à la *pastorizia* sur le *maggesi*. Le revenu d'un hectare dans le territoire romain est presque égal au revenu de la même mesure dans un des meilleurs départements de la France: pour se convaincre de cela, il suffit de lire l'ouvrage de monsignor Nicolaï.

LETTRE A M. VILLEMAIN.

Je vous ai dit que j'avais éprouvé d'abord de l'ennui au début de mon second voyage à Rome et que je finis par reprendre au ruines et au soleil: j'étais encore sous l'influence de ma première impression lorsque, le 3 novembre 1828, je répondis à M. Villemain:

« Votre lettre, monsieur, est venue bien à propos dans « ma solitude de Rome: elle a suspendu en moi le mal « du pays que j'ai fort. Ce mal n'est autre chose que « mes années qui m'ôtent les yeux pour voir comme je « voyais autrefois: mon débris n'est pas assez grand pour « se consoler avec celui de Rome. Quand je me promène « seul à présent au milieu de tous ces décombres des « siècles, ils ne me servent plus que d'échelle pour « mesurer le temps: je remonte dans le passé, je vois « ce que j'ai perdu et le bout de ce court avenir que « j'ai devant moi; je compte toutes les joies qui pour« raient me rester, je n'en trouve aucune; je m'efforce « d'admirer ce que j'admirais, et je n'admire plus. Je « rentre chez moi pour subir mes honneurs accablé du

« *scirocco* ou percé par la *tramontane*. Voilà toute ma « vie, à un tombeau près que je n'ai pas encore eu « le courage de visiter. On s'occupe beaucoup de mo- « numents croulants ; on les appuie ; on les dégage « de leurs plantes et de leurs fleurs; les femmes que « j'avais laissées jeunes sont devenues vieilles, et les rui- « nes se sont rajeunies : que voulez-vous qu'on fasse ici?

« Aussi je vous assure, monsieur que je n'aspire qu'à « rentrer dans ma rue d'Enfer pour ne plus en sortir. « J'ai rempli envers mon pays et mes amis tous mes en- « gagements. Quand vous serez dans le conseil d'État « avec M. Bertin de Vaux, je n'aurai plus rien à deman- « der, car vos talents vous auront bientôt porté plus « haut. Ma retraite a contribué un peu, j'espère, à la « cessation d'une opposition redoutable ; les libertés pu- « bliques sont acquises à jamais à la France. Mon sa- « crifice doit maintenant finir avec mon rôle. Je ne de- « mande rien que de retourner à mon *Infirmerie*. Je n'ai « qu'à me louer de ce pays: j'y ai été reçu à merveille; « j'ai trouvé un gouvernement plein de tolérance et fort « instruit des affaires hors de l'Italie, mais enfin rien « ne me plait plus que l'idée de disparaître entièrement « de la scène du monde: il est bon de se faire précéder « dans la tombe du silence que l'on y trouvera.

« Je vous remercie d'avoir bien voulu me parler de « vos travaux. Vous ferez un ouvrage digne de vous et « qui augmentera votre renommée. Si vous aviez quel- « ques recherches à faire faire ici, soyez assez bon pour « me les indiquer: une fouille au Vatican pourrait vous « fournir des trésors. Hélas! Je n'ai que trop vu ce pau- « vre M. Thierry! je vous assure que je suis poursuivi « par son souvenir: si jeune, si plein de l'amour de son « travail, et s'en aller! et, comme il arrive toujours au « vrai mérite, son esprit s'améliorait et la raison pre-

« nait chez lui la place du système: j'espère encore un « miracle. J'ai écrit pour lui; on ne m'a pas même ré- « pondu. J'ai été plus heureux pour vous, et une lettre « de M. de Martignac me fait enfin espérer que justice, « bien que tardive et incomplète, vous sera faite. Je ne « vis plus, monsieur, que pour mes amis; vous me per- « mettrez de vous mettre au nombre de ceux qui me « restent. Je demeure, monsieur, avec autant de sincé- « rité que d'admiration, votre plus dévoué serviteur [1]

« CHATEAUBRIAND. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, samedi 8 novembre 1828.

« M. de la Ferronnays m'apprend la reddition de Var- « na que je savais. Je crois vous avoir dit autrefois que « toute la question me semblait dans la chute de cette « place, et que le Grand Turc ne songerait à la paix « que quand les Russes auraient fait ce qu'ils n'avaient « pas fait dans leurs guerres précédentes. Nos journaux « ont été bien misérablement turcs dans ces derniers « temps. Comment ont-ils pu jamais oublier la noble « cause de la Grèce et tomber en admiration devant des « barbares qui répandent sur la patrie des grands hom- « mes et la plus belle partie de l'Europe l'esclavage et « la peste? Voilà comme nous sommes, nous autres Fran-

[1] Grâce à Dieu, M. Thierry est revenu à la vie et il a repris avec des forces nouvelles ses beaux et importants travaux; il travaille dans la nuit, mais comme la chrysalide:

La nymphe s'enferme avec joie
Dans ce tombeau d'or et de soie
Qui la dérobe à tous les yeux, etc.

« çais : un peu de mécontentement personnel nous fait « oublier nos principes et les sentiments les plus géné- « reux. Les Turcs battus me feront peut-être quelque « pitié ; les Turcs vainqueurs me feraient horreur.

« Voilà mon ami M. de la Ferronays resté au pouvoir. « Je me flatte que ma détermination de le suivre a éloi- « gné les concurrents à son portefeuille. Mais enfin il « faudra que je sorte d'ici; je n'aspire plus qu'à ren- « trer dans ma solitude et à quitter la carrière politi- « que. J'ai soif d'indépendance pour mes dernières an- « nées. Les générations nouvelles sont élevées, elles trou « veront établies les libertés publiques pour lesquelles « j'ai tant combattu: qu'elles s'emparent donc, mais « qu'elles ne mésusent pas de mon héritage, et que j'aille « mourir en paix auprès de vous.

« Je suis allé avant-hier me promener à la villa Pan- « fili : la belle solitude! »

« Rome, ce samedi 15 novembre.

« Il y a eu un premier bal chez Torlonia. J'y ai ren- « contré tous les Anglais de la terre. Je me croyais en- « core ambassadeur à Londres. Les Anglaises ont l'air « de figurantes engagées pour danser l'hiver à Paris, à « Milan, à Rome, à Naples, et qui retournent à Londres « après leur engagement expiré au printemps. Les sau- « tillements sur les ruines du Capitole, les mœurs uni- « formes que la *grande* société porte partout, sont des « choses bien étranges: si j'avais encore la ressource de « me sauver dans les déserts de Rome!

« Ce qu'il y a de vraiment déplorable ici, ce qui jure « avec la nature des lieux, c'est cette multitude d'insi- « pides Anglaises et de frivoles dandys qui, se tenant « enchaînés par les bras comme des chauves-souris par « les ailes, promènent leur bizarrerie, leur ennui, leur

« insolence dans vos fêtes, et s'établissent chez vous « comme à l'auberge. Cette Grande-Bretagne vagabonde « et déhanchée, dans les solennités publiques, saute sur « vos places et boxe avec vous pour vous en chasser: « tout le jour elle avale à la hâte les tableaux et les « ruines, et vient avaler, en vous faisant beaucoup d'hon- « neur, les gâteaux et les glaces de vos soirées. Je ne « sais pas comment un ambassadeur peut souffrir ces « hôtes grossiers et ne les fait pas consigner à sa porte. »

EXPLICATION SUR LE MÉMOIRE QU'ON VA LIRE.

J'ai parlé dans *le Congrès de Vérone* de l'existence de mon *Mémoire* sur l'Orient. Quand je l'envoyai de Rome en 1828 à M. le comte de la Ferronnays, alors ministre des affaires étrangères, le monde n'était pas ce qu'il est: en France, la légitimité existait; en Russie, la Pologne n'avait pas péri; l'Espagne était encore bourbonienne; l'Angleterre n'avait pas encore l'honneur de nous protéger. Beaucoup de choses ont donc vieilli dans ce *Mémoire:* aujourd'hui ma politique extérieure, sous plusieurs rapports, ne serait plus la même: douze années ont changé les relations diplomatiques, mais le fond des vérités est demeuré. J'ai inséré ce *Mémoire* en entier, pour venger une fois de plus la Restauration des reproches absurdes qu'on s'obstine à lui adresser malgré l'évidence des faits. La Restauration, aussitôt qu'elle choisit ses ministres parmi ses amis, ne cessa de s'occuper de l'indépendance et de l'honneur de la France: elle s'éleva contre les traités de Vienne, elle réclama des frontières protectrices, non pour la gloriole de s'étendre jusqu'au bord du Rhin, mais pour chercher sa sûreté; elle a ri lorsqu'on lui parlait de l'équilibre de l'Euro-

pe, équilibre si injustement rompu envers elle: c'est pourquoi elle désira d'abord se couvrir au midi, puisqu'il avait plu de la désarmer au nord. A Navarin elle retrouva une marine et la liberté de la Grèce; la question d'Orient ne la prit point au depourvu.

J'ai gardé trois opinions sur l'Orient depuis l'époque où j'écrivis ce *Mémoire:*

1° Si la Turquie d'Europe doit être dépecée, nous devons avoir un lot dans ce morcellement par un agrandissement de territoire sur nos frontières et par la possession de quelque point militaire dans l'Archipel. Comparer le partage de la Turquie au partage de la Pologne est une absurdité.

2° Considérer la Turquie telle qu'elle était au règne de François Ier, comme une puissance utile à notre politique, c'est retrancher trois siècles de l'histoire.

3° Prétendre civiliser la Turquie en lui donnant des bateaux à vapeur et des chemins de fer, en disciplinant ses armées, en lui apprenant à manœuvrer ses flottes, ce n'est pas étendre la civilisation en Orient, c'est introduire la barbarie en Occident: des Ibrahim futurs pourront ramener l'avenir au temps de Charles-Martel, ou au temps du siége de Vienne, quand l'Europe fut sauvée par cette héroïque Pologne sur laquelle pèse l'ingratitude des rois.

Je dois remarquer que j'ai été le seul, avec Benjamin Constant, à signaler l'imprévoyance des gouvernements chrétiens: un peuple dont l'ordre social est fondé sur l'esclavage et la polygamie est un peuple qu'il faut renvoyer aux steppes des Mongoles.

En dernier résultat, la Turquie d'Europe devenue vassalle de la Russie en vertu du traité d'Unkiar-Skelessi, n'existe plus si la question doit se décider immédiatement, ce dont je doute, il serait peut-être mieux qu'un

empire indépendant eût son siége à Constantinople et fît un tout de la Grèce. Cela est il possible? je l'ignore. Quant à Mehemet-Ali, fermier et douanier impitoyable, l'Égypte, dans l'intérêt de la France, est mieux gardée par lui qu'elle ne le serait par les Anglais.

Mais je m'évertue à démontrer l'honneur de la Restauration; eh! qui s'inquiète de ce qu'elle a fait, surtout qui s'en inquiètera dans quelques années? Autant vaudrait m'échauffer pour les intérêts de Tyr et d'Ecbatane: ce monde passé n'est plus et ne sera plus. Après Alexandre, commença le pouvoir romain; après César, le christianisme changea le monde; après Charlemagne, la nuit féodale engendra une nouvelle société; après Napoléon, néant: on ne voit venir ni empire, ni religion, ni barbares. La civilisation est montée à son plus haut point, mais civilisation matérielle, inféconde, qui ne peut rien produire, car on ne saurait donner la vie que par la morale; on n'arrive à la création des peuples que par les routes du ciel: les chemins de fer nous conduiront seulement avec plus de rapidité à l'abîme.

Voilà les prolégomènes qui me semblaient nécessaires à l'intelligence du *Mémoire* qui suit, et qui se trouve également aux affaires étrangères.

LETTRE A MONSIEUR LE COMTE DE LA FERRONNAYS.

« Rome, ce 30 novembre 1828.

« Dans votre lettre particulière du 10 de novembre, « mon noble ami, vous me disiez:

« *Je vous adresse un court résumé de notre situation* « *politique, et vous serez assez aimable pour me faire* « *connaître en retour vos idées, toujours si bonnes à* « *connaître en pareille matière.* »

« Votre amitié, noble comte, me juge avec trop d'in-
« dulgence; je ne crois pas du tout vous éclairer en
« vous envoyant le mémoire ci-joint: je ne fais que vous
« obéir. »

MÉMOIRE.

PREMIÈRE PARTIE.

« A la distance où je suis du théâtre des événements
« et dans l'ignorance presque totale où je me trouve de
« l'état des négociations, je ne puis guère raisonner con-
« venablement. Néanmoins, comme j'ai depuis longtemps
« un système arrêté sur la politique intérieure de la
« France, comme j'ai pour ainsi dire été le premier à
« réclamer l'émancipation de la Grèce, je soumets vo-
« lontiers, noble comte, mes idées à vos lumières.

« Il n'était point encore question du traité du 6 de
« juillet lorsque je publiai ma *Note sur la Grèce*. Cette
« *Note* renfermait le germe du traité: je proposais
« aux cinq grandes puissances de l'Europe d'adresser
« une dépêche collective au Divan pour lui demander
« impérativement la cessation de toute hostilité entre
« la Porte et les Hellènes. Dans le cas d'un refus, les
« cinq puissances auraient déclaré qu'elles reconnassaient
« l'indépendance du gouvernement grec, et qu'elles re-
« cevraient les agents diplomatiques de ce gouvernement.

« Cette *Note* fut lue dans les divers cabinets. La place
« que j'avais occupée comme ministre des affaires étran-
« gères donnait quelque importance à mon opinion: ce
« qu'il y a de singulier, c'est que le prince de Metter-
« nich se montra moins opposé à l'esprit de ma *Note*
« que M. Canning.

« Le dernier, avec lequel j'avais eu des liaisons assez « intimes, était plus orateur que grand politique, plus « homme de talent qu'homme d'État. Il avait en général « une certaine jalousie des succès et surtout de ceux de « la France. Quand l'opposition parlementaire blessait « ou exaltait son amour-propre, il se précipitait dans « de fausses démarches, se répandait en sarcasmes ou « en vanteries. C'est ainsi qu'après la guerre d'Espagne « il rejeta la demande d'intervention que j'avais arra-« chée avec tant de peine au cabinet de Madrid, pour « l'arrangement des affaires d'outre-mer: la raison se-« crète en était qu'il n'avait pas fait lui-même cette de-« mande, et il ne voulait pas voir que même dans son « système (si toutefois il en avait un), l'Angleterre re-« présentée dans un Congrès général ne serait nullement « liée par les actes de ce Congrès et resterait toujours « libre d'agir séparément. C'est encore ainsi que lui, « M. Canning, fit passer des troupes en Portugal, non pour « défendre une charte dont il était le premier à se mo-« quer, mais parce que l'opposition lui reprochait la « présence de nos soldats en Espagne, et qu'il voulait « pouvoir dire au Parlement que l'armée anglaise occu-« pait Lisbonne comme l'armée française occupait Cadix. « Enfin, c'est ainsi qu'il a signé le traité du 6 juillet « contre son opinion particulière, contre l'opinion de « son propre pays, défavorable à la cause des Grecs. « S'il accéda à ce traité, ce fut uniquement parce qu'il « eut peur de nous voir prendre avec la Russie l'initia-« tive de la question et recueillir seuls la gloire d'une « résolution généreuse. Ce ministre, qui après tout lais-« sera une grande renommée, crut aussi gêner les mou-« vements de la Russie par ce traité même: cependant « il était clair que le texte de l'acte n'enchaînait point « l'empereur Nicolas, ne l'obligeait point à renoncer à « une guerre particulière avec la Turquie.

« Le traité du 6 juillet est une pièce informe, bro-
« chée à la hâte, où rien n'est prévu et qui fourmille
« de dispositions contradictoires.

« Dans ma *Note sur la Grèce*, je supposais l'adhésion
« des cinq grandes puissances; l'Autriche et la Prusse
« s'étant unies à l'écart, leur neutralité les laisse libres,
« selon les événements, de se déclarer pour ou contre
« l'une des parties belligérantes.

« Il ne s'agit plus de revenir sur le passé, il faut pren-
« dre les choses telles qu'elles sont. Tout ce à quoi les
« gouvernements sont obligés, c'est à tirer le meilleur
« parti des faits lorsqu'ils sont accomplis. Examinons
« donc ces faits.

« Nous occupons la Morée, les places de cette pénin-
« sule sont tombées entre nos mains. Voilà pour ce qui
« nous concerne.

« Varna est pris, Varna devient un avant-poste placé
« à soixante-dix heures de marche de Constantinople. Les
« Dardanelles sont bloquées; les Russes s'emparent pen-
« dant l'hiver de Silistrie et de quelques autres forte-
« resses; de nombreuses recrues arriveront. Aux pre-
« miers jours du printemps, tout s'ébranlera pour une
« campagne décisive; en Asie le général Paskewitsch a
« envahi trois pachaliks, il commande les sources de
« l'Euphrate et menace la route d'Erzeroum. Voilà pour
« ce qui concerne la Russie.

« L'empereur Nicolas eût-il mieux fait d'entreprendre
« une campagne d'hiver en Europe? Je le pense, s'il en
« avait la possibilité. En marchant sur Constantinople, il
« aurait tranché le nœud gordien, il aurait mis fin à toutes
« les intrigues diplomatiques; on se range du côté des
« succès; le moyen d'avoir des alliés, c'est de vaincre.

« Quant à la Turquie, il m'est démontré qu'elle nous
« eût déclaré la guerre si les Russes eussent échoué

« devant Varna. Aurait-elle le bon sens aujourd'hui d'en-
« tamer des négociations avec l'Angleterre et la France
« pour se débarrasser au moins de l'une et de l'autre?
« L'Autriche lui conseillerait volontiers ce parti; mais
« il est bien difficile de prévoir quelle sera la conduite
« d'une race d'hommes qui n'ont point les idées euro-
« péennes. A la fois rusés comme des esclaves et or-
« gueilleux comme des tyrans, la colère n'est jamais
« chez eux tempérée que par la peur. Le sultan Mah-
« moud II, sous quelques rapports, parait un prince su-
« périeur aux derniers sultans; il a surtout le courage
« politique; mais a-t-il le courage personnel? Il se con-
« tente de passer des revues dans les faubourgs de sa
« capitale et se fait supplier par les grands de n'aller
« pas même jusqu'à Andrinople. La populace de Con-
« stantinople serait mieux contenue par les triomphes
« que par la présence de son maître.

« Admettons toutefois que le Divan consente à des
« pourparlers sur les bases du traité du 6 juillet. La
« négociation sera très-épineuse; quand il n'y aurait à
« régler que les limites de la Grèce, c'est à n'en pas fi-
« nir. Où ces limites seront-elles posées sur le conti-
« nent? Combien d'îles seront-elles rendues à la liberté?
« Samos, qui a si vaillamment défendu son indépen-
« dance, sera-t-elle abandonnée? Allons plus loin, sup-
« posons les conférences établies: paralyseront-elles les
« armées de l'empereur Nicolas? Tandis que les pléni-
« potentiaires des Turcs et des trois puissances alliées
« négocieront dans l'Archipel, chaque pas des troupes
« envahissantes dans la Bulgarie changera l'état de la
« question. Si les Russes étaient repoussés, les Turcs
« rompraient les conférences; si les Russes arrivaient
« aux portes de Constantinople, il s'agirait bien de l'in-
« dépendance de la Morée! Les Hellènes n'auraient be-
« soin ni de protecteurs ni de négociateurs.

« Ainsi donc, amener le Divan à s'occuper du traité « du 6 de juillet, c'est reculer la difficulté, et non la ré- « soudre. La coïncidence de l'émancipation de la Grèce « et de la signature de la paix entre les Turcs et les Rus- « ses est, à mon avis, nécessaire pour faire sortir les cabi- « nets de l'Europe de l'embarras où ils se trouvent.

« Quelles conditions l'empereur Nicolas mettra-t-il à « la paix?

« Dans son manifeste, il déclare qu'il renonce à des « conquêtes, mais il parle d'indemnités pour les frais « de la guerre; cela est vague et peut mener loin.

« Le cabinet de Saint-Pétersbourg, prétendant régu- « lariser les traités d'Akerman et d'Yassy, demandera- « t-il 1° l'indépendance complète des deux principautés; « 2° la liberté du commerce dans la Mer Noire, tant « pour la nation russe que pour les autres nations; « 3° le remboursement des sommes dépensées dans la « dernière campagne?

« D'innombrables difficultés se présentent à la con- « clusion d'une paix sur ces bases.

« Si la Russie veut donner aux principautés des sou- « verains de son choix, l'Autriche regardera la Molda- « vie et la Valachie comme deux provinces russes, et « s'opposera à cette transaction politique.

« La Moldavie et la Valachie passeront-elles sous la « domination d'un prince indépendant de toute grande « puissance, ou d'un prince installé sous le protectorat « de plusieurs souverains?

« Dans ce cas, Nicolas préfèrerait des hospodars nom- « més par Mahmoud, car les principautés, ne cessant « pas d'être turques, demeureraient vulnérables aux ar- « mes de la Russie.

« La liberté du commerce de la Mer Noire, l'ouver- « ture de cette mer à toutes les flottes de l'Europe et

« de l'Amérique, ébranleraient la puissance de la Porte « dans ses fondements. Octroyer le passage des vaisseaux « de guerre sous Constantinople, c'est, par rapport à la « géographie de l'empire ottoman, comme si l'on recon- « naissait le droit à des armées étrangères de traverser « en tout temps la France le long des murs de Paris.

« Enfin, où la Turquie prendrait-elle de l'argent pour « payer les frais de la campagne? Le prétendu trésor « des sultants est une vieille fable. Les provinces con- « quises au delà du Caucase pourraient être, il est vrai, « cédées comme hypothèque de la somme demandée: « des deux armées russes, l'une, en Europe, me semble « être chargée des intérêts de l'honneur de Nicolas; « l'autre, en Asie, de ses intérêts pécuniaires. Mais si « Nicolas ne se croyait pas lié par les déclarations de « son manifeste, l'Angleterre verrait-elle d'un œil in- « différent le soldat moscovite s'avancer sur la route de « l'Inde? N'a-t-elle pas déjà été alarmée, lorsqu'en 1827 « il a fait un pas de plus dans l'empire persan?

« Si la double difficulté qui naît et de la mise à exé- « cution du traité, et de la pertinence des conditions « d'une paix entre la Turquie et la Russie; si cette dou- « ble difficulté rendait inutiles les efforts tentés pour « vaincre tant d'obstacles; si une seconde campagne « s'ouvrait au printemps, les puissances de l'Europe « prendraient-elles parti dans la querelle? Quel serait « le rôle que devrait jouer la France? C'est ce que je « vais examiner dans la seconde partie de cette *Note.* »

SECONDE PARTIE.

« L'Autriche et l'Angleterre ont des intérêts communs, « elles sont naturellement alliées pour leur politique

« extérieure, quelles que soient d'ailleurs les différentes « formes de leurs gouvernements et les maximes oppo- « sées de leur politique intérieure. Toutes deux sont en- « nemies et jalouses de la Russie, toutes deux désirent « arrêter les progrès de cette puissance; elles s'uniront « peut-être dans un cas extrême; mais elles sentent que « si la Russie ne se laisse pas imposer, elle peut braver « cette union plus formidable en apparence qu'en « réalité.

« L'Autriche n'a rien à demander à l'Angleterre; cel- « le-ci à son tour n'est bonne à l'Autriche que pour lui « fournir de l'argent. Or l'Angleterre, écrasée sous le « poids de sa dette, n'a plus d'argent à prêter à per- « sonne. Abandonnée à ses propres ressources, l'Autri- « che ne saurait, dans l'état actuel de ses finances, met- « tre en mouvement de nombreuses armées, surtout « étant obligée de surveiller l'Italie et de se tenir en « garde sur les frontières de la Pologne et de la Prusse. « La position actuelle des troupes russes leur permettrait « d'entrer plus vite à Vienne qu'à Constantinople.

« Que peuvent les Anglais contre la Russie? Fermer « la Baltique, ne plus acheter le chanvre et les bois sur « les marchés du Nord, détruire la flotte de l'amiral « Heyden dans la Méditerranée, jeter quelques ingé- « nieurs et quelques soldats dans Constantinople, porter « dans cette capitale des provisions de bouche et des « munitions de guerre, pénétrer dans la Mer Noire, blo- « quer les ports de la Crimée, priver les troupes rus- « ses en campagne de l'assistance de leurs flottes com- « merçantes et militaires?

« Supposons tout cela accompli (ce qui d'abord ne se « peut faire sans des dépenses considérables, lesquelles « n'auraient ni dédommagement ni garantie), resterait « toujours à Nicolas son immense armée de terre. Une

« attaque de l'Autriche et de l'Angleterre contre la Croix « en faveur du Croissant augmenterait en Russie la po- « pularité d'une guerre déjà nationale et religieuse. Des « guerres de cette nature se font sans argent, ce sont « celles qui précipitent, par la force de l'opinion, les na- « tions les unes sur les autres. Que les papas commen- « cent à évangéliser à Saint-Pétersbourg, comme les « ulémas mahométisent à Constantinople, ils ne trouve- « ront que trop de soldats; ils auraient plus de chances « de succès que leurs adversaires dans cet appel aux « passions et aux croyances des hommes. Les invasions « qui descendent du nord au midi sont bien plus rapi- « des et bien plus irrésistibles que celles qui gravissent « du midi au nord: la pente des populations les incline « à s'écouler vers les beaux climats.

« La Prusse demeurerait-elle spectatrice indifférente « de cette grande lutte, si l'Autriche et l'Angleterre se « déclaraient pour la Turquie? Il n'y a pas lieu de le « croire.

« Il existe sans doute dans le cabinet de Berlin un « parti qui hait et qui craint le cabinet de Saint-Pé- « tersbourg; mais ce parti, qui d'ailleurs commence à « vieillir, trouve pour obstacle le parti anti-autrichien et « surtout des affections domestiques.

« Les liens de famille, faibles ordinairement entre les « souverains, sont très-forts dans la famille de Prusse: « le Roi Frédéric-Guillaume III aime tendrement sa fille, « l'Impératrice actuelle de Russie, et il se plaît à penser « que son petit-fils montera sur le trône de Pierre-le- « Grand; les princes Frédéric, Guillaume, Charles, Hen- « ri-Albert, sont aussi très-attachés à leur sœur Alexan- « dra, le prince royal héréditaire ne faisait pas de dif- « ficulté de déclarer dernièrement à Rome qu'il était « *turcophage*.

« En décomposant ainsi les intérêts, on s'aperçoit que « la France est dans une admirable position politique : « elle peut devenir l'arbitre de ce grand débat ; elle peut « à son gré garder la neutralité ou se déclarer pour un « parti, selon le temps et les circonstances. Si elle était « jamais obligée d'en venir à cette extrémité, si ses con- « seils n'étaient pas écoutés, si la noblesse et la modé- « ration de sa conduite ne lui obtenaient pas la paix « qu'elle désire pour elle et pour les autres ; dans la né- « cessité où elle se trouverait de prendre les armes, « tous ses intérêts la porteraient du côté de la Russie.

« Qu'une alliance se forme entre l'Autriche et l'An- « gleterre contre la Russie, quel fruit la France recueil- « lerait-elle de son adhésion à cette alliance ?

« L'Angleterre prêterait-elle des vaisseaux à la France ?

« La France est encore, après l'Angleterre, la pre- « mière puissance maritime de l'Europe ; elle a plus de « vaisseaux qu'il ne lui en faut pour détruire, s'il le « fallait, les forces navales de la Russie.

« L'Angleterre nous fournirait-elle des subsides ?

« L'Angleterre n'a point d'argent ; la France en a plus « qu'elle, et les Français n'ont pas besoin d'être à la solde « du Parlement britannique.

« L'Angleterre nous assisterait-elle de soldats et « d'armes ?

« Les armes ne manquent point à la France, encore « moins les soldats.

« L'Angleterre nous assurerait-elle un accroissement « de territoire insulaire ou continental ?

« Où prendrons-nous cet accroissement, si nous fai- « sons, au profit du Grand Turc, la guerre à la Russie ? « Essaierons-nous des descentes sur les côtes de la mer « Baltique, de la mer Noire et du détroit de Behring ? « Aurions-nous une autre espérance ? Penserions-nous

« à nous attacher l'Angleterre afin qu'elle accourût à « notre secours si jamais nos affaires intérieures ve- « naient à se brouiller?

« Dieu nous garde d'une telle prévision et d'une in- « tervention étrangère dans nos affaires domestiques ! « L'Angleterre, d'ailleurs, a toujours fait bon marché des « Rois et de la liberté des peuples; elle est toujours « prête à sacrifier sans remords monarchie ou républi- « que à ses intérêts particuliers. Naguère encore, elle « proclamait l'indépendance des colonies espagnoles, en « même temps qu'elle refusait de reconnaître celle de la « Grèce; elle envoyait ses flottes appuyer les insurgés « du Mexique, et faisait arrêter dans la Tamise quelques « chétifs bateaux à vapeur destinés pour les Hellènes; « elle admettait la légitimité des droits de Mahmoud, et « niait celle des droits de Ferdinand ; vouée tour à tour « au despotisme ou à la démocratie selon le vent qui ame- « nait dans ses ports les vaisseaux des marchands de « la cité.

« Enfin, en nous associant aux projets guerriers de « l'Angleterre et de l'Autriche contre la Russie, où irions- « nous chercher notre ancien adversaire d'Austerlitz? il « n'est point sur nos frontières. Ferions-nous donc par- « tir à nos frais cent mille hommes bien équipés, pour « secourir Vienne ou Constantinople? Aurions-nous une « armée à Athènes pour protéger les Grecs contre les « Turcs, et une armée à Andrinople pour protéger les « Turcs contre les Russes? Nous mitraillerions les Os- « manlis en Morée, et nous les embrasserions aux Dar- « danelles! Ce qui manque de sens commun dans les af- « faires humaines ne réussit pas.

« Admettons néanmoins, en dépit de toute vraisem- « blance, que nos efforts fussent couronnés d'un plein « succès dans cette triple alliance contre nature, suppo-

« sons que la Prusse demeurât neutre pendant tout ce « demêlé, ainsi que les Pays-Bas, et que, libres de porter nos forces au dehors, nous ne fussions pas obligés de nous battre à soixante lieues de Paris: eh bien! « quel profit retirerions-nous de notre croisade pour la « délivrance du tombeau de Mahomet? Chevaliers des « Turcs, nous reviendrions du Levant avec une pelisse « d'honneur; nous aurions la gloire d'avoir sacrifié un « milliard et deux cent mille hommes pour calmer les « terreurs de l'Autriche, pour satisfaire aux jalousies de « l'Angleterre, pour conserver dans la plus belle partie « du monde la peste et la barbarie attachées à l'empire « ottoman. L'Autriche aurait peut-être augmenté ses États « du côté de la Valachie et de la Moldavie, et l'Angleterre aurait peut-être obtenu de la Porte quelques privilèges commerciaux, privilèges pour nous d'un faible « intérêt si nous y participions, puisque nous n'avons « ni le même nombre de navires marchands que les Anglais, ni les mêmes ouvrages manufacturés à répandre « dans le Levant. Nous serions complètement dupes de « cette triple alliance qui pourrait manquer son but, et « qui, si elle l'atteignait, ne l'atteindrait qu'à nos dépens.

« Mais si l'Angleterre n'a aucun moyen direct de nous « être utile, ne saurait-elle du moins agir sur le cabinet « de Vienne, engager l'Autriche, en compensation des « sacrifices que nous ferions pour elle, à nous laisser « reprendre les anciens départements situés sur la rive « gauche du Rhin?

« Non: l'Autriche et l'Angleterre s'opposeront toujours « à une pareille concession; la Russie seule peut nous « la faire, comme nous le verrons ci-après. L'Autriche « nous déteste et s'épouvante de nous, encore plus qu'elle « ne hait et ne redoute la Russie; mal pour mal, elle « aimerait mieux que cette dernière puissance s'étendît

« du côté de la Bulgarie que la France du côté de la « Bavière.

« Mais l'indépendance de l'Europe serait menacée si « les czars faisaient de Constantinople la capitale de leur « empire?

« Il faut expliquer ce que l'on entend par l'indépen- « dance de l'Europe: veut-on dire que, tout équilibre « étant rompu, la Russie, après avoir fait la conquête « de la Turquie européenne, s'emparerait de l'Autri- « che, soumettrait l'Allemagne et la Prusse, et finirait « par asservir la France?

« Et d'abord, tout empire qui s'étend sans mesure « perd de sa force; presque toujours il se divise: on ver- « rait bientôt deux ou trois Russies ennemies les unes « des autres.

« Ensuite l'équilibre de l'Europe existe-t-il pour la « France depuis les derniers traités?

« L'Angleterre a conservé presque toutes les conquê- « tes qu'elle a faites dans les colonies de trois parties « du monde pendant la guerre de la Révolution; en Eu- « rope elle a acquis Malte et les îles Ioniennes; il n'y a « pas jusqu'à son électorat de Hanovre qu'elle n'ait en- « flé en royaume et agrandi de quelques seigneuries.

« L'Autriche a augmenté ses possessions d'un tiers de « la Pologne et des rognures de la Bavière, d'une par- « tie de la Dalmatie et de l'Italie. Elle n'a plus, il est « vrai, les Pays-Bas; mais cette province n'a point été « dévolue à la France, et elle est devenue contre nous « une auxiliaire redoutable de l'Angleterre et de la « Prusse.

« La Prusse s'est agrandie du duché ou palatinat de « Posen, d'un fragment de la Saxe et des principaux cer- « cles du Rhin; son poste avancé est sur notre propre « territoire, à dix journées de marche de notre capitale.

« La Russie a recouvré la Finlande et s'est établie sur « les bords de la Vistule.

« Et nous, qu'avons-nous gagné dans tous ces parta- « ges? Nous avons été dépouillés de nos colonies; notre « vieux sol même n'a pas été respecté: Landau détaché « de la France, Huningue rasé, laissent une brèche de « plus de cinquante lieues dans nos frontières; le petit « État de Sardaigne n'a pas rougi de se revêtir de quel- « ques lambeaux volés à l'empire de Napoléon et au « royaume de Louis-le-Grand.

« Dans cette position, quel intérêt avons-nous à ras- « surer l'Autriche et l'Angleterre contre les victoires de « la Russie? Quand celle-ci s'étendrait vers l'Orient et « alarmerait le cabinet de Vienne, en serions-nous en « danger? Nous a-t-on assez ménagés, pour que nous « soyons si sensibles aux inquiétudes de nos ennemis? « L'Angleterre et l'Autriche ont toujours été et seront « toujours les adversaires naturels de la France; nous « les verrions demain s'allier de grand cœur à la Rus- « sie, s'il s'agissait de nous combattre et de nous dé- « pouiller.

« N'oublions pas, que, tandis que nous prendrions les « armes pour le prétendu salut de l'Europe, mise en pé- « ril par l'ambition supposée de Nicolas, il arriverait « probablement que l'Autriche, moins chevaleresque et « plus rapace, écouterait les propositions du cabinet de « Pétersbourg: un revirement brusque de politique lui « coûte peu. Du consentement de la Russie, elle se sai- « sirait de la Bosnie et de la Servie, nous laissant la sa- « tisfaction de nous évertuer pour Mahmoud.

« La France est déjà dans une demi-hostilité avec les « Turcs; elle seule a déjà dépensé plusieurs millions et « exposé vingt-mille soldats dans la cause de la Grèce; « l'Angleterre ne perdrait que quelques paroles en tra-

« hissant les principes du traité du 6 de juillet; la « France y perdrait honneur, hommes et argent: notre « expédition ne serait plus qu'une vraie cacade politique.

« Mais, si nous ne nous unissons pas à l'Autriche et « à l'Angleterre, l'empereur Nicolas ira donc à Constan- « tinople? l'équilibre de l'Europe sera donc rompu?

« Laissons, pour le répéter encore une fois, ces frayeurs « feintes ou vraies à l'Angleterre et à l'Autriche. Que « la première craigne de voir la Russie s'emparer de la « traite du Levant et devenir puissance maritime, cela « nous importe peu. Est-il donc si nécessaire que la « Grande-Bretagne reste en possession du monopole « des mers, que nous répandions le sang français pour « conserver le sceptre de l'Océan aux destructeurs de « nos colonies, de nos flottes et de notre commerce? « Faut-il que la race légitime mette en mouvement des « armées afin de protéger la maison qui s'unit à l'illégi- « timité et qui réserve peut-être pour des temps de di- « scorde les moyens qu'elle croit avoir de troubler la « France? Bel équilibre pour nous, que celui de l'Euro- « pe, lorsque toutes les puissances, comme je l'ai déjà « montré, ont augmenté leurs masses et diminué d'un « commun accord les poids de la France! Qu'elles ren- « trent comme nous dans leurs anciennes limites; puis « nous volerons au secours de leur indépendance, si cette « indépendance est menacée. Elles ne se firent aucun « scrupule de se joindre à la Russie, pour nous démem- « brer et pour s'incorporer les fruits de nos victoires; « qu'elles souffrent donc aujourd'hui que nous resserrions « les liens formés entre nous et cette même Russie pour « reprendre des limites convenables et rétablir la véri- « table balance de l'Europe!

« Au surplus, si l'empereur Nicolas voulait et pouvait « aller signer la paix à Constantinople, la destruction de

« l'empire ottoman serait-elle la conséquence rigoureuse « de ce fait? La paix a été signée les armes à la main à « Vienne, à Berlin, à Paris; presque toutes les capitales « de l'Europe dans ces derniers temps ont été prises: « l'Autriche, la Bavière, la Prusse, la France, l'Espagne « ont-elles péri? Deux fois les Cosaques et les Pandours « sont venus camper dans la cour du Louvre; le royau- « me de Henri IV a été occupé militairement pendant « trois années, et nous serions tout émus de voir les Co- « saques au sérail, et nous aurions pour l'honneur de la « Barbarie cette susceptibilité que nous n'avons pas eue « pour l'honneur de la civilisation et pour notre propre « patrie! Que l'orgueil de la Porte soit humilié, et peut- « être alors l'obligera-t-on à reconnaître quelques-uns « de ces droits de l'humanité qu'elle outrage.

« On voit maintenant où je vais, et la conséquence que « je m'apprète à tirer de tout ce qui précède. Voici cette « conséquence:

« Si les puissances belligérantes ne peuvent arriver à « un arrangement pendant l'hiver; si le reste de l'Eu- « rope croit devoir au printemps se mêler de la que- « relle; si des alliances diverses sont proposées, si la « France est absolument obligée de choisir entre ces al- « liances, si les événements la forcent de sortir de sa « neutralité, tous ses intérêts doivent la décider à s'u- « nir de préférence à la Russie; combinaison d'autant « plus sûre, qu'il serait facile, par l'offre de certains « avantages, d'y faire entrer la Prusse.

« Il y a sympathie entre la Russie et la France; la « dernière a presque civilisé la première dans les clas- « ses élevées de la société; elle lui a donné sa langue « et ses mœurs. Placées aux deux extrémités de l'Eu- « rope, la France et la Russie ne se touchent point par « leurs frontières; elles n'ont point de champ de bataille

« où elles puissent se rencontrer; elles n'ont aucune rivalité de commerce, et les ennemis naturels de la Russie (les Anglais et les Autrichiens) sont aussi les ennemis naturels de la France. En temps de paix, que le cabinet des Tuileries reste l'allié du cabinet de Saint-Pétersbourg, et rien ne peut bouger en Europe. En temps de guerre, l'union des deux cabinets dictera des lois au monde.

« J'ai fait voir assez que l'alliance de la France avec l'Angleterre et l'Autriche contre la Russie est une alliance de dupe, où nous ne trouverions que la perte de notre sang et de nos trésors. L'alliance de la Russie, au contraire, nous mettrait à même d'obtenir des établissements dans l'Archipel et de reculer nos frontières jusqu'aux bords du Rhin. Nous pouvons tenir ce langage à Nicolas:

« Vos ennemis nous sollicitent; nous préférons la paix à la guerre, nous désirons garder la neutralité. Mais enfin, si vous ne pouvez vider vos différends avec la Porte que par les armes, si vous voulez aller à Constantinople, entrez avec les puissances chrétiennes dans un partage équitable de la Turquie européenne. Celles de ces puissances qui ne sont pas placées de manière à s'agrandir du côté de l'Orient recevront ailleurs des dédommagements. Nous, nous voulons avoir la ligne du Rhin, depuis Strasbourg jusqu'à Cologne. Telles sont nos justes prétentions. La Russie a un intérêt (votre frère Alexandre l'a dit) à ce que la France soit forte. Si vous consentez à cet arrangement et que les autres puissances s'y refusent, nous ne souffrirons pas qu'elles interviennent dans votre démêlé avec la Turquie. Si elles vous attaquent malgré nos remontrances, nous les combattrons avec vous, toujours aux mêmes conditions que nous venons d'exprimer.

« Voilà ce qu'on peut dire à Nicolas. Jamais l'Autri- « che, jamais l'Angleterre ne nous donneront la limite « du Rhin pour prix de notre alliance avec elles: or c'est « pourtant là que tôt ou tard la France doit placer ses « frontières, tant pour son honneur que pour sa sûreté.

« Une guerre avec l'Autriche et avec l'Angleterre a « des espérances nombreuses de succès et peu de chan- « ces de revers. Il est d'abord des moyens de paralyser « la Prusse, de la déterminer même à s'unir à nous et « à la Russie; ce cas arrivé, les Pays-Bas ne peuvent se « déclarer ennemis. Dans la disposition actuelle des es- « prits, quarante mille Français défendant les Alpes sou- « lèveraient toute l'Italie.

« Quant aux hostilités avec l'Angleterre, si elles de- « vaient jamais commencer, il faudrait ou jeter vingt- « cinq mille hommes de plus en Morée ou en rappeler « promptement nos troupes et notre flotte. Renoncez aux « escadres, dispersez vos vaisseaux un à un sur toutes « les mers; ordonnez de couler bas toutes les prises après « en avoir retiré les équipages, multipliez les lettres de « marque dans les ports des quatre parties du monde, « et bientôt la Grande-Bretagne, forcée par les banque- « routes et les cris de son commerce, sollicitera le réta- « blissement de la paix. Ne l'avons-nous pas vue capi- « tuler en 1814 devant la marine des États-Unis, qui ne « se compose pourtant aujourd'hui que de neuf frégates « et de onze vaisseaux?

« Considérée sous le double rapport des intérêts gé- « néraux de la société et de nos intérêts particuliers, la « guerre de la Russie contre la Porte ne doit nous don- « ner aucun ombrage. En principe de grande civilisa- « tion, l'espèce humaine ne peut que gagner à la des- « truction de l'Empire ottoman: mieux vaut mille fois « pour les peuples la domination de la Croix à Constan-

« tinople que celle du Croissant. Tous les éléments de « la morale et de la société politique sont au fond du « christianisme, tous les germes de la destruction sociale « sont dans la religion de Mahomet. On dit que le sul- « tan actuel a fait des pas vers la civilisation: est-ce « parce qu'il a essayé, à l'aide de quelques renégats fran- « çais, de quelques officiers anglais et autrichiens, de « soumettre ses hordes fanatiques à des exercices régu- « liers? Et depuis quand l'apprentissage machinal des « armes est-il la civilisation? C'est une faute énorme, « c'est presque un crime d'avoir initié les Turcs dans la « science de notre tactique: il faut baptiser les soldats « qu'on discipline, à moins qu'on ne veuille élever à des- « sein des destructeurs de la société.

« L'imprévoyance est grande: l'Autriche, qui s'applau- « dit de l'organisation des armées ottomanes, serait la « première à porter la peine de sa joie: si les Turcs « battaient les Russes, à plus forte raison seraient-ils ca- « pables de se mesurer avec les impériaux leurs voisins; « Vienne cette fois n'échapperait pas au grand-visir. Le « reste de l'Europe qui croit n'avoir rien à craindre de « la Porte, serait-il plus en sûreté? Des hommes à pas- « sions et à courte vue veulent que la Turquie soit une « puissance militaire régulière, qu'elle entre dans le droit « commun de paix et de guerre des nations civilisées, le « tout pour maintenir je ne sais quelle balance, dont le « mot vide de sens dispense ces hommes d'avoir une « idée: quelles seraient les conséquences de ces volon- « tés réalisées? Quand il plairait au sultan, sous un pré- « texte quelconque, d'attaquer un gouvernement chré- « tien, une flotte constantinopolitaine bien manœuvrée, « augmentée de la flotte du pacha d'Égypte et du con- « tingent maritime des puissances barbaresques, décla- « rerait les côtes de l'Espagne ou de l'Italie en état de

« blocus, débarquerait cinquante mille hommes à Carthagène ou à Naples. Vous ne voulez pas planter « la croix sur Sainte-Sophie: continuez de discipliner « des hordes de Turcs, d'Albanais, de Nègres et d'Arabes, et avant vingt ans peut-être le Croissant brillera « sur le dôme de Saint-Pierre. Appellerez-vous alors l'Europe à une croisade contre des infidèles armés de la « peste, de l'esclavage et du Coran? il sera trop tard.

« Les intérêts généraux de la société trouveraient donc « leur compte au succès des armes de l'empereur Nicolas.

« Quant aux intérêts particuliers de la France, j'ai suffisamment prouvé qu'ils existaient dans une alliance « avec la Russie et qu'ils pouvaient être singulièrement « favorisés par la guerre même que cette puissance soutient aujourd'hui en Orient. »

RÉSUMÉ, CONCLUSION ET RÉFLEXIONS SUR LE MÉMOIRE.

« Je me résume :

« 1° La Turquie consentit-elle à traiter sur les bases « du traité du 6 de juillet, rien ne serait encore décidé, « la paix n'étant pas faite entre la Turquie et la Russie; les chances de la guerre dans les défilés du Balkan changeraient à chaque instant les données et la « position des plénipotentiaires occupés de l'émancipation de la Grèce.

« 2° Les conditions probables de la paix entre l'empereur Nicolas et le sultan Mahmoud sont sujettes aux « plus grandes objections.

« 3° La Russie peut braver l'union de l'Angleterre et « de l'Autriche, union plus formidable en apparence qu'en « réalité.

« 4° Il est probable que la Prusse se réunirait plutôt « à l'empereur Nicolas, gendre de Fréderic-Guillaume III, « qu'aux ennemis de l'Empereur.

« 5° La France aurait tout à perdre et rien à gagner « en s'alliant avec l'Angleterre et l'Autriche contre la « Russie.

« 6° L'indépendance de l'Europe ne serait point me- « nacée par les conquêtes des Russes en Orient. C'est « une chose passablement absurde, c'est ne tenir compte « d'aucun obstacle, que de faire accourir les Russes du « Bosphore pour imposer leur joug à l'Allemagne et à « la France: tout empire s'affaiblit en s'étendant. Quant « à l'équilibre des forces, il y a longtemps qu'il est rompu « pour la France; — elle a perdu ses colonies, elle est « resserrée dans ses anciennes limites, tandis que l'An- « gleterre, la Prusse, la Russie et l'Autriche se sont pro- « digieusement agrandies.

« 7° Si la France était obligée de sortir de sa neutra- « lité, de prendre les armes pour un parti ou pour un « autre, les intérêts généraux de la civilisation, comme « les intérêts particuliers de notre patrie, doivent nous « faire entrer de préférence dans l'alliance russe. Par « elle nous pourrions obtenir le cours du Rhin pour « frontières et des colonies dans l'Archipel, avantages « que ne nous accorderont jamais les cabinets de Saint- « James et de Vienne.

« Tel est le résumé de cette *Note*. Je n'ai pu raison- « ner qu'hypothétiquement; j'ignore ce que l'Angleterre, « l'Autriche et la Russie proposent ou ont proposé au « moment même où j'écris; il y a peut-être un rensei- « gnement, une dépêche qui réduisent à des générali- « tés inutiles les vérités exposées ici: c'est l'inconvénient « des distances et de la politique conjecturale. Il reste « néanmoins certain que la position de la France est

« forte ; que le gouvernement est à même de tirer le plus « grand parti des événements s'il se rend bien compte « de ce qu'il veut, s'il ne se laisse intimider par per- « sonne, si, à la fermeté du langage, il joint la vigueur « de l'action. Nous avons un Roi vénéré, un héritier du « trône qui accroîtrait sur les bords du Rhin avec trois « cent mille hommes la gloire qu'il a recueillie en Espa- « gne; notre expédition de Morée nous fait jouer un rôle « plein d'honneur; nos institutions politiques sont excel- « lentes, nos finances sont dans un état de prospérité « sans exemple en Europe: avec cela on peut marcher « tête levée. Quel pays que celui qui possède le génie, « le courage, les bras et l'argent!

« Au surplus je ne prétends pas avoir tout dit, tout « prévu; je n'ai point la présomption de donner mon sys- « tème comme le meilleur; je sais qu'il y a dans les af- « faires humaines quelque chose de mystérieux, d'insai- « sissable. S'il est vrai qu'on puisse annoncer assez bien « les derniers et généraux résultats d'une révolution, il « est également vrai qu'on se trompe dans les détails, « que les événements particuliers se modifient souvent « d'une manière inattendue, et qu'en voyant le but, on « y arrive par des chemins dont on ne soupçonnait pas « même l'existence. Il est certain, par exemple, que les « Turcs seront chassés de l'Europe; mais quand et com- « ment? La guerre actuelle délivrera-t-elle le monde ci- « vilisé de ce fléau? Les obstacles que j'ai signalés à « la paix sont-ils insurmontables? Oui, si l'on s'en tient « aux raisonnements analogues; non, si l'on fait entrer « dans ses calculs des circonstances étrangères à celles « qui ont occasionné la prise d'armes.

« Presque rien aujourd'hui ne ressemble à ce qui a « été: hors la religion et la morale, la plupart des vé- « rités sont changées, sinon dans leur essence, du moins

« dans leurs rapports avec les choses et les hommes. « D'Ossat reste encore comme un négociateur habile, « Grotius comme un publiciste de génie, Puffendorf « comme un esprit judicieux; mais on ne saurait appli- « quer à nos temps les règles de leur diplomatie, ni re- « venir pour le droit politique de l'Europe au traité de « Westphalie. Les peuples se mêlent actuellement de « leurs affaires, conduites autrefois par les seuls gou- « vernements. Ces peuples ne sentent plus les choses « comme ils les sentaient jadis; ils ne sont plus affectés « des mêmes événements; ils ne voient plus les objets « sous le même point de vue; la raison chez eux a fait « des progrès aux dépens de l'imagination; le positif « l'emporte sur l'exaltation et sur les déterminations pas- « sionnées; une certaine raison règne partout. Sur la « plupart des trônes, et dans la majorité des cabinets de « l'Europe, sont assis des hommes las de révolutions, « rassasiés de guerre, et antipathiques à tout esprit d'a- « ventures: voilà des motifs d'espérance pour des ar- « rangements pacifiques. Il peut exister aussi chez les « nations des embarras intérieurs qui les disposeraient « à des mesures conciliatrices.

« La mort de l'impératrice douairière de Russie peut « développer des semences de troubles qui n'étaient pas « parfaitement étouffées. Cette princesse se mêlait peu « de la politique extérieure, mais elle était un lien entre « ses fils; elle a passé pour avoir exercé une grande in- « fluence sur les transactions qui ont donné la couronne « à l'empereur Nicolas. Toutefois il faut avouer que si « Nicolas recommençait à craindre, ce serait pour lui un « motif de plus de pousser ses soldats hors du sol na- « tal et de chercher sa sûreté dans la victoire.

« L'Angleterre, indépendamment de sa dette qui gêne « ses mouvements, est embarrassée dans les affaires d'Ir-

« lande: que l'émancipation des catholiques passe ou ne « passe pas dans le Parlement, ce sera un événement « immense. La santé du roi Georges est chancelante, celle « de son successeur immédiat n'est pas meilleure; si l'ac- « cident prévu arrivait bientôt, il y aurait convocation d'un « nouveau Parlement, peut-être changement de ministres, « et les hommes capables sont rares aujourd'hui en An- « gleterre; une longue régence pourrait peut-être venir. « Dans cette position précaire et critique, il est probable « que l'Angleterre désire sincèrement la paix, et qu'elle « craint de se précipiter dans les chances d'une grande « guerre, au milieu de laquelle elle se trouverait sur- « prise par des catastrophes intérieures.

« Enfin nous-mêmes, malgré nos prospérités réelles et « indisputables, bien que nous puissions nous montrer « avec éclat sur un champ de bataille, si nous y sommes « appelés, sommes-nous tout à fait prêts à y paraître? Nos « places fortes sont-elles réparées? Avons-nous le matériel « nécessaire pour une nombreuse armée? Cette armée est- « elle même au complet du pied de paix? Si nous étions « réveillés brusquement par une déclaration de guerre « de l'Angleterre, de la Prusse et des Pays-Bas, pour- « rions-nous nous opposer efficacement à une troisième « invasion? Les guerres de Napoléon ont divulgué un « fatal secret: c'est qu'on peut arriver en quelques jour- « nées de marche à Paris après une affaire heureuse; « c'est que Paris ne se défend pas; c'est que ce même « Paris est beaucoup trop près de la frontière. La ca- « pitale de la France ne sera à l'abri que quand nous « possèderons la rive gauche du Rhin. Nous pouvons « donc avoir besoin d'un temps quelconque pour nous « préparer.

« Ajoutons à tout cela que les vices et les vertus des « princes, leur force et leur faiblesse morale, leur ca-

« ractère, leurs passions, leurs habitudes mêmes, sont « des causes d'actes et de faits rebelles aux calculs, et « qui ne rentrent dans aucune formule politique: la plus « misérable influence détermine quelquefois le plus grand « événement dans un sens contraire à la vraisemblance « des choses; un esclave peut faire signer à Constanti- « nople une paix que toute l'Europe, conjurée ou à ge- « noux, n'obtiendrait pas.

« Que si donc quelqu'une de ces raisons placées hors « de la prévoyance humaine amenait, durant cet hiver, « des demandes de négociations, faudrait-il les repous- « ser si elles n'étaient pas d'accord avec les principes « de cette *Note?* Non sans doute: gagner du temps est « un grand art quand on n'est pas prêt. On peut savoir « ce qu'il y aurait de mieux, et se contenter de ce qu'il « y a de moins mauvais; les vérités politiques, surtout, « sont relatives; l'absolu, en matière d'État, a de graves « inconvénients. Il serait heureux pour l'espèce humaine « que les Turcs fussent jetés dans le Bosphore, mais « nous ne sommes pas chargés de l'expédition et l'heure « du mahométisme n'est peut-être pas sonnée: la haine « même doit être éclairée pour ne pas faire de sottises. « Rien ne doit donc empêcher la France d'entrer dans « des négociations, en ayant soin de les rapprocher le « plus possible de l'esprit dans lequel cette *Note* est ré- « digée. C'est aux hommes qui tiennent le timon des em- « pires à les gouverner selon les vents, en évitant les « écueils.

« Certes, si le puissant souverain du Nord consen- « tait à réduire les conditions de la paix à l'exécu- « tion du traité d'Akerman et à l'émancipation de la « Grèce, il serait possible de faire entendre raison à « la Porte; mais quelle probabilité y a-t-il que la Rus- « sie se renferme dans des conditions qu'elle aurait

« pu obtenir sans tirer un coup de canon? Comment
« abandonnerait-elle des prétentions si hautement et si
« publiquement exprimées? Un seul moyen, s'il en est
« un, se présenterait: proposer un congrès général où
« l'empereur Nicolas cèderait ou aurait l'air de céder au
« vœu de l'Europe chrétienne. Un moyen de succès au-
« près des hommes, c'est de sauver leur amour-propre,
« de leur fournir une raison de dégager leur parole et
« de sortir d'un mauvais pas avec honneur.

« Le plus grand obstacle à ce projet d'un congrès
« viendrait du succès inattendu des armes ottomanes
« pendant l'hiver. Que, par la rigueur de la saison, le
« défaut de vivres, par l'insuffisance des troupes ou par
« toute autre cause, les Russes soient obligés d'aban-
« donner le siége de Silistrie; que Varna (ce qui cepen-
« dant n'est guère probable) retombe entre les mains
« des Turcs, l'empereur Nicolas se trouverait dans une
« position qui ne lui permettrait plus d'entendre à au-
« cune proposition, sous peine de descendre au dernier
« rang des monarques; alors la guerre se continue-
« rait, et nous rentrerions dans les éventualités que
« cette *Note* a déduites. Que la Russie perde son rang
« comme puissance militaire, que la Turquie la remplace
« dans cette qualité, l'Europe n'aurait fait que changer
« de péril. Or, le danger qui nous viendrait par le ci-
« meterre de Mahmoud serait d'une espèce bien plus
« formidable que celui dont nous menacerait l'épée de
« l'empereur Nicolas. Si la fortune assied par hasard un
« prince remarquable sur le trône des sultans, il ne
« peut vivre assez longtemps pour changer les lois et
« les mœurs, en eût-il d'ailleurs le dessein. Mahmoud
« mourra: à qui laissera-t-il l'empire avec ses soldats
« fanatiques disciplinés, avec ses ulémas ayant entre
« leurs mains, par l'initiation à la tactique moderne, un
« nouveau moyen de conquête pour le Coran?

« Tandis que, épouvantée enfin de ces faux calculs, « l'Autriche serait obligée de se garder sur des frontiè- « res où les janissaires ne lui laissaient rien à craindre, « une nouvelle insurrection militaire, résultat possible « de l'humiliation des armes de Nicolas, éclaterait peut- « être à Pétersbourg, se communiquerait de proche en « proche, mettrait le feu au nord de l'Allemagne. Voilà « ce que n'aperçoivent pas des hommes qui en sont re- « stés, pour la politique, aux frayeurs vulgaires comme « aux lieux communs. De petites dépèches, de petites « intrigues, sont les barrières que l'Autriche prétend « opposer à un mouvement qui menace tout. Si la France « et l'Angleterre prenaient un parti digne d'elles, si elles « notifiaient à la Porte que, dans le cas où le sultan fer- « merait l'oreille à toute proposition de paix, il les trou- « vera sur le champ de bataille au printemps, cette « résolution aurait bientôt mis fin aux anxiétés de l'Eu- « rope. »

L'existence de ce mémoire, ayant transpiré dans le monde diplomatique, m'attira une considération que je ne rejetais pas, mais que je n'ambitionnais point. Je ne vois pas trop ce qui pouvait surprendre les *positifs*: ma guerre d'Espagne était une chose *très-positive.* Le travail incessant de la révolution générale qui s'opère dans la vieille société, en amenant parmi nous la chute de la légitimité, a dérangé des calculs subordonnés à la permanence des faits tels qu'ils existaient en 1828.

Voulez-vous vous convaincre de l'énorme différence de mérite et de gloire entre un grand écrivain et un grand politique? Mes travaux de diplomate ont été sanctionnés par ce qui est reconnu l'habileté suprême, c'est-à-dire par le *succès*. Quiconque pourtant lira jamais ce *Mémoire* le sautera sans doute à pieds joints, et j'en ferais autant à la place des lecteurs. Eh bien, supposez

qu'au lieu de ce petit chef-d'œuvre de chancellerie, on trouvât dans cet écrit quelque épisode à la façon d'Homère ou de Virgile, le ciel m'eût-il accordé leur génie, pensez-vous qu'on fût tenté de sauter les amours de Didon à Charthage ou les larmes de Priam dans la tente d'Achille?

A MADAME RÉCAMIER.

Mercredi, Rome, ce 10 décembre 1828.

« Je suis allé à l'Académie tibérine dont j'ai l'honneur « d'être membre. J'ai entendu des discours fort spirituels « et de très-beaux vers. Que d'intelligence perdue! Ce « soir j'ai mon grand *ricevimento;* j'en suis consterné « en vous écrivant. »

« 11 décembre.

« Le grand *ricevimento* s'est passé à merveille. Ma« dame de Ch. est ravie, parce que nous avons eu tous « les cardinaux de la terre. Toute l'Europe, à Rome, était « là avec Rome. Puisque je suis condamné pour quelques « jours à ce métier, j'aime mieux le faire aussi bien « qu'un autre ambassadeur. Les ennemis n'aiment au« cune espèce de succès, même les plus misérables, et « c'est les punir que de réussir dans un genre où ils « se croient eux-mêmes sans égal. Samedi prochain je « me transforme en chanoine de Saint-Jean de Latran, « et dimanche je donne à dîner à mes confrères. Une « réunion plus de mon goût est celle qui a lieu aujour« d'hui: je dîne chez M. Guérin avec tous les artistes, « et nous allons arrêter *votre* monument pour le Poussin. « Un jeune élève plein de talent, M. Desprez, fera le « bas-relief pris d'un tableau du grand peintre et M. Le-

« moyne fera le buste. Il ne faut ici que des mains fran-
« çaises.

« Pour compléter mon histoire de Rome, madame de « Castries est arrivée. C'est encore une de ces petites « filles que j'ai fait sauter sur mes genoux comme Cé- « sarine (madame de Barante). Cette pauvre femme est « bien changée; ses yeux se sont remplis de larmes « quand je lui ai rappelé son enfance à Lormois. Il me « semble que l'enchantement n'est plus chez la voya- « geuse. Quel isolement! et pour qui? Voyez-vous, ce « qu'il y a de mieux, c'est d'aller vous retrouver le plus « tôt possible. Si mon Moïse descendait bien de la mon- « tagne, je lui emprunterais un de ses rayons, pour pa- « raître à vos yeux tout brillant et tout rajeuni. »

« Samedi, 13.

« Mon dîner à l'Académie s'est passé à merveille. Les « jeunes gens étaient satisfaits: un ambassadeur dînait « *chez eux* pour la première fois. Je leur ai annoncé le « monument au Poussin: c'était comme si j'honorais « déjà leurs cendres. »

A LA MÊME.

« Jeudi, 18 décembre 1828.

« Au lieu de perdre mon temps et le vôtre à vous « raconter les faits et gestes de ma vie, j'aime mieux « vous les envoyer tout consignés dans le journal de « Rome. Voilà encore douze mois qui achèvent de tom- « ber sur ma tête. Quand me reposerai-je? Quand ces- « serai-je de perdre sur les grands chemins les jours « qui m'étaient prêtés pour en faire un meilleur usage? « J'ai dépensé sans regarder tant que j'ai été riche; je « croyais le trésor inépuisable. Maintenant, en voyant

« combien il est diminué et combien peu de temps il « me reste à mettre à vos pieds, il me prend un serrement de cœur. Mais n'y a-t-il pas une longue existence après celle de la terre? Pauvre et humble chrétien, je tremble devant le jugement dernier de Michel-Ange; je ne sais où j'irai, mais partout où vous « ne serez pas je serai bien malheureux. Je vous ai cent « fois mandé mes projets et mon avenir. Ruines, santé, « perte de toute illusion, tout me dit: « Va-t-en, retire-toi, finis. » Je ne retrouve au bout de ma journée que « vous. Vous avez désiré que je marquasse mon passage à Rome, c'est fait: le tombeau du Poussin restera. Il portera cette inscription: *F.-A. de Ch. à Nicolas Poussin, pour la gloire des arts et l'honneur de « la France.* Qu'ai-je maintenant à faire ici? Rien, surtout après avoir souscrit pour la somme de cent ducats au monument de l'homme que vous aimez le plus, « dites-vous, *après moi:* le Tasse. »

« Rome, le samedi, 3 janvier 1829.

« Je recommence mes souhaits de bonne année: que « le ciel vous accorde santé et longue vie! Ne m'oubliez pas: j'ai espérance, car vous vous souvenez bien « de M. de Montmorency et de madame de Staël, vous « avez la mémoire aussi bonne que le cœur. Je disais « hier à madame Salvage que je ne connaissais rien dans « le monde d'aussi beau et de meilleur que vous.

« J'ai passé hier une heure avec le Pape. Nous avons « parlé de tout et des sujets les plus hauts et les plus « graves. C'est un homme très-distingué et très-éclairé « et un prince plein de dignité. Il ne manquait aux « aventures de ma vie politique que d'être en relations avec un souverain pontife; cela complète ma « carrière.

« Voulez-vous savoir exactement ce que je fais ? Je « me lève à cinq heures et demie, je déjeune à sept « heures; à huit heures je reviens dans mon cabinet: « je vous écris ou je fais quelques affaires quand il y « en a (les détails pour les établissements français et « pour les pauvres français sont assez grands); à midi « je vais errer deux ou trois heures parmi des ruines, « ou à Saint-Pierre, ou au Vatican. Quelquefois je fais « une visite obligée avant ou après la promenade; à cinq « heures je rentre; je m'habille pour la soirée; je dîne « à six heures; à sept heures et demie je vais à une soi-« rée avec madame de Ch., ou je reçois quelques per-« sonnes chez moi. Vers onze heures je me couche, ou « bien je retourne encore dans la campagne malgré « les voleurs et la *mal'aria*: qu'y fais-je? Rien: j'écoute « le silence, et je regarde passer mon ombre de por-« tique en portique, le long des aqueducs éclairés par « la lune.

« Les Romains sont si accoutumés à ma vie *méthodi-« que*, que je leur sers à compter les heures. Qu'ils se « dépêchent; j'aurai bientôt achevé le tour du cadran. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, jeudi 8 janvier 1829.

« Je suis bien malheureux: du plus beau temps du « monde nous sommes passés à la pluie, de sorte que je « ne puis plus faire mes promenades. C'était pourtant « là le seul bon moment de ma journée. J'allais pensant « à vous dans ces campagnes désertes; elles liaient « dans mes sentiments l'avenir et le passé, car autre-« fois je faisais aussi les mêmes promenades. Je vais une

« ou deux fois la semaine à l'endroit où l'Anglaise s'est « noyée: qui se souvient aujourd'hui de cette pauvre « jeune femme, miss Bathurst? ses compatriotes galo- « pent le long du fleuve sans penser à elle. Le Tibre, « qui a vu bien d'autres choses, ne s'en embarrasse pas « du tout. D'ailleurs, ses flots se sont renouvelés: ils « sont aussi pâles et aussi tranquilles que quand ils ont « passé sur cette créature pleine d'espérance, de beauté « et de vie.

« Me voilà guindé bien haut sans m'en être aperçu. « Pardonnez à un pauvre lièvre retenu et mouillé dans « son gîte. Il faut que je vous raconte une petite histo- « riette de mon dernier *mardi*. Il y avait à l'ambassade « une foule immense; je me tenais le dos appuyé con- « tre une table de marbre, saluant les personnes qui « entraient et qui sortaient. Une Anglaise, que je ne con- « naissais ni de nom ni de visage, s'est approchée de « moi, m'a regardé entre les deux yeux, et m'a dit avec « cet accent que vous savez: « Monsieur de Chateau- « briand, vous êtes bien malheureux! » Étonné de l'a- « postrophe et de cette manière d'entrer en conversa- « tion, je lui ai demandé ce qu'elle voulait dire. Elle m'a « répondu: « Je veux dire que je vous plains. » En di- « sant cela elle a accroché le bras d'une autre Anglaise, « s'est perdue dans la foule, et je ne l'ai pas revue du « reste de la soirée. Cette bizarre étrangère n'était ni « jeune ni jolie: je lui sais gré pourtant de ses paroles « mystérieuses.

« Vos journaux continuent à rabâcher de moi. Je ne « sais quelle mouche les pique. Je devais me croire ou- « blié autant que je le désire.

« J'écris à M. Thierry par le courrier. Il est à Hyè- « res, bien malade. Pas un mot de réponse de M. de la « Bouillerie. »

A. M. THIERRY.

« Rome, ce 8 janvier 1828.

« J'ai été bien touché, monsieur, de recevoir la nou-« velle édition de vos *Lettres* avec un mot qui prouve « que vous avez pensé à moi. Si ce mot était de votre « main, j'espérerais pour mon pays que vos yeux se « rouvriraient aux études dont votre talent tire un si « merveilleux parti. Je lis, ou plutôt relis avec avidité « cet ouvrage trop court. Je fais des cornes à toutes les « pages afin de mieux rappeler les passages dont je veux « m'appuyer. Je vous citerai beaucoup, monsieur, dans « le travail que je prépare depuis tant d'années sur les « deux premières races. Je mettrai à l'abri mes idées et « mes recherches derrière votre haute autorité; j'adop-« terai souvent votre réforme des noms; enfin j'aurai le « bonheur d'être presque toujours de votre avis, en « m'écartant, bien malgré moi sans doute, du système « proposé par M. Guizot; mais je ne puis, avec cet in-« génieux écrivain, renverser les monuments les plus au-« thentiques, faire de tous les Francs des *nobles* et des « *hommes libres*, et de tous les Romains-Gaulois des « *esclaves des Francs*. La loi salique et la loi ripuaire ont « une foule d'articles fondés sur la différence des con-« ditions entre les Francs: « Si quis ingenuus *ingenuum* « ripuarium extra solum vendiderit, etc., etc. »

« Vous savez, monsieur, que je vous désirais vive-« ment à Rome. Nous nous serions assis sur des ruines: là « vous m'auriez enseigné l'histoire; vieux disciple, j'au-« rais écouté mon jeune maître avec le seul regret de « n'avoir plus devant moi assez d'années pour profiter « de ses leçons.

Tel est le sort de l'homme: il s'instruit avec l'âge.
Mais que sert d'être sage,
Quand le terme est si près?

« Ces vers sont d'une ode inédite faite par un homme « qui n'est plus, par mon bon et ancien ami Fontanes. « Ainsi, monsieur, tout m'avertit, parmi les débris de « Rome, de ce que j'ai perdu, du peu de temps qui me « reste, et de la brièveté de ces espérances qui me sem- « blaient si longues autrefois: *spem longam.*

« Croyez, monsieur, que personne ne vous admire et « ne vous est plus dévoué que votre serviteur. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE DE LA FERRONNAYS.

« Rome, ce 12 janvier 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai vu le Pape le 2 de ce mois; il a bien voulu me « retenir tête à tête pendant une heure et demie. Je dois « vous rendre compte de la conversation que j'ai eue « avec Sa Sainteté.

« Il a d'abord été question de la France. Le Pape a « commencé par l'éloge le plus sincère du Roi. « Dans « aucun temps, m'a-t-il dit, la famille royale de France « n'a offert un ensemble aussi complet de qualités et de « vertus. Voilà le calme rétabli parmi le clergé: les évê- « ques ont fait leur soumission. »

« Cette soumission, ai-je répondu, est due en partie « aux lumières et à la modération de Votre Sainteté. »

« J'ai conseillé, a répliqué le Pape, de faire ce qui « me semblait raisonnable. Le spirituel n'était point com- « promis par les ordonnances; les évêques auraient peut- « être mieux fait de ne pas écrire leur première lettre; « mais, après avoir dit *non possumus,* il leur était dif- « ficile de reculer. Ils ont tâché de montrer le moins « de contradiction possible entre leurs actions et leur

« langage au moment de leur adhésion : il faut le leur « pardonner. Ce sont des hommes pieux, très-attachés « au Roi et à la monarchie; ils ont leur faiblesse comme « tous les hommes. »

« Tout cela, monsieur le comte, était dit en français « très-clairement et très-bien.

« Après avoir remercié le Saint-Père de la confiance « qu'il me témoignait, je lui ai parlé avec considération « du cardinal secrétaire d'État:

« Je l'ai choisi, m'a-t-il dit, parce qu'il a voyagé, qu'il « connaît les affaires générales de l'Europe et qu'il m'a « semblé avoir la sorte de capacité que demande sa place. « Il n'a écrit, relativement à vos deux ordonnances, « que ce que je pensais et que ce que je lui avais re- « commandé d'écrire. »

« — Oserais-je communiquer à Sa Sainteté, ai-je « repris, mon opinion sur la situation religieuse de la « France ? »

« — Vous me ferez grand plaisir, m'a répondu le « Pape. »

« Je supprime quelques compliments que S. S. a bien « voulu m'adresser.

« — Je pense donc, très-Saint-Père, que le mal est « venu dans l'origine d'une méprise du clergé : au lieu « d'appuyer les institutions nouvelles, ou du moins de « se taire sur ces institutions, il a laissé échapper des « paroles de blâme, pour ne rien dire de plus, dans des « mandements et dans des discours. L'impiété, qui ne « savait que reprocher à de saints ministres, a saisi ces « paroles et en a fait une arme; elle s'est écriée que le « catholicisme était incompatible avec l'établissement « des libertés publiques, qu'il y avait guerre à mort en- « tre la charte et les prêtres. Par une conduite opposée, « nos ecclésiastiques auraient obtenu tout ce qu'ils au-

« raient voulu de la nation. Il y a un grand fonds de « religion en France, et un penchant visible à oublier « nos anciens malheurs au pied des autels; mais aussi « il y a un véritable attachement aux institutions ap- « portées par les fils de saint Louis. On ne saurait cal- « culer le degré de puissance auquel serait parvenu le « clergé, s'il s'était montré à la fois l'ami du Roi et de la « Charte. Je n'ai cessé de prêcher cette politique dans « mes écrits et dans mes discours; mais les passions du « moment ne voulaient pas m'entendre et me prenaient « pour un ennemi.

« Le Pape m'avait écouté avec la plus grande at- « tention.

« — J'entre dans vos idées, m'a-t-il dit après un mo- « ment de silence. J.-C. ne s'est point prononcé sur la « forme des gouvernements. *Rendez à César ce qui est à « César* veut seulement dire: obéissez aux autorités éta- « blies. La religion catholique a prospéré au milieu des « républiques comme au sein des monarchies; elle fait « des progrès immenses aux États-Unis; elle règne seule « dans les Amériques espagnoles. »

« Ces mots sont très-remarquables, monsieur le comte, « au moment même où la cour de Rome incline forte- « ment à donner l'institution aux évêques nommés par « Bolivar.

« Le Pape a repris: « Vous voyez quelle est l'affluence « des étrangers protestants à Rome: leur présence fait « du bien au pays; mais elle est bonne encore sous un « autre rapport: les Anglais arrivent ici avec les plus « étranges notions sur le Pape et la papauté, sur le fa- « natisme du clergé, sur l'esclavage du peuple dans ce « pays; ils n'y ont pas séjourné deux mois qu'ils sont « tout changés. Ils voient que je ne suis qu'un évêque « comme un autre évêque, que le clergé romain n'est

« ni ignorant ni persécuteur, et que mes sujets ne sont « pas des bêtes de somme. »

« Encouragé par cette espèce d'effusion du cœur et « cherchant à élargir le cercle de la conversation, j'ai dit « au souverain Pontife : « Votre Sainteté ne penserait-« elle pas que le moment est favorable à la recomposi-« tion de l'unité catholique, à la réconciliation des sectes « dissidentes, par de légères concessions sur la discipli-« ne? Les préjugés contre la cour de Rome s'effacent de « toutes parts, et, dans un siècle encore ardent, l'œuvre « de la réunion avait déjà été tentée par Leibnitz et « Bossuet. »

« Ceci est une grande chose, m'a dit le Pape; mais je « dois attendre le moment fixé par la Providence. Je « conviens que les préjugés s'effacent; la division des « sectes en Allemagne a amené la lassitude de ces sectes. « En Saxe, où j'ai résidé trois ans, j'ai le premier fait « établir un hôpital des enfants trouvés et obtenu que « cet hôpital serait desservi par des catholiques. Il s'é-« leva alors un cri général contre moi parmi les pro-« testants; aujourd'hui ces mêmes protestants sont les « premiers à applaudir à l'établissement et à le doter. « Le nombre des catholiques augmente dans la Grande-« Bretagne; il est vrai qu'il s'y mêle beaucoup d'é-« trangers. »

« Le Pape ayant fait un moment de silence, j'en ai « profité pour introduire la question des catholiques « d'Irlande.

« — Si l'émancipation a lieu, ai-je dit, la religion ca-« tholique s'accroîtra encore dans la Grande-Bretagne. »

« — C'est vrai d'un côte, a répliqué Sa Sainteté, mais « de l'autre il y a des inconvénients. Les catholiques ir-« landais sont bien ardents et bien inconsidérés. O'Con-« nel, d'ailleurs homme de mérite, n'a-t-il pas été dire

« dans un discours qu'il y avait un concordat proposé « entre le Saint-Siége et le gouvernement britannique? « Il n'en est rien; cette assertion, que je ne puis contredire publiquement, m'a fait beaucoup de peine. « Ainsi pour la réunion des dissidents, il faut que les « choses soient mûres, et que Dieu achève lui-même son « ouvrage. Les Papes ne peuvent qu'attendre. »

« Ce n'était pas là, monsieur le comte, mon opinion; « mais s'il m'importait de faire connaître au Roi celle « du Saint-Père sur un sujet aussi grave, je n'étais pas « appelé à la combattre.

« — Que diront vos journaux, a repris le Pape avec « une sorte de gaieté? ils parlent beaucoup! ceux des « Pays-Bas encore davantage; mais on me mande qu'une « heure après avoir lu leurs articles, personne n'y pense « plus dans votre pays. »

« C'est la pure vérité, très-Saint-Père; vous voyez « comme *la Gazette de France* m'arrange (car je sais « que Sa Sainteté lit tous nos journaux, sans en excep- « ter *le Courrier*); le souverain Pontife me traite pourtant « avec une extrême bonté; j'ai donc lieu de croire que « *la Gazette* ne lui fait pas un grand effet. » Le Pape a ri « en secouant la tête. « Eh bien! très-Saint-Père, il en « est des autres comme de V. S.; si le journal dit vrai, « la bonne chose qu'il a dite reste; s'il dit faux, c'est « comme s'il n'avait rien dit du tout. Le Pape doit s'at- « tendre à des discours pendant la session; l'extrême « droite soutiendra que M. le cardinal Bernetti n'est pas « un prêtre, et que ses lettres sur les ordonnances ne « sont pas articles de foi; l'extrême gauche déclarera « qu'on n'avait pas besoin de prendre les ordres de Rome. « La majorité applaudira à la déférence du conseil du « Roi, et louera hautement l'esprit de sagesse et de « paix de V. S. »

« Cette petite explication a paru charmer le Saint-
« Père, content de trouver quelqu'un instruit du jeu des
« rouages de notre machine constitutionnelle. Enfin, mon-
« sieur le comte, pensant que le Roi et son conseil se-
« raient bien aises de connaître la pensée du Pape sur
« les affaires actuelles de l'Orient, j'ai répété quelques
« nouvelles de journaux, n'étant point autorisé à com-
« muniquer au Saint-Siége ce que vous m'avez mandé
« de positif dans votre dépêche du dix-huit décembre
« sur le rappel de notre expédition de Morée.

« Le Pape n'a point hésité à me répondre; il m'a paru
« alarmé de la discipline militaire imprudemment en-
« seignée aux Turcs. Voici ses propres paroles:

« Si les Turcs sont déjà capables de résister à la Rus-
« sie, quelle sera leur puissance quand ils auront obte-
« nu une paix glorieuse? Qui les empêchera, après qua-
« tre ou cinq années de repos et de perfectionnement
« dans leur tactique nouvelle, de se jeter sur l'Italie? »

« Je vous l'avouerai, monsieur le comte, en retrou-
« vant ces idées et ces inquiétudes dans la tête du sou-
« verain le plus exposé à ressentir le contre-coup de l'é-
« norme erreur que l'on a commise, je me suis applaudi
« de vous avoir montré avec plus de détails, dans ma
« *Note sur les affaires d'Orient*, les mêmes idées et les
« mêmes inquiétudes.

« Il n'y a, a ajouté le Pape, qu'une résolution ferme de
« la part des puissances alliées qui puisse mettre un
« terme au malheur dont l'avenir est menacé. La France
« et l'Angleterre sont encore à temps pour tout arrêter;
« mais si une nouvelle campagne s'ouvre, elle peut com-
« muniquer le feu à l'Europe, et il sera trop tard pour
« l'éteindre. »

« Réflexion d'autant plus juste, ai-je reparti, que si
« l'Europe se divisait, ce qu'à Dieu ne plaise, cinquante
« mille Français en Italie remettraient tout en question. »

« Le Pape n'a point répondu ; il m'a paru seulement « que l'idée de voir les Français en Italie ne lui inspi- « rait aucune crainte. On est las partout de l'inquisition « de la cour de Vienne, de ses tracasseries, de ses em- « piètements continuels et de ses petites trames pour « unir, dans une confédération contre la France, des « peuples qui détestent le joug autrichien.

« Tel est, monsieur le comte, le résumé de ma lon- « gue conversation avec Sa Sainteté. Je ne sais si l'on a « jamais été à même de connaître plus à fond les sen- « timents intimes d'un Pape, si l'on a jamais entendu « un prince qui gouverne le monde chrétien s'exprimer « avec tant de netteté sur des sujets aussi vastes, aussi « en dehors du cercle étroit des lieux communs diplo- « matiques. Ici point d'intermédiaire entre le souverain « Pontife et moi, et il était aisé de voir que Léon XII, « par son caractère de candeur, par l'entraînement d'une « conversation familière, ne dissimulait rien et ne cher- « chait point à tromper.

« Les penchants et les vœux du Pape sont évidem- « ment pour la France : lorsqu'il a pris les clefs de Saint- « Pierre, il appartenait à la faction des *Zelanti*; aujour- « d'hui il a cherché sa force dans la modération : c'est « ce qu'enseigne toujours l'usage du pouvoir. Par cette « raison, il n'est point aimé de la faction cardinaliste « qu'il a quittée. N'ayant trouvé aucun homme de ta- « lent dans le clergé séculier, il a choisi ses principaux « conseils dans le clergé régulier ; d'où il arrive que « les moines sont pour lui, tandis que les prélats et les « simples prêtres lui font une espèce d'opposition. Ceux- « ci, quand je suis arrivé à Rome, avaient tous l'esprit « plus ou moins infecté des mensonges de notre congré- « gation ; aujourd'hui ils sont infiniment plus raisonna- « bles ; tous en général, blâment la levée de boucliers

« de notre clergé. Il est curieux de remarquer que les « jésuites ont autant d'ennemis ici qu'en France: ils ont « surtout pour adversaires les autres religieux et les chefs « d'ordre. Ils avaient formé un plan au moyen duquel « ils se seraient emparés exclusivement de l'instruction « publique à Rome: les dominicains ont déjoué ce plan. « Le Pape n'est pas très-populaire, parce qu'il adminis- « tre bien. Sa petite armée est composée de vieux sol- « dats de Bonaparte qui ont une tenue très-militaire, et « font bonne police sur les grands chemins. Si Rome « matérielle a perdu sous le rapport pittoresque, elle à « gagné en propreté et en salubrité. Sa Sainteté fait « planter des arbres, arrêter des ermites et des men- « diants: autre sujet de plaintes pour la populace. Léon XII « est grand travailleur; il dort peu et ne mange pres- « que point. Il ne lui est resté de sa jeunesse qu'un seul « goût, celui de la chasse, exercice nécessaire à sa santé « qui d'ailleurs semble s'affermir. Il tire quelques coups « de fusil dans la vaste enceinte des jardins du Vati- « can. Les *Zelanti* ont bien de la peine à lui pardonner « cette innocente distraction. On reproche au Pape de « la faiblesse et de l'inconstance dans ses affections.

« Le vice radical de la constitution politique de ce pays « est facile à saisir: ce sont des vieillards qui nomment « pour souverain un vieillard comme eux. Ce vieillard, « devenu maître, nomme à son tour cardinaux des vieil- « lards. Tournant dans ce cercle vicieux, le suprême « pouvoir énervé est toujours ainsi au bord de la tom- « be. Le prince n'occupe jamais assez longtemps le trône « pour exécuter les plans d'amélioration qu'il peut avoir « conçus. Il faudrait qu'un pape eût assez de résolution « pour faire tout à coup une nombreuse promotion de « jeunes cardinaux, de manière à assurer la majorité à « l'élection future d'un jeune pontife. Mais les règle-

« ments de Sixte-Quint qui donnent le chapeau à des « charges du palais, l'empire de la coutume et des mœurs, « les intérêts du peuple qui reçoit des gratifications à « chaque mutation de la tiare, l'ambition individuelle « des cardinaux qui veulent des règnes courts afin de « multiplier les chances de la papauté, mille autres ob- « stacles trop longs à déduire, s'opposent au rajeunis- « sement du sacré collége.

« La conclusion de cette dépêche, monsieur le comte, « est que, dans l'état actuel des choses, le Roi peut com- « pter entièrement sur la cour de Rome.

« En garde contre ma manière de voir et de sentir, si « j'ai quelque reproche à me faire dans le récit que j'ai « l'honneur de vous transmettre, c'est d'avoir plutôt af- « faibli qu'exagéré l'expression des paroles de Sa Sain- « teté. Ma mémoire est très-sûre; j'ai écrit la conversa- « tion en sortant du Vatican, et mon secrétaire intime « n'a fait que la copier mot à mot sur ma minute. Celle- « ci, tracée rapidement, était à peine lisible pour moi- « même. Vous n'auriez jamais pu la déchiffrer [1].

« J'ai l'honneur d'être, etc. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, mardi 13 janvier 1829.

« Hier au soir je vous écrivais à huit heures la lettre « que M. de Viviers vous porte; ce matin, à mon réveil, « je vous écris encore par le courrier ordinaire qui part « à midi. Vous connaissez les pauvres dames de Saint- « Denis: elles sont bien abandonnées depuis l'arrivée « des grandes dames de la Trinité-du-Mont: sans être

[1] Peu de temps après la date de cette lettre, M. de La Ferronnays, malade, partit pour l'Italie et laissa *par interim* aux mains de M. Portalis le portefeuille des affaires étrangères.

« l'ennemi de celles-ci, je me suis rangé avec madame « de Ch.......... du côté du faible. Depuis un mois les « dames de Saint-Denis voulaient donner une fête à « M. l'*ambassadeur* et à madame l'*ambassadrice:* elle a « eu lieu hier à midi. Figurez-vous un théâtre arrangé « dans une espèce de sacristie qui avait une tribune sur « l'église; pour acteurs une douzaine de petites filles, « depuis l'âge de huit jusqu'à quatorze ans, jouant les « Machabées. Elles s'étaient fait elles-mêmes leurs cas- « ques et leurs manteaux. Elles déclamaient leurs vers « français avec une verve et un accent italien le plus « drôle du monde; elles tapaient du pied dans les mo- « ments énergiques: il y avait une nièce de Pie VII, une « fille de Thorwaldsen et une autre fille de Chauvin le « peintre. Elles étaient jolies incroyablement dans leurs « parures de papier. Celle qui jouait le grand-prêtre « avait une grande barbe noire qui la charmait, mais « qui la piquait, et qu'elle était obligée d'arranger con- « tinuellement avec une petite main blanche de treize « ans. Pour spectateurs, nous, quelques mères, les reli- « gieuses, madame Salvage, deux ou trois abbés et une « autre vingtaine de petites pensionnaires, toutes en blanc « avec des voiles. Nous avions fait apporter de l'ambas- « sade des gâteaux et des glaces. On jouait du piano « dans les entre-actes. Jugez des espérances et des joies « qui ont dû précéder cette fête dans le couvent, et des « souvenirs qui la suivront! Le tout a fini par *Vivat in* « *æternum*, chanté par trois religieuses dans l'église. »

A LA MÊME.

« Rome, le 15 janvier 1829.

« A vous encore! Cette nuit nous avons eu du vent « et de la pluie comme en France: je me figurais qu'ils

« battaient votre petite fenêtre; je me trouvais trans-
« porté dans votre petite chambre, je voyais votre har-
« pe, votre piano, vos oiseaux; vous me jouiez mon air
« favori ou celui de Shakspeare: et j'étais à Rome, loin
« de vous! Quatre cents lieues et les Alpes nous sépa-
« raient!

« J'ai reçu une lettre de cette dame spirituelle qui
« venait quelquefois me voir au ministère; jugez comme
« elle me fait bien la cour: elle est turque enragée;
« Mahmoud est un grand homme qui a devancé sa na-
« tion!

« Cette Rome, au milieu de laquelle je suis, devrait
« m'apprendre à mépriser la politique. Ici la liberté et
« la tyrannie ont également péri; je vois les ruines con-
« fondues de la République romaine et de l'Empire de
« Tibère; qu'est-ce aujourd'hui que tout cela dans la
« même poussière! Le capucin qui balaye en passant
« cette poussière avec sa robe ne semble-t-il pas rendre
« plus sensible encore la vanité de tant de vanités? Ce-
« pendant je reviens malgré moi aux destinées de ma
« pauvre patrie. Je lui voudrais religion, gloire, et li-
« berté, sans songer à mon impuissance pour la parer
« de cette triple couronne. »

A LA MÊME.

« Rome, jeudi 5 février 1829.

« *Torre Vergata* est un bien de moines situé à une
« lieue à peu près du *tombeau de Néron*, sur la gauche
« en venant de Rome, dans l'endroit le plus beau et le
« plus désert: là, est une immense quantité de ruines
« à fleur de terre recouvertes d'herbe et de chardons.
« J'y ai commencé une fouille avant-hier mardi, en ces-
« sant de vous écrire. J'étais accompagné d'Hyacinthe et

« de Visconti qui dirige la fouille. Il faisait le plus beau « temps du monde. Une douzaine d'hommes armés de « bèches et de pioches, qui déterraient des tombeaux et « des décombres de maisons et de palais dans une pro- « fonde solitude, offrait un spectacle digne de vous. Je « faisais un seul vœu : c'était que vous fussiez là. Je con- « sentirais volontiers à vivre avec vous sous une tente « au milieu de ces débris.

« J'ai mis moi-même la main à l'œuvre; j'ai décou- « vert des fragments de marbre: les indices sont excel- « lents, j'espère trouver quelque chose qui me dédom- « magera de l'argent perdu à cette loterie des morts; « j'ai déjà un bloc de marbre grec assez considérable « pour faire le buste du Poussin. Cette fouille va deve- « nir le but de mes promenades; je vais aller m'asseoir « tous les jours au milieu de ces débris. A quel siècle, « à quels hommes appartenaient-ils? Nous remuons peut- « être la poussière la plus illustre sans le savoir. Une « inscription viendra peut-être éclairer quelque fait his- « torique, détruire quelque erreur, établir quelque vé- « rité. Et puis, quand je serai parti aves mes douze pay- « sans demi-nus, tout retombera dans l'oubli et le si- « lence. Vous représentez-vous toutes les passions, tous « les intérêts qui s'agitaient autrefois dans ces lieux aban- « donnés? Il y avait des maîtres et des esclaves, des « heureux et des malheureux, de belles personnes qu'on « aimait et des ambitieux qui voulaient être ministres. « Il y reste quelques oiseaux et moi, encore pour un « temps fort court; nous nous envolerons bientôt. Dites- « moi, croyez-vous que cela vaille la peine d'être un des « membres du conseil d'un petit roi des Gaules, moi, « barbare de l'Armorique, voyageur chez des sauvages « d'un monde inconnu des Romains, et ambassadeur « auprès de ces prêtres qu'on jetait aux lions? Quand

« j'appelai Léonidas à Lacédémone, il ne me répondit « pas: le bruit de mes pas à *Torre Vergata* n'aura ré- « veillé personne. Et quand je serai à mon tour dans « mon tombeau, je n'entendrai pas même le son de vo- « tre voix. Il faut donc que je me hâte de me rappro- « cher de vous et de mettre fin à toutes ces chimères « de la vie des hommes. Il n'y a de bon que la retraite, « et de vrai qu'un attachement comme le vôtre. »

A LA MÊME.

« Rome, le 7 février 1829.

« J'ai reçu une longue lettre du général Guilleminot; « il me fait un récit lamentable de ce qu'il a souffert « dans des courses sur les côtes de la Grèce; et pourtant « Guilleminot était ambassadeur; il avait de grands vais- « seaux et une armée à ses ordres. Aller, après le dé- « part de nos soldats, dans un pays où il ne reste pas « une maison et un champ de blé parmi quelques hom- « mes épars, forcés à devenir brigands par la misère, ce « n'est pas pour une femme (madame Lenormant) un « projet possible.

« J'irai ce matin à ma fouille: hier nous avons trouvé « le squelette d'un soldat goth et le bras d'une statue « de femme. C'était rencontrer le destructeur avec la « ruine qu'il avait faite; nous avons une grande espé- « rance de retrouver ce matin la statue. Si les débris « d'architecture que je découvre en valent la peine, je « ne les renverserai pas pour vendre les briques comme « on fait ordinairement; je les laisserai debout et ils « porteront mon nom: ils sont du temps de Domitien. « Nous avons une inscription qui nous l'indique: c'est « le beau temps des arts romains.

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce lundi 9 février 1829.

MORT DE LÉON XII.

« Monsieur le comte,

« Sa Sainteté a ressenti subitement une attaque du « mal auquel elle est sujette: sa vie est dans le plus « imminent danger. On vient d'ordonner de fermer tous « les spectacles. Je sors de chez le cardinal secrétaire « d'État, qui lui-même est malade et qui désespère des « jours du Pape. La perte de ce souverain pontife si « éclairé et si modéré serait dans ce moment une vraie « calamité pour la chrétienté et surtout pour la France. « J'ai cru, monsieur le comte, qu'il importait au gouver- « nement du Roi d'être prévenu de cet événement pro- « bable afin qu'il pût prendre d'avance les mesures qu'il « jugerait nécessaires. En conséquence, j'ai expédié pour « Lyon un courrier à cheval. Ce courrier porte une let- « tre que j'écris à M. le préfet du Rhône, avec une dé- « pêche télégraphique qu'il vous transmettra et une « autre lettre que je le prie de vous envoyer par esta- « fette. Si nous avons le malheur de perdre Sa Sainteté, « un nouveau courrier vous portera jusqu'à Paris tous « les détails.

« J'ai l'honneur, etc. »

« Huit heures du soir.

« La congrégation des cardinaux déjà rassemblée a « défendu au cardinal secrétaire d'État de délivrer des « permis pour des chevaux de poste. Mon courrier ne « pourra partir qu'après le départ du courrier du Sacré « Collége, en cas de mort du Pape. J'ai essayé d'envoyer

« un homme porter mes dépêches à la frontière de la « Toscane. Les mauvais chemins et le manque de chevaux de louage ont rendu ce dessein impraticable. « Forcé d'attendre dans Rome, devenue une espèce de « prison fermée, j'espère toujours que la nouvelle, au « moyen du télégraphe, vous parviendra quelques heures avant qu'elle soit connue des autres gouvernements « au delà des Alpes. Il pourrait se faire néanmoins que « le courrier envoyé au nonce, et qui sera parti nécessairement avant le mien, vous donnât lui-même, en « passant à Lyon, la nouvelle par le télégraphe. »

« Mardi, 10 février, neuf heures du matin.

« *Le Pape vient d'expirer:* mon courrier part. Dans « quelques heures il sera suivi de M. le comte de Montebello, attaché à l'ambassade. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce 10 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai expédié à Lyon, il y a environ deux heures, le « courrier extraordinaire à cheval qui vous transmettra « la nouvelle imprévue et déplorable de la mort de Sa « Sainteté. Maintenant je fais partir monsieur le comte « de Montebello, attaché à l'ambassade, pour vous porter quelques détails nécessaires.

« Le Pape est mort de cette affection hémorrhoïdale « à laquelle il était sujet. Le sang, s'étant porté sur la « vessie, occasionna une rétention qu'on essaya de soulager au moyen de la sonde. On croit que Sa Sainteté « a été blessée dans l'opération. Quoi qu'il en soit, après « quatre jours de souffrances, Léon XII a expiré ce ma-

« tin à neuf heures comme j'arrivais au Vatican, où un « agent de l'ambassade avait passé la nuit. La lettre « partie par mon premier courrier vous informe, mon-« sieur le comte, de mes inutiles efforts pour obtenir le « permis des chevaux de poste avant la mort du Pape.

« Hier je me rendis chez le cardinal secrétaire d'État, « encore très-souffrant d'un violent accès de goutte; j'eus « avec lui un assez long entretien sur les suites du mal-« heur dont nous étions menacés. Je déplorai la perte « d'un prince dont les sentiments modérés et la connais-« sance des affaires de l'Europe étaient si utiles au repos « de la chrétienté. « C'est, me répondit le secrétaire « d'État, non-seulement un grand malheur pour la France, « mais un plus grand malheur pour l'État romain que « vous ne l'imaginez. Le mécontentement et la misère « sont grands dans nos provinces, et, pour peu que les « cardinaux croient devoir suivre un autre système que « celui de Léon XII, ils verront comment ils s'en tireront. « Quant à moi, mes fonctions cessent avec la vie du Pape, « et je n'aurai rien à me reprocher.

« Ce matin j'ai revu le cardinal Bernetti qui, en effet, « a cessé ses fonctions de secrétaire d'État; il m'a tenu « le langage de la veille. Je lui ai demandé à le rencon-« trer avant qu'il s'enfermât dans le conclave. Nous « sommes convenus que nous parlerions du choix d'un « souverain Pontife qui pourrait être le continuateur du « système de modération de Léon XII. J'aurai l'honneur « de vous transmettre tous les renseignements que je « recueillerai.

« Il est probable que la mort du Pape et la chute du « cardinal Bernetti vont réjouir les ennemis des *ordon-« nances*; ils proclameront cet événement malheureux « une punition du ciel. Il est aisé déjà de lire cette pen-« sée sur quelques visages français à Rome.

« Je regrette doublement le Pape: j'avais eu le bon-« heur de gagner sa confiance; les préjugés que l'on « avait pris soin de faire naître contre moi dans son « esprit, avant mon arrivée, s'étaient dissipés, et il me « faisait l'honneur de témoigner hautement et publique-« ment, en toute occasion, l'estime qu'il voulait bien me « porter.

« Maintenant, monsieur le comte, permettez-moi d'en-« trer dans l'explication de quelques faits.

« J'étais ministre des affaires étrangères à l'époque de « la mort de Pie VII. Vous trouverez dans les cartons « du ministère, si vous jugez à propos d'en prendre con-« naissance, la suite de mes relations avec M. le duc de « Laval. L'usage est, à la mort d'un pape, d'envoyer un « ambassadeur extraordinaire, ou d'accréditer l'ambas-« sadeur résidant par de nouvelles lettres auprès du Sa-« cré Collége. C'est ce dernier parti que je proposai de « suivre à feu S. M. Louis XVIII. Le Roi ordonnera ce « qu'il croira de meilleur pour son service. Quatre cardi-« naux français vinrent à Rome pour l'élection de Léon XII. « La France en compte aujourd'hui cinq; c'est certaine-« ment un nombre de voix qui n'est pas à dédaigner « dans le conclave. J'attends, M. le comte, les ordres du « Roi. M. de Montebello, chargé de vous remettre cette « dépêche, restera à votre disposition.

« J'ai l'honneur, etc., etc. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, 10 février 1829, onze heures du soir.

« Je voulais vous écrire une longue lettre, mais la dé-« pêche que j'ai été obligé d'écrire de ma propre main « et la fatigue de ces derniers jours m'ont épuisé.

« Je regrette le Pape; j'avais obtenu sa confiance. Me « voilà maintenant chargé d'une grande mission. Il m'est « impossible de savoir quel en sera le résultat, et quelle « influence elle aura sur ma destinée.

« Les conclaves durent ordinairement deux mois, ce « qui me laissera toujours libre pour Pâques. Je vous « parlerai bientôt à fond de tout cela.

« Imaginez-vous qu'on a trouvé ce pauvre Pape, jeudi « dernier, avant qu'il fût malade, écrivant son épitaphe. « On a voulu le détourner de ces tristes idées: « Mais « non, a-t-il dit, cela sera fini dans peu de jours. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Jeudi, Rome, 12 février 1829.

« Je lis vos journaux. Ils me font souvent de la peine. « Je vois dans le *Globe* que M. le comte Portalis est, se- « lon ce journal, mon ennemi déclaré. Pourquoi? Est-ce « que je demande sa place? Il se donne trop de peine; « je ne pense point à lui. Je lui souhaite toutes les pros- « pérités possibles; mais pourtant, s'il était vrai qu'il « voulût la guerre, il me trouverait. On me semble dé- « raisonner sur tout, et sur l'*immortel Mahmoud*, et sur « l'évacuation de la Morée.

« Dans les chances les plus probables, cette évacua- « tion remettra la Grèce sous le joug des Turcs, avec « la perte pour nous de notre honneur et de quarante « millions. Il y a prodigieusement d'esprit en France, « mais on manque de tête et de bon sens: deux phrases « vous enivrent, on nous mène avec des mots, et, ce « qu'il y a de pis, c'est que nous sommes toujours prêts « à dénigrer nos amis et à élever nos ennemis. Au reste, « n'est-il pas curieux que l'on fasse tenir au Roi, dans « un discours, mon propre langage, sur l'*accord des li-*

« *bertés publiques et de la royauté*, et qu'on m'en ait « tant voulu pour avoir tenu ce langage? Et les hommes « qui font parler ainsi la couronne étaient les plus chauds « partisans de la censure! Au surplus, je vais voir l'é- « lection du chef de la chrétienté; ce spectacle est le « dernier grand spectacle auquel j'assisterai dans ma « vie [1]; il clora ma carrière.

« Maintenant que les plaisirs de Rome sont finis, les « affaires commencent. Je vais être obligé d'écrire d'un « côté au gouvernement tout ce qui se passe, et de l'au- « tre de remplir les devoirs de ma position nouvelle; il « faut complimenter le Sacré Collége, assister aux funé- « railles du Saint-Père, auquel je m'étais attaché parce « qu'on l'aimait peu, et d'autant plus qu'ayant craint de « trouver en lui un ennemi, j'ai trouvé un ami qui, du « haut de la chaire de Saint-Pierre, a donné un démenti « formel à mes calomniateurs *chrétiens*. Puis vont me « tomber sur la tête les cardinaux de France. J'ai écrit « pour faire des représentations au moins sur l'arche- « vêque de Toulouse.

« Au milieu de tous ces tracas le monument du Pous- « sin s'exécute; la fouille réussit: j'ai trouvé trois belles « têtes, un torse de femme drapé, une inscription funè- « bre d'un frère pour une jeune sœur, ce qui m'a at- « tendri.

« A propos d'inscription, je vous ai dit que le pauvre « Pape avait fait la sienne la veille du jour où il est « tombé malade, prédisant qu'il allait bientôt mourir; il « a laissé un écrit où il recommande sa famille indi- « gente au gouvernement romain: il n'y a que ceux qui « ont beaucoup aimé qui aient de pareilles vertus.

[1] Je me trompais. (Note de 1837.)

SUITE DE L'AMBASSADE DE ROME.

Rome, ce 17 février 1829.

Avant de passer aux choses importantes je rappellerai quelques faits.

Au décès du souverain pontife le gouvernement des États Romains tombe aux mains des trois cardinaux chefs d'ordre, diacre, prêtre et évêque, et au cardinal camerlingue. L'usage est que les ambassadeurs aillent complimenter, dans un discours, la congrégation des cardinaux réunis avant l'ouverture du conclave à Saint-Pierre.

Le corps de Sa Sainteté, exposé d'abord dans la chapelle Sixtine, fut porté vendredi dernier, 13 février, dans la chapelle du Saint-Sacrement à Saint-Pierre; il y est resté jusqu'au dimanche 15. Alors il a été placé dans le monument qu'occupaient les cendres de Pie VII, et celles-ci ont été descendues dans l'église souterraine.

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, ce 17 février 1829.

« J'ai vu Léon XII exposé, le visage découvert, sur « un chétif lit de parade au milieu des chefs-d'œuvre de « Michel-Ange; j'ai assisté à la première cérémonie fu- « nèbre dans l'église de Saint-Pierre. Quelques vieux car- « dinaux commissaires, ne pouvant plus voir, s'assurè- « rent de leurs doigts tremblants que le cercueil du pape « était bien cloué. A la lumière des flambeaux, mêlée à « la clarté de la lune, le cercueil fut enfin enlevé par « une poulie et suspendu dans les ombres pour être dé- « posé dans les sarcophages de Pie VII.

« On vient de m'apporter le petit chat du pauvre Pa-
« pe; il est tout gris et fort doux commme son ancien
« maître. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce 17 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai eu l'honneur de vous mander dans ma première « lettre portée à Lyon avec la dépêche télégraphique, « et dans ma dépêche n° 15, les difficultés que j'ai ren- « contrées pour l'expédition de mes deux courriers du 10 « de ce mois. Ces gens-ci en sont encore à l'histoire des « Guelfes et des Gibelins, comme si la mort d'un pape « connue une heure plus tôt ou une heure plus tard pou- « vait faire entrer une armée impériale en Italie.

« Les obsèques du Saint-Père seront terminées diman- « che 22, et le conclave ouvrira lundi soir 23, après « avoir assisté le matin à la messe du Saint-Esprit: on « meuble déjà les cellules du palais Quirinal.

« Je ne vous entretiendrai pas, monsieur le comte, des « vues de la cour d'Autriche, des désirs des cabinets de « Naples, de Madrid et de Turin. M. le duc de Laval, « dans la correspondance qu'il eut avec moi en 1823, a « peint le personnel des cardinaux qui sont en partie « ceux d'aujourd'hui. On peut voir le n° 5 et son an- « nexe, les nos 34, 55, 70 et 82. Il y a aussi dans les car- « tons du ministère quelques notes venues par une autre « voie. Ces portraits, assez souvent de fantaisie, peu- « vent amuser, mais ne prouvent rien. Trois choses ne « font plus les papes: les intrigues de femmes, les me- « nées des ambassadeurs, la puissance des cours. Ce n'est « pas non plus de l'intérêt général de la société qu'ils

« sortent, mais de l'intérêt particulier des individus et des « familles qui cherchent dans l'élection du chef de l'É- « glise des places et de l'argent.

« Il y aurait des choses immenses à faire aujourd'hui « par le Saint-Siége : la réunion des sectes dissidentes, « le raffermissement de la société européenne, etc. Un « pape qui entrerait dans l'esprit du siècle, et qui se pla- « cerait à la tête des générations éclairées, pourrait ra- « jeunir la papauté; mais ces idées ne peuvent point pé- « nétrer dans les vieilles têtes du Sacré Collége; les car- « dinaux arrivés au bout de la vie se transmettent une « royauté élective qui expire bientôt avec eux : assis sur « les doubles ruines de Rome, les papes ont l'air de n'ê- « tre frappés que de la puissance de la mort.

« Ces cardinaux avaient élu le cardinal Della Genga « (Léon XII) après l'exclusion donnée au cardinal Seve- « roli, parce qu'ils croyaient qu'il allait mourir; Della « Genga s'étant avisé de vivre, ils l'ont détesté cordia- « lement pour cette tromperie. Léon XII choisissait dans « les couvents des administrateurs capables ; autre sujet « de murmure pour les cardinaux. Mais, d'une autre « part, ce pape défunt, en avançant les moines, voulait « de la régularité dans les monastères, de sorte qu'on « ne lui savait aucun gré du bienfait. Les ermites vaga- « bonds qu'on arrêtait, les gens du peuple qu'on forçait « de boire debout dans la rue afin d'éviter les coups de « couteau au cabaret; des changements peu heureux « dans la perception des impôts, des abus commis par « quelques familiers du Saint-Père, la mort même de ce « pape arrivant à une époque qui fait perdre aux théâ- « tres et aux marchands de Rome le bénéfice des folies du « carnaval, ont fait anathématiser la mémoire d'un prince « digne des plus vifs regrets : à Civita Vecchia on a voulu « brûler la maison de deux hommes que l'on pensait « avoir été honorés de sa faveur.

« Parmi beaucoup de concurrents, quatre sont parti-
« culièrement désignés: le cardinal Capellari, chef de la
« propagande, le cardinal Pacca, le cardinal De Gregorio
« et le cardinal Giustiniani.

« Le cardinal Capellari est un homme docte et capa-
« ble. Il sera repoussé, dit-on, par les cardinaux comme
« trop jeune, comme moine et comme étranger aux af-
« faires du monde. Il est autrichien et passe pour ob-
« stiné et ardent dans ses opinions religieuses. Cependant
« c'est lui qui, consulté par Léon XII, n'a rien vu dans
« les ordonnances du Roi qui pût autoriser la réclama-
« tion de nos évêques; c'est encore lui qui a rédigé le
« concordat de la cour de Rome avec les Pays-Bas et
« qui a été d'avis de donner l'institution canonique aux
« évêques des républiques espagnoles; tout cela annonce
« un esprit raisonnable, conciliant et modéré. Je tiens
« ces détails du cardinal Bernetti, avec qui j'ai eu, ven-
« dredi 13, une des conversations que je vous ai annon-
« cées dans ma dépêche n° 18.

« Il importe au corps diplomatique, et surtout à l'am-
« bassadeur de France, que le secrétaire d'État à Rome
« soit un homme de relations faciles et habitué aux af-
« faires de l'Europe. Le cardinal Bernetti est le ministre
« qui nous convient sous tous les rapports; il est compro-
« mis pour nous avec les *Zelanti* et les congréganistes;
« nous devons désirer qu'il soit repris par le pape fu-
« tur. Je lui ai demandé avec lequel des quatre cardi-
« naux il aurait le plus de chances de revenir au pou-
« voir, il m'a répondu: « Avec Capellari. »

« Les cardinaux Pacca et De Gregorio sont peints d'une
« manière fidèle dans l'annexe du n° 8 de la correspon-
« dance déjà citée; mais le cardinal Pacca est très af-
« faibli par l'âge, et la mémoire, comme celle du car-
« dinal doyen La Somaglia, commence totalement à lui
« manquer.

« Le cardinal De Gregorio serait un pape convenable. « Quoique rangé au nombre des *Zelanti*, il n'est pas « sans modération; il repousse les Jésuites qui ont ici, « autant qu'en France, des adversaires et des ennemis. « Tout sujet napolitain qu'il est, le cardinal De Gregorio « est rejeté par Naples, et encore plus par le cardinal « Albani, l'exécuteur des hautes-œuvres de l'Autriche « au conclave. Le cardinal est légat à Bologne; il a plus « de quatre-vingt ans et il est malade: il y a donc quel- « que chance pour qu'il ne vienne pas à Rome.

« Enfin, le cardinal Giustiniani est le cardinal de la « noblesse romaine; il a pour neveu le cardinal Odes- « calchi, et il aura vraisemblablement un assez bon nom- « bre de voix. Mais d'un autre côté il est pauvre et il a « des parents pauvres; Rome craindrait les besoins de « cette indigence.

« Vous savez, monsieur le comte, tout le mal que le « nonce Giustiniani a fait en Espagne, et je le sais plus « qu'un autre par les embarras qu'il m'a causés après « la délivrance du roi Ferdinand. Dans l'évêché d'Imola, « que le cardinal gouverne actuellement, il n'a pas été « plus modéré; il a fait revivre les règlements de saint « Louis contre les blasphémateurs: ce n'est pas le Pape « de notre époque. Au surplus, c'est un homme assez « savant, hébraïsant, helléniste, mathématicien, mais plus « propre aux travaux du cabinet qu'aux affaires. Je ne « le crois pas poussé par l'Autriche.

« Après tout, la prévoyance humaine est souvent trom- « pée; souvent un homme change en arrivant au pou- « voir; le *Zelante* cardinal Della Genga a été le pape « conciliant Léon XII. Peut-être surgira-t-il, au milieu « des quatre compétiteurs, un pape auquel personne ne « pense dans ce moment. Le cardinal Castiglioni, le car- « dinal Benvenuti, le cardinal Galeffi, le cardinal Arezzo,

« le cardinal Gamberini, et jusqu'au vieux et vénérable « doyen du Sacré Collége La Somaglia, malgré sa demi-« enfance ou plutôt à cause d'elle, se mettent sur les « rangs. Le dernier a même quelque espoir, parce qu'é-« tant évêque et prince d'Ostie, son exaltation amè-« nerait un mouvement qui laisserait cinq grandes pla-« ces libres.

« On suppose que le conclave sera très-long ou très-« court : il n'y aura pas de combat de système comme à « l'époque du décès de Pie VII ; les *conclavistes* et les « *anticonclavistes* ont totalement disparu : ce qui peut « rendre l'élection plus facile. Mais, d'une autre part, il « y aura des luttes personnelles entre les prétendants « qui réunissent un certain nombre de voix, et comme « il ne faut qu'un tiers des voix du conclave, plus une, « pour donner l'*exclusive* qu'il ne faut pas confondre « avec le droit d'*exclusion*, le ballottage entre les can-« didats se pourra prolonger.

« La France veut-elle exercer le droit d'*exclusion* « qu'elle partage avec l'Autriche et l'Espagne? L'Autri-« che l'a exercé dans le précédent conclave contre Se-« veroli, par l'intermédiaire du cardinal Albani. Contre « qui la couronne de France voudrait-elle exercer ce « droit? Serait-ce contre le cardinal Fesch, si par aven-« ture on songeait à lui, ou contre le cardinal Giusti-« niani? Celui-ci vaudrait-il la peine d'être frappé de ce « *veto*, toujours un peu odieux en ce qu'il entrave l'in-« dépendance de l'élection?

« A quel cardinal le gouvernement du Roi veut-il con-« fier l'exercice de son droit d'exclusion? Veut-on que « l'ambassadeur de France paraisse armé du secret de « son gouvernement et comme prêt à frapper l'élection « du conclave si elle déplaisait à Charles X? Enfin, le « gouvernement a-t-il un choix de prédilection? Est-ce

« à tel ou tel cardinal qu'il veut prêter son appui? Cer-« tes, si tous les cardinaux de famille, c'est-à-dire les « cardinaux espagnols, napolitains et même piémontais, « voulaient réunir leurs voix à celles des cardinaux fran-« çais, si l'on pouvait former un parti des couronnes, « nous l'emporterions au conclave; mais ces réunions « sont des chimères et nous avons dans les cardinaux « des diverses cours des ennemis plutôt que des amis.

« On assure que le primat de Hongrie et l'archevêque « de Milan viendront au conclave. L'ambassadeur d'Au-« triche à Rome, le comte Lutzow, tient de très-bons « propos sur le caractère de conciliation que doit avoir « le Pape futur. Attendons les instructions de Vienne.

« Au surplus je suis persuadé que tous les ambassa-« deurs de la terre ne font rien aujourd'hui à l'élection « du souverain pontife et que nous sommes tous d'une « parfaite inutilité à Rome. Je ne vois au reste aucun « intérêt pressant à accélérer ou à retarder (ce qui n'est « d'ailleurs au pouvoir de personne) les opérations du « conclave. Que les cardinaux étrangers à l'Italie as-« sistent ou n'assistent pas à ce conclave, cela peut con-« venir plus ou moins à la dignité des cours; mais cela « est du plus mince intérêt pour le résultat de l'élection. « Si l'on avait des millions à distribuer, il serait encore « possible de faire un Pape: je n'y vois que ce moyen, « et il n'est pas à l'usage de la France.

« Dans mes instructions confidentielles à M. le duc « de Laval (13 septembre 1823) je lui disais: « Nous de-« mandons que l'on mette sur le trône pontifical un « prélat distingué par sa piété et ses vertus. Nous dé-« sirons seulement qu'il soit assez éclairé et d'un esprit « assez conciliant pour qu'il puisse juger la position po-« litique des gouvernements et ne les jette pas, par des « exigences inutiles, dans des difficultés inextricables,

« aussi fâcheuses pour l'Église que pour le trône.... Nous « voulons un membre du parti italien *zelante* modéré, « capable d'être agréé par tous les partis. Tout ce que « nous leur demandons dans notre intérêt, c'est de ne « pas chercher à profiter des divisions qui peuvent se « former dans notre clergé pour troubler nos affaires « ecclésiastiques. »

« Dans une autre lettre confidentielle, écrite à propos « de la maladie du nouveau Pape Della Genga, le 28 « janvier 1824, je disais encore à M. le duc de Laval : « Ce qu'il nous importe d'obtenir (supposant un nou- « veau conclave), c'est que le Pape soit, par ses incli- « nations, indépendant des autres puissances; c'est que « ses principes soient sages et modérés et qu'il soit ami « de la France. »

« Aujourd'hui, M. le comte, dois-je suivre comme am- « bassadeur l'esprit de ces instructions que je donnais « comme ministre?

« Cette dépêche renferme tout. Je n'aurai plus qu'à « instruire le Roi succinctement des opérations du con- « clave et des accidents qui pourraient survenir; il ne « s'agira plus que du compte des votes et de la variation « des suffrages.

« Les cardinaux favorables aux jésuites sont : Giusti- « niani, Odescalchi, Pedicini et Bertazzoli.

« Les cardinaux opposés aux jésuites par diverses cau- « ses et diverses circonstances sont : Zurla, de Grego- « rio, Bernetti, Capellari, Micara.

« On croit que, sur cinquante-huit cardinaux, quaran- « te-huit ou quarante-neuf seulement assisteront au con- « clave. Dans ce cas, trente-trois ou trente-quatre voix « feraient l'élection.

« Le ministre d'Espagne, M. de Labrador, homme so- « litaire et caché, que je soupçonne léger sous l'appa-

« rence de la gravité, est fort embarrassé de son rôle. « Les instructions de sa cour n'ont rient prévu; il en « écrit dans ce sens au chargé d'affaires de S. M. C. à « Lucques.

« J'ai l'honneur, etc.

« P. S. Le cardinal Benvenuti a, dit-on, déjà douze « voix d'assurées. Ce choix, s'il réussissait, serait très- « bon. Benvenuti connaît l'Europe, et a montré de la ca- « pacité et de la modération dans divers emplois. »

CONCLAVES.

Puisque le conclave va s'ouvrir, je veux tracer rapidement l'histoire de cette grande loi d'élection, qui compte déjà plus de dix-huit cents ans de durée. D'où viennent les Papes? Comment de siècles en siècles ont-ils été élus?

Au moment où la liberté, l'égalité et la république achevaient d'expirer vers le temps d'Auguste, naissait à Bethléem le tribun universel des peuples, le grand représentant sur la terre de l'égalité, de la liberté et de la république, le Christ, qui après avoir planté la croix pour servir de limite à deux mondes, après s'être fait attacher à cette croix, y être mort, symbole, victime et rédempteur des souffrances humaines, transmit son pouvoir à son premier apôtre. Depuis Adam jusqu'à Jésus-Christ, c'est la société avec des esclaves, avec l'inégalité des hommes entre eux; depuis Jésus-Christ jusqu'à nous, c'est la société avec l'égalité des hommes entre eux, l'égalité sociale de l'homme et de la femme, c'est la société sans esclaves, ou du moins sans le principe de l'esclavage. L'histoire de la société moderne commence au pied et de ce côté-ci de la croix.

Pierre, évêque de Rome, initia la papauté: tribuns-dictateurs successivement élus par le peuple, et la plupart du temps choisis parmi les classes les plus obscures du peuple, les Papes tinrent leur puissance temporelle de l'ordre démocratique, de cette nouvelle société de frères qu'était venu fonder Jésus de Nazareth, ouvrier, fabricant de jougs et de charrues, né d'une femme selon la chair, et pourtant Dieu et fils de Dieu, comme ses œuvres le prouvent.

Les Papes eurent mission de venger et de maintenir les droits de l'homme; chefs de l'opinion humaine, ils obtinrent, tout faibles qu'ils étaient, la force de détrôner les rois avec une parole et une idée: ils n'avaient pour soldat qu'un plébéien, la tête couverte d'un froc et la main armée d'une croix. La papauté, marchant à la tête de la civilisation, s'avança vers le but de la société. Les hommes chrétiens, dans toutes les régions du globe, obéirent à un prêtre dont le nom leur était à peine connu, parce que ce prêtre était la personnification d'une vérité fondamentale; il représentait en Europe l'indépendance politique détruite presque partout; il fut dans le monde gothique le défenseur des franchises populaires, comme il devint dans le monde moderne le restituteur des sciences, des lettres et des arts. Le peuple s'enrôla dans ses milices sous l'habit d'un frère mendiant.

La querelle de l'empire et du sacerdoce est la lutte des deux principes sociaux au moyen âge, le pouvoir et la liberté. Les Papes, favorisant les Guelfes, se déclaraient pour les gouvernements des peuples; les empereurs, adoptant les Gibelins, poussaient au gouvernement des nobles: c'était précisément le rôle qu'avaient joné les Athéniens et les Spartiates dans la Grèce. Aussi, lorsque les papes se rangèrent du côté des rois, lorsqu'il se firent Gibelins, ils perdirent leur pouvoir, parce qu'ils se

détachèrent de leur principe naturel; et, par une raison opposée, et cependant analogue, les moines ont vu décroître leur autorité lorsque la liberté politique est revenue directement aux peuples, parce que les peuples n'ont plus eu besoin d'être remplacés par les moines, leurs représentants.

Ces trônes déclarés vacants et livrés au premier occupant dans le moyen âge; ces empereurs qui venaient à genoux implorer le pardon d'un pontife; ces royaumes mis en interdit; une nation entière privée de culte par un mot magique; ces souverains frappés d'anathème, abandonnés non-seulement de leurs sujets, mais encore de leurs serviteurs et de leurs proches; ces princes évités comme des lépreux, séparés de la race mortelle, en attendant leur retranchement de l'éternelle race; les aliments dont ils avaient goûté, les objets qu'ils avaient touchés passés à travers les flammes ainsi que choses souillées: tout cela n'était que les effets énergiques de la souveraineté populaire délégué à la religion et par elle exercée.

La plus vieille loi d'élection du monde est la loi en vertu de laquelle le pouvoir pontifical a été transmis de saint Pierre au prêtre qui porte aujourd'hui la tiare: de ce prêtre vous remontez de pape en pape jusqu'à des saints qui touchent au Christ; au premier anneau de la chaine pontificale se trouve un Dieu. Les évêques étaient élus par l'Assemblée générale des fidèles; dès le temps de Tertullien, l'évêque de Rome est nommé l'évêque des évêques. Le clergé, faisant partie du peuple, concourait à l'élection. Comme les passions se retrouvent partout, comme elles détériorent les plus belles institutions et les plus vertueux caractères, à mesure que la puissance papale s'accrut, elle tenta davantage, et des rivalités humaines produisirent de grands désordres. A Rome païen-

ne, de pareils troubles avaient éclaté pour l'élection des tribuns : des deux Gracchus, l'un fut jeté dans le Tibre, l'autre poignardé par un esclave dans un bois consacré aux Furies. La nomination du pape Damase, en 336, produisit une rixe sanglante: 137 personnes succombèrent dans la Basilique Sicinienne aujourd'hui Sainte-Marie Majeure.

On voit saint Grégoire élu pape par le *clergé*, le *sénat* et le *peuple romain*. Tout chrétien pouvait parvenir à la tiare: Léon IV fut promu au souverain pontificat le 12 avril 847 pour défendre Rome contre les Sarrasins, et son ordination différée jusqu'à ce qu'il eût donné des preuves de son courage. Autant en arrivait aux autres évêques: Simplicius monta au siége de Bourges, tout laïque qu'il était. Même aujourd'hui (ce qu'en général on ignore) le choix du conclave pourrait tomber sur un laïc, fût-il marié: sa femme entrerait en religion, et lui recevrait, avec la papauté, tous les ordres.

Les empereurs grecs et latins voulurent opprimer la liberté de l'élection papale populaire ; ils l'usurpèrent quelquefois, et ils exigèrent souvent que cette élection fût au moins confirmée par eux: un capitulaire de Louis-le-Débonnaire rend à l'élection des évêques sa liberté primitive qui s'accomplit selon un traité du même temps par le *consentement unanime du clergé et du peuple.*

Ces dangers d'une élection proclamée par les masses populaires ou dictée par les empereurs obligèrent à faire des changements à la loi. Il existait à Rome des prêtres et des diacres appelés *cardinaux*, soit que leur nom leur vînt de ce qu'ils servaient aux *cornes* ou coins de l'autel, *ad cornua altaris*, soit que le mot *cardinal* dérivât du latin *cardo*, pivot ou gond. Le pape Nicolas II, dans un concile tenu à Rome en 1059, fit décider que les cardinaux seuls éliraient les Papes et que le clergé et le peu-

ple ratifieraient l'élection. Cent vingt ans après, le concile de Latran enleva la ratification au clergé et au peuple et rendit l'élection valide à une majorité des deux tiers des voix dans l'assemblée des cardinaux.

Mais ce canon du concile ne fixant ni la durée ni la forme de ce collége électoral, il arriva que la discorde s'introduisit parmi les électeurs et il n'y avait aucun moyen dans la nouvelle modification de la loi de faire cesser cette discorde. En 1268, après la mort de Clément IV, les cardinaux réunis à Viterbe ne purent s'entendre, et le Saint-Siége resta vacant pendant deux années. Le podestat et le peuple de la ville furent obligés d'enfermer les cardinaux dans leur palais, et même, dit-on, de découvrir ce palais pour forcer les électeurs à en venir à un choix. Grégoire X sortit enfin du scrutin, et, pour remédier à l'avenir à un tel abus, établit alors le conclave, CUM CLAVE, *sous clef* ou *avec une clef;* il régla les dispositions intérieures de ce conclave à peu près de la manière qu'elles existent aujourd'hui: cellules séparées, chambre commune pour le scrutin, fenêtres extérieures murées, à l'une desquelles on vient proclamer l'élection, en démolissant les plâtres dont elle est close, etc. Le concile tenu à Lyon en 1270 confirme et améliore ces dispositions. Un article de ce règlement est pourtant tombé en désuétude: il y était dit que si après trois jours de clôture le choix du pape n'était pas fait, pendant cinq jours après ces trois jours les cardinaux n'auront plus qu'un seul plat à leur repas et qu'ensuite ils n'auront plus que du pain, du vin et de l'eau jusqu'à l'élection du souverain pontife.

Aujourd'hui la durée d'un conclave n'est plus limitée et les cardinaux ne sont plus punis par la diète comme des enfants mis en pénitence. Leur dîner, placé dans des corbeilles portées sur des brancards, leur arrive du de-

hors accompagné de laquais en livrée; un dapifère suit le convoi l'épée au côté et traîné par des chevaux caparaçonnés, dans le carrosse armorié du cardinal reclus. Arrivés au tour du conclave, les poulets sont éventrés, les pâtés sondés, les oranges mises en quartiers, les bouchons des bouteilles dépecés, dans la crainte que quelque Pape ne s'y trouve caché. Ces anciennes coutumes, les unes puériles, les autres ridicules, ont des inconvénients. Le dîner est-il somptueux? le pauvre qui meurt de faim, en le voyant passer, compare et murmure. Le dîner est-il chétif? par une autre infirmité de la nature l'indigent s'en moque et méprise la pourpre romaine. On fera bien d'abolir cet usage qui n'est plus dans les mœurs actuelles; le christianisme est remonté vers sa source; il est revenu au temps de la Cène et des Agapes, et le Christ doit seul aujourd'hui présider à ces festins.

Les intrigues des conclaves sont célèbres; quelques-unes eurent des suites funestes. On vit pendant le schisme d'Occident différents Papes et antipapes se maudire et s'excommunier du haut des murs en ruines de Rome. Ce schisme parut prêt à s'éteindre, lorsque Pierre de Lune le ranima en 1304 par une intrigue du conclave à Avignon. Alexandre VI acheta en 1492 les suffrages de 22 cardinaux qui lui prostituèrent la tiare, laissant après lui les souvenirs de Lucrèce. Sixte-Quint n'eut d'intrigue dans le conclave qu'avec ses béquilles, et quand il fut Pape son génie n'eut plus besoin de ces appuis. J'ai vu dans une villa de Rome un portrait de la sœur de Sixte-Quint, femme du peuple, que le terrible pontife dans tout l'orgueil plébéien se plut à faire peindre. « Les premières armes de notre maison, disait-il à cette sœur, sont des lambeaux *(lambels)*. »

C'était encore le temps où quelques souverains dictaient des ordres au Sacré Collége. Philippe II faisait en-

trer au conclave des billets portant: *Su Magestad no quiere que N. sea Papa; quiere que N. lo tenga.* Après cette époque, les intrigues des conclaves ne sont plus guère que des agitations sans résultats généraux. Du Perron et d'Ossat obtinrent néanmoins la réconciliation d'Henri IV avec le Saint-Siége, ce qui fut un grand événement. Les *Ambassades* de du Perron sont fort inférieures aux *Lettres* de d'Ossat. Avant eux, du Bellay avait été au moment de prévenir le schisme de Henri VIII. Ayant obtenu de ce tyran, avant sa séparation de l'Église, qu'il se soumettrait au jugement du Saint-Siége, il arriva à Rome au moment où la condamnation d'Henri VIII allait être prononcée. Il obtint un délai pour envoyer un homme de confiance en Angleterre; les mauvais chemins retardèrent la réponse. Les partisans de Charles-Quint firent rendre la sentence, et le porteur des pouvoirs de Henri VIII arriva deux jours après. Le retard d'un courrier a rendu l'Angleterre protestante, et changé la face politique de l'Europe. Les destinées du monde ne tiennent pas à de causes plus puissantes: une coupe trop large, vidée à Babylone, fit disparaître Alexandre.

Vient ensuite à Rome, du temps d'Olimpia, le cardinal de Retz, qui, dans le conclave après la mort d'Innocent X, s'enrôla dans *l'escadron volant*, nom que l'on donnait à dix cardinaux indépendants; ils portaient avec eux *Sachetti*, qui n'était *bon qu'à peindre*, pour faire passer Alexandre VII, *savio col silenzio*, et qui, Pape se trouva n'être pas grand'chose.

Le président de Brosses raconte la mort de Clément XII dont il fut témoin, et vit l'élection de Benoît XIV, — comme j'ai vu Léon XII le pontife, mort sur son lit abandonné: le cardinal camerlingue avait frappé deux ou trois fois Clément XII au front, selon l'usage, avec un petit marteau, en l'appelant par son nom *Lorenzo Cor-*

sini: « Il ne répondit point, dit de Brosses, » et il ajoute: « *Voilà ce qui fait que votre fille est muette.* » Et voilà comme en ce temps-là on traitait les choses les plus graves: un pape mort que l'on frappe à la tète comme à la porte de l'entendement, en appellant l'homme décédé et muet par son nom, pouvait, ce me semble, inspirer à un témoin autre chose qu'une raillerie, fût-elle empruntée de Molière. Qu'aurait dit le léger magistrat de Dijon si Clément XII lui eût répondu des profondeurs de l'éternité: « Que me veux-tu? »

Le président de Brosses envoie à son ami l'abbé Courtois une liste des cardinaux du conclave avec un mot sur chacun d'eux en son honneur:

« Guadagni, bigot, papelard, sans esprit, sans goût, « pauvre moine.

« Aquaviva d'Aragon, figure noble et un peu épaisse, « l'esprit comme la figure.

« Ottoboni, sans mœurs, sans crédit, débauché, ruiné, « amateur des arts.

« Alberoni, plein de feu, inquiet, remuant méprisé, « sans mœurs, sans décence, sans considération, sans « jugement: selon lui, un cardinal est un..... habillé « de rouge. »

Le reste de la liste est à l'avenant; le cynisme est ici tout l'esprit.

Une bouffonnerie singulière eut lieu: de Brosses alla diner avec des Anglais à la porte Saint-Pancrace; on simula l'élection d'un pape: sir Ashewd ôta sa perruque et représenta le cardinal doyen; on chanta des *oremus*, et le cardinal Alberoni fut élu au scrutin de cette orgie. Les soldats protestants de l'armée du connétable de Bourbon nommèrent pape, dans l'église de Saint-Pierre, Martin Luther. Aujourd'hui les Anglais, qui sont tout à la fois la plaie et la providence de Rome, respectent le

culte catholique qui leur a permis d'élever un prêche en dehors de la porte du Peuple. Le gouvernement et les mœurs ne souffriraient plus de pareil scandale.

Aussitôt qu'un cardinal est prisonnier au conclave, la première chose qu'il fait, c'est de se mettre, lui et ses domestiques, à gratter durant l'obscurité les murs fraîchement maçonnés, jusqu'à ce qu'ils aient fait un petit trou pour prendre par là durant la nuit des ficelles au moyen desquelles les avis vont et viennent du dedans au dehors. Au surplus, le cardinal de Retz, dont l'opinion n'est pas suspecte, après avoir parlé des misères du conclave dont il fit partie, termine son récit par ces belles paroles:

« On y vécut (dans le conclave) toujours ensemble « avec le même respect et la même civilité que l'on ob- « serve dans les cabinets des rois; avec la même poli- « tesse qu'on avait dans la cour de Henri III; avec la « même familiarité que l'on voit dans les colléges; avec « la même modestie qui se remarque dans les noviciats, « et avec la même charité, au moins en apparence, qui « pourrait être entre des frères parfaitement unis. »

Je suis frappé, en achevant l'épitome d'une immense histoire, de la manière grave dont elle commence et de la manière presque burlesque dont elle finit: la grandeur du fils de Dieu ouvre la scène, qui, se retrécissant par degrés à mesure que la religion catholique s'éloigne de sa source, se termine à la petitesse du fils d'Adam. On ne retrouve plus guère la hauteur primitive de la croix qu'au décès du souverain Pontife: ce Pape, sans famille, sans amis, dont le cadavre est délaissé sur sa couche, montre que l'homme était compté pour rien dans le chef du monde évangélique. Comme prince temporel, on rend des honneurs au Pape expiré; comme homme, son corps abandonné est jeté à la porte de l'église, où jadis le pécheur faisait pénitence.

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, 17 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ignore s'il plaira au Roi d'envoyer un ambassa-« deur extraordinaire à Rome ou s'il lui conviendra de « m'accréditer auprès du Sacré Collége. Dans ce der-« nier cas, j'aurai l'honneur de vous faire observer que « j'allouai à M. le duc de Laval, pour frais de service « extraordinaire en pareille circonstance, en 1823, une « somme qui s'élevait, autant que je m'en puis souvenir, « de quarante à cinquante mille francs. L'ambassadeur « d'Autriche, M. le comte d'Appony, reçut d'abord de « sa cour une somme de 36,000 francs pour les premiers « besoins, un supplément de 7,200 francs par mois à « son traitement ordinaire pendant la durée du concla-« ve, et pour frais de cadeaux, chancellerie, etc., 10,000 « francs. Je n'ai point, monsieur le comte, la prétention « de lutter de magnificence avec M. l'ambassadeur d'Au-« triche, comme le fit M. le duc de Laval; je ne louerai « ni chevaux, ni voitures, ni livrées pour éblouir la po-« pulace de Rome; le Roi de France est un assez grand « seigneur pour payer la pompe de ses ambassadeurs, « s'il en veut une: magnificence d'emprunt c'est misè-« re. J'irai donc modestement au conclave avec mes « gens et mes voitures ordinaires. Reste seulement à sa-« voir si Sa Majesté ne pensera pas que pendant la du-« rée du conclave je serai obligé à une représentation « à laquelle mon traitement ordinaire ne pourra suffire. « Je ne demande rien, je soumets simplement une ques-« tion à votre jugement et à la décision royale.

« J'ai l'honneur, etc. »

DÉPÊCHE A M. LE COMTE PORTALIS.

« Rome, ce 19 février 1829.

« Monsieur le comte,

« J'ai eu l'honneur d'être présenté hier au Sacré Col-« lége et de prononcer le petit discours dont je vous ai « d'avance envoyé copie dans ma dépêche nº 17, partie « mardi, 17 de ce mois, par un courrier extraordinaire. « J'ai été écouté avec des marques de satisfaction du « meilleur augure, et le cardinal doyen, le vénérable « Della Somaglia, m'a répondu dans les termes les plus « affectueux pour le Roi et pour la France.

« Vous ayant tout mandé dans ma dernière dépêche, « je n'ai absolument rien de nouveau à vous dire au-« jourd'hui, sinon que le cardinal Bussi est arrivé hier « de Bénévent; on attend aujourd'hui les cardinaux Al-« bani, Macchi et Opizzoni.

« Les membres du Sacré Collége, s'enfermeront au « palais Quirinal lundi soir, 23 de ce mois. Dix jours « s'écouleront ensuite pour attendre les cardinaux étran-« gers, après quoi les opérations sérieuses du conclave « commenceront, et, si l'on s'entendait tout d'abord, le « pape pourrait être élu dans la première semaine de « carême.

« J'attends, monsieur le comte, les ordres du Roi. Je « suppose que vous m'avez expédié un courrier après « l'arrivée de M. de Montebello à Paris. Il est urgent que « je reçoive ou l'annonce d'un ambassadeur extraordi-« naire, ou mes nouvelles lettres de créance avec les in-« structions du gouvernement.

« Les cinq cardinaux français viendront-ils? Politique-« ment parlant, leur présence est ici fort peu nécessaire. « J'ai écrit à monseigneur le cardinal de Latil pour lui

« offrir mes services dans le cas où il se déterminerait « à venir.

« J'ai l'honneur, etc.

« P. S. Je joins ici la copie d'une lettre que m'a écrite « M. le comte de Funchal. Je n'ai point répondu par « écrit à cet ambassadeur, je suis seulement allé causer « avec lui. »

A MADAME RÉCAMIER.

« Rome, lundi 23 février 1829.

« Hier ont fini les obsèques du Pape. La pyramide de « *papier* et les quatre candélabres étaient assez beaux, « parce qu'ils étaient d'une proportion immense et attei- « gnaient à la corniche de l'église. Le dernier *Dies iræ* « était admirable. Il est composé par un homme inconnu « qui appartient à la chapelle du Pape, et qui me sem- « ble avoir un génie d'une tout autre espèce que Rossini. « Aujourd'hui nous passons de la tristesse à la joie; nous « chantons le *Veni creator* pour l'ouverture du conclave; « puis nous irons voir chaque soir si les scrutins sont « brûlés, si la fumée sort d'un certain poêle: le jour où « il n'y aura pas de fumée, le Pape sera nommé, et j'irai « vous retrouver; voilà tout le fond de mon affaire. Le « discours du roi d'Angleterre est bien insolent pour la « France! Quelle déplorable expédition que cette expé- « dition de Morée! commence-t-on à le sentir? Le géné- « ral Guilleminot m'a écrit une lettre à ce sujet, qui me « fait rire; il n'a pu m'écrire ainsi que parce qu'il me « présumait ministre. »

« 25 février.

« La mort est ici: Torlonia est parti hier au soir après « deux jours de maladie: je l'ai vu tout peinturé sur

« son lit funèbre, l'épée au côté. Il prêtait sur gages; « mais quels gages! sur des antiques, sur des tableaux « renfermés pêle-mêle dans un vieux palais poudreux. « Ce n'est pas là le magasin où l'Avare serrait *un luth « de Bologne garni de toutes ses cordes ou peu s'en faut, « la peau d'un lézard de trois pieds, et le lit de quatre « pieds à bandes de points de Hongrie.*

« On ne voit que des défunts que l'on promène habil- « lés dans les rues; il en passe un régulièrement sous « mes fenêtres quand nous nous mettons à table pour « dîner. Au surplus, tout annonce la séparation du prin- « temps; on commence à se disperser; on part pour « Naples; on reviendra un moment pour la semaine « sainte, et puis on se quittera pour toujours. L'année « prochaine ce seront d'autres voyageurs, d'autres vi- « sages, une autre société. Il y a quelque chose de triste « dans cette course sur des ruines: les Romains sont « comme les débris de leur ville: le monde passe à leurs « pieds. Je me figure ces personnes rentrant dans leurs « familles, dans les diverses contrées de l'Europe, ces « jeunes *Misses* retournant au milieu de leurs brouillards. « Si par hasard, dans trente ans d'ici, quelqu'une d'en- « tre elles est ramenée en Italie, qui se souviendra de « l'avoir vue dans les palais dont les maîtres ne seront « plus? Saint-Pierre et le Colysée, voilà tout ce qu'elle- « même reconnaîtrait. »

FIN DU TOME QUATRIÈME.

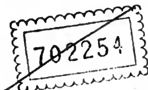


TABLE DES MATIÈRES



NOUVELLES PUBLICATIONS

(format **Charpentier.)**



BARANTE. **Questions constitutionnelles.** — Un vol. Fr.

BLANÇ. **Histoire de Dix Ans.** — Les vol. 1er à 3e. . . »

— — **Pages d'Histoire de la Révolution de Février 1848.** — Un vol. [illegible] —

CAPEFIGUE. **La Société et les Gouvernements de l'Europe,** etc. — 4 vol. . . . . » 10 —

CAUSSIDIÈRE. **La Révolution de Février. Mémoires.** — Un vol. . . . . » 3 50

CHATEAUBRIAND. **Mémoires d'Outre-Tombe.** — Les vol. 1er à 4e. . . . . » 12 —

GUIZOT. **Histoire de la Révolution d'Angleterre depuis l'avénement de Charles Ier jusqu'à sa mort.** — 2 vol. . . . . » 6 —

— — **Pourquoi la Révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ?** — Un vol. . . . . » 1 50

— — **De la Démocratie en France.** — Un vol. . . . . » 1 —

HELLO. **Du régime constitutionnel.** — Un vol. . . . » 4 —

LAMARTINE. **Histoire de la Révolution de 1848.** — 2 vol. » 7 —

— — **Les Confidences.** — Un vol. . . . . » 3 —

— — **Raphaël, pages de la vingtième année.** — Un vol. » 2 50

— — **Trois mois au pouvoir.** — Un vol. . . . . » 2 50

REYBAUD. **Études sur les Réformateurs, ou Socialistes modernes.** — 2 vol. . . . . » 6 —

SUDRE. **Histoire du Communisme.** — Un vol. . . . » 4 —

THIERS. **De la Propriété.** — Un vol. . . . . » 3 —

— — **Discours prononcés à l'Assemblée Nationale dans la discussion de la Constitution.** — Un vol. » 1 50

Sous presse.

BLANC. **Histoire de Dix Ans.** — Les volumes 4 et 5.

CHATEAUBRIAND. **Mémoires d'Outre-Tombe.** — Le vol. 5.

LAMARTINE. **Le passé, le présent et l'avenir de la République.** — Un vol.

ROBIN. **Histoire de la Révolution de 1848.** — 3 vol.



